This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

27. f. 6.

SOUVENIRS MILITAIRES

DU

COLONEL DE GONNEVILLE

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.

SOUVENIRS MILITAIRES

DU

COLONEL DE GONNEVILLE

PUBLIÉS

Par la Comtesse de MIRABEAU

SA FILLE

ET PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

LE GÉNÉRAL BARON AMBERT

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1875

Tous droits réservés.

29. 2.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 FEB. 1931
OF OXFORD

PORTRAIT MILITAIRE

LE COLONEL DE GONNEVILLE

« *Plus d'honneur que d'honneurs.* »
(Vieille devise.)

I

Éclairé par la foi vive et profonde, un moraliste a exprimé cette pensée : « La tempête révolutionnaire a plus renversé d'arbres de notre antique forêt, qu'elle n'en a déracinés. » M. de Bonald disait vrai.

Plus les révolutions se sont précipitées les unes sur les autres dans notre infortuné pays, et plus aussi les observateurs ont été convaincus qu'en renversant les arbres de la forêt, la tempête n'a pu arracher les racines.

Sans nul doute notre terre est profondément labourée, les débris jonchent le sol, les feuilles sont emportées dans le tourbillon, mais les racines restent vivantes, et leur séve ne se tarit pas. Invisibles presque toujours, et presque partout, elles reposent dans ces champs de notre vieille France, où les ancêtres ont laissé l'empreinte de leurs pas. Les racines de l'arbre antique sont toujours là, et pour germer de nouveau, pour s'épanouir, pour grandir, pour donner aux hommes qui vivent sous le chaume une ombre protectrice, il ne faut

à ces racines que la rosée du matin, le soleil des beaux jours et le calme des soirées.

Dieu seul peut nous rendre ces choses lorsqu'il jugera l'épreuve assez longue et assez douloureuse.

Ces réflexions, qui ne sont pas exemptes d'amertume, nous viennent en lisant des pages écrites par un gentilhomme qui fut vaillant capitaine et homme de bien.

Lui aussi appartenait à l'antique forêt. Renversé comme tant d'autres, il se releva par un effort suprême, mais il eut l'existence tourmentée de nos modernes générations.

On a fait grand bruit d'un mot prononcé naguère, et qui n'est en vérité qu'un lambeau de la défroque révolutionnaire. C'était l'avénement des nouvelles couches sociales. Ceux qui menacent ainsi la société française ont-ils jamais arrêté un regard sur les anciennes couches sociales? Ont-ils vu la nationalité française naître et grandir à l'ombre de la croix du prêtre et de l'épée de la noblesse? Ont-ils mesuré l'œuvre immense des ordres religieux qui conservaient le dépôt sacré des sciences et des arts, ouvraient des écoles publiques, soignaient les malades, prêchaient la morale et luttaient contre la barbarie? Ont-ils pesé le sang répandu par cette noblesse depuis Tolbiac jusqu'à Fontenoy pour créer le beau royaume de France et préserver notre terre des atteintes de l'ennemi?

Il faut la misérable ignorance des temps modernes pour méconnaître à ce point le passé et croire que de

la foule agitée par l'envie sortiront tout à coup des Suger, des Sully, des Colbert, des Turenne et des Condé.

Rien ne s'improvise ici-bas. Le cèdre a été arbrisseau et le fleuve, avant de marquer la limite des empires, coulait sans bruit, presque invisible, sous l'herbe de la prairie. L'homme ne saurait se soustraire à cette loi divine qui gouverne le monde et qui veut que tout marche avec une prudente sagesse.

Celui dont nous voulons rappeler l'existence appartenait, comme nous l'avons dit, aux anciennes couches sociales. Le jour où ces couches furent brisées, il ne balança pas et prit vaillamment une place aux rangs des défenseurs de la patrie. Fidèle à la tradition de sa race, il fut soldat.

C'était le temps où Châteaubriand disait : « L'honneur français s'est réfugié sous les drapeaux. » On se réfugiait dans les camps pour échapper à la politique. Les camps étaient un terrain neutre où vivaient en braves camarades les enfants de la France, sortis les uns des chaumières, les autres des châteaux. La veille encore les généraux, trahis par la fortune, portaient leur tête sur l'échafaud. Mais, familiers avec la mort, ils la recevaient du tribunal révolutionnaire avec autant d'indifférence que sur les champs de bataille. Nul d'entre eux ne songeait à immoler le devoir militaire à son ambition personnelle, nul ne désertait le camp pour la tribune politique et, malgré la révolution, l'honneur

militaire restait intact. Les Hoche, les Kleber, les Desaix, les Marceau, étaient tous morts sous les armes au milieu des soldats. Pas un seul, quelle que fût son origine et ses croyances, n'avait été infidèle aux idées chevaleresques des vieux capitaines de l'ancienne monarchie. Ils avaient accepté le mystérieux héritage, et le transmettaient tout entier à leurs successeurs. Il appartenait à notre époque de voir l'épée de l'officier général passer aux mains souillées d'une populace en révolte. Car, mendier les suffrages des implacables adversaires de l'armée, quand on est capitaine, c'est rendre son épée à l'ennemi.

Lorsque M. de Gonneville prit rang dans l'armée, il n'en était pas ainsi. Il eut des souffrances à supporter, mais pas de hontes à subir.

Un grand nombre d'enfants appartenant à l'ancienne aristocratie entraient alors au service comme simples soldats. La liste en serait longue et glorieuse. Il suffit pour la retrouver de chercher les noms des volontaires de la dernière guerre; on connaîtra ainsi les pères par les fils.

M. de Gonneville n'a pas écrit ses *Souvenirs militaires* au point de vue de l'art ou de la science. Il se borne à raconter simplement les événements de sa vie guerrière, laissant de côté tout ce qui ne se rattache pas à l'armée.

Ces souvenirs qui pénètrent dans l'intimité de la vie militaire, qui s'attachent aux menus détails aussi bien

qu'aux choses importantes, sont remplis d'enseignements. Ce livre est une véritable page d'histoire, page grave, et qui met en lumière des faits dont les ouvrages scientifiques n'ont pas eu conscience.

Nous en ferons ressortir quelques-uns, mais il est nécessaire de préciser notre modeste rôle.

Le livre de M. de Gonneville n'a pas encore été publié[1]; nous ne le devançons que de quelques jours à peine, et pour lui conserver sa fraîcheur, nous nous bornerons à effleurer les sujets. L'homme nous préoccupe plus que les événements; et le caractère personnel, la physionomie particulière attirent nos regards plus encore que les batailles. Notre but est de tracer un *portrait* d'après nature, et non de raconter des campagnes.

Nous avons eu l'honneur de connaître d'une façon intime celui dont nous allons parler. Ses manuscrits aidant la mémoire du cœur, il nous sera facile de mettre en lumière une belle figure.

Au moral comme au physique, ses traits étaient profondément ciselés. La main de Dieu y avait creusé des reliefs de bronze, où les rayons caressants se confondaient avec la froide dignité. L'observateur était frappé de ce mélange harmonieux de bonté paternelle et de fière réserve qui donnait la mesure de sa taille, c'est-à-dire de sa grandeur.

La Bruyère a dit qu'il y avait deux grandeurs : la

1. Cette étude a paru dans le *Correspondant*.

fausse et la vraie. « La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire ; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours sûre de pouvoir les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue ; son caractère noble et facile inspire le respect et la confiance... »

Telle était la grandeur de M. de Gonneville, et il savait rester grand sans faire sentir aux autres qu'ils étaient petits. Ses *Souvenirs* ne remontent qu'à son entrée au service, et il garde le silence sur ses vingt premières années. Elles méritent cependant de n'être pas oubliées, et ce nous est un devoir de les rappeler.

La maison Le Harivel de Gonneville, d'origine danoise, appartient à la plus ancienne noblesse de Normandie. Le nom patronymique est *Le Harivel*, qui s'écrivait *Harwel*. Un guerrier de cette vieille race accompagna Guillaume le Conquérant en Angleterre, et devint le chef de la maison ducale de Northumberland, qui porte encore les mêmes armes que les Le Harivel de Gonneville.

Le père du colonel de Gonneville était lieutenant du roi à Caen et se trouva mêlé à l'un des épisodes les plus sanglants de la Révolution. Le jeune et brillant comte

de Belzunce était son ami. Ce nom, illustré par la piété, le dévouement et la charité, ne préserva pas le comte des aveugles colères de la populace.

Quand une foule en délire le poursuivait, Belzunce chercha un refuge chez le gouverneur. Au risque de périr avec lui, M. de Gonneville le reçut dans sa maison qui, bientôt, fut assiégée et prise d'assaut. Malgré une résistance désespérée, Belzunce fut arraché de son asile, traîné par les rues et massacré sur la place Saint-Pierre.

Aymar-Olivier Le Harivel de Gonneville, né en 1783, avait alors six ans, et peu s'en fallut que son père et lui ne partageassent le sort du comte de Belzunce. Quatre-vingts ans après cette scène de carnage, le colonel de Gonneville la racontait en frémissant d'indignation. Il se rappelait les moindres détails de cette nuit affreuse, pendant laquelle sa mère avait emporté son plus jeune fils à travers la foule qui demandait encore du sang.

Tandis que cette mère tremblante fuyait avec ses deux enfants, la populace déchirait le corps du comte de Belzunce. Une femme arrachait le cœur, le présentait à la foule à la pointe d'un couteau, le plaçait sur un réchaud rempli de charbons, puis le dévorait avec la rage du tigre.

Madame de Gonneville et ses enfants n'avaient pu s'échapper que par le soupirail d'une cave. L'obscurité de la nuit les protégea, et leur marche ne fut troublée que par les cris des misérables qui menaçaient de

mort le gouverneur. Aymar de Gonneville, tenant de la main la robe de sa mère, la suivait à pas précipités.

A quelque temps de là, en présence des forfaits sans cesse renouvelés, l'ancien gouverneur de Caen émigra et devint lieutenant-colonel dans l'armée de Condé. Ses biens furent vendus, et sa femme dut chercher un refuge dans la cabane d'un pêcheur, près de Rouen, sur les bords de la Seine.

Cette femme d'un rang élevé, qui avait connu les honneurs et l'opulence, vivait obscurément et pauvrement, nous devons ajouter saintement.

Celui dont nous voulons rappeler la vie atteignait sa neuvième année. Chaque jour il se rendait à Rouen dans une petite barque, et rapportait les choses indispensables à sa mère et à son frère. Cette cabane de pêcheur ne pouvant attirer les regards, les chefs de l'armée royale de Normandie venaient parfois pendant la nuit se concerter sous ce toit presque invisible. Le général de Bruslart cherchait souvent des émissaires pour se mettre en rapport avec le général de Frotté; mais plusieurs des envoyés ayant été pris et mis à mort, il devint bientôt impossible de s'en procurer.

Madame de Gonneville avait appris à ses enfants le respect des secrets. On parlait librement devant eux, et leurs regards prouvaient qu'ils comprenaient tout.

Aymar de Gonneville avait onze ans lorsqu'un soir, à la veillée, le général de Bruslart exprima ses regrets de ne pouvoir faire parvenir d'importantes dépêches

dans le département de l'Orne. « Je les porterai, dit l'enfant. » Bruslart le caressa d'un long regard, mais refusa.

La mère prit alors son fils par la main, et, le conduisant au chef des royalistes, prononça d'une voix émue ces simples paroles : « Prenez-le, je vous le donne pour le service du roi ! » A l'instant même on le déguise et on cache les dépêches sous ses vêtements de paysan; la porte s'ouvre, sa mère le presse sur son cœur, le bénit, et d'un pas ferme il s'enfonce dans l'obscurité de la nuit.

Ce premier voyage dura quinze jours ; l'enfant le fit tout entier à pied et rapporta la réponse du général de Frotté.

Durant l'espace de deux années il remplit ainsi d'importantes missions, allant de Rouen à Caen, de Caen à Alençon, et ne revenant jamais sans avoir accompli son périlleux devoir. Souvent il passait les nuits dans les bois ou dans les champs, dormant à l'abri d'un arbre ou d'une haie. Malgré sa jeunesse il avait parfois attiré l'attention, éveillé les soupçons, cela le rendait prudent, et il ne se laissait aller au sommeil qu'après avoir caché ses dépêches sous des pierres. Il eût donné sa vie plutôt que de les livrer.

Il grandit ainsi à travers les périls. La pauvreté, les douleurs, les fatigues, les dangers étaient les seuls spectacles de son âme. Il voyait tomber les têtes des amis de sa mère ; il la voyait trembler et prier pour lui.

Il la soutenait et l'encourageait lorsqu'elle pleurait son époux absent, et dont elle ne reçut pas de nouvelles pendant plusieurs années. Avant d'être homme, il était soldat et chef de famille.

La Terreur eut enfin son terme, et M. de Gonneville rentra en France vers 1801.

Nous verrons celui dont nous traçons le portrait, simple cavalier en 1804, et nous le suivrons sur les champs de bataille, sans crainte de nous égarer.

Mais comme il passe sous silence tout ce qui n'est pas intimement lié à sa vie militaire, nous donnerons quelques détails sur sa vie privée.

Étant capitaine de cuirassiers, il épousa en 1810, pendant un congé, sa cousine-germaine mademoiselle de Langle, dont il eut deux enfants. Dans l'espace de six années, il passa seulement quelques mois en Normandie, près de sa femme qui mourut en 1816. Il perdit son fils en 1819, son père en 1821, sa fille en 1822, et sa mère en 1823.

En 1825 il obtint la main de mademoiselle de Bacourt, sœur de M. de Bacourt, ambassadeur sous le règne de Louis-Philippe, ami et exécuteur testamentaire du prince de Talleyrand.

De ce mariage naquit, quelques années après, une fille qui est devenue la comtesse de Mirabeau.

Avant d'ouvrir le manuscrit de M. de Gonneville, avant de nous associer à la fortune du jeune soldat, arrêtons-nous auprès du vieillard de quatre-vingt-dix ans. Il est

mort à Nancy, et dès les premiers jours de la guerre le vétéran entend la marche de l'ennemi. Ce qui retentit dans son âme, Dieu seul le sait!

Mais lorsque la paix fut signée, de volumineux cahiers écrits d'une main sûre nous parvinrent un jour. Le vieillard avait donné ses dernières heures au métier, il avait écrit pour nous d'intéressantes notes sur la guerre; l'une surtout, qui concernait l'armée de Metz, portait le cachet d'une incontestable supériorité. Le vieux capitaine parlait avec une religieuse piété de notre malheureuse France. Il gémissait de ses erreurs, et terminant par ces mots de Shakespeare : *La France est le soldat de Dieu*, il ajoutait : *Dieu n'abandonnera pas son soldat.*

II

Il ne faut pas être surpris de l'importance que nous attachons à ces *souvenirs* particuliers. C'est là qu'est l'histoire vraie. Ceux qui ont pris part à un grand événement quelconque, et en lisent plus tard le récit dans les œuvres longuement étudiées par les graves historiens, ne peuvent s'empêcher de sourire. Les souvenirs particuliers, au contraire, nous font voir l'envers de la tapisserie, et nous retrouvons très-volontiers l'humanité avec ses faiblesses d'un jour, et ses grandeurs d'une heure.

La vérité du portrait de Tibérius Gracchus, par l'abbé

de Saint-Réal, nous semble fort douteuse quoiqu'il se trouve au livre *de l'Esprit*, mais nous croyons aux récits familiers de Bussy Rabutin. Il était témoin des faits qu'il raconte, il a vu de la bonne place, c'est-à-dire du parterre, il a même eu son rôle, et mesuré d'un regard assuré les grands gestes et les poses. Ainsi lorsqu'il écrit à madame de Sévigné, le 26 juin 1672 : « Croyez-moi, ma chère cousine, la plupart des choses ne sont grandes ou petites qu'autant que notre esprit les fait ainsi. Le passage du Rhin à la nage est une belle action, mais elle n'est pas si téméraire que vous pensez. Deux mille chevaux passent pour en aller attaquer quatre ou cinq cents. Les deux mille sont soutenus d'une grande armée où le roi est en personne, et les quatre ou cinq cents sont des troupes épouvantées par la manière brusque et vigoureuse dont a commencé la campagne..... »

Une autre fois, devant Valenciennes, en juillet 1674, Bussy écrit encore à madame de Sévigné :

..... « Vous avez déjà pu savoir la mort de trois capitaines aux gardes; la blessure du chevalier de Créquy à la tête, du marquis de Sillery à la mâchoire, du marquis de Lauresse au bras, et de Molondin à la jambe..... Le matin du 8, il sortit trois escadrons de la ville sur les Lorrains, et comme tout le monde y courait, un cavalier des nôtres se détacha et tira de quatre pas un coup de mousqueton à La Feuillade, et puis lui demanda : Qui vive? La Feuillade répondit : Vive La Feuil-

lade! Si vous me demandez pourquoi ce cavalier lui en voulait, je n'en sais point d'autre raison, si ce n'est qu'il fallait que ce jour-là La Feuillade ressemblât à un Espagnol.....»

Certes, l'histoire en grand costume n'est pas aussi vraie, ni plus instructive que cette histoire en déshabillé. Celle-ci nous apprend que les capitaines aux gardes savaient parfaitement mourir, et que chevaliers et marquis faisaient bon marché de leurs têtes, de leurs bras et de leurs jambes.

Puis sans l'histoire intime saurions-nous tous ces mots heureux, toutes ces actions brillantes qui n'ont pour théâtre qu'un feu de bivouac ou le carrefour d'un chemin de traverse?

Les *Souvenirs militaires* de M. de Gonneville seraient dans tous les cas protégés par les lettres du comte de Bussy, l'un des quarante de l'Académie française.

La Fontaine devint poëte et fabuliste après avoir entendu un capitaine de dragons lire une ode de Malherbe. Gonneville se fit soldat parce qu'un professeur de belles-lettres lut devant lui un chant de la *Jérusalem délivrée*. Il prit le livre, le dévora passionnément, et depuis l'âge de douze ans jusqu'à sa vingtième année il vécut avec Tancrède et le vieux Raymond, comte de Toulouse. Ses yeux se mouillaient de larmes, son cœur semblait bondir dans sa poitrine, et le livre s'échappait de ses mains lorsqu'il assistait en pensée à ces grandes scènes

où l'héroïsme prend un caractère presque divin. Il ne rêvait que lances et boucliers. Plus tard, hélas! les lointaines batteries de canons, les obus et la mitraille le ramenèrent à la réalité.

Les révolutions ont la conséquence cruelle de troubler l'enfance et la jeunesse, d'interrompre les études, d'arrêter le développement des facultés et d'affaiblir les générations futures en les privant d'instruction. Le mal fait à l'instruction peut être réparé dans une certaine mesure par les efforts individuels, mais le manque d'éducation est irréparable. L'instruction agit sur les esprits, l'éducation sur les âmes. Si les esprits négligés reprennent parfois leur éclat, les âmes abandonnées sommeillent pour toujours.

Au commencement de ce siècle, et surtout à la fin du dernier, la jeunesse fut généralement privée d'instruction et d'éducation, mais Aymar de Gonneville, élevé par une mère chrétienne, échappa au péril. Il reçut de grands enseignements et lut de bons livres.

Puis, de 1800 à 1804, son père put présider à son entrée dans la vie et achever l'œuvre commencée dans la cabane du pêcheur.

Il vivait alors à Caen au milieu d'une jeunesse oisive et dissipée. Cette existence ne convenait ni à son esprit ardent, ni à son ferme et loyal caractère. Ce n'est pas que son enthousiasme fût aveugle; moins Gaulois que Saxon, chez lui, la raison et le calme ne furent jamais étouffés par ces délires qui troublent les natures méri-

dionales et les poussent dans les voies les plus contraires.

Sa famille, profondément dévouée à l'ancienne monarchie, ne le vit pas sans déplaisir entrer dans l'armée. Cependant on était en 1804. La Constitution de l'an VIII avait été promulguée et, quoique le gouvernement eût encore le nom de République, l'ordre et la justice régnaient en France, autant que le permettaient les sanglants souvenirs de la révolution.

Marengo, Hohenlinden, la paix de Lunéville avaient consolé des cœurs jusqu'alors ulcérés.

L'Italie et la Suisse demandaient protection à la France, le Piémont devenait l'une de nos provinces; enfin l'Espagne et l'Angleterre signaient la paix d'Amiens. Bien plus, et bien mieux, le chef de l'État donnait le concordat et rendait à Dieu ses églises. Les proscriptions cessaient et les émigrés retrouvaient la patrie.

Au mois de septembre 1804, à l'âge de vingt et un ans, Aymar de Gonneville s'engagea comme soldat au 20e régiment de chasseurs à cheval, en garnison à Saint-Brieuc.

La compagnie dans laquelle il fut incorporé comptait dans ses rangs les vieux cavaliers de la République, véritables soudards fort riches en bravoure, mais non moins riches en coupables actions. Ce fut une rude épreuve pour ce jeune homme de famille que la première soirée de la chambrée, qu'éclairait une seule

chandelle plantée dans une pomme de terre en guise de bougeoir. Son camarade de lit, le brigadier Hennesson, brave et honnête paysan, lui accorda aide et protection, mais il n'empêcha pas ses oreilles d'être frappées de la conversation des camarades et ne préserva pas son cœur des révoltes secrètes. Ces cavaliers, dont un certain nombre avaient gagné sur les champs de bataille des armes d'honneur, se vantaient rarement de leurs exploits, mais ils aimaient à rappeler leurs méfaits, pillages et incendies. C'est là l'un des mystères du cœur humain, et que notre vie militaire nous a souvent fait observer. Le soldat croit exercer une mission destructive et, sans l'avoir jamais entendu prononcer, il devine ce mot d'un chevalier du quatorzième siècle : *Si Dieu le père se faisait gendarme, il deviendrait pillard.*

Cinq mois après son entrée au service, Gonneville fut fait brigadier et, quelques semaines plus tard, sous-officier. Le colonel d'Avenay, son parent, qui commandait en Italie le 6e régiment de cuirassiers, profita d'une revue de l'Empereur — car l'Empire était fait — pour demander à Napoléon une sous-lieutenance pour Gonneville. Elle lui fut accordée et le jeune officier partit pour Lodi. Le colonel d'Avenay avait été, sous le règne de Louis XVI, colonel de Royal-Normandie, il avait à peine quarante ans et devint pour Aymar de Gonneville un père, un guide et un ami.

« Lorsque j'arrivai au 6e de cuirassiers, dit M. de

Gonneville dans ses *Souvenirs militaires*, le corps des sous-officiers était infiniment supérieur à celui des officiers. Ceux-ci, fort braves gens du reste, n'avaient aucune éducation et pas la moindre idée des convenances ni des usages. »

Nous nous bornons, dans cette page, à constater cette opinion. Ailleurs, et plus tard, nous aurons d'autres jugements à recueillir et nous ferons peut-être ressortir des vérités trop méconnues.

On ne combattait pas alors, et le nouveau sous-lieutenant put se livrer à l'étude du métier.

La première bataille à laquelle il assista sans y prendre part, mais en spectateur bien placé pour tout voir, fut l'attaque du pont de Vérone, le 28 octobre 1805. Ce que vit Gonneville ce jour-là était vraiment digne de la *Jérusalem délivrée*. Le pont avait été rompu dans son milieu, quelques arches tenaient aux deux rives opposées, mais un vide de six pieds se trouvait béant au-dessus du gouffre où bouillonnaient les eaux de l'Adige, fleuve extrêmement profond en cet endroit. Du côté opposé aux Français, les Autrichiens avaient crénelé les murs et entretenaient un feu nourri. Vainement avait-on tenté de placer des madriers sur la brèche du pont. Les balles et les boulets de l'ennemi empêchaient tout travail, et le nombre des morts devenait considérable.

Des voltigeurs demandèrent à s'emparer de la rive opposée et à chasser l'ennemi sans le secours du gé-

nie, et même sans commandement. Leur prière ne fut point repoussée. Le soir, au moment où l'obscurité commençait à se faire, où la vue portait à peine d'une rive sur l'autre, les voltigeurs, armés, légèrement vêtus et sans sacs, se réunirent à l'extrémité du pont, et se trouvèrent cachés par la courbe de la maçonnerie. Tout à coup, à un signal donné, ils s'élancèrent à la course, franchirent l'espace vide, tombèrent comme la foudre sur les Autrichiens, et se jetèrent dans les maisons sans tirer un coup de fusil. D'autres voltigeurs suivaient, et bientôt le poste autrichien fut enlevé. Deux soldats seulement ne prirent pas un élan assez vigoureux, roulèrent dans le fleuve et furent engloutis.

Peu d'instants après, on apporta des madriers, le pont fut réparé et une colonne de notre armée s'avança tambours en tête. Les cuirassiers, témoins de ce jeu tout français, battaient des mains et riaient de bon cœur.

Le jeune officier de cavalerie fut content de ce début qui lui montrait la guerre dans ses habits de fête, souriante, spirituelle, aimable, quoique un peu folle. Le charme dura peu.

Deux jours après, six mille hommes des nôtres restaient sur le champ de bataille de Caldiero. C'était l première affaire sérieuse de Gonneville. Cependant il n'eut pas à combattre. Il foula les morts sous les pieds de son cheval, il vit les roues de l'artillerie broyer les poitrines de ceux qui étaient tombés, il entendit les

cris de désespoir des blessés; des voix mourantes lui demandèrent un verre d'eau, des mains suppliantes se tendirent de son côté, des regards qui étaient les derniers se fixèrent sur lui, l'âcre parfum du sang le saisit à la gorge, et tous ces hommes nus, morts et mourants, avec les cheveux hérissés, les plaies béantes portèrent dans son âme un trouble extrême.

C'est là le *baptême du feu*. A ce baptême, les poëtes n'ont pas épargné les draperies ornées de fleurs. Les artistes ont eu pour lui des tableaux aux séduisantes couleurs, des groupes de marbre et de bronze aux poses fières et superbes, des chants aux notes enivrantes. Pour ce baptême, toutes les cloches ont retenti, l'air a été troublé, et des nuages de parfums ont tourbillonné dans l'espace. Que Dieu nous garde cependant de maudire ce baptême! C'est par lui que les nations conservent leur indépendance. Mais fasse le Dieu des armées que ce baptême n'apparaisse plus comme un jour de fête, mais bien comme l'heure des solennelles épreuves, des grands devoirs et des sublimes sacrifices.

Tant de sang répandu à la bataille de Caldiero le fut en pure perte. La marche de la grande armée sur Vienne obligeait les Autrichiens, plus forts de trente mille hommes que les Français, à se replier par une retraite faite en bon ordre. Mais Masséna qui, certes, l'avait prévu, voulait aussi sa victoire, et il se la donna le cœur léger. Ainsi vont les choses humaines dans la

guerre aussi bien que dans la politique. Ceux qui tiennent les cartes jouent leur partie, gagnent ou perdent sans trop songer aux payants. Combien d'entreprises ont été ainsi conçues, combien de batailles ainsi livrées, sans utilité pour le pays, mais pour conquérir ou conserver une vaine réputation ! Turenne était tout autre, et se montrait avare du sang de ses soldats. Les nations doivent regretter ces temps où trente mille combattants décidaient du sort des empires.

Gonneville était à la journée du Tagliamento. Puis au cœur de l'hiver, il traversa les Alpes, et, après mille aventures, marcha sur la Prusse, et fit son entrée à Berlin. Il quitta cette ville au mois de janvier 1807 pour aller vers la Vistule. Il venait de franchir ce fleuve, et se trouvait à l'extrême avant-garde, non loin de l'ennemi. L'officier supérieur qui commandait les escadrons les plus avancés du 6e de cuirassiers, dont le lieutenant de Gonneville faisait partie, ne se gardait nullement, et négligeait les précautions les plus élémentaires. Ainsi cet officier supérieur envoya Gonneville chercher de l'avoine dans cinq villages qui lui furent désignés. Il partit donc avec vingt-trois cuirassiers qui n'avaient pas même de cartouches pour leurs pistolets. Gonneville était sans inquiétude puisque son chef croyait l'ennemi à onze lieues. D'ailleurs les instructions écrites qui lui furent données ne laissaient aucun doute sur sa mission qui n'avait pas de caractère tactique.

Cependant il plaça des vedettes, ce qui ne l'empêcha

pas d'être surpris par les Prussiens. Les hussards noirs parurent d'abord, puis un escadron de dragons. Gonneville aurait pu fuir du côté opposé avec sa petite troupe, mais il préféra combattre en désespéré. « J'adressai un mot à mes cuirassiers, leur fis mettre le sabre à la main et chargeai immédiatement. »

Le terrain était loin de permettre à vingt-quatre cavaliers d'en renverser cent cinquante. Cependant l'élan des cuirassiers français fut tel, que les hussards criblés de coups de sabre se débandèrent. Les dragons qui occupaient le pont étaient tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils formaient pour ainsi dire un retranchement d'hommes et de chevaux. Les cuirassiers firent brèche à ce retranchement, mais la colonne prussienne était profonde; il devint impossible de gagner la gauche. Ce fut donc une horrible mêlée. Séparés les uns des autres, les cuirassiers combattaient chacun pour son compte, et nul d'entre eux ne se rendit. Bien monté, et cavalier aussi habile qu'intrépide, le lieutenant de Gonneville, qui cependant n'avait pas sa cuirasse, eut le bonheur de se trouver à l'extrémité du pont. Là un coup de pistolet l'atteignit au côté droit, il n'en poursuivit pas moins sa course, son cheval s'abattit, se releva, et fit des efforts inouïs pour sauver son maître. Sept à huit dragons, un officier en tête, se mirent à la poursuite de Gonneville, et, pour la dernière fois, son cheval s'abattit. L'officier prussien lui lança un coup de sabre, et, quoiqu'à terre et entouré d'ennemis,

Gonneville riposta. Alors les dragons prussiens se mirent en devoir de l'achever. Leur chef et un maréchal des logis le protégèrent en le couvrant de leurs corps. La lame de son sabre était cassée à un pied de la poignée, et le sang tombait goutte à goutte de ce tronçon.

Voilà donc le jeune lieutenant prisonnier de guerre. Son premier soin est de s'informer du sort de ses cuirassiers, puis il donne un profond regret au cheval, compagnon fidèle de sa vie.

Vingt cavaliers, tous blessés, excepté un, étaient aussi prisonniers ; ils furent conduits d'abord à Culmsée, petite ville polonaise. Les dragons prussiens qui avaient surpris et battu nos cuirassiers étaient commandés par le baron de Werther, le comte de Moltke, le baron de Trenck et un autre officier. Dans le combat, Gonneville avait sabré la figure du comte de Moltke, qui le fit prisonnier, mais aussi le protégea contre ses propres dragons. Ce fut M. de Moltke qui fit le premier pansement à la blessure de Gonneville et opéra l'extraction de la balle.

Laissons les captifs poursuivre leur route en traîneau. Rappelons qu'interrogé sur la force et la position de la division à laquelle il appartenait, Gonneville répondit par un refus de répondre, comme l'avait fait en semblable circonstance le comte de Ségur.

Le seul maréchal des logis du 6e cuirassiers qui partageait le sort de Gonneville avait la tête fendue d'un coup de sabre, la main gauche hachée, et le bras

droit traversé de deux coups de pointe. Il faut lire dans les *Souvenirs militaires* du colonel de Gonneville le récit de ce voyage sur la terre étrangère. Quoique blessé, il prodigue ses soins à son maréchal des logis, il ne le quitte plus et devient une vraie sœur de charité.

Un jour, le bruit du canon frappa leurs oreilles et leur fit éprouver un profond chagrin. Leurs camarades se battaient, et ils n'y étaient pas. C'était Eylau, froid et brumeux. A Kœnigsberg, le convoi de prisonniers dont Gonneville faisait partie rencontra un autre convoi bien plus nombreux, et qui arrivait d'Eylau. Alors le peuple en furie voulut massacrer les Français, que l'escorte eut grand'peine à protéger; il excitait les soldats russes à les égorger, et la scène devenait tragique. Le traîneau dans lequel se trouvait Gonneville gagne une rue déserte, une porte s'ouvre discrètement, et il est déposé dans une chambre. Là, seul il cherche à deviner ce mystère. Des bruits lointains, des clameurs confuses arrivent jusqu'à lui, mais il est sans nourriture et sans soins. La nuit vient, et le silence règne enfin dans la ville.

Le grincement des serrures se fait entendre, les portes s'ouvrent, et un homme apparaît éclairé par une lampe. Gonneville lève la tête et reconnaît le comte de Moltke, celui-là même auquel il a remis le tronçon de son sabre.

En présence des émotions populaires, M. de Moltke,

craignant pour la vie de son prisonnier, avait voulu le sauver.

Enfin, les captifs furent enfermés au fort de Pillau. Pendant que chacun raconte son histoire aux camarades, arrêtons-nous pour chercher quelque enseignement dans les faits mêmes qui se passent sous nos yeux. Oublions pour un instant les misères et considérons ces aventures de guerre au point de vue philosophique.

Après avoir lu quelques pages des *Souvenirs militaires* de M. de Gonneville, pages qui peignent avec franchise les incidents de sa captivité, on est frappé de surprise, et l'on cherche vainement à se tenir en garde contre l'admiration.

Ces officiers prussiens, et le comte de Moltke en particulier, ont de nobles caractères : ils se montrent braves sur le champ de bataille et humains après la victoire. Il y a en eux ce sentiment chevaleresque qu'exprimait à Fontenoy le comte d'Auteroche, lorsqu'il criait à l'ennemi : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Cependant, nous venions chez eux porter la ruine, nous abaissions leur pays, et sur une tombe glorieuse nous enlevions l'épée du grand Frédéric.

Ah! sans doute, ils se vengeaient à la bataille, et peut-être dans le profond de leur âme y avait-il des colères implacables. Mais ces colères n'étaient point aveugles, témoin ces officiers qui comblèrent d'égards Gonneville prisonnier, et lui vouèrent une amitié qui ne cessa jamais d'être fidèle.

Y a-t-il là un mystère du cœur humain? Non certes. Y a-t-il un phénomène de la civilisation? Pas davantage. C'est dans l'institution des armées permanentes qu'il faut chercher le mystère.

Revêtues d'une mission sanglante, il est vrai, mais revêtues en même temps d'un caractère sacré, les armées permanentes sont la représentation du pays sur la frontière et sur les champs de bataille. La nation éprouve quelques souffrances, mais la vie nationale suit son cours pendant la guerre, et le peuple continue ses travaux. L'industrie, le commerce, les sciences et les arts ne sont pas arrêtés dans leur marche et la querelle se décide par les soldats seulement. Ceux-ci combattent vaillamment, sans haines et sans craintes, en s'accordant une estime réciproque. Le jour vient où l'une des deux armées a supporté de tels échecs, subi de telles pertes, que la sagesse commande un temps d'arrêt. La paix se signe.

Saint Augustin a dit que le soldat est porteur d'un *caractère royal*. Saint Grégoire de Nazianze va plus loin lorsqu'il écrit : *Si l'ordre sacerdotal est le plus saint de tous les ordres, l'ordre militaire est le plus excellent de tous*. Sans doute, nos grenadiers et nos cuirassiers connaissent peu leurs ancêtres, soldats de l'écriture et qui se nommaient Josué, David, ou Judas Macchabée. Nos officiers eux-mêmes ont oublié le Concile de Nicée où devant l'empereur Constantin se discuta la doctrine de Platon. Ils ne se souviennent plus

des paroles d'un vieillard, prêtre chrétien de la haute Thébaïde, et qui dit à l'Empereur : « Notre sainte religion est celle des soldats; elle eut des centurions et des soldats pour premiers confesseurs, et elle sera éternelle par les soldats. Nous sommes tous soldats, pauvres, et prêts à mourir pour les autres qui sont nos frères. »

« Nous sommes tous soldats, pauvres et prêts à mourir pour les autres qui sont nos frères. » Depuis le quatrième siècle, cette parole a retenti dans les armées. De vagues échos la répètent encore. Les croisades et la chevalerie ont mis en honneur le sacrifice et le dévouement. Il n'est pas jusqu'à ce mot tracé par notre plume, ce mot *honneur*, qui ne soit sorti de nos armées. Chacun le comprend, et nul ne pourrait le définir.

La Révolution française a profondément modifié ces choses. La guerre s'est faite aux peuples, et non plus aux armées seulement. On proclamait que le peuple de France ne combattait que les rois, et le lendemain de la victoire on disposait du sort des peuples. Les bornes qui marquaient les frontières étaient capricieusement déplacées, et l'antique mission du soldat devenait le métier d'un jour.

Une abominable confusion fut la conséquence de cette levée de boucliers. Les camps étaient remplis de foules tumultueuses avides de conquêtes, et trop oublieuses des véritables intérêts de la patrie.

L'Europe entière devint un vaste champ de bataille,

où le même homme allait d'Italie en Allemagne, d'Allemagne en Espagne, d'Espagne en Russie. Cet homme ne voyait plus devant lui, derrière lui, autour de lui, que bataillons carrés, charges de cavalerie, batteries d'artillerie, villes prises d'assaut, villages incendiés, et moissons foulées aux pieds des chevaux. A tous les horizons, des trônes s'écroulaient, et les dynasties errantes donnaient aux peuples le douloureux spectacle de la grandeur déchue.

Au milieu de ce délire quelques hommes, en nombre considérable, il faut le constater, conservaient les antiques traditions militaires.

De ce nombre étaient les officiers prussiens qui couvrirent leurs prisonniers d'une généreuse protection.

Ce qu'ils firent pour le lieutenant de cavalerie, officier comme eux, gentilhomme comme eux, brave comme eux, ils ne l'eussent point fait sans doute pour un avide fournisseur, ou pour un administrateur de l'ordre civil, envoyé de France dans le but d'organiser les provinces conquises. Ces officiers prussiens obéissaient instinctivement peut-être aux antiques croyances chevaleresques. Gonneville ne leur inspirait aucune haine, et son titre de Français était pour ainsi dire protégé par celui de soldat. Vainqueurs et vaincus avaient fait chacun son devoir, et leur sang, en se confondant sur le champ de bataille, avait rapproché les cœurs.

En sera-t-il ainsi désormais? En a-t-il été ainsi pen-

dant la dernière guerre? Les armées en se développant outre mesure, en appelant dans leur sein, non plus des milliers, mais des millions d'hommes, perdront infailliblement l'esprit militaire. Lorsque tout le monde aura pris le titre de soldat, personne ne sera réellement soldat. A l'esprit militaire qui avait son caractère d'austérité succédera l'esprit guerrier, aventureux, avide de récompenses, et qui surexcite l'ambition de tous. Il n'y aura plus de guerres d'armées à armées, mais bien de peuple à peuple. On verra des cruautés inouïes; on verra ces stupides sacrifices humains qui se nomment la défense locale; on verra l'élément civil se mêler à l'élément militaire non pour obéir, mais pour désorganiser.

N'avons-nous pas été affligés de ces spectacles honteux et cruels à la fois, lorsque le vrai soldat eut disparu dans la tempête! N'avons-nous pas vu l'ennemi victorieux recevoir des mains françaises une nouvelle et décisive victoire, victoire sans nom, que rappelle une date fatale : 4 septembre 1870!

III

Un échange de prisonniers rendit la liberté au lieutenant de Gonneville. Il l'apprit par une lettre du comte de Moltke, qui lui envoyait à titre de prêt une somme suffisante à son voyage. Il partit donc pour rejoindre l'armée française. Ce fut encore M. le comte de Moltke

qui le remit aux avant-postes après une nuit passée sur la même botte de paille.

Le visage du comte portait une balafre, souvenir de sa première rencontre avec Gonneville. Celui-ci rougit comme une jeune fille, lorsque le général français Dupont ayant demandé au gentilhomme prussien d'où lui venait cette récente cicatrice, il montra en souriant son prisonnier. Prenons ici congé du comte de Moltke, aussi bien M. de Gonneville ne le reverra plus. Ils s'embrassèrent fraternellement, et chacun alla chercher l'ombre de son drapeau. Le comte de Moltke, qui appartenait à une illustre maison de Danemark, devint général dans l'armée prussienne.

Bernadotte, alors prince de Ponte-Corvo et depuis roi de Suède, commandait le corps d'armée dans lequel Gonneville allait servir. Le prince reçut donc le lieutenant, lui offrit sa bourse, des effets, et tout ce qui pouvait le remettre en équipage, mais Gonneville refusa discrètement. « Je n'ai jamais vu personne, dit-il dans ses *Souvenirs militaires*, qui eut l'air aussi grand seigneur que Bernadotte. »

Nous avons souvent dans ce récit donné à Gonneville le titre de lieutenant, mais il n'avait encore que le grade de sous-lieutenant. Un mois après son retour, et comme récompense, il obtint un avancement mérité mais très-remarqué puisqu'il était l'avant-dernier des sous-lieutenants.

Le colonel d'Avenay, son ami, le reçut à bras ouverts,

et l'on reprit la vie de campagne. Un événement important pour un soldat de ce temps vint fixer l'attention du nouveau lieutenant. Une revue de l'empereur fut annoncée. Gonneville n'avait jamais vu Napoléon, mais autour de lui ce nom retentissait sans cesse. Les revues de l'empereur n'étaient point de vaines parades couronnées par des distributions de rubans et d'épaulettes. L'empereur, en fait de guerre, n'avait point son pareil, et le moindre détail lui était aussi familier que les grandes opérations stratégiques. Il connaissait l'histoire de chaque corps, sa situation et son esprit particulier. Il donnait au personnel une minutieuse attention, appelant par leur nom presque tous les officiers, et un grand nombre d'anciens soldats. S'il était satisfait, il récompensait avec un gracieux sourire et de bonnes et flatteuses paroles, mais si au contraire la revue lui faisait découvrir des fautes ou des négligences, il s'animait, élevant la voix, écrasant d'un regard irrité les coupables quels qu'ils fussent. Tout tremblait, et les maréchaux eux-mêmes, ducs et princes, le roi Murat lui aussi, baissaient le front et se taisaient. Une revue de l'empereur était donc un grand honneur, mais une terrible épreuve. Des carrières brillantes y naissaient, tandis que d'éternelles disgrâces enterraient pour toujours des ambitions et des réputations.

Le jour de la revue, Gonneville, à cheval devant son peloton, sentait son cœur battre sous la cuirasse. Tout

à coup, à l'horizon, des cavaliers parurent couverts d'uniformes éclatants, ils se précipitèrent au galop vers les cuirassiers. A leur tête, et fort en avant, un homme se détachait, guidant avec une adresse merveilleuse un superbe cheval arabe. Cet homme, à la figure martiale, était couvert d'une tunique brodée d'or. Sur sa tête des plumes d'autruche que soutenait la toque de velours rouge, se balançaient galamment; des bottes de chevalier couvraient le bas de ses jambes serrées dans une culotte blanche. Au côté gauche de sa poitrine, un glaive antique était suspendu, supporté par des cordons de soie à la façon des guerriers de l'Orient; la poignée de ce glaive étincelait de pierres précieuses. Le cheval, presque entièrement caché sous une peau de tigre, faisait entendre de joyeux hennissements, et ses yeux rouges, voilés par la crinière flottante, lançaient des éclairs.

Gonneville, le regard fixe, considérait ce tableau, et croyait voir l'empereur. Derrière lui des cuirassiers prononcèrent doucement le nom de Murat.

En sa qualité de commandant de la réserve de cavalerie, le grand-duc de Berg allait présenter à Napoléon la division de cuirassiers. Il passa au galop devant le front, puis revint au pas reprendre sa place. A peine y était-il que de nouveaux cavaliers parurent vis-à-vis la ligne de bataille. Le groupe était aussi précédé d'un homme seul, la tête inclinée sur la poitrine, le corps affaissé, et dans une attitude peu martiale. Un chapeau

à trois cornes, à ganse noire, déformé, presque usé, couvrait sa tête, en s'inclinant sur le front. Une capote grise, ouverte sur la poitrine, laissait entrevoir les épaulettes de colonel, l'uniforme vert des chasseurs de la garde, et la plaque de la Légion d'honneur; des bottes à l'écuyère emprisonnaient ses jambes couvertes d'une culotte de peau de daim. Tout ce costume, d'une sévère simplicité, contrastait singulièrement avec l'éclat éblouissant qui l'environnait; son cheval, aussi beau que celui du grand-duc de Berg, parfaitement dressé et harnaché, n'avait point les allures ambitieuses du coursier de Murat, mais il soutenait dans tous les terrains le petit galop si favorable à la méditation et aux observations.

En avant de l'empereur caracolaient les mamelucks sur leurs chevaux d'Égypte couverts d'or, les aides de camp venaient ensuite. A cent pas en arrière l'escadron de service suivait.

Les cavaliers, presque tous décorés de la Légion d'honneur, redressaient fièrement la tête en passant devant les troupes. Anciens soldats des Pyramides et de Marengo, ils connaissaient tous les champs de bataille et devinaient au moindre geste les pensées de l'empereur.

Dès qu'il parut, l'air retentit du son des trompettes, les musiques se firent entendre, mais la troupe conserva un silence religieux, et l'immobilité était si grande que nul n'osait même tourner la tête. En ce temps-là la

cavalerie ne présentait pas le sabre, comme honneur collectif, et rien n'était plus digne, plus majestueux que ce silence et cette immobilité.

L'empereur passa au pas devant le front des régiments, marchant lentement et jugeant de l'ensemble. Il ordonna ensuite de rompre en colonne par division, puis il fit former les compagnies et mit pied à terre. Les cuirassiers se placèrent à la tête de leurs chevaux, tenant les rênes dans la main. Les régiments étaient de quatre escadrons formant huit compagnies. Les officiers se plaçaient sur une ligne à la droite de leur compagnie par rang de grade et d'ancienneté.

En arrivant à chaque régiment, l'empereur adressait des questions au colonel, et malheur à celui qui ne répondait pas exactement ou se laissait troubler. L'empereur faisait aussi des questions aux capitaines ; après avoir écouté, il distribuait des éloges ou des reproches. Ces officiers, qui bravaient tous les jours les canons ennemis, qui méprisaient la mort dont ils se jouaient, tremblaient devant l'empereur, quelques-uns en perdaient la mémoire et la plupart sentaient leur voix étouffée et leurs lèvres paralysées.

Arrivé à la compagnie dont Gonneville était le lieutenant, l'empereur s'arrêta devant lui, l'enveloppa d'un long et profond regard, et demanda au colonel pourquoi le harnachement du cheval de cet officier n'était pas conforme au règlement. Le colonel répondit que le lieutenant rentrait de captivité et n'avait pas en-

core.... « Comment! s'écria l'empereur d'une voix animée par la colère, mais votre division n'a pas vu l'ennemi. »

Il n'admettait pas qu'on devînt prisonnier; le cavalier surtout lui semblait imprenable. Le colonel et le général Espagne expliquèrent à l'empereur comment avait été capturé le jeune lieutenant. Ils firent son éloge, et surtout exprimèrent leur estime pour son courage. L'empereur écouta. Le regard qu'il adressa au lieutenant était doux, et presque caressant. Avant de s'éloigner, il fit à Gonneville un salut bienveillant. Le défilé eut lieu aux cris de *Vive l'Empereur!* contrairement aux règlements et aux coutumes respectées jusqu'alors. Le souffle des cours commençait à passer sur les camps.

Satisfait du 6e de cuirassiers, l'empereur dit à voix haute au colonel d'Avenay : « Colonel, à la première affaire, un boulet, ou les étoiles de général! » Ce brave colonel devait trouver l'un et l'autre.

L'émotion que ressentit Gonneville à la vue de l'empereur, l'effet produit sur lui par cette voix si puissante, n'alla pas cependant jusqu'à troubler sa raison. Admirateur du génie militaire de Napoléon, loyalement dévoué à son service, il éprouvait néanmoins de vagues sentiments qui prenaient leur source dans ses impressions d'enfance. Aux yeux de la jeunesse royaliste, Napoléon avait bien vaincu la Révolution, mais il semblait en avoir accepté l'héritage, en considérant le titre

de roi comme un grade militaire, qu'il donnait à ses lieutenants et à sa famille.

Les historiens du premier empire ont peu insisté sur un fait extrêmement remarquable et parfaitement vrai. C'est que les idées nouvelles s'étaient conservées dans l'armée plus qu'ailleurs. Non pas que l'armée de l'empire fût républicaine, mais elle était jalouse d'une sorte d'égalité, et la nouvelle cour devenait l'objet des plaisanteries les plus osées, et des critiques les plus violentes. Il y avait donc dans l'armée de ce temps les ardents et les tièdes. Les premiers ne se faisaient pas faute de brûler l'encens autour du maître, tandis que les seconds se tenaient à l'écart, silencieux et réservés. Pour ces derniers, l'empereur déployait parfois les séductions de son sourire, car au lieu de les frapper il voulait les ramener à lui. Sur les champs de bataille, tous faisaient également leur devoir. A l'heure des disgrâces, la fidélité fut la même, et la calomnie seule a pu dire que l'Empire trouva la trahison dans les rangs de ceux qui avaient été ou devinrent royalistes.

Officier de l'ancienne monarchie, Napoléon comprenait à merveille que chez les uns les souvenirs fussent plus persistants que chez les autres. Il ne partageait pas contre l'ancienne noblesse les préjugés de quelques-uns de ses généraux. Il mettait même souvent une sorte de coquetterie à supporter gaiement les froideurs du beau monde militaire. Il savait que la critique des hommes armés n'est périlleuse que sur le terrain

politique. D'ailleurs, ce rude capitaine faisait la part de l'humanité, et comprenait que des compagnons attachés à sa fortune, et n'ayant ni trêve ni repos, devaient éprouver à la longue quelque lassitude; aussi disait-il un jour au maréchal Soult : « Ils grognent, mais ils marchent. »

Après la revue de l'empereur, Gonneville assiste à la bataille de Heilsberg, et se dirige vers Tilsitt. Le colonel d'Avenay est nommé général après une série de combats qui trouvent leur place dans les *Souvenirs militaires* du colonel de Gonneville.

On est surpris, en les lisant, qu'un homme puisse échapper à tant de périls. Rester de longues heures à cheval au milieu des boulets, des balles et des sabres, courir soi-même au-devant de la mort, la braver, puis sortir sain et sauf de cette fournaise, semble chose impossible, et cela s'est vu, cependant, pour Gonneville, qui le raconte simplement comme chose toute naturelle. Il nous montre Murat ordonnant une charge de la division de cuirassiers dans une circonstance désastreuse, ce qui prouve, une fois de plus, avec quelle prodigalité se répandait le sang des soldats. Le mouvement étant contraire aux règles et au bon sens, l'empereur en exprima son mécontentement au futur roi de Naples qui, sans mot dire, accepta le reproche. De tout le 6e cuirassiers il ne resta debout que cinq officiers. Le régiment fut cité à l'ordre de l'armée, et le lieutenant de Gonneville reçut la décoration de la Lé-

gion d'honneur. C'était la bataille de Heilsberg qui précéda de quatre jours la victoire de Friedland. En faisant le récit de cette dernière journée, M. Thiers y fait figurer la première division de grosse cavalerie commandée par le général de Nansouty, et il ajoute que cette division était affaiblie par les pertes considérables qu'elle avait faites à la bataille de Heilsberg. Or, la division de Nansouty n'assistait pas à la bataille.

Il ne resta donc du 6e cuirassiers que deux petits escadrons, l'un commandé par le sous-lieutenant Marulaz, l'autre par le lieutenant de Gonneville. Le jour et le lendemain de cette éclatante rencontre, Gonneville, comme ses compagnons de gloire, ne vécut que d'herbes et de racines crues arrachés aux fossés du chemin.

Un philosophe ne laisserait pas échapper ces brins d'herbes, sans les comparer aux faisceaux de lauriers qui les ombrageaient. Mais ce rapprochement nous touche peu, tant il est dans la vie des gens de guerre. Pendant le repas, plus que frugal, l'empereur vint à passer. Son visage était sombre, et tout annonçait le mécontentement. Les blessés, les mourants se soulevaient pour l'acclamer. Les soldats, dans une sorte de délire, oubliant les fatigues, les privations et les morts, saluaient avec enthousiasme leur capitaine songeur et distrait.

Lui regrettait sa belle cavalerie tombée dans la bataille; il aurait voulu la conserver pour Friedland. Murat n'avait pas eu cette prévoyance. Le général d'Avenay ayant obtenu que Gonneville lui fût attaché en

qualité d'aide de camp, tous deux partirent pour Kœnigsberg, où était le quartier-général impérial. « Nous trouvâmes sur notre route, dans plusieurs endroits, des blessés russes installés par groupes au milieu des champs. Ils étaient là depuis plus d'un mois sans pansements et sans autres moyens de subsistance que ce que la charité de quelques paysans pouvait leur fournir irrégulièrement. »

Le général et l'aide de camp se rendent à leur nouveau poste. La brigade est cantonnée près de Soldau, sur la rive gauche de la Passarge, et le château du baron de Collas est désigné au général d'Avenay pour son logement. Il s'y rend accompagné de Gonneville. Le baron vit dans son manoir avec sa femme, un fils et deux filles. La présence des Français, loin d'affliger le baron et la baronne, faisait naître au château une gaieté peu ordinaire. On riait tout le jour et, la nuit venue, chacun apportait son lit dans le jardin pour y chercher la fraîcheur. Quoique le jardin fût vaste, les lits étaient rapprochés, ce qui fait dire à Gonneville que cette famille était vraiment fort originale.

Pour répondre à tant de politesses, le général d'Avenay donne un bal. A peine les invitations sont-elles lancées que mademoiselle Sophie de Collas vient confier à M. d'Avenay un embarras sérieux la veille d'un bal; elle n'avait point de toilette digne de la circonstance. Le général offrit galamment la robe, et l'aide de camp les souliers de satin blanc brodés de perles.

Il fallut cependant dire adieu au baron et repasser la Vistule pour aller en Silésie. « Lorsque nous quittâmes nos cantonnements, dit le colonel de Gonneville, les paysans témoignèrent à nos soldats de véritables regrets, et un grand nombre les accompagna au loin. » Ceci prouve que le Français sait se faire aimer et regretter, même sur la terre étrangère. Nous le savions, mais il nous est doux de l'entendre répéter.

Le séjour de Gonneville dans le château de Rohnstock, en Silésie, est l'un des épisodes intéressants de sa vie. C'est dans les souvenirs du colonel qu'il faut chercher les détails de nobles relations que ni le temps ni la guerre ne purent affaiblir.

Au loin, de l'autre côté des Pyrénées, Madrid se révoltait et l'armée française voyait la journée de Baylen. La division de cuirassiers reçut l'ordre de se rendre de Silésie en Espagne.

L'empereur était à Mayence, et lorsque ses cuirassiers traversèrent la Saxe pour marcher sur Bayonne, il les passa en revue. Cette revue eut lieu en avant de Cassel. Napoléon nomma Gonneville capitaine, en présence de tous les princes de la Confédération qui lui faisaient escorte.

A quelque temps de là, les régiments marchant toujours, l'empereur, qui revenait d'Erfurth, les rencontra près de Bordeaux. Sans descendre de voiture, Napoléon fut salué par le général d'Avenay. On changeait les chevaux de la berline et quelques personnes

s'approchaient. Un homme s'avança, vêtu de l'uniforme des colonels de la République. Il demanda à Napoléon l'honneur de partager les gloires et les fatigues de son armée. Cet officier avait répondu *Non* au vote de l'Empire et avait été pour ce vote renvoyé de l'armée. « Et si je vous emploie, lui dit Napoléon, serez-vous encore mauvaise tête? » — Le pauvre colonel se troubla et répondit : « Sire, je ferai tout pour servir le plus agréablement possible. » L'empereur ne demanda pas une autre profession de foi à ce républicain converti. Accompagnant ses paroles d'un gracieux sourire, il promit, et le colonel obtint un régiment. Trois ans après, cet officier avait troqué l'austère uniforme de colonel de la République contre l'habit brodé d'or de général de division de l'Empire. Il est mort, comte et sénateur, après avoir tout fait pour servir agréablement.

En ceci, qui faut-il blâmer? Est-ce l'empereur, qui n'aimait pas les mauvaises têtes? Est-ce le colonel, inconstant à ses premières amours? Est-ce l'urne électorale dont les caprices sont joyeux, lorsqu'ils ne sont pas affligeants?

IV

De Gonneville est en Espagne! Il traverse l'Èbre et se trouve au pied de la Somo-Sierra, hérissée de canons par les défenseurs du pays. L'empereur est en avant de ses troupes, exposé au feu de l'ennemi, et

donnant froidement ses ordres. Voulant connaître la position exacte des Espagnols, Napoléon ordonne au colonel de Piré, aide de camp du prince de Neufchâtel, d'aller reconnaître cette position. Après être parti au galop, M. de Piré revient à la même allure déclarer d'un ton animé qu'il est impossible de tenter une charge. « Le mot impossible et la manière dont il avait été prononcé mirent l'empereur dans une telle colère qu'il lança à M. de Piré un coup de cravache que celui-ci n'évita que par un brusque mouvement de retraite. »

Ainsi parle le colonel de Gonneville, témoin de la scène. Rien de semblable n'avait été dit jusqu'à ce jour par les historiens de l'Empire. Ceux mêmes qui se contentaient de rappeler la vie intime de l'empereur ne le présentaient pas aussi dédaigneux de l'honneur de l'épaulette. On avait parlé, et l'on parle encore du jeune roi Louis XIV entrant au Parlement en habit de chasse, en bottes, et le fouet à la main. Louis, du moins, se contenta de placer son fouet sur la table, sans en menacer la robe du magistrat.

Le colonel de Piré est sans doute le même vieillard admiré de tout Paris aux sanglants combats de juin 1848. Nous le considérions alors, en avant des rangs de la garde nationale avec son fusil garni d'argent, et ses épaulettes de laine. Il donnait à tous l'exemple de la bravoure froide et calme, et marchait aux barricades le bon mot à la bouche, et l'œil petillant de gaieté.

Marquis de l'ancienne monarchie et comte de l'Empire, il semblait se rappeler Arques et Ivry, Austerlitz et Iéna. Ces noms se confondaient certainement dans sa pensée. Son fils, le fougueux marquis de Piré, à la fine répartie, n'a-t-il pas laissé dans le monde parlementaire trace de son passage? Si le père et le fils avaient vécu au temps de Louis XIV, il ne nous semble pas impossible qu'ils eussent été de la suite du roi, lorsqu'il entra au parlement dans sa tenue de chasse.

Quoiqu'il en soit de ces histoires de fouet et de cravache, le colonel de Piré avait raison de dire à l'empereur que la charge était impossible; elle se fit cependant. En relevant les morts, on trouva M. de Ségur qui avait accompagné la charge en *amateur*, et qui était tombé percé de cinq balles.

Après avoir franchi la montagne de Guadarama, à la suite de l'armée anglaise qui battait en retraite, la brigade d'Avenay marchait en avant près de la division d'infanterie Lapisse. Le terrain était tellement glissant, et le verglas si dangereux pour les chevaux, que l'empereur lui-même marchait à pied en tête de la colonne. A quelques pas de lui venaient les premières fractions de la division d'infanterie. Entre l'empereur et les soldats se trouvait Gonneville, qui voyait et entendait parfaitement. Son loyal caractère doit écarter toute supposition de malveillance ou d'erreur.

Le colonel raconte que les soldats de la division Lapisse exprimaient hautement leurs sentiments hostiles.

ils se plaignaient de l'empereur et faisaient entendre des menaces. « Ils s'excitaient mutuellement à lui tirer un coup de fusil, et s'accusaient de lâcheté de ne pas le faire. L'empereur entendait tout cela, tout aussi bien que nous, et n'en tenait aucun compte. »

Arrivé au terme de la marche qui est la limite des deux Castilles, Napoléon fit appeler le général Lapisse, et lui indiquant des villages au pied de la montagne, il lui ordonna d'y aller bivouaquer avec sa division.

Le lendemain, lorsque l'armée se remit en route, l'empereur passa devant une division d'infanterie qui l'acclama avec enthousiasme. Les soldats exprimaient par des cris mille fois répétés leur amour et leur admiration. Napoléon, calme comme la veille, semblait ne pas entendre. Gonneville s'approcha et reconnut la division Lapisse. L'empereur lui avait donné pour gîte d'étape de riches villages, riches surtout en vin d'Espagne.

Philosophe pratique, Napoléon avait métamorphosé cette division par le simple régime alimentaire.

Chose singulière, les soldats d'Annibal en traversant les Alpes, les légionnaires de César dans les montagnes de l'Auvergne, exprimaient envers leurs généraux les mêmes sentiments que la division Lapisse. Ce qui n'est pas moins singulier, ces trois hommes, Annibal, César, Napoléon dédaignaient les murmures et les plaintes. A l'heure marquée par la nécessité, ils reprenaient sur les cœurs tout leur empire, et devenaient

des maîtres absolus. Il ne faut pas demander l'explication de ce phénomène à la discipline militaire, elle est plus haut, mais nous ne l'y chercherons pas cette fois.

Nous sommes en 1809. La vie guerrière de Gonneville est entrecoupée de missions aussi délicates que périlleuses. Puis le général d'Avenay ayant été mis à la tête de trois provinces, son aide de camp est initié à la grande administration politique. Les assassinats, les supplices, les férocités, sont des spectacles de tous les jours. Le fanatisme espagnol ne lui cause ni surprise, ni crainte. Il voit en Espagne ce qui ne l'avait point frappé en Italie et en Allemagne, des généraux s'enrichir par de honteuses contributions. — Au milieu de ce désordre, son général reste toujours pur.

En Espagne, la guerre se faisait mal, les troupes se gardaient à peine, et le service n'était plus un devoir sacré.

Un jour, le général d'Avenay reçut l'ordre de se rendre en Italie, et Gonneville traversa le Mont-Cenis. A peine arrivé à la tête de sa nouvelle brigade, d'Avenay est mortellement blessé. Il meurt quelques jours après dans les bras de son aide de camp.

Il faut lire dans les *Souvenirs militaires* du colonel de Gonneville le récit de l'admirable conduite des grenadiers du 62e désignés pour emporter le général. Ces braves gens refusèrent de prendre la moindre nourriture pour courir au combat, et partager les périls de

leurs camarades. A cette occasion le colonel exprime cette pensée si vraie : « J'ai trop vécu avec nos soldats pour ne pas connaître leurs défauts, et ils en ont de grands ; mais ils ont aussi, à un haut degré, des sentiments d'honneur innés en eux, simples et sublimes. »

Le général d'Avenay, qui fut blessé le 9 mai 1809, mourut en accomplissant un devoir exigé par l'incapacité de son chef. Le désespoir de son aide de camp est impossible à décrire.

Exécuteur testamentaire du général, Gonneville, en prenant connaissance des dernières volontés de son ami, vit avec émotion que celui-ci, pour reconnaître son dévouement, lui léguait l'usufruit d'une terre située en Westphalie, que Napoléon lui avait donnée comme dotation. Gonneville n'en jouit jamais.

Après une audience de l'empereur, le capitaine fut replacé au 6e cuirassiers. A quelque temps de là, il reçut l'ordre de se rendre en Espagne au 13e régiment de cuirassiers. Ce régiment était connu de toute l'armée, qui lui avait donné le nom de *l'intrépide*. Il méritait ce titre, car à Lérida quatre escadrons avaient chargé, et mis en pleine déroute quinze mille Espagnols commandés par O'Donnel. Ces quatre escadrons forts de 450 hommes firent six mille prisonniers dont plus de cinq cents officiers, et s'emparèrent de l'artillerie. Sans le 13e cuirassiers, le maréchal Suchet aurait été surpris, et peut-être enlevé.

Entre deux batailles, les Français jouaient la comédie,

et même la tragédie. On improvisait un théâtre, on se distribuait les rôles, et le public applaudissait. C'est ainsi qu'à Daroca, Gonneville eut sa part de succès dans la *Mort de César*.

Comme il fallait éviter les surprises, les postes étaient doublés avant le lever de la toile, et pendant les entr'actes le confident faisait sa ronde, et le jeune premier visitait les sentinelles du rempart.

Nous reconnaissons, trop tard sans doute, qu'entraîné par la lecture des *Souvenirs militaires* du colonel de Gonneville, nous déflorons des pages qui doivent encore rester à l'abri des regards. Aussi bien, n'avions-nous interrogé ces souvenirs que pour y chercher les couleurs nécessaires pour peindre le portrait.

La palette en est couverte, et nous devons ne plus songer qu'à la peinture.

Nous passerons donc rapidement sur les siéges de Tarragone, de Sagonte, et sur le bombardement de Valence.

A la fin du mois d'octobre 1811, le général espagnol Black s'avança à la tête de trente mille hommes pour attaquer l'armée du maréchal Suchet. La rencontre eut lieu, et devait amener fatalement notre défaite. Ce jour-là, le capitaine de Gonneville sans ordres, et comme inspiré, sauva l'armée française. Malgré la réserve de son récit, malgré sa modestie, la page qu'il a écrite sur cette affaire donne la mesure de sa taille.

Proposé pour chef d'escadron, et pour officier de

la Légion d'honneur, il n'obtint aucune récompense.

Vers la fin d'août 1812, le capitaine de Gonneville fut envoyé en France pour y faire une remonte de chevaux. Bientôt après, le ministre le fit passer avec son grade au 1er régiment de cuirassiers dont il ne restait que des débris. Il rejoignit le dépôt à Metz en février 1813. De Metz, il partit pour Hambourg.

Qui ne connaît le siége de Hambourg soutenu par Davoust, dont le véritable nom était d'Avout? Le récit que Gonneville fait de ce siége est tellement émouvant que le lecteur croit assister à ces luttes continuelles.

Nous trouvons dans l'une des pages de Gonneville ces lignes qui jettent une vive lumière sur ses sentiments religieux; il vient d'échapper à un grand danger, et il dit : « J'adressai mentalement avec ferveur mes remercîments à Dieu, dont la protection me parut évidente. » Souvent, dans ses *Souvenirs militaires*, il exprime avec simplicité sa confiance en Dieu, mais en aucune circonstance le digne soldat ne fait de profession de foi. Il croit, et cela lui suffit.

Les Français, assiégés dans la place de Hambourg, ignoraient ce qui se passait hors du cercle occupé par l'ennemi, et cet ordre du jour parut, sans qu'aucun officier y fût préparé. Il était signé Davoust.

« L'empereur Napoléon a abdiqué pour lui, et pour son fils. La maison de Bourbon remonte sur le trône de ses ancêtres. Demain le drapeau tricolore sera remplacé partout où il est arboré par le drapeau blanc aux

anciennes armes de France, et salué par cent vingt et un coups de canon. — A partir d'aujourd'hui, la place de Hambourg sera défendue au nom de S. M. Louis XVIII. »

« L'ordre fut exécuté en silence, et avec des sentiments bien divers, » dit le colonel de Gonneville.

Avant de prendre place sous le drapeau tricolore, Gonneville avait entouré le drapeau blanc de ses respects. Le respect n'était pas affaibli. Autour de ce drapeau longtemps proscrit, Gonneville croyait revoir tous les siens, glorieux martyrs de la Révolution. Il salua donc le drapeau de ses pères, mais silencieusement, car le drapeau qui tombait renfermait dans ses plis des douleurs et des grandeurs. Lui, soldat de l'Empire, et fils des Croisés, n'avait vu le drapeau tricolore qu'à travers la fumée des batailles. Il éprouvait donc une vive émotion, difficile à exprimer, mais qui étreignit son cœur. Il se sentait heureux de revoir le vieil étendard de Fontenoy, et en même temps il caressait d'un long regard ces couleurs qui avaient abrité sa tente en Italie, en Allemagne et en Espagne.

Pour tout dire, nous devons reconnaître cependant que l'aspect du drapeau blanc avec ses fleurs de lis réveilla ses sentiments royalistes et son amour pour la maison de Bourbon, mais il déclare lui-même qu'admirateur du génie de l'empereur, il fut touché de sa chute, et sentit naître en lui une sorte de vague sympathie pour l'exilé.

Le maréchal Davoust avait enfin nommé Gonneville chef d'escadron, mais le maréchal n'étant pas en faveur, le ministre refusa d'abord de reconnaître l'avancement tardif accordé au capitaine.

Le nouveau roi ne se dissimulait aucune des difficultés dont son gouvernement allait être entouré. On prête à Louis XVIII un mot qui, s'il n'a pas été dit, a dû être dans sa pensée : « Débarrassez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis. » Les amis étaient nombreux, et tous n'accouraient pas avec désintéressement. Beaucoup avaient souffert et rapportaient de la terre étrangère des âmes ulcérées, quelques-uns même avaient aux lèvres des paroles irritées. La plupart sollicitaient des emplois pour retrouver des positions perdues depuis longtemps, et soutenir un rang imposé par le nom. Des vieillards et des enfants étaient en concurrence, mais ni les uns ni les autres ne se préoccupaient des sévères devoirs d'une charge publique, et des connaissances qu'exige un emploi petit ou grand.

Loin de nous la pensée de jeter un blâme trop sévère sur les sentiments qui animaient des serviteurs malheureux et fidèles. Ils avaient été à la peine, il leur semblait naturel d'être au triomphe. Mais l'infortuné monarque, placé entre mille écueils, savait bien que le plus périlleux n'était pas la mémoire de l'Empire.

L'un de nos malheurs est de voir périodiquement les proscrits de la veille devenir les proscripteurs du

lendemain. Depuis 1815 nous avons assisté à ce spectacle lamentable, qui a jonché le sol de débris et semé dans tous les rangs de la société des haines implacables et des rancunes aveugles. A la suite de ces haines et de ces rancunes sont venus les préjugés qui ont porté le trouble dans les esprits et le doute dans les âmes.

Le roi, qui avec son esprit juste et prompt prévoyait les ravages préparés par ses amis, aurait voulu les éviter. Mais les ennemis vinrent se mêler aux amis, et la confusion fut extrême. L'armée surtout eut à souffrir dans sa composition, ses cadres, sa discipline, son instruction et son esprit. On improvisait des généraux, des colonels, des capitaines et des lieutenants.

L'âge déterminait le grade. Le roi gémissait, mais le torrent l'avait débordé. Il lui arriva plus d'une fois de sourire en voyant des épées vierges se balancer aux flancs de septuagénaires qui n'avaient rien oublié et rien appris. Il est juste de dire cependant que, depuis 1818 où parut la loi de Gouvion Saint-Cyr, jusqu'en 1830 où se fit la Révolution de Juillet, l'armée ne fut soumise qu'à la légalité la plus stricte; et celui qui écrit ces lignes n'a pas oublié que le Dauphin se montrait bienveillant à la moindre réclamation, et cherchait à empêcher le mal.

Son grade de chef d'escadron ayant été reconnu, Gonneville fut nommé chef d'état-major en Corse, fonction réservée en temps ordinaire à un colonel. Le

chevalier de Bruslart, gouverneur de la Corse, avait demandé le commandant de Gonneville, qui lui avait servi d'émissaire dans son enfance, et qui, seul du nombreux état-major, était au fait du service militaire.

Les *Souvenirs* du colonel de Gonneville font connaître la singulière composition de l'état-major. Le chevalier de Bruslart, élevé au grade de maréchal de camp, avait commandé autrefois l'armée royale de Normandie, après l'exécution du comte de Frotté. Chef de partisans, plutôt que général d'armée, M. de Bruslart ignorait les règlements militaires et la conduite des troupes. Aussi, le ministre de la guerre, Dupont, annonça-t-il à Gonneville sa prochaine promotion au grade de colonel.

La description du personnel de l'état-major, dont il était le chef, est l'un des passages les plus instructifs des *Souvenirs* du colonel de Gonneville. Étrangers à l'armée, sans esprit militaire, ces braves gens ne rendaient aucun service, et leur attitude ne contribuait guère à rallier autour du roi les troupes et les fonctionnaires civils.

Par son travail incessant, sa constante bienveillance, son dévouement et son expérience, le chef d'état-major parvint, non sans peine, à imprimer au service une complète régularité.

Le récit de ce séjour en Corse est une véritable page d'histoire pleine d'intérêt, et qu'il faut opposer aux

pages publiées par M. Thiers, dans l'intérêt d'une cause, et sans tenir compte de la vérité.

A la vue du nouveau gouverneur le peuple cria : *Viva la justicia!* Gonneville comprit que la monarchie française devait faire mieux et plus que les anciens dominateurs génois. Il se promit d'être juste et n'y manqua jamais.

Cependant Napoléon, débarquant de l'île d'Elbe, apparut un jour sur les côtes de Provence.

Les Bourbons qui, au début, n'avaient pas compris l'armée, et qui parfois la blessaient par des choix imprudents, se laissèrent tromper à l'heure décisive. Leurs amis aveuglés ignoraient quelle puissance exerce sur les soldats la gloire d'un conquérant.

Le retour de l'île d'Elbe, ce règne de trois mois, cet exil de la nouvelle monarchie furent de grands malheurs pour la France dont les plaies commençaient à se cicatriser. Le règne si court de Napoléon n'ajouta rien à sa gloire, loin de là.

Son système politique fut affaibli, car l'acte additionnel ne fut, à tout prendre, qu'une concession au libéralisme de Benjamin Constant. Or, il y a des mots qui sont incompatibles, tels que empire libéral, ou République modérée. Le nouvel exil des Bourbons dut affaiblir leur confiance et leur présenter hommes et choses sous un aspect plus sombre.

Le chef d'état-major fit, en Corse, les plus grands efforts pour maintenir l'autorité royale. Il risqua sa vie

comme il l'avait risquée tant de fois, mais les troupes, entraînées par les officiers, prirent, sans ordre, la cocarde tricolore.

Il fallut s'embarquer pour retourner en France. A Marseille, Gonneville fut témoin d'un acte dont aucun historien n'a fait mention. « Dans la journée, il arriva quelques grenadiers, de ceux que Napoléon avait amenés de l'île d'Elbe, et qui, démoralisés par l'accueil plus que froid de la population, avaient abandonné la partie et déserté. »

Comment les grenadiers de la vieille garde désertent ! les plus fidèles, ceux qui avaient accepté l'exil, abandonnent leur souverain ! On ne saurait le mettre en doute puisque l'auteur des *Souvenirs militaires* le dit, après l'avoir vu.

A Marseille, Gonneville trouva le maréchal Masséna qui exerçait un grand commandement. Montrant son chapeau orné de la cocarde blanche, le maréchal déclara que cette cocarde y était *clouée* pour toujours. Trois jours après, il ordonnait aux troupes de reprendre la cocarde tricolore, et le premier donnait l'exemple.

Ainsi voilà le vainqueur de Rivoli, de Zurich et d'Essling, le grand soldat surnommé l'*enfant chéri de la victoire*, qui manque de courage devant l'accomplissement d'un simple devoir. Laissons de côté la politique, oublions les sympathies personnelles, plaçons-nous loyalement et le regard ferme, en face du serment, et jugeons le duc de Rivoli, prince d'Essling, maréchal de

France et sénateur. L'action qu'il a eu la faiblesse de commettre ne mérite qu'un nom, le nom de lâcheté.

Nous sommes accoutumés, pour notre malheur, à ne considérer comme lâchetés que les faiblesses produites par une lame d'épée, une balle de plomb, ou la bouche d'un canon. En un mot le lâche à nos yeux est celui qui craint la mort. Dès lors le brave est celui qui ne la redoute pas.

Ces croyances ont produit un grand mal en égarant les esprits. Le vrai courage consiste simplement dans l'accomplissement du devoir quel qu'il soit. Il y a courage dans la fidélité, courage dans la parole, courage dans l'écrit, courage dans le silence.

Les courages de la cité sont humbles en apparence, aucun éclat ne les environne, ils passent souvent inaperçus, mais ils n'en sont pas moins grands aux yeux de Dieu.

Notre société ne se redressera de toute sa hauteur qu'au jour où l'énergie civile sera honorée à l'égal du courage militaire. Il semble que celui-ci tient lieu de tout, tandis que nous le voyons, trop souvent, uni aux défaillances les plus coupables.

D'ailleurs il n'y a qu'un courage.

Si nous semblons insister sur ce sujet délicat, c'est qu'il se rapporte intimement au colonel de Gonneville, qui eut toujours un caractère indépendant et ferme. Son séjour en Corse et son départ de l'île en sont un beau témoignage.

Le colonel se tint à l'écart pendant les Cent jours. Ce ne fut pas sans une amère douleur qu'il vit ses camarades combattre, mais il avait prêté serment de fidélité au roi, et il tint son serment.

V

Une sorte de disgrâce sembla frapper M. de Gonneville après la seconde restauration. Au lieu d'obtenir un avancement mérité, il fut replacé en qualité de chef d'escadron aux cuirassiers de Condé, 6e régiment. Cette position, très-inférieure à celle qu'il avait occupée en Corse, fut acceptée sans murmure. Peut-être ne faut-il attribuer l'oubli de si bons services qu'à l'attitude digne et silencieuse de M. de Gonneville. Il eut rougi de se mêler à la foule des solliciteurs. Il ne demanda rien, et rien ne lui fut donné.

En 1823, les cuirassiers de Condé firent la campagne d'Espagne, et les *Souvenirs* de M. de Gonneville donnent de précieux détails sur cette expédition, où, de leur balcon, les dames espagnoles saluaient notre armée en jetant des fleurs aux cris de *viva la Francia!*

De retour en France, le commandant de Gonneville passa, avec son grade, aux cuirassiers de la garde royale, corps d'élite s'il en fut. Cette mutation lui donnait le grade de lieutenant-colonel.

Le service qu'il fut appelé à faire le rapprochait de la famille royale, qui lui accorda estime et affection.

De son côté, M. de Gonneville, en voyant chaque jour les princes et les princesses de la maison de Bourbon, en assistant pour ainsi dire à leur vie, sentit redoubler son dévouement. Il se tenait respectueusement et discrètement à l'écart, mais son admiration n'en était que plus vive.

Que cette expression ne fasse naître aucun sourire, nous disons *admiration*, parce qu'il nous semble qu'une telle expression est faite pour peindre les sentiments qu'inspirait madame la Dauphine, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Cependant, il faut convenir que le peuple de France réserve son admiration pour la force. La popularité des deux empereurs tient surtout à ce qu'ils ont fait l'un le 18 brumaire, l'autre le 2 décembre. Chez le peuple, la nature physique l'emporte, il ne voit qu'avec les yeux du corps, et ne sait respecter que les bras robustes. Il a du goût pour les hardiesses. La grande politique, dans son opinion, est de franchir le Rubicon.

La souveraineté ne lui apparaît qu'à cheval. Le manteau royal n'est pour lui que l'uniforme militaire. Son chef doit être botté, éperonné, et la main prête à saisir l'épée.

Les Bourbons ne se montrèrent pas en cet équipage.

Le colonel de Gonneville fut frappé du malentendu qui existait entre les princes et les hommes politiques, mais il espérait qu'à l'heure décisive l'épée d'Henri IV sortirait du fourreau.

La révolution de 1830 s'accomplit. Le colonel de Gonneville, qui était en remonte à Saint-Maixent, fit les plus grands efforts pour maintenir le drapeau blanc. Repoussé par tous, il dut se soumettre.

Il prit d'abord le parti d'abandonner le service. Les instances du maréchal Soult le retinrent. Il fut promu au grade de colonel du quatrième régiment de hussards. Des intrigues lui firent donner d'autres destinations.

Le dégoût s'était emparé de son âme. L'indiscipline qui régnait dans les corps, l'intrigue qui marchait triomphante, sa dignité blessée, tout se réunit pour lui faire adopter une résolution extrême. Il demanda sa retraite et se retira dans sa famille en 1833, à peine âgé de cinquante ans.

Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il écrivit ses *Souvenirs militaires*, car il a vécu près de quarante ans après avoir quitté le service.

Nous voudrions le visiter dans sa retraite, et soulever un coin du voile qui dérobait sa vie.

Mais avant de quitter ces *Souvenirs*, soumettons au lecteur les principales réflexions qu'éveillent en nous les pages écrites par un vieillard animé des impressions de sa jeunesse et de son âge mûr.

D'abord, nous avons sous les yeux un *homme* dans toute l'acception rigoureuse du mot. Cet homme, pour être grand, n'a pas besoin que la fortune l'ait élevé. Dans les positions les plus modestes, il impose par la

loyauté et la fermeté de son caractère. Placé dans un milieu où règne trop souvent la violence, il sait être calme et modéré; ceux qui l'entourent sont bons juges en fait de bravoure, tous le proclament l'un des plus braves. Tandis que ses compagnons se laissent aller au jeu et au sommeil, il travaille sans cesse, observe et se recueille. A l'occasion, il n'en est pas moins le meilleur et le plus franc des compagnons. Chacun l'aime et l'estime, chacun l'écoute. Autour de lui, la mort frappe à coups redoublés, et, d'un œil serein, il semble dire : Mon Dieu, je suis prêt à mourir!

Il est toujours prêt, en effet, car sa vie est pure et sa conscience à l'abri de tout reproche.

Cet homme traverse l'Europe, s'arrête sur les champs de bataille, se trouve face à face avec les plus grands de la terre; il assiste aux spectacles tragiques, aux chutes épouvantables, aux événements étranges et imprévus, il joue sa vie et verse son sang, puis il sort de cette fournaise aussi simple, aussi bon, que si sa vie s'était écoulée paisiblement dans le hameau, à l'ombre du clocher.

Il faut que la main de Dieu ait créé avec amour de tels hommes. Ils ont eu la force en partage sans avoir la violence; autour d'eux les fortunes se sont écroulées, les renommées se sont évanouies, les serments se sont envolés, et ils sont restés debout parce que Dieu les soutenait. Le monde n'admire pas assez la bonté des vieillards. Il faut que leur âme renferme des trésors

pour que tout ne soit pas dissipé lorsqu'apparaissent les cheveux blancs. Que la jeunesse inexpérimentée soit généreuse, ardente au bien, toujours prête aux nobles sacrifices, on le conçoit. Mais conserver le feu sacré après les déceptions, les injustices, les ingratitudes; garder sous les cicatrices de la vie les battements du cœur, les élans de l'âme, les vivacités de l'esprit, c'est là le don de Dieu.

Il a mis dans quelques hommes une flamme qui ne s'éteint qu'avec la vie. Ces hommes choisis ne sont jamais déchirés par les ronces du chemin, ils poursuivent leur route, sans s'émouvoir du désordre qui les entoure; ils conservent la sagesse au milieu des folies de la multitude, et, planant au-dessus des passions de la foule, ils restent toujours bons.

Tel fut le colonel de Gonneville, que nous ne nommions jamais que notre vénéré maître.

Ces réflexions naissent en foule dans notre esprit à la lecture des *Souvenirs militaires*.

Ce livre ne nous fait pas seulement connaître l'un des soldats de cette époque, il nous fait voir toute l'armée impériale. Alors, on ne peut s'empêcher de comparer entre elles les armées des deux empires. Celle de Napoléon Ier avait un suprême avantage. Son chef était le plus habile du temps. Il fut au nombre des sept grands capitaines qu'ait vus le monde : Alexandre, César, Annibal, Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric II et lui. Les autres sont des victorieux, d'illustres généraux,

mais ceux-là seuls ont eu le vrai génie de la guerre.

L'armée du premier empire accomplissait la volonté du maître. Toujours ferme, cette volonté ne se laissait pas dominer. Napoléon Ier exerçait l'autorité dans toute sa plénitude, et son attitude superbe imposait à tous le respect. Grand stratégiste, moins bon tacticien, habile administrateur, organisateur de premier ordre, il planait en quelque sorte sur son empire. Devant lui, tout s'inclinait, car, depuis le 18 brumaire, il avait brisé les résistances. Cependant, ses forces n'y pouvant suffire, il ne tarda pas à oublier les règles d'une sage conduite. Dans la guerre aussi bien qu'ailleurs, il donna au hasard une part trop grande. Wagram ne valait pas Austerlitz, et les batailles qui suivirent n'étaient trop souvent que des hardiesses qu'eût réprouvées Turenne.

Mais il croyait à son étoile. Le fatalisme oriental le dominait, et, de la hauteur qu'il avait atteinte, son œil ne mesurait plus les obstacles. Semblable à Alexandre, fils de Philippe, il voulut dépasser les bornes du monde, et comme Alexandre, il se brisa.

Il avait créé de sa main une incomparable armée. Ses maréchaux étaient des hommes de guerre éminents, infiniment supérieurs à ceux du second empire. Quoique la législation sur l'avancement n'existât pas encore, Napoléon, par sa seule volonté, choisissait avec justice ses principaux lieutenants. La faveur pouvait élever quelques courtisans aux postes adminis-

tratifs, aux honneurs du Sénat ou du Palais, mais il respectait le commandement des troupes. Il comprenait le péril de l'incapacité à la tête des soldats. Le second empire fut loin de partager ces scrupules, et c'est ce qui causa sa perte. En effet, le sort de la guerre de 1870 dépendait d'une première victoire. Si, au début, un succès avait couronné nos efforts, l'Autriche et l'Italie se prononçaient et plaçaient leurs drapeaux à côté des nôtres. Ce ne furent ni le manque de soldats, ni l'absence de matériel qui paralysèrent notre armée. Il nous manqua un grand capitaine. Ce n'était pas un Annibal ou un Gustave-Adolphe qu'il nous fallait, mais seulement l'un des maréchaux du premier empire : Davoust ou Soult, Masséna ou Suchet.

Nous ne craignons pas de l'affirmer : le second empire est tombé faute d'un capitaine de force à remporter une première victoire sur les Allemands troublés de notre renommée.

Telle est la principale infériorité de l'armée du second empire sur celle du premier, qui était d'ailleurs mieux disciplinée et animée d'un esprit militaire plus ferme et plus vrai.

Quant à l'instruction spéciale, elle se montrait moins forte dans la seconde armée que dans la première. La moindre bataille du commencement de ce siècle est plus savante que l'Alma, Magenta et Solférino.

Une seule chose est restée la même, parce qu'elle est le patrimoine de la France : nous voulons parler de

la bravoure. Nos soldats sont braves comme ils l'étaient à Ivry, à Fontenoy, à Marengo et à la Bérésina. Ils sont toujours intelligents et intrépides ; mais seuls, les soldats ne sauraient remporter les victoires. Le second empire eut le malheur de le croire, et le malheur plus grand encore de le laisser dire.

Nous sommes convaincus que si Napoléon Ier avait été tué à Austerlitz, la France n'aurait pas battu toutes les armées de l'Europe et conquis tant de royaumes, mais nous avons aussi la certitude que si Napoléon Ier s'était trouvé à la tête de l'armée française en 1870, les Prussiens ne l'auraient pas conduite captive dans les forteresses de l'Allemagne.

Pour une aussi grande différence, il faut une cause. Napoléon Ier dit dans ses Mémoires que la guerre ne s'apprend pas dans les marches et les batailles, mais par l'étude constante de la méthode des grands capitaines. Il veut que l'officier ambitieux de parvenir pâlisse sur les livres et les cartes de géographie. Il veut le travail opiniâtre, les veilles, en un mot, l'étude. Il honore la science à l'égal du courage. Il ne croit pas aux inspirations, qu'il nomme de rapides souvenirs. Le prince de Neufchâtel lui ayant dit un jour, en parlant d'un brave général : « Il sent la poudre. »

« J'aimerais mieux, dit l'Empereur, qu'il sentît l'huile de la lampe. »

Le second Empire repoussa ces idées. Le travail y fut dédaigné. Loin d'être un titre à l'avancement, la

science dans l'armée semblait une sorte de faiblesse bonne tout au plus pour quelques membres de l'Institut.

Cependant Napoléon Ier avait dit aux élèves de l'École militaire : « Travaillez sans cesse, chaque heure perdue est une chance de malheur pour l'avenir ! »

L'avancement était plus lent sous le premier Empire que sous le second, et l'ambition ne se développa fougueuse, aveugle, insensée, que depuis la révolution de 1830. L'ambition militaire ne fut à tout prendre que le résultat des aspirations de la société. Le bourgeois de la ville spéculait à outrance pour s'enrichir, l'officier de l'armée intriguait à outrance pour obtenir l'avancement!

Tous deux voulaient jouir, et jouir promptement.

Le sentiment du devoir s'effaça, on ne sut plus ce qu'est le désintéressement, l'abnégation, la sainte résignation de la discipline. Le servilisme envahit les âmes, tout fut perdu.

VI

Pendant les années qui s'écoulèrent de 1857 à 1863, nous voyions chaque jour passer sur les promenades de Nancy un vieillard et un enfant.

La marche ferme du premier, son attitude quelque peu fière, sa moustache blanche, son costume sévère, le regard qui exprimait l'autorité, mais aussi la bonté,

tout faisait deviner un vieux capitaine. La raideur militaire se trouvait corrigée tout naturellement par des mouvements et des poses qui décelaient l'homme du monde et le gentilhomme.

L'enfant était une gracieuse petite fille qui gazouillait et voltigeait autour de son aïeul. Si parfois elle s'échappait et s'éloignait rapidement en faisant retentir l'air de ses cris frais et joyeux, le vieillard l'enveloppait d'un long regard plein de caresses et précipitait le pas pour la suivre, courbant le corps et avançant les mains. L'enfant fuyait plus loin en sautillant de plaisir. Enfin, entraînée par le bonheur, elle se précipitait haletante dans les bras de l'aïeul.

Alors commençaient entre eux d'intimes entretiens. L'enfant interrogeait et le vieillard répondait dans ce langage bon et naïf que Dieu a mis aux lèvres des pères.

Chaque jour la promenade se renouvelait, chaque jour nous voyions ce beau vieillard et sa petite fille, qui vivaient l'un près de l'autre comme de vrais amis, s'aimant de toute leur force et se comprenant.

Le vieillard était le colonel de Gonneville; la jolie enfant, sa petite-fille, Gabrielle de Mirabeau, qui est devenue la charmante comtesse de Martel.

Ce détail intime méritait-il d'être rappelé? Oui, sans doute, puisque nous dessinons un portrait, et que ce simple récit est comme la dentelle que les peintres d'autrefois mariaient au fer de la cuirasse. Et puis les

bonnes gens n'aiment-ils pas à savoir que le feu des batailles n'endurcit pas les nobles cœurs, et que le plus intrépide soldat conserve quelques larmes pour la douleur, quelques sourires pour la joie. C'est la marque d'une belle âme que d'aimer l'enfance, a dit un ancien.

Le colonel aimait aussi les livres, ce qui est un autre bon signe. Mais il savait choisir, et choisissait. Homme de la meilleure compagnie, quand il se sentait dans son monde, il devenait un séduisant causeur. D'une extrême finesse, il saisissait merveilleusement les rapports et les différences. Son indulgence extrême le faisait glisser avec bonté sur les ridicules et les prétentions qui s'agitent un peu partout.

Nous avons retenu un mot de M. de Gonneville, il nous disait : « L'esprit sert à tout, mais ne suffit à rien. » Labruyère et Vauvenargues ne désavoueraient pas cette pensée, juste toujours, mais surtout au temps où nous vivons. Le véritable esprit nous fait-il éviter l'esprit de parti, et ces esprits divers, étroits, mesquins, égoïstes, qui prouvent que l'esprit ne suffit pas pour guider l'homme dans les sentiers de la vie ?

Le foyer domestique était la meilleure part du colonel ; dans ses dernières années il s'y capitonnait en quelque sorte entre la femme qui fut pendant près de cinquante ans la compagne inséparable de sa vie, sa fille et ses petits-enfants. Nous avons dit quels sentiments chrétiens l'animaient ; nous avons parlé de sa bravoure, et nous avons cherché à peindre sa bonté.

Cependant le portrait est inachevé. Il y a dans la physionomie des nuances presque invisibles que l'œil devine, mais que la parole ne saurait exprimer. La physionomie est le reflet d'une lumière dont le foyer reste caché.

Jamais l'existence de cet homme ne fut inutile : dès son enfance, il était le soutien de sa mère et l'agent dévoué du parti auquel il appartenait par droit de naissance. Trente années de sa longue carrière furent entièrement consacrées à son pays, et quand il se retira dans cette province de Normandie qu'il aimait tant, il était encore dans la force de l'âge. Sa haute intelligence fut alors, comme toujours, employée à faire le bien. Le colonel habitait avec son frère, à quelques lieues de Caen, un domaine héréditaire; bientôt il devint la providence de toute la contrée, où son souvenir est impérissable.

Comment exprimer, par des mots, les œuvres du cœur : visites aux malades qu'il soignait lui-même, consolations aux affligés, conseils paternels aux égarés, aumônes à la misère, charités à tous.

Mais cette vie chrétienne ne l'absorbait pas. La plus charmante hospitalité et la plus franche gaieté régnaient sous son toit. Il fut, avec son frère, le seul professeur de la comtesse de Mirabeau, sa fille; le soldat qui se disait ignorant et peu lettré recommença ses études pour diriger, au fond d'une campagne isolée, l'éducation d'une enfant unique dont il ne voulait pas se séparer. A

côté de l'enseignement classique, il y avait l'enseignement moral et l'impulsion d'énergie qu'il jugeait avant tout nécessaire. Leçons d'armes, leçons d'équitation, exercices de tous genres, chaque chose avait son heure et le colonel disait en riant que la matinée était consacrée *aux classes à cheval.*

Il se souvenait de 1793, et prévoyait peut-être 1870.

A la fin de l'année 1872, il a vu venir la mort et n'a pas détourné la tête. Le soldat alors a fait place au chrétien.

Le mal qui devait l'emporter s'était déclaré le jour même de l'entrée des Allemands à Nancy. Le déchirement de son âme a été d'autant plus violent que le vieux capitaine avait des affections intimes dans les rangs de l'étranger. Il n'éprouvait pas le sentiment aveugle de la haine brutale contre les vainqueurs. Il savait ce qu'est la guerre, et se souvenait de ses victoires et de sa captivité. Il n'avait pas oublié la cruelle mission du soldat, et pesait froidement et sagement les terribles devoirs de l'homme armé de l'épée pour l'honneur de sa patrie.

Quelque généreux que fussent ses sentiments, il n'en ressentait pas moins une mortelle douleur de voir la France vaincue.

L'étranger lui-même comprit cette douleur, et le prince royal de Prusse, l'honorant de sa visite, lui rappela qu'en 1808 les Français étaient vainqueurs en Allemagne.

Le vieux soldat, descendant des illustres capitaines

de Louis XIV, parfait gentilhomme, vétéran du premier empire, héritier de toutes nos gloires passées, lui qui avait toujours porté la tête haute, ne voulait la courber ni devant l'ennemi victorieux, ni devant la révolution.

Dieu lui avait réservé cette épreuve dernière, elle le conduisit à la mort. Lorsqu'il la vit s'approcher, et que le prêtre lui eût donné la bénédiction divine, le vieillard bénit à son tour la famille et les serviteurs, comme un chevalier des anciens temps. « Là-haut, dit-il, je prierai Dieu pour qu'il permette à mon âme de venir planer autour de vous. »

Puis, après de longs silences, sa voix se fit entendre de nouveau. Il parlait guerre, invasion, patrie.

Ses dernières pensées furent pour la France et pour Dieu.

Telle avait été il y a trois siècles et demi la mort de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

Une joie suprême avait été pourtant réservée au vieillard. Le jour où la nouvelle de notre première défaite parvint à Nancy, le seul homme de sa maison, le comte Roger de Martel, jeune époux de la petite-fille si aimée du colonel, était venu lui annoncer son départ comme soldat.

Le visage du colonel s'illumina, son cœur bondit dans sa poitrine, le passé revivait.

Lorsque nous avons eu l'honneur de connaître celui dont nous traçons le portrait, il avait atteint l'âge de

soixante-quinze ans. Sa vaillante vieillesse rappelait ces fleuves majestueux qui, avant de se précipiter dans l'Océan, semblent grandir, et dont les eaux sont aussi pures et limpides qu'à la source.

Par une belle soirée d'automne, nous nous entretenions avec lui sous les arbres de la promenade favorite du roi Stanislas, duc de Lorraine.

Nos esprits flottaient à l'aventure, allant de l'histoire à la philosophie, de la philosophie aux arts, des arts aux choses étranges de la vie humaine. Je lui demandai ce qu'était la fortune, déesse païenne qu'invoquent les chrétiens. Il me regarda comme pour deviner mon arrière-pensée.

« Je suis surpris, lui dis-je, que vous n'ayez pas atteint le sommet. La fortune serait-elle donc aveugle? »

Un imperceptible sourire effleura ses lèvres, mais il garda le silence.

Je repris : « Il faut, mon vénéré maître, vous rappeler une histoire du quinzième siècle : Un chevalier, dont j'ai oublié le nom, s'était distingué sous Charles VIII à la bataille de Fornoue. Louis XII l'envoya en Italie, et son sang coula sur le pont de Garigliano. Ce chevalier fut de nouveau blessé à Agnadel, et se couvrit de gloire à Brescia, sous les yeux de Bayard. Il revint en Italie au temps de François Ier, et combattit Prosper Colonna. A Marignan, le chevalier défendit son roi, tomba aux mains de l'ennemi, et fut conduit en captivité.

« Plus tard, il rentra sous le toit de ses pères, le corps meurtri de cicatrices, et ne rapportant qu'une lance brisée et un casque sillonné d'entailles.

« Le chevalier ne fit pas entendre une plainte, mais au-dessous de son écu, des compagnons d'armes tracèrent ces mots : « *Plus d'honneur que d'honneurs.* »

« Le vieux gentilhomme de Marignan ne vous a-t-il pas légué son exemple et sa devise? Mais que sont quatre mots pour récompenser une longue existence d'homme de bien ! »

Au même instant, le dernier rayon du soleil éclaira le visage du colonel, une auréole sembla illuminer sa tête blanche, et ses yeux brillèrent. Alors, se redressant de toute sa taille, il leva la main droite et me montra le ciel.

GÉNÉRAL BARON AMBERT.

SOUVENIRS MILITAIRES

DU

COLONEL DE GONNEVILLE

SOUVENIRS MILITAIRES

DU

COLONEL DE GONNEVILLE

CHAPITRE PREMIER

Entrée au service. — Le 20e régiment de chasseurs. — Le colonel de Marigny. — Lodi. — Le 6e régiment de cuirassiers. — Le colonel d'Avenay. — Le pont de Vérone et les voltigeurs. — La bataille de Caldiero et les archiducs. — Le maréchal Masséna. — Passage du Tagliamento. — Retraite des Autrichiens. — Le prince de Rohan. — Marche sur la Hongrie. — Traité de Presbourg. — Retour en Italie. — L'aubergiste de Fontana Freda. — Eugène de Beauharnais et la princesse de Bavière. — Un soldat.

Je vais rassembler dans leur ordre, autant que possible, les souvenirs d'une longue carrière militaire parcourue à une époque mémorable. Cette dernière condition peut seule donner de l'intérêt à ce qui va suivre, et si je me permets d'ajouter quelques mots sur mes impressions personnelles, ils pourront être attribués, soit à la petite satisfaction qu'on éprouve assez généralement à parler de soi, soit au désir d'être utile à ceux qui, lorsque je ne serai plus, trouveront quelque enseignement dans ces souvenirs. J'ai soixante-dix ans, et il faut que je me rappelle des faits qui datent de l'époque où j'en avais vingt. La chose n'est pas très-facile, et il y aura sans aucun doute d'assez nombreuses omissions dans mes ré-

cits; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils seront vrais, et jamais exagérés dans leur vérité.

Mes inclinations militaires me vinrent, je crois, de la lecture de la *Jérusalem délivrée*, et remontent par conséquent à mon enfance; car ce livre que j'ai lu vingt fois, et que je relirai encore, était dans mes mains avant que j'eusse atteint ma douzième année. Il me fit une impression tellement profonde et tellement vive, qu'il m'enleva pour ainsi dire pendant un certain temps à la vie réelle.

Je m'identifiais avec les héros dont il raconte les prouesses, et mon enthousiasme se portait surtout sur Tancrède et sur le vieux Raymond, comte de Toulouse. En lisant le passage où il répond au défi d'Argant, alors que tous les chevaliers qui entourent Godefroy se taisent, l'émotion que j'éprouvai fut telle, que je fondis en larmes, et j'aurais donné ma vie avec joie pour me trouver aussi en présence d'Argant. D'après cela, il est naturel de penser que tout ce qui avait rapport à l'art de la guerre fût en faveur auprès de moi; mais j'ai longtemps gémi sur l'invention de la poudre, et regretté le bouclier et la lance.

Enfin, j'entrai au service au mois de septembre 1804; j'allais avoir vingt et un ans, et j'étais de la classe atteinte, cette même année, par la loi du recrutement. Je devançai l'appel, et m'engageai comme soldat dans le 20e régiment de chasseurs à cheval, où deux de mes amis, Vaumel de Livet et le Termelier, m'avaient précédé et étaient déjà maréchaux des logis. J'avais obtenu le consentement de mes parents, mais consentement tellement mêlé de témoignages de regrets et de crainte sur ce que j'allais devenir, que ma résolution, pour n'être pas ébranlée, eut besoin de s'appuyer sur tout ce qui pouvait raviver mes idées de gloire, et aussi sur le dégoût que m'inspirait la vie oisive et inutile que je menais avec la jeunesse de Caen, jeunesse assez brillante alors, mais

inquiète, querelleuse, et redoutée des familles à cinquante lieues à la ronde. Il y eut aussi un sentiment contre lequel il me fallut lutter. Mon père et tous mes oncles, tant paternels que maternels, avaient émigré et perdu à la Révolution une plus ou moins grande partie de leur fortune, et toutes les espérances qu'ils pouvaient avoir; or, la pensée de me voir servir la République, de me voir porter la cocarde tricolore, leur était pénible, surtout à mes oncles, chez lesquels les idées anciennes étaient bien plus enracinées que chez mon père qui leur était infiniment supérieur en tout, et qui, malgré son profond dévouement à la maison de Bourbon, ne pouvait à cette époque, aurore de l'Empire, voir, comme ses frères, dans les circonstances politiques les moins rassurantes, l'annonce d'une prochaine et infaillible Restauration.

Je partis donc de Caen à la fin de septembre 1804 pour rejoindre le 20e de chasseurs dont l'état-major était à Saint-Brieuc. J'étais muni d'une lettre de recommandation de notre préfet du Calvados, M. Caffarelli, pour son frère, évêque de Saint-Brieuc, et d'une autre lettre de M. de Montcanisy, ancien lieutenant-colonel des dragons de la Reine, pour un chef d'escadron du 20e chasseurs, nommé Rosières. Enfin, nos cousins Le Clerc d'Osmonville avaient écrit au colonel Coutard, qui commandait un régiment d'infanterie dont l'état-major était aussi à Saint-Brieuc, pour le prier de me recommander à son collègue, M. de Marigny, colonel du 20e chasseurs. Ce M. de Marigny, dauphinois, homme de trente et quelques années, fort bien de sa personne, n'ayant pas un sou de fortune, dépensait quarante mille francs par an; aussi son pauvre régiment était pour lui une ferme qu'il pressurait de toutes les manières sans égards pour la légalité. Plus tard une enquête eut lieu : ordre fut donné de l'arrêter et de le juger, mais il prit

la fuite, et on n'entendit plus parler de lui jusqu'au jour de la bataille de Iéna où il rejoignit son régiment avec un ordre fort en règle d'en reprendre le commandement. Quelques minutes après, un boulet lui emporta la tête.

Lorsque j'arrivai à Saint-Brieuc, aucun de mes protecteurs en expectative ne s'y trouvait. Tout l'état-major du régiment était en députation à Paris pour le couronnement, et le régiment disséminé sur la côte, depuis Lannion jusqu'à Saint-Malo, était commandé par le major Castex qui se trouvait à Rennes, lieu du dépôt. La compagnie d'élite, seule, était à Saint-Brieuc, commandée par le capitaine Fleury; le lieutenant se nommait Capitan, et un des sous-lieutenants, Marigny, était frère du colonel. La première personne que je rencontrai fut le maréchal des logis chef, Guilmin; je lui remis ma feuille de route, et il me conduisit dans un café d'assez pauvre apparence où il me présenta au capitaine Fleury qui s'y trouvait avec d'autres officiers. Le capitaine, après m'avoir traité d'un air hautain et ironique, donna l'ordre de m'inscrire provisoirement sur le registre de la compagnie d'élite. Je fus conduit au quartier, qui était un ancien couvent de capucins, et on me remit entre les mains du brigadier Henneson, espèce d'hercule, ayant près de six pieds, et dont je devais être le camarade de lit.

J'eus la bonne fortune de rencontrer le jour même Galbois, aide de camp du général de Vaufreland, qui, après avoir commandé le département du Calvados, commandait celui des Côtes-du-Nord. Je connaissais le général et j'avais été lié avec Galbois. Tous deux me firent un très-bon accueil, ce qui me donna un peu de considération aux yeux de mes chefs. Je me souviens aussi avec reconnaissance que, quand j'étais de service, comme planton, chez le général, madame de Vaufreland m'envoyait un fauteuil et des livres.

Je veux faire remarquer ici combien la dépendance grandit dans notre imagination ceux desquels nous dépendons. Avant que je fusse soldat, un capitaine me paraissait un assez petit seigneur, et à mon arrivée au régiment il me semblait être une sommité à laquelle je ne pourrais jamais atteindre. Tant d'échelons m'en séparaient!

J'étais le dernier d'une compagnie qui comptait cent vingt soldats, dont la plupart avaient fait la guerre; plusieurs d'entre eux possédaient des armes d'honneur. Sur la carabine, garnie en argent, d'un nommé Robin, une inscription fantastique disait que, à lui seul, il avait délivré quatre cents prisonniers conduits par deux cents Autrichiens. Ce Robin était un vrai brigand et en avait bien la figure; il avait pillé, violé, assassiné, et ce, à la connaissance de tout le régiment. La compagnie d'élite était du reste riche en gens de cette trempe, et les horreurs qu'ils racontaient les uns des autres aux veillées de la chambrée faisaient dresser les cheveux sur la tête. Mais, au milieu de cela, on trouvait d'admirables traits de bravoure dont ils se vantaient infiniment moins que de leurs méfaits. J'étais devenu leur camarade, leur inférieur même, puisque je n'avais jamais vu le feu, et lorsque le soir de la première journée je me trouvai avec eux dans une grande chambre, ancien corridor du couvent, où trente lits, dont la moitié d'un m'était réservé, se trouvaient rangés sur une seule ligne, et qu'une seule chandelle, fichée dans une pomme de terre en guise de chandelier, éclairait lugubrement, la famille, la maison paternelle, les soins et tous les chers souvenirs de ma jeunesse m'apparurent pour former un contraste cruel avec ce qui m'entourait et devait m'entourer tous les jours pendant un temps illimité. Je parvins à maîtriser ce moment de découragement et de dégoût ainsi que les sentiments analogues que firent naître successivement d'autres circonstances.

Henneson, mon camarade de lit, était un excellent homme, très-propre pour un paysan; après l'avoir perdu de vue pendant vingt-quatre ans, je l'ai retrouvé à Verdun, capitaine en retraite; j'étais alors lieutenant-colonel du 12e régiment de chasseurs et j'éprouvai une vraie jouissance à le revoir. Il était marié et avait repris sa vie de cultivateur; il habitait la campagne à quelques lieues de Verdun.

Dès mon arrivée au régiment, je me livrai avec ardeur à tous les exercices qui devaient me mettre au niveau de mes camarades; j'étudiai en outre la théorie, et comme je savais à peu près monter à cheval je pus promptement figurer dans les rangs.

On nous préparait alors pour une descente en Angleterre, et dans la prévision de toutes les éventualités, on nous avait envoyé des instructeurs de l'artillerie, et, une fois par semaine, nous faisions l'exercice du canon et de la bombe. Au bout de cinq mois on me fit brigadier sans me faire sortir de la compagnie d'élite, ce qui était une faveur; car l'intérêt de la discipline exige assez généralement que ce grade, si rapproché du soldat, ne laisse pas celui qu'on en revêt au milieu de gens dont, la veille, il était l'égal. Je compris la justesse de ce principe au début de mes nouvelles fonctions, mais je ne faiblis pas dans une circonstance assez grave qui survint alors, et comme il n'y avait pas, dans ce temps-là, de règle sur l'avancement, je fus nommé maréchal des logis un mois après, et toujours dans la compagnie d'élite.

Dans le moment où ce grade m'était donné, un de mes parents, M. d'Avenay, colonel du 6e régiment de cuirassiers, qui savait que j'étais déjà sous-officier, demanda directement à l'Empereur Napoléon, dans une revue passée en Italie, à Monteschiare, une sous-lieutenance pour moi, et l'obtint. Ceci prouve que les destinées tiennent souvent à bien peu de chose; car si ma nomi-

nation au grade de maréchal des logis avait eu lieu quinze jours plus tard, l'occasion était perdue, et Dieu seul sait ce que je serais devenu.

Quelques mois après, on m'envoya, avec mon brevet, l'ordre de rejoindre le 6e de cuirassiers qui était à Lodi. Je reçus tout cela chez mon père où je me trouvais parce que je faisais partie d'un détachement du 20e de chasseurs qui avait été envoyé en remonte à Caen. Je partis pour l'Italie à la fin d'août 1805, et arrivai promptement à Lodi.

La guerre avec l'Autriche était imminente : les armées étaient en présence; celles d'Italie se faisaient face sur les rives de l'Adige; nous occupions Vérone et les Autrichiens Véronette. Les ponts qui vont de l'une à l'autre étaient coupés; des batteries et des maisons crénelées en défendaient en outre le passage de chaque côté.

En arrivant à Lodi, je n'y trouvai que le dépôt de mon régiment, commandé par un capitaine en l'absence du major envoyé en mission je ne sais où. En ma qualité de parent du colonel, et probablement sur sa recommandation, je fus fort bien accueilli par les officiers du dépôt qui étaient pour la plupart hors d'état de faire la guerre, à cause de leur âge ou de leurs infirmités. Je fus promptement équipé, et je reçus l'ordre de rejoindre les escadrons de guerre; je quittai Lodi ayant pour la première fois de ma vie le commandement d'un détachement; ce détachement était composé de trente cuirassiers et de quelques sous-officiers qu'on avait, pour différentes raisons, laissés au dépôt et qui rejoignaient leurs escadrons. J'étais fort neuf dans mes nouvelles fonctions, mais j'avais le désir de me mettre à leur hauteur, et le voyage que je fis m'intéressa beaucoup. Je passai par Pizzighettone, Crémone, Mantoue, et rejoignis les escadrons de guerre à Isola-della-Scala, bourg situé à quatre lieues au-dessous de Vérone, au milieu des rizières, et par conséquent fort malsain.

Le colonel d'Avenay me reçut de manière à me prouver qu'il me voyait avec plaisir, et, de mon côté, j'en éprouvai un grand à me retrouver avec lui, quoique nos rapports n'eussent jamais été très-intimes par la raison qu'il avait quinze ans de plus que moi. Mais je le voyais souvent en Normandie; il venait à Caen chez mon père et aussi à la campagne où nous étions voisins. Il était fils aîné de M. Rioult de Villaunay, et son nom d'Avenay venait d'une terre habitée par son père et qui lui était destinée. Il avait une sœur, Mme de Magneville, et un frère, Adrien de Villaunay; nous étions parents par leur mère qui était grand'tante de mon père. Il y avait dans cette maison une fortune considérable accrue journellement par les économies du chef de famille, économies qui dépassaient les bornes ordinaires. Le colonel d'Avenay était un homme superbe dans toute l'acception du mot; sa figure, parfaitement régulière, avait une expression martiale et imposante. Dans le monde, il ne passait pas pour un homme d'esprit parce qu'il faisait souvent des plaisanteries hasardées et parfois même un peu lourdes. Son éducation avait été négligée à ce point qu'il ne savait ni le français ni l'orthographe, mais sa diction était prompte et claire; il était doué d'une activité infatigable qu'aucun obstacle ne rebutait, et d'une détermination qui ne le faisait reculer devant aucune responsabilité; il inspirait une confiance sans limites tous ceux qui servaient sous ses ordres, et il était pour toutes choses d'une prévoyance extrême. Ses soldats l'adoraient. S'il eût vécu, il serait certainement devenu maréchal de France; car, en outre des qualités que je viens d'énumérer, il avait l'art de mettre en relief ses actions, toujours inspirées par un esprit juste, et un courage calme.

Notre division se composait des 4e, 6e, 7e et 8e de cuirassiers; elle était commandée par le général de Pully,

officier d'une capacité très-ordinaire et d'une réputation plus qu'équivoque sous le rapport de la moralité. C'était dans les habitudes de la vie ce qu'on appelle une vieille commère ; il faisait des discours aux soldats qui se moquaient de lui.

Nous formions, avec le 4e de cuirassiers, la première brigade, et comme il n'y avait pas de général de brigade, le colonel d'Avenay, comme le plus ancien, la commandait. Cette ancienneté lui venait du grade de colonel de Royal-Normandie obtenu jadis, et qu'il avait perdu à l'époque où un décret expulsa les nobles de l'armée ; parvenu de nouveau à ce grade, on lui compta comme temps de réforme les onze années passées hors cadre.

Le 6e de cuirassiers avait été sur le point d'être licencié et fondu dans d'autres régiments par suite de la mauvaise direction donnée à toutes les branches de service par le colonel Cacotte, prédécesseur du colonel d'Avenay. Avant la formation des douze régiments de cuirassiers qui, avec les deux régiments de carabiniers, formaient alors la grosse cavalerie, il y avait vingt-quatre régiments, dits grosse cavalerie ; il en était résulté que deux de ces régiments avaient concouru à la formation de chacun des régiments de cuirassiers, formation qui ne remontait qu'à dix-huit mois. Or, le colonel Cacotte, esprit brouillon et partial, avait laissé une telle discorde s'établir dans son régiment, que les officiers de l'ancien régiment du Roi et de l'ancien 23e de cavalerie qui le composaient vivaient en ennemis et se battaient à chaque instant ; les sous-officiers et soldats en faisaient autant, et partant plus de discipline, plus d'instruction ni de tenue.

Le colonel d'Avenay changea tout cela à son arrivée comme avec un coup de baguette : il rassembla les officiers et leur parla ferme tout en leur promet-

tant de prendre à cœur leurs intérêts quand ils le mériteraient. Il fit mettre à la retraite quelques vieux meneurs, obtint que les remplacements auraient lieu dans le corps, qu'un secours extraordinaire lui serait accordé pour remettre en ordre l'habillement, l'équipement et le harnachement, et que beaucoup de chevaux seraient réformés et remplacés. Pendant ce temps, l'instruction se faisait avec ardeur; les vieux soldats, qui étaient en majorité, se remirent promptement, et au bout de quatre mois, à une grande revue de toute l'armée passée par l'Empereur dans la plaine de Monteschiare, le régiment se montra avec tant d'avantages que son chef obtint tout ce qu'il demanda, et qu'il en résulta pour moi la faveur d'être nommé sous-lieutenant, faveur insigne pour un sous-officier de la veille qui n'aurait dû passer qu'après d'autres auxquels plusieurs campagnes donnaient des droits à l'avancement.

Quand j'arrivai au 6e de cuirassiers, le corps des sous-officiers était infiniment supérieur à celui des officiers. Ceux-ci, fort braves gens du reste, n'avaient aucune éducation et pas la moindre idée des convenances ni des usages. A l'exception de La Nougarède, de Tilly, et de moi tous les officiers avaient dépassé les limites de la jeunesse.

Mon existence à Isola-della-Scala devint toute militaire, et je m'appliquai à apprendre tous les devoirs de mon état que j'ignorais encore; la série en était longue, car le 20e de chasseurs, disséminé sur les côtes de la Bretagne, ne manœuvrait jamais, et mon instruction, pendant que j'en faisais partie, s'était bornée à la connaissance très-superficielle de l'école du soldat et des fonctions que les sous-oficiers ont à remplir en garnison. Je me mis donc à étudier la théorie et le service des troupes en campagne, et en peu de temps je me trouvai, sous ce rapport, au niveau de mes camarades.

L'armée, commandée par le maréchal Masséna, attendait, pour passer l'Adige, des nouvelles de la grande armée qui opérait en Allemagne. Le plan du maréchal était de forcer le passage de Vérone pour marcher sur Caldiero, position bien connue, à deux lieues de Vérone sur la route de Vicence, et où il paraissait certain que les Autrichiens tiendraient comme ils avaient toujours fait dans les guerres précédentes; cette fois, ils avaient encore augmenté les moyens naturels de défense, en multipliant les ouvrages de campagne et en les armant d'une nombreuse artillerie. Pendant la lutte qui devait avoir lieu sur le terrain, la division d'infanterie Verdier, forte de dix mille hommes, devait passer l'Adige à trois lieues au-dessous de Vérone, tourner par conséquent la gauche des Autrichiens et se jeter sur leurs derrières. Notre division devait suivre ce mouvement, mais pour cela il aurait fallu établir pour notre passage un pont au lieu désigné, et le général Verdier ne le put pas.

L'attaque du pont de Vérone eut lieu le 28 octobre 1805 et réussit. Je dois à ce sujet raconter un trait d'audace de notre infanterie légère. Les ponts de Vérone sont de construction ancienne, et par conséquent extrêmement cintrés: il en résultait donc que les batteries autrichiennes découvraient bien la partie saillante où se trouvait la coupure, large à peu près de six pieds, mais, quelques pas plus bas, de notre côté, on n'était exposé qu'au feu partant des maisons crénelées. On avait essayé, à la nuit, de poser des madriers sur la coupure, mais cette opération ne pouvait se faire sans bruit, et alors les pièces, dont le pointage était calculé pour la nuit comme pour le jour, tiraient à mitraille et avaient tué et blessé assez de monde. Des voltigeurs réunis demandèrent avec instance qu'on leur permît d'emporter la position à leur guise, et, à la chute du jour, l'ennemi vit tomber successivement, mais avec une incroyable

rapidité, sur le côté du pont qu'il défendait, nos voltigeurs qui, lancés à toute vitesse, franchissaient la coupure, et du même élan se jetaient sur les pièces et dans les maisons dont ils s'emparaient. Ce pont domine le fleuve de trente pieds environ, lequel fleuve est profond et rapide à faire tourner des moulins; deux hommes seulement manquèrent le saut, et furent engloutis. Quelques minutes après cet exploit, les madriers étaient établis et les voltigeurs convenablement appuyés.

La veille de ce jour, j'avais été envoyé par le général de Pully près du général Verdier, pour savoir où on en était de la construction du pont. La fusillade était fortement engagée d'un bord à l'autre, mais sans qu'il en résultât beaucoup de mal d'aucun côté, attendu que les combattants étaient couverts par les digues qui, en cet endroit, sont fort hautes.

La bataille de Caldiero eut lieu le 30, et fut des plus sanglantes : toute la journée fut employée à prendre et reprendre les diverses positions les plus importantes. L'armée autrichienne était commandée par l'archiduc Charles ayant avec lui les archiducs Louis, Jean et Maximilien. Les princes se portaient partout où leur présence pouvait encourager la défense, et chargeaient à pied à la tête des bataillons pour reprendre les positions enlevées.

Nous assistâmes à cette bataille comme on assiste à un spectacle dont on occupe les meilleures places. La rive gauche de l'Adige, qui, à Vérone, est un contrefort des Alpes, s'élève rapidement en amphithéâtre avec des arêtes successives perpendiculaires au cours du fleuve, et descendant jusqu'aux marais qui bordent ce cours. Caldiero est située sur la dernière de ces arêtes du côté de Vicence, et, pour y arriver, il fallait enlever les défenses naturelles et factices dont ce terrain est hérissé. Notre rôle étant manqué par suite de l'impossibilité d'établir

un pont pour notre passage, nous restâmes sur la rive droite, suivant à l'œil nu toutes les phases de cette action, qui fut très-meurtrière et dura toute la journée. Partie des positions furent enlevées; mais la plus forte, celle dont Caldiero forme le centre, resta au pouvoir des Autrichiens, et nous eûmes, dans cette journée, six mille hommes tués ou blessés. On a accusé le maréchal Masséna d'avoir livré cette bataille dans un intérêt tout personnel : il venait de recevoir la nouvelle des succès de la grande armée, de la capitulation d'Ulm, et l'armée d'Italie n'avait encore rien fait!

La vue de la bataille, le bruit de la canonnade et de la fusillade m'avaient fortement monté et impressionné; j'avais déjà entendu le sifflement des balles lors de ma mission près du général Verdier, mais sans courir de grands dangers, et le rôle passif auquel nous nous trouvâmes condamnés, si différent de celui que je me sentais appelé par inclination à remplir, me fit souffrir durant toute cette journée. Je me créais des images à ma fantaisie; j'embellissais l'enivrement des succès que, dans mon imagination, rien ne pouvait obscurcir. Je ne me figurais pas alors que le dévouement et l'héroïsme pussent passer inaperçus : tous les chefs étaient à mes yeux des hommes impartiaux, toujours empressés à faire valoir les belles actions; je ne comprenais pas l'envie chez les camarades, et je brûlais du désir de me distinguer, avec la croyance que je trouverais de la sympathie partout.

Le soir de la bataille, nous passâmes l'Adige au-dessus de la ligne occupée par nos troupes, et nous vînmes établir notre bivouac derrière elle, à gauche de la route de Vicence. Pendant toute la nuit, on fut sur le qui-vive, et les patrouilles échangèrent continuellement des coups de fusils. La matinée du lendemain se passa en tâtonnements; nous nous portâmes un peu en avant, et je me

trouvai, pour la première fois, sur un champ de bataille; celui-là était littéralement couvert de morts; nos chevaux, malgré leur répugnance, étaient forcés de les fouler aux pieds; nous faisions halte à chaque instant et, dans un chemin creux où nous nous arrêtâmes, outre les cadavres qui se trouvaient sous mon cheval, il y en avait sur les talus, de chaque côté, si près de moi, que j'aurais pu les toucher avec la main. Ils étaient entièrement nus et on voyait de hideuses blessures; ceux qui se trouvaient au fond du chemin avaient été mutilés, broyés par les roues de l'artillerie. Leurs cheveux étaient généralement hérissés; ils avaient des figures atroces! Ce spectacle, je l'avoue, refroidit terriblement mon ardeur guerrière, et mes cheveux imitèrent un peu ceux dont je viens de parler. Je pensai à mon père, à ma mère, à mon frère, à tout ce que j'avais laissé de cher en Normandie, et je fis la réflexion assez triste que peut-être, dans quelques heures, moi aussi je serais mort, nu et écrasé par l'artillerie, ce qui se trouvait tout à fait en dehors des idées que je m'étais faites sur les honneurs rendus aux braves tombés sur le champ de bataille.

Dans la journée, l'ennemi abandonna le reste des positions qu'il avait conservées, et se mit en pleine retraite, ce qui vint à l'appui de ce qu'on disait du maréchal Masséna. Cette retraite était effectivement une conséquence naturelle de la marche de la grande armée sur Vienne, et le sang qui avait été répandu à Caldiero l'avait été en pure perte. L'armée ennemie, plus forte que la nôtre de trente mille hommes, opéra sa retraite avec beaucoup d'ordre et sans perte notable. L'Italie du nord est pour une armée un défilé perpétuel, coupé par des rivières dont les abords permettent seuls un déploiement. Ainsi, dans l'État de Venise, à partir de l'Adige jusqu'à l'Isonzo, les champs de bataille sont entre Caldiero et Vicence, sur les bords de la Brenta, de la Piave,

du Tagliamento, et dans les plaines d'Udine, au milieu desquelles se trouve Campo-Formio.

Nous suivîmes les Autrichiens dans leur mouvement de retraite qu'ils firent lentement, s'arrêtant aux passages des rivières le temps nécessaire pour faire filer leurs parcs et leurs bagages, et les rivières qui, lors de la fonte des neiges, inondent une assez grande largeur de terrain, n'avaient pas de ponts. Nous passâmes la Brenta à gué et la Piave sur un pont de bateaux; ces deux passages furent peu disputés, et nous n'y figurâmes en rien; mais celui du Tagliamento donna lieu à une affaire assez sérieuse où toute la cavalerie fut mise en ligne; on se canonna vivement, et nous manœuvrâmes assez près de l'ennemi pour nous faire espérer que nous allions enfin en venir aux mains. J'avais honte des sentiments que m'avait fait éprouver la vue du champ de bataille de Caldiero, je sentais le besoin de me réhabiliter à mes propres yeux, et, de tout mon cœur, j'en appelais l'occasion.

J'étais de grand'garde la nuit qui précéda la journée de Tagliamento; pendant la marche que nous fîmes pour arriver sur le terrain, je formais l'arrière-garde de mon régiment, et, comme il faisait froid, nous étions enveloppés dans nos manteaux. Lorsque nous arrivâmes sur le Tagliamento, je vis le 4e et le 6e de cuirassiers se former en bataille au galop et mettre le sabre à la main. Je suivis ce mouvement; mais quelle fut ma consternation lorsque, en voulant faire mettre le sabre à la main à mon détachement, je m'aperçus que je n'avais plus le mien. En trottant la nuit, la bellièvre du haut avait cédé, le sabre avait basculé et était sorti du fourreau sans que rien pût me faire pressentir ce malheur qui me parut tellement horrible, que je me souviens de la sensation que j'éprouvai, comme si la chose s'était passée hier. Heureusement, j'aperçus notre chirurgien-major

qui n'avait nul besoin de son sabre ; je courus à lui et je le lui demandai de façon à le persuader qu'il ne pouvait me refuser. Je me trouvai donc réarmé ; mais cet incident a servi à me faire prendre un soin extrême de tout ce qui, à la guerre, constitue l'armement et l'équipement de l'officier de cavalerie, et je puis dire que, depuis, je n'ai éprouvé aucun mécompte en ce genre.

Le Tagliamento qui, dans ses beaux moments, a au moins une lieue de largeur, ne présentait à cette époque qu'une plaine de galets et de sables, coupée par deux ou trois courants d'eau, dont le plus profond n'avait pas un demi-mètre. Nous bivouaquâmes dans son lit par un vent affreux qui nous enveloppait de tourbillons de sable; nous n'avions rien ni pour nous, ni pour nos chevaux, et cette nuit fut dure à passer. On me détacha le lendemain avec vingt-cinq cuirassiers pour aller à la recherche d'avoine et de maïs.

Je rétrogradai en prenant à droite et m'écartant le plus possible de la direction que nous avions suivie; j'obtins de bons résultats et rentrai le soir au bivouac qui avait changé de place, et se trouvait de l'autre côté du Tagliamento, près de Cadraïpa. On me reçut fort bien, car je rapportais d'amples provisions ; c'était la première mission qu'on me confiait, et je fus satisfait de m'en être bien acquitté.

Le fort de l'armée autrichienne se retira par la Carniole, et seulement une faible partie par la Carinthie. Nous suivîmes celle-ci après avoir séjourné quelques semaines près de Cividal, de Palma Nova et être revenus ensuite à Campo-Formio, où nous restâmes quinze jours, pour remonter ensuite la gorge du Tagliamento, passer à Ponteba, Willach sur la Drave, à Clagenfurth, et prendre la route de Hongrie, afin de nous réunir à la portion de notre armée qui avait pris celle de la Carniole.

Pendant notre séjour à Campo-Formio, le prince de Rohan déboucha du Tyrol par la vallée de la Drave avec un corps autrichien de dix à douze mille hommes ; on fit rétrograder un nombre de troupes suffisant pour lui tenir tête, et notre division en fit partie, mais encore sans qu'on trouvât le moyen de la faire donner. Le corps de Rohan, trop isolé, démoralisé d'ailleurs par les nouvelles reçues d'Allemagne et par la retraite du prince Charles, fut entièrement défait, et le prince de Rohan grièvement blessé et fait prisonnier.

Dans notre marche en Carinthie, nous allâmes jusqu'à la frontière de Hongrie, et, au moment où nous allions la franchir, nous reçûmes l'ordre de retourner en Italie : le traité de Presbourg venait d'être signé.

Nous revînmes donc sur nos pas ; il fallait traverser les Alpes dans toute la rigueur de l'hiver, et, malgré les neiges amoncelées, notre passage eut lieu sans accident. Les plaines de l'Italie n'ont pas, dans cette saison, un aspect riant; elles sont tellement détrempées par les pluies que, jusqu'à Trévise, les routes ressemblaient à des rivières de boue. Nous rencontrâmes neuf mille grenadiers hongrois qui formaient la garnison de Venise : pour nous laisser passer sur le milieu d'une route étroite, ils furent obligés de marcher à files ouvertes de chaque côté ; nos chevaux les couvraient de boue, nos hommes en riaient, et les Hongrois, doublement humiliés, leur disaient des injures.

A Fontana Freda, la dernière étape avant d'arriver à Trévise, je découvris dans un petit bois de saules, dépendant de l'auberge dans laquelle j'étais logé, le cadavre d'un homme nouvellement enterré, et le maître de l'hôtel, que je questionnai à ce sujet, parut tellement bouleversé par ma découverte, que je pensai à l'instant qu'il avait commis ou laissé commettre le crime. J'en parlai au colonel ; nous allâmes ensemble chez le podestat

et le lendemain, à Trévise, chez l'autorité compétente ; nous sûmes là que, depuis quelque temps, on avait perdu à Fontana Freda la trace de plusieurs voyageurs qui n'avaient pas reparu, et l'ordre fut donné d'arrêter l'aubergiste ; mais, comme nous partions le lendemain, je n'ai plus entendu parler de cette affaire.

Nous allâmes en garnison à Vicence, et pendant que nous y étions le vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, épousa la princesse de Bavière et l'amena dans sa vice-royauté. Vicence fut la première ville italienne dans laquelle il s'arrêta : j'avais été envoyé à deux lieues au-devant de lui avec vingt-cinq cuirassiers pour lui servir d'escorte, et je fus émerveillé de la beauté de sa femme ; il est vrai que je n'avais que vingt-deux ans et que je n'avais jamais vu de princesse. Vicence voulut se distinguer : il y eut bal, cantate, etc., etc. Le jeune et brillant couple parut satisfait ; tout à cette époque devait lui présager un heureux avenir, mais on sait ce qui en a été.

Nous restâmes trois ou quatre mois à Vicence, puis nous allâmes rejoindre notre dépôt à Lodi. J'avais la fièvre pendant les dix à douze jours de marche que nous eûmes à faire, et je souffris cruellement des premières chaleurs du printemps, accablantes dans cette partie de l'Italie. Enfin nous arrivâmes, et j'eus la jouissance — qu'on me pardonne ce mot — de trouver à Lodi un cheval que j'avais acheté en Normandie avant mon départ, et qui m'était amené par un détachement de dragons appartenant à un régiment de notre armée et arrivant de la remonte de Caen. Le cheval avait parfaitement supporté la route et était en très-bon état ; il avait été choisi par M. de Montcanisy, qui passait pour un très-habile connaisseur en chevaux, et, outre ses qualités réelles, il avait celle d'être mon compatriote. Ceux qui n'ont pas quitté leur pays ne peuvent comprendre à quel point tout ce qui vient du sol

natal acquiert de prix aux yeux de ceux qui sont expatriés. A cette époque, les distances paraissaient beaucoup plus grandes en raison du temps qu'on mettait à les parcourir, et en mesurant dans ma pensée celle qui séparait l'Italie de la Normandie, elle me semblait presque infranchissable; la fièvre exaltant la tristesse que m'inspirait cet éloignement, je sentis venir la nostalgie. Je me révoltai contre ma faiblesse; je la combattis par tous les moyens, et mon cheval, il faut bien l'avouer, me fut pour cela d'un grand secours. Il avait été acheté à la foire de Guibray, j'avais fait sur lui le voyage de Falaise à Maizet; il avait été flatté, caressé par mon père, ma mère et mon frère; il devint mon ami! Je le soignai avec amour et m'appliquai assidûment à le dresser. J'avais pour ordonnance un cuirassier nommé Jouette : c'était un homme de quarante ans qui avait fait plusieurs campagnes et était renommé pour la manière dont il soignait les chevaux qu'il aimait avec passion. Jouette personnifiait un type particulier, et son portrait mérite d'être tracé; d'ailleurs en parlant de lui je ne fais que lui payer un juste tribut de reconnaissance. Il était le neveu d'un chef d'escadron qui avait quitté le régiment depuis deux ans, et il avait constamment refusé l'avancement que son excellente conduite méritait. Brave, doux, et d'une probité à toute épreuve, son respect pour ses supérieurs était une sorte de culte; on peut dire qu'il était l'idéal du soldat. Il avait sur les bords de l'Aube une maison et une petite terre rapportant six cents francs de rente, et il laissait la jouissance du tout à sa sœur, veuve d'un homme qui avait dissipé ce qu'elle possédait. Il vivait uniquement de sa solde et mettait de côté ce que je lui donnais. Si un officier du régiment, quel qu'eût été son grade, avait eu à une revue des armes et des harnais plus brillants que les miens, ou un cheval mieux pansé, Jouette en aurait été inconso-

lable; mais il ne s'exposait pas à ce chagrin, et j'étais littéralement obligé, avant de paraître à une revue, de subir son inspection. Il avait l'habitude d'écrire chaque jour tout ce qu'il faisait et tout ce qui le frappait; il écrivait cela sur des cahiers volants qu'il plaçait dans le pli de son bonnet de police, et sur des registres qu'il enfermait dans son porte-manteau et qu'il confiait, quand on était en campagne, à quelque ami du dépôt.

Il nous arriva de France des chevaux et des recrues; je fus constamment employé à leur instruction, ce qui compléta la mienne. Au bout de quelques mois, nous reçûmes l'ordre d'aller tenir garnison à Plaisance où on continua à s'occuper activement de l'instruction. La guerre avec la Prusse devenait imminente et ne tarda pas à éclater.

CHAPITRE II

Marche sur la Prusse. — Berlin. — Passage de la Vistule. — Les châtelaines de Thorn. — Vingt-cinq Français contre cent cinquante Prussiens. — Les dragons de Haors. — Le comte de Moltke. — Blessés et prisonniers. — Détails sur la captivité et le trajet de Culmsée à Pillau. — Une dame polonaise. — Le baron de Werther. — Les Hussards de la Mort. — Le fils du carrossier de Louis XVI. — La fille du meunier. — La bataille d'Eylau. — Koënigsberg et les Russes.

Au mois de novembre 1806, les quatre régiments de cuirassiers, formant notre division, reçurent l'ordre de se mettre en marche sans délai pour se rendre à Berlin. La bataille d'Iéna et plusieurs combats avaient naturellement précédé l'occupation de cette capitale par nos troupes. Nous devions marcher rapidement, et pour une aussi grande distance il ne nous était accordé que trois séjours. Nous passâmes par le Tyrol : c'était la troisième fois que je traversais les Alpes dans le cours de la même année, et chaque fois j'avais suivi une route différente. Je vis Trente, Botzen, et Inspruck dont l'aspect me frappa particulièrement; cette ville est dominée de très-près, du côté de l'Italie, par des montagnes fort élevées, au sommet desquelles nous avions marché toute la matinée au milieu d'un brouillard épais qui n'était autre chose que des nuages. En quittant ces hautes régions nous sortîmes tout à coup de cette vapeur compacte, et nous aperçûmes Inspruck à nos pieds, mais à une pro-

fondeur incalculable, et la plaine était éclairée par un soleil radieux dont quelques minutes avant nous n'apercevions même pas la plus faible lueur; au nord-est, nous pouvions suivre le cours de l'Inn qui serpente à travers les montagnes, car, de tous côtés, Inspruck est dominé par les Alpes. Nous avions quitté le même jour les sources de l'Eisach, affluent de l'Adige, pour retrouver l'Inn affluent du Danube, et ceci est peut-être une puérilité, mais je n'ai jamais franchi sans une certaine émotion ces grandes lignes de démarcation tracées par la nature.

D'Inspruck, nous nous dirigeâmes sur Augsbourg et Nuremberg, après avoir passé le Danube à Donawert; puis sur Bayreuth, Gera, Leipsig, Wittemberg, Potsdam, et enfin nous arrivâmes à Berlin. Il n'y avait à Berlin que des dépôts et quelques bataillons. Le général Clarck gouvernait la ville et tout y était fort tranquille. Notre division occupa les casernes de la garde et des gardes du corps, et nous passâmes là huit jours à nous refaire un peu, ce dont nous avions besoin après avoir marché aussi longtemps sans nous arrêter, d'autant plus que, depuis Inspruck, nous avions eu continuellement de la pluie, des routes horriblement défoncées, et des plaines inondées à traverser; il y en avait entre autres, près d'Augsbourg, qui étaient larges de plus d'une lieue et que nous passâmes pendant la nuit; je n'ai jamais compris comment nous n'y sommes pas restés tous.

Nous quittâmes Berlin, vers le milieu de janvier 1807, pour rejoindre l'armée qui, déjà, avait passé la Vistule; nous passâmes l'Oder à Custrin, et nous marchâmes sur Posen et Thorn. Il y a souvent dans la vie militaire de singuliers contrastes : depuis notre départ de Berlin, j'avais toujours été fort misérablement logé, la plupart du temps chez des Juifs ou chez des paysans, ce qui s'explique très-bien puisque je n'étais que sous-lieutenant et que les quatre régiments de notre division voya-

geaient ensemble; la veille de notre arrivée à Thorn, je fus appelé par une affaire de service à l'état-major de notre régiment, et je trouvai le colonel d'Avenay installé dans un beau château habité par sept à huit femmes presque toutes jeunes et dont deux étaient remarquablement jolies; elles étaient élégantes et parlaient français comme nous; elles nous firent un charmant accueil. Il n'y avait dans ce château, au milieu de toutes ces femmes, qu'un vieillard de soixante et quelques années, car tous les hommes valides s'occupaient à lever des soldats et à les dresser pour venir ensuite se joindre à nous. On m'engagea à rester, ce que j'acceptai avec empressement; on nous offrit un très-bon dîner servi à la française; le soir on fit de la musique et on passa si agréablement le temps que nous n'allâmes nous coucher qu'à minuit, malgré la fatigue d'une longue journée de marche. Nous eûmes pour nous reposer une épaisse couche de paille très-fraîche étendue dans une galerie attenant au salon; dans les châteaux les mieux tenus de la Pologne, il en est toujours ainsi; on n'a de lit que quand on apporte le sien avec soi.

Nous partîmes avant le réveil de nos belles hôtesses et nous arrivâmes à Thorn à la nuit qui commence, dans cette saison, et sous cette latitude, à trois heures et demie; nous passâmes la Vistule sur un pont construit à la hâte; les pieds des chevalets étaient des sapins entiers et le pont était par conséquent très-élevé au-dessus du niveau du fleuve qui chariait d'énormes glaçons, lesquels, en frappant contre les chevalets, imprimaient au pont un mouvement d'oscillation qui n'était pas rassurant, mouvement encore augmenté par l'irrégularité des pas des chevaux dont il était couvert d'un bord à l'autre; de plus ce pont, large de douze pieds seulement, n'avait pas de parapet; il fut néanmoins traversé sans accident par les quatre régiments qui, en arrivant à Thorn, allè-

rent se cantonner aux environs dans des directions différentes, et nous eûmes encore trois lieues à faire pour arriver à notre gîte, village dénué de tout; nous étions là deux escadrons sous les ordres du commandant Chalus, assez pauvre officier et très-prétentieux.

Le lendemain, 3 février, je fus commandé pour aller chercher de l'avoine dans cinq villages qu'on me désigna dans l'ordre où je devais m'y rendre; j'avais pour instruction d'expédier, de chaque village sur celui que nous occupions, les voitures que je pourrais parvenir à faire charger en les faisant escorter de deux ou trois hommes. Il résultait de ceci que je n'avais aucune précaution militaire à prendre, et que nous étions en parfaite sécurité puisque, au dernier village que je devais explorer, il ne me serait plus resté que trois ou quatre hommes, les autres devant me quitter au fur et à mesure que j'aurais trouvé de l'avoine. On nous avait dit, d'ailleurs, à notre passage à Thorn, que la ligne de nos avant-postes se trouvait à onze lieues en avant, et aucune mesure de sûreté n'avait été prise, la veille, à notre arrivée dans notre cantonnement. Mon détachement se composait de vingt-trois hommes, y compris deux maréchaux des logis et deux brigadiers; devant rentrer le soir, je ne pris pas ma cuirasse, et nous nous mîmes en route par un froid de dix-huit à vingt degrés, mais avec un temps superbe, tandis que depuis notre départ de Berlin la neige n'avait pas cessé de tomber. On me donna un guide et nous traçâmes notre chemin à travers une vaste plaine couverte d'une neige épaisse d'un pied et qui n'avait pas encore été foulée.

En sortant de notre village, j'aperçus à deux lieues environ, à droite de la direction que nous prenions, une petite ville que mon guide me dit être Culmsée, ce qui impliquait le voisinage du lac de ce nom. Je pensai que cette ville était occupée par nous ; j'en étais séparé par

des accidents de terrain qui ne m'eussent pas permis de la reconnaître, lors même que l'idée m'en serait venue; arrivé à sa hauteur, à une demi-lieue, mon guide me montra à pareille distance, en avant sur la droite, un petit château entouré d'un groupe de bâtiments d'assez bonne apparence, et me nomma le premier village où j'avais affaire. Nous en étions séparés par un vallon, au fond duquel un étroit canal joignait deux lacs l'un à l'autre, et nous nous dirigeâmes vers un pont en pierre jeté sur ce canal. Avant d'y arriver, et après avoir descendu un escarpement, nous débouchâmes dans un chemin qui, évidemment, conduisait du village où nous allions à la petite ville de Culmsée. De l'autre côté du pont, se trouvait un escarpement semblable à celui que nous venions de descendre, et au sommet duquel on apercevait les premières maisons du village ; le chemin était bordé par des clôtures de quatre pieds de haut formées, selon l'usage du pays, par deux lignes de planches horizontales fortement attachées à des pieux fichés en terre; le château, placé à droite de ce chemin, était précédé d'une cour dans laquelle j'entrai, et où je mis mon détachement en bataille, ce qui attira sur le perron deux hommes à tournures assez distinguées, et aux fenêtres cinq à six femmes. Je mis pied à terre, et j'expliquai ma mission en priant que, vu la brièveté du jour, on se dépêchât à me faire charger trois voitures d'avoine, pour lesquelles je donnerais un reçu; je demandai, en outre, du pain et de la bière pour mes hommes; tout fut convenu sans contestation, et on m'engagea même très-poliment à accepter à déjeuner. On attacha les chevaux à une palissade en face du château, et les cuirassiers entrèrent pour se chauffer dans une buanderie, où on fit un grand feu. J'étais depuis cinq minutes dans le salon, quand le maître de la maison me dit que, deux heures avant mon arrivée, il

avait eu déjà la visite d'un détachement de cavalerie, venu de Culmsée pour savoir s'il y avait des Français dans les environs; ce détachement était composé de dragons prussiens. Le voisinage de l'ennemi demandait des précautions que je n'avais pas prises et que, d'après la nature de mes instructions, je ne devais pas prendre. Je sortis à l'instant, j'appelai mes hommes, je les fis monter à cheval, et je me disposais à reconnaître les abords du village et à placer des vedettes quand, tout à coup, un cuirassier s'élança d'un bâtiment qui faisait face à l'entrée de la cour, en s'écriant : « Les voilà ! les voilà ! »

L'ennemi arrivait par le côté que masquait ce bâtiment, et je devais avant tout savoir à quelle force j'allais avoir affaire. Cette question fut promptement éclaircie; plusieurs coups de carabine accueillirent le maréchal des logis que j'avais envoyé en avant, et il se replia sur moi au galop. Pendant ce temps, j'étais sorti de la cour avec l'intention de me mettre en bataille à gauche du village, à la jonction de deux chemins qui, en se réunissant, formaient une espèce de carrefour; mais les quelques pas que je fis dans cette direction, en me découvrant le terrain masqué par les granges, me révélèrent ma position qui n'était pas belle. L'ennemi arrivait par le chemin de Culmsée et son avant-garde, composée d'une trentaine de hussards noirs, — hussards d'Ében, — avait dépassé le pont et montait vers moi au galop, ayant déjà quelques hommes contre la ferme, en dehors des palissades, ceux-là mêmes qui avaient fait feu sur mon maréchal des logis; derrière, marchant par quatre et tenant toute la largeur du chemin, venait un escadron de dragons. De la hauteur où je me trouvais, je dominais tout cela, et je vis que j'allais avoir affaire à forte partie; mais je dois dire, parce que c'est la vérité, que je n'éprouvai ni un mouvement de crainte ni

un instant d'hésitation. La pensée de fuir du côté opposé, qui était parfaitement libre, ne me vint même pas et ne pouvait d'ailleurs guère me venir, car je n'aurais su quelle direction suivre dans un pays inconnu, sans chemins tracés, et ayant à mes trousses cent cinquante cavaliers. Il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de me frayer un passage au milieu d'eux, de les refouler au delà du chemin dont ils avaient dépassé l'embranchement, de lancer vers nos cantonnements un ou deux hommes montés sur les chevaux les plus vites, afin de donner l'éveil, et, avec le reste, de tirer le moins mauvais parti possible de la position à peu près désespérée dans laquelle je me trouvais. Si j'avais pu gagner le chemin qui menait au pont, il est probable que la poursuite n'eût pas été longue, car les Prussiens ne se seraient pas souciés d'approcher trop près de nos cantonnements. Mais déjà, en avant, dans le chemin qui longeait les maisons du village, venait un officier suivi de deux dragons, lequel officier, précédant les hussards, nous faisait des signes de la main, indiquant qu'il voulait parlementer. Je n'avais pas un moment à perdre, car le terrain s'élargissant au débouché du chemin que montait la colonne ennemie, il était clair que si elle y arrivait avant moi, j'allais être entouré et perdre toute chance de salut ; j'adressai un mot à mes cuirassiers, je leur fis mettre le sabre à la main, et chargeai immédiatement. Dans cet instant assez solennel, une chose me frappa : nous avions nos manteaux et, de loin, à cause de nos casques, on nous avait pris pour des dragons, car la cavalerie ennemie, qui sortait de Culmsée, où elle avait passé la nuit, avait, de l'œil, suivi notre marche dès nos premiers pas dans la plaine. Avant d'être attaqués, nous avions donc été comptés ! Or, depuis quelques semaines, une division de dragons, la division Milhaud, avait eu deux ou trois affaires malheureuses qui

avaient discrédité cette arme aux yeux de l'ennemi et lui donnaient la confiance que, en toute circonstance, il en aurait bon marché. Mais, en mettant le sabre à la main, mes hommes, rejetant sur l'épaule la partie droite du manteau, découvrirent les cuirasses, et la réputation des cuirassiers était colossale ! Je remarquai alors un mouvement très-prononcé d'hésitation dans la tête de la colonne ; quelques hussards rétrogradèrent, ce qui mit du désordre dans leur troupe qui, d'ailleurs, montait sans garder les rangs. Les deux dragons qui accompagnaient l'officier, dont j'ai déjà parlé, firent feu sur moi et ne m'atteignirent pas ; j'en blessai un et passai outre ; nous arrivâmes sur les hussards et passâmes littéralement dessus ; il n'en resta pas, je crois, quatre à cheval, bousculés qu'ils furent par nous et par eux-mêmes ; nous atteignîmes la tête des dragons au moment où elle s'engageait sur le pont. Ils étaient tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils formèrent naturellement un obstacle qu'il n'était pas facile de franchir, vu la profondeur de la colonne, et eux-mêmes se trouvaient arrêtés par nous qui, n'ayant d'autre ressource que de gagner notre chemin, opposions une résistance désespérée. Pendant cette lutte, les hussards avaient passé de l'autre côté de la palissade qui longeait la route, et ils tiraient sur nous par dessus cette palissade. Il m'était impossible de tourner la tête, mais aux coups de carabine que j'entendais et aux cris qui les accompagnaient, je devinais facilement ce qui se passait derrière moi. J'aurais eu même probablement l'honneur des premiers de ces coups si je n'avais été engagé sur le pont et si, en tirant sur moi obliquement, on n'eût pas risqué d'atteindre les dragons. Pour sortir de cette position, il fallait nécessairement nous mêler à ces dragons ; mon cheval, pressé autant que humainement je pus le faire, me fit pénétrer dans leurs rangs, et j'y vis un moment, à côté

de moi, le plus ancien de mes maréchaux des logis, mais il n'y avait que nous deux, et il ne tarda pas à tomber. La Providence se mêla probablement de la partie quant à ce qui me concernait, car, pendant le temps que je restai au milieu de cette cohue, frappant et parant plutôt avec la poignée qu'avec la lame, je ne reçus pas une égratignure. Pour sortir de là, je profitai d'une éclaircie qui se fit sur ma droite et, tournant brusquement mon cheval, je le lançai sur l'escarpement qui dominait le chemin par lequel nous étions venus, entreprise que je n'aurais pas tentée en toute autre circonstance. Cet escarpement, presque vertical, avait au moins quinze pieds de haut ; mais la neige qui le couvrait était assez condensée pour donner un point d'appui à mon cheval ferré à glace. Par bonheur, au moment où je faisais le mouvement de droite dont je viens de parler, un vieux maréchal des logis qui s'était porté en avant pour me barrer le passage laissa prendre son cheval en travers par le mien, fut renversé et forma un obstacle qui me fit gagner assez de temps pour qu'on ne pût couper les jarrets de mon cheval, tandis qu'il faisait les premiers efforts pour franchir l'escarpement. Mais, dans ce moment, un coup de pistolet m'atteignit au côté droit ; la balle perça mon double ceinturon de buffle et entra dans les chairs de la profondeur de son diamètre, sans me causer plus de douleur qu'une forte chiquenaude. Je sentis que j'étais atteint et ce fut tout. Après deux ou trois violents efforts pendant lesquels je faillis dégringoler dans le chemin, mon cheval atteignit la cîme de l'escarpement, et je partis de toute sa vitesse, me trouvant en plaine dans la direction de mon cantonnement. J'avais jeté un coup d'œil en arrière sur le théâtre que j'abandonnais, et n'y avais vu que des débris de mon pauvre détachement : la défaite était complète.

Dans le premier moment je ne fus pas suivi, personne

n'ayant essayé de faire l'ascension qui m'avait réussi, mais je ne tardai pas à entendre le galop de plusieurs chevaux qui se dirigeaient de mon côté et je me vis poursuivi à outrance par un officier qui gagnait du terrain sur moi, et par sept à huit dragons. J'avais peu de chance de leur échapper et j'en fis la décourageante réflexion tout en ayant l'œil au guet et en enfonçant mes éperons. Un incident me vint d'abord en aide : il y avait de la glace sur certaines parties du sol que nous parcourions; je m'en étais déjà aperçu, quand je vis le cheval de l'officier s'abattre, et j'espérai qu'il se relèverait sans son maître, mais malheureusement ils se relevèrent ensemble; l'avance que j'avais reprise pendant leur courte mésaventure diminuait rapidement, et j'entendais qu'on me criait en très-bon français de me rendre. Quelques pas me séparaient encore de mes poursuivants lorsque, à son tour, mon cheval s'abattit. J'eus la jambe prise sous lui, mais je ne l'abandonnai pas, et il parvint à se remettre sur pied sans que j'en fusse séparé. Il avait encore sa croupe à terre quand l'officier, arrivant à ma hauteur, lança un coup de sabre destiné à ma figure en me disant : « Rendez-vous donc ! » Je n'aurais eu en effet rien de mieux à faire, mais le coup de sabre avait été paré, et comme il m'avait mis en colère, je ripostai à coups pressés, malgré le désavantage de ma position, et sans m'occuper le moins du monde de ce qui allait infailliblement arriver. Nous fûmes bientôt rejoints par les dragons qui étaient en arrière, et ce fut alors que je prononçai avec désespoir le mot sacramentel : « Je me rends ! » Ceux qui ne se sont jamais trouvés dans le cas de dire ce mot ne peuvent se figurer l'affreux serrement de cœur qu'il fait éprouver. Il engage la liberté dans des conditions obscures et menaçantes, met à la merci d'ennemis inconnus, prodigues peut-être d'outrages et de mauvais traitements ; il brise

souvent une carrière et fait perdre de belles années dans une triste captivité; il prive enfin de toutes relations avec le pays et la famille et fait pressentir les longues et cruelles inquiétudes dont on va devenir l'objet. Ces réflexions et bien d'autres encore ne tardèrent pas à m'assaillir!

Les dragons, qui nous rejoignirent, m'auraient très-certainement tué si plusieurs d'entre eux, emportés par leurs chevaux, ne m'eussent dépassé, et si l'officier et le vieux maréchal des logis que j'avais renversé avec son cheval ne s'étaient jetés à la traverse pour me couvrir de leurs corps, et pour parer les coups qui, dans le premier moment, ne me furent pas épargnés, coups que je parai aussi de mon mieux avec ce qui me restait de mon sabre, lequel était cassé à un pied de la poignée. Enfin la tempête s'apaisa, et je remis le débris de mon sabre à l'officier qui donna quelques ordres que je ne compris pas. Un dragon prit les rênes de mon cheval, deux autres me suivirent, et nous partîmes au galop, nous dirigeant vers Culmsée. Nous rencontrâmes plusieurs dragons qui successivement vinrent sur moi le sabre haut et la menace à la bouche, ce qui engageait chaque fois un colloque, sous forme de dispute, entre eux et mes trois conducteurs. Je me souviens qu'en approchant de Culmsée j'éprouvai un instant de mauvaise honte à l'idée de la triste figure que j'allais faire en entrant dans cette ville; puis un autre sentiment bien plus amer encore vint se joindre à celui-là : j'allais perdre à tout jamais mon pauvre cheval qui s'était si bien conduit et qui devenait la proie du vainqueur!

En entrant à Culmsée je fus promptement rassuré sur l'accueil que j'y recevrais; cette ville est polonaise, et toutes les figures de ses habitants exprimaient à mon égard l'intérêt et l'inquiétude. On me conduisit dans la maison du bourgmestre, située sur la place, et on me

fit entrer dans une salle basse. Là mes conducteurs me prirent mon manteau, ma montre et me fouillèrent pour trouver ma bourse; je n'en avais pas, n'ayant pris sur moi qu'un seul frédéric qui, vu son peu de volume et la place où il se trouvait, échappa à leurs recherches. Au bout d'une demi-heure je vis arriver sur la place toute la troupe à laquelle je venais d'avoir affaire. Elle y mit pied à terre, et l'appartement dans lequel j'étais se remplit de soldats qui me regardaient avec curiosité mais sans insolence. Il en vint un cependant qui voulut me prendre mes épaulettes, ce qui occasionna une lutte entre eux, car il s'en trouva qui s'y opposèrent. Je ne sais quel aurait été le résultat de cette lutte si une autre intervention ne m'était venue en aide : un dragon d'une grande taille, déshabillé du côté gauche de façon à laisser voir une large blessure au bras, près de l'épaule, entra dans la salle où nous étions, s'élança rapidement vers moi, saisit celui qui voulait prendre mes épaulettes et, du seul bras dont il pouvait se servir, le poussa vers la porte avec une si grande facilité que j'en dus conclure qu'une réputation de force bien établie ôtait toute pensée de résistance. Après cet exploit, il revint à moi et me fit comprendre ainsi qu'à ses camarades que c'était moi qui l'avais blessé, ce qui lui donnait le droit de me défendre. Il avait une excellente figure et j'eus du regret de l'avoir blessé. C'était lui qui m'avait tiré le premier coup de carabine; il était l'un des hommes qui accompagnaient l'officier qui s'était porté en avant, probablement pour nous engager à nous rendre sans résistance. Il me montra sa blessure en souriant pour me prouver qu'il n'en gardait pas rancune, ce que j'avais déjà compris à la manière dont il venait d'intervenir.

Quelques minutes après cet incident, l'officier auquel j'avais remis mon sabre entra; il tenait sur sa joue gauche un mouchoir ensanglanté et de l'autre main mon

manteau qu'il me remit en me disant d'un ton hautain : « Nous ne dépouillons pas nos prisonniers, *nous!* » Ce *nous* était une insulte, une insulte gratuite et de mauvais goût ; c'était de plus une lâcheté vu la position dans laquelle je me trouvais. Le sang me monta à la figure et je répondis dans le sens de ce que j'éprouvais, me rappelant pourtant promptement que, une heure avant, ce même homme avait empêché que je fusse tué. Nous restâmes ensuite quelques secondes à nous regarder ; puis il me tendit la main avec un air de cordialité et de franchise qui fit disparaître l'irritation que m'avait causée son *nous* malencontreux, et dont il me donna plus tard l'explication. Je serrai la main qu'il me tendait et je lui parlai de sa blessure ; j'appris qu'il l'avait reçue de moi, ce dont, dans l'émotion de l'action, je ne m'étais pas aperçu ; il me questionna aussi sur mes blessures et parut content de savoir que je n'en avais qu'une. Il me fit alors remarquer que mon manteau avait sept trous de balles. Grâce à ce manteau, la place occupée par mon corps n'avait pas été bien jugée par ceux qui tiraient sur moi. J'appris que vingt de mes hommes étaient pris, tous plus ou moins grièvement blessés, et que l'un de mes maréchaux des logis l'était tellement qu'on n'avait pu songer à le transporter ; il était resté dans le village près duquel l'action avait eu lieu. Un brigadier et deux cuirassiers s'étaient sauvés en passant sur le lac gelé qui se trouvait à notre droite, et avaient dû par conséquent rejoindre, de là, nos cantonnements et y donner l'éveil.

On était allé chercher un chirurgien, mais avant son arrivée il y eut tout à coup un grand mouvement sur la place : on remonta promptement à cheval ; on me fit remonter sur le mien, après avoir exigé ma parole que je ne ferais aucune tentative d'évasion, et nous sortîmes de Culmsée suivis par une douzaine de traîneaux portant nos blessés et par nos chevaux menés en main.

Nous gagnâmes des bois peu éloignés, et marchâmes vite pendant deux à trois heures; puis nous fîmes halte dans un village près duquel se trouvait un assez beau château où les officiers entrèrent en m'emmenant avec eux. Nous fûmes reçus par le maître et la maîtresse de la maison que, à leur politesse froide envers mes introducteurs et à leur empressement pour moi, je reconnus pour Polonais. Ils parlaient français sans aucun accent.

Pendant le trajet de Culmsée à ce château, j'avais eu le temps de faire un peu connaissance avec mes vainqueurs. Leur chef, celui qui s'était porté en avant pour entrer en pourparler avec nous, était le baron de Werther; l'officier qui avait été la cause principale de ma prise était le comte de Moltke; il y avait de plus un baron de Trenck, petit neveu du fameux baron de ce nom, un jeune beau-frère du baron de Werther et un autre encore, tous appartenant au régiment des dragons de Haors. Le détachement de hussards était commandé par un officier qui n'était pas gentilhomme et que les autres traitaient avec une hautaine froideur quoiqu'il eût des manières fort distinguées. Il avait le bras traversé par une balle, accident qu'il devait pour sûr à la maladresse d'un de ses hussards, car mes cuirassiers n'ayant pas de cartouches n'avaient pu se servir de leurs pistolets. Il ne s'inquiétait pas plus de cette blessure que s'il ne l'avait pas reçue, et les autres officiers ne s'en occupaient pas plus que lui. Quant à moi, j'étais l'objet de soins très-empressés : on me questionnait sur mon pays, sur ma famille; on exaltait la résistance que j'avais opposée, et on cherchait enfin de toutes les façons possibles à me consoler. M. de Moltke voulut voir ma blessure; il me fit passer dans une chambre attenante au salon et je me déshabillai. Cette blessure, ainsi que je l'avais compris par le peu de douleur qu'elle me causait, n'était pas dangereuse. La balle avait pénétré dans

les chairs à droite des reins; elle avait peu saigné et formait une grosseur de la dimension d'un œuf. En pressant cette grosseur la balle apparut. M. de Moltke me l'ôta très-adroitement et la remplaça par un tampon de linge; puis, cette opération terminée, il sortit, et je restai seul. J'étais à peine rhabillé quand une porte, située en face de celle par laquelle j'étais entré, s'ouvrit, et la maîtresse de la maison se précipita vers moi avec un air si affairé et si ému que je devinai qu'elle venait me proposer un moyen d'évasion. Au même instant, le baron de Werther entra par l'autre porte, et le désappointement de la pauvre femme fut si visible, que le baron lui dit en français, probablement pour que je comprisse, et avec un ton fort ironique : « Je crois, madame, que je vous dérange. » Elle se retira sans rien dire, mais en jetant sur le baron un regard qui n'était pas tendre.

On vint me chercher pour dîner; j'en avais grand besoin, car je n'avais pas mangé depuis la veille. On m'assura que mes pauvres cuirassiers, dont j'étais très-préoccupé, seraient bien soignés. A table, malgré ma résistance, on me servit le premier et on me choisit les meilleurs morceaux. Je demandai ensuite à voir mes hommes, et le comte de Moltke me conduisit dans une grande pièce où ils étaient tous réunis autour d'un bon feu. Ils m'accueillirent avec tant de démonstrations d'affection et témoignèrent tant de joie de me revoir, que j'en éprouvai une espèce de consolation; j'étais fier aussi qu'un officier étranger vît ce qu'était un officier français pour ses soldats. Je pris des informations sur les blessures, car nous allions nous remettre en route et je n'avais pas le temps de les voir. Un seul homme n'était pas blessé, et plusieurs l'étaient très-grièvement; le seul maréchal des logis qui me restait avait la tête fendue d'un coup de sabre, la main gauche hachée et le bras droit percé de deux coups de pointe. L'attitude de tous

ces hommes était empreinte de résolution et de résignation.

Nous nous remîmes en route; la nuit vint, et nous nous enfonçâmes dans les bois. Les traîneaux marchaient difficilement à cause de l'épaisseur de la neige non frayée, et nous allions lentement à travers l'obscurité profonde qui règne dans les forêts de sapins. Je montais encore mon cheval, pensant avec peine que nous allions, selon toute apparence, bientôt nous séparer. Les branches chargées de neige me frappaient le visage; il faisait un froid horrible et les pensées les plus tristes vinrent m'assaillir pendant cette marche de nuit. J'avais en perspective une longue captivité, la Sibérie peut-être, car on y envoyait beaucoup de prisonniers; et, la fatigue aidant, mon imagination me présentait des images plus lugubres encore que la réalité qui l'était déjà assez.

Nous arrivâmes un peu avant le jour dans une sale petite ville dont, je ne sais pour quel motif, on ne voulut pas me dire le nom. Je logeai avec les officiers dans une maison de mince apparence, et je compris que nous étions hors d'atteinte de toute poursuite à un certain air de sécurité qui remplaçait sur leurs figures l'inquiétude et la préoccupation que j'y avais remarquées la veille, et qui s'étaient manifestées pendant la nuit par des haltes et des allées et venues des sous-officiers qu'on envoyait aux écoutes et qui venaient rendre compte.

La ville où nous étions devait être occupée par des troupes prussiennes, car je vis deux officiers de dragons portant un uniforme différent de celui du régiment de Haors. Je commençais à souffrir de ma blessure et aussi de la jambe sur laquelle mon cheval s'était abattu; nonobstant, la journée se passa sans que cela fût intolérable; on avait fait venir le chirurgien de l'endroit, et quel chirurgien! Il arriva avec un grand pot de graisse

dont il frotta la blessure et les environs. Il frotta de même ma jambe et ma cuisse, et son air capable et important m'inquiéta pour le traitement d'autres blessures beaucoup plus graves que la mienne.

Le soir, on apporta de la paille dans l'appartement où nous avions passé la journée; on mit des matelas sur cette paille, et nous couchâmes tous là à l'exception du baron de Werther qui, en sa qualité de chef, eut une chambre à part. Le baron de Werther pouvait avoir une quarantaine d'années; nouvellement marié, il parlait beaucoup de sa femme et de sa passion pour elle. Le comte de Moltke avait trente-deux ans, une figure belle et distinguée; il était grand, bien fait, mais complétement chauve.

La fatigue triompha de mes souffrances et de mes réflexions, je dormis profondément jusqu'au jour; j'eus alors grand'peine à me remettre sur mes jambes. J'avais tout le corps enflé, et le moindre mouvement me faisait mal. Dès le matin, les officiers s'en allèrent pour leur service, sauf le comte de Moltke qui écrivit un long rapport sur ce qui s'était passé l'avant-veille, et qui me pria de lui dicter l'orthographe de mes noms et prénoms. On me fit des questions sur la force de la division dont mon régiment faisait partie; mais, sur mon refus formel de rien dire à ce sujet, on n'insista pas. On me prévint ensuite que j'allais partir avec les autres prisonniers sous l'escorte d'un détachement de hussards, et j'éprouvai une sorte de peine à me séparer des officiers qui m'avaient si bien traité; je les remerciai pour moi et pour mes hommes qu'ils n'avaient laissé manquer de rien. Il fallut pour ainsi dire me porter dans le traîneau où je devais être seul et qui, pourvu de couvertures de laine, avait été arrangé avec soin. Cinq autres traîneaux étaient destinés à mes hommes, à raison d'un pour quatre hommes; ils étaient bien garnis de paille fraîche, et comme

les cuirassiers avaient conservé leurs manteaux, ils devaient être à peu près à l'abri du froid.

Le maréchal des logis, des blessures duquel j'ai déjà parlé, se nommait Le Duc, et était fils du carrossier de la cour sous Louis XVI. Il avait reçu un peu d'éducation, avait au plus vingt ans, une jolie figure sans barbe, et aurait pu, habillé en femme, passer pour une jeune fille. Ces circonstances, jointes au courage qu'il avait montré dans l'action, avaient excité l'intérêt des officiers prussiens, et j'avais obtenu qu'il serait porté sur l'état des prisonniers comme *cadet*, grade qui n'était pas reconnu en France, mais qui, en Prusse, le tirait de la classe des sous-officiers, sans autre responsabilité pour lui et pour moi que le remboursement, après échange ou reddition, de la différence de solde, remboursement qui ne fut même pas réclamé. Je demandai aussi que Le Duc fût placé dans mon traîneau.

Au moment de notre départ, tous les soldats prussiens se rassemblèrent sur la place; plusieurs avaient le bras en écharpe ou la tête entourée de bandes. Je sortis en même temps qu'on amenait mes cuirassiers pour les faire monter dans les traîneaux qui les attendaient sur la place. Parmi eux, deux seulement pouvaient marcher sans être soutenus; je l'étais moi-même par M. de Moltke et par un autre officier, et malgré ce que la souffrance morale et physique me falsait éprouver, le spectacle que j'eus alors m'enleva pour le moment à toutes mes préoccupations. Les sous-officiers et soldats prussiens s'empressaient autour de mes blessés, leur apportaient de l'eau-de-vie, leur serraient les mains, et enfin avaient l'air, en les voyant partir, de se séparer d'anciens amis. Quant à moi, ils m'accablaient de saluts, et il y en eut même deux qui vinrent me baiser la main. Je quittai aussi les officiers en très-bonne amitié, quoique avec moins de démonstrations.

Nous partîmes escortés par quinze hussards que commandait un maréchal des logis parlant français aussi facilement que nous. Ces hussards étaient du régiment d'Eben et portaient aussi le nom de *hussards de la mort*, parce que leur uniforme noir était orné de tresses blanches et qu'il y avait sur leurs schakos et sur leurs sabretaches des têtes de mort avec des os en croix. Ils avaient des figures peu rassurantes, et nous étions à leur merci, pour les procédés, car je savais qu'on leur avait fort recommandé de ne pas nous maltraiter. Nous marchâmes toute la journée, et la nuit était venue depuis deux ou trois heures quand nous nous arrêtâmes dans un village devant un vaste bâtiment: c'était le château du lieu; j'y fis mon entrée porté par les hussards et précédé de plusieurs femmes portant des lumières et poussant de grands *hélas!* Le Duc pouvait marcher, mais quant à moi, il m'eût été impossible de faire un pas. Cette première station me rassura complétement sur les inquiétudes que m'avaient causées les figures des hussards. Ils prirent des précautions inouïes pour éviter de me faire mal; ils allaient doucement, m'interrogeant du regard et ayant des attentions d'une délicatesse dont je ne les aurais certes pas crus capables. Ils me déposèrent dans une grande chambre très-propre qu'on se hâta de chauffer, et on prépara près de moi une petite table avec du linge bien blanc et deux couverts. Une demi-heure après, nous avions un dîner dont on se serait contenté dans des jours meilleurs. Le pauvre Le Duc ne pouvait pas se servir de ses bras et jamais il n'a retrouvé l'usage du gauche; mais deux hussards, restés près de nous, se disputaient à qui nous rendrait le plus de services. Pendant notre repas, on vint faire le seul lit qui fut dans la chambre; je montrai Le Duc pour exprimer que je désirais qu'on en fît aussi un pour lui, et on en apporta immédiatement un second. Il y avait une

grande difficulté, c'était celle de nous déshabiller. Pour panser Le Duc à notre première halte, on avait fendu les manches de son habit, et il pouvait le défaire avec un peu d'aide; mais mes vêtements, sauf les trous de balles, étaient intacts, et la moindre atteinte portée à leur solidité m'aurait causé un immense embarras pour ne pas dire un immense chagrin. Je comptais donc me faire porter tout habillé sur mon lit, malgré le besoin que mes membres enflés avaient d'être un peu desserrés. Ma jambe droite surtout me faisait souffrir, et remplissait tellement ma botte que je pensais qu'il serait impossible de l'en faire sortir. Quand je manifestai mon intention de me coucher tout habillé, les hussards se récrièrent, et une femme qui paraissait être une espèce de major-dome, ayant joint ses instances aux leurs, je les laissai m'ôter mes vêtements, ce qu'ils firent avec un soin, une adresse et une promptitude incroyables. Après m'avoir mis dans mon lit, ils mirent Le Duc dans le sien, et le lendemain ils revinrent tous deux procéder à notre toilette qui ne se fit pas sans difficultés et sans souffrances, mais avec les mêmes ménagements que la veille. J'eus surtout une peine infinie à remettre ma botte dont je ne voulais pas me séparer tant je craignais qu'elle fût perdue. On nous donna à déjeuner et nous partîmes. Je pus, avant d'être porté dans mon traîneau, voir mes cuirassiers qui me dirent qu'ils avaient eu suffisamment à manger et n'avaient pas souffert du froid. J'étais inquiet des blessures de quelques-uns : la tête de Le Duc était prodigieusement enflée, et il n'avait pas dormi.

Nous marchâmes vite et sans nous arrêter; les chevaux des hussards fournissaient leur course entière sans rafraîchir et sans paraître fatigués. Nous fîmes halte le soir dans un hameau composé seulement de quelques maisons, et on nous conduisit, Le Duc et moi, dans un moulin qui était probablement le meilleur gîte de l'en-

droit; le maréchal des logis et trois hussards s'y établirent avec nous. Le meunier nous reçut avec des menaces et des injures. Il semblait tellement furieux et exaspéré qu'il nous aurait, je crois, tués si nous eussions été seuls; mais il fut vertement contenu par le maréchal des logis et les hussards. Cet homme avait un bras de moins et une des plus horribles figures qu'on pût rencontrer.

J'entrepris, ce soir là, de panser les blessures de Le Duc. A cause du froid je craignais la gangrène; je priai le maréchal des logis de me faire donner un peu de vieux linge. Le meunier refusa durement d'en fournir, mais il fallut bien qu'il cédât. Il avait une fille de quinze à seize ans, dont la figure charmante exprimait la plus profonde consternation pendant les scènes de violence de son père, et beaucoup d'intérêt à notre endroit. Après avoir regardé un instant comment je m'y prenais pour faire de la charpie, elle vint silencieusement s'asseoir en face de nous à une petite table qu'on m'avait apportée, et se mit aussi à en faire. Pendant ce temps, le meunier nous jetait des regards haineux et farouches, et, dans un coin de la salle, les quatre hussards buvaient de la bière.

Le pansement de Le Duc n'était pas chose facile. Le coup de sabre, qui lui avait fendu la tête, traversait le front de haut en bas jusqu'au sourcil gauche profondément coupé; l'os était fortement attaqué, et l'inflammation très-grande. Le tout présentait l'aspect d'une blessure grave, mais qui n'était rien en comparaison de celle de la main gauche. Cette main, avec laquelle il avait voulu garantir sa tête désarmée par la chute de son casque, avait été fendue en deux jusqu'à la hauteur d'un pouce dans le bras; les doigs ne tenaient plus. Je m'armai de courage; je lavai les plaies avec de l'eau tiède, et à force de charpie et de bandes, je parvins, avec l'aide du maréchal des logis et de la jeune fille, à faire un

pansement passable. Le Duc supporta cette opération sans sourciller; parfois même il souriait, ce qui augmenta encore l'estime que les hussards avaient déjà pour lui.

Quelques instants après, nos gardiens allèrent à leurs chevaux, et le meunier qui, pendant le pansement, était sorti d'un air de fort mauvaise humeur, rentra, et, nous voyant seuls, nous accabla d'injures. L'insouciance avec laquelle nous entendions cela augmenta sa colère, et malgré l'état pitoyable dans lequel nous étions, il marcha sur nous le poing fermé; mais sa fille, se jetant entre lui et nous, lui parla avec douceur et fermeté. Elle avait sans doute beaucoup d'empire sur lui, car il se calma à l'instant et ne recommença plus aucune attaque. La mise élégante de cette jeune fille, et ses mains blanches et délicates, prouvaient qu'elle n'était astreinte à aucuns des travaux de la campagne; elle n'avait plus de mère et paraissait maîtresse de faire sa volonté. A l'heure où j'écris, sa jolie figure est aussi présente à ma mémoire que si je l'avais vue hier, quoique ce souvenir ait près de cinquante ans.

Plus tard, n'étant plus prisonnier, je retrouvai le meunier, et le sentiment de reconnaissance que m'avait inspiré sa fille le mit seul à l'abri du mal que j'aurais pu lui faire, non par esprit de vengeance, mais parce que son odieuse conduite eût mérité une sévère punition.

Nous nous couchâmes sur de la paille que les hussards arrangèrent le mieux qu'ils purent; Le Duc et moi nous avions la fièvre, et nous passâmes une bien mauvaise nuit. Le lendemain nous partîmes de bonne heure. Par une exception très-rare dans cette saison et à cette latitude, il ne tomba pas de neige pendant tout notre voyage qui, sans cette circonstance, aurait été beaucoup plus pénible; il y en avait sur terre un ou deux pieds, et nos traîneaux marchaient sans nous donner de secousses.

Vers le milieu de la journée, nous entendîmes une forte canonnade sans savoir si elle venait de droite ou de gauche, à cause des bois qui répercutaient le son de manière à faire croire qu'il venait de plusieurs côtés. C'était le combat de Haff qui précéda la bataille d'Eylau. Au commencement de la nuit suivante, nous rejoignîmes les bagages d'un corps prussien que je supposai être en retraite puisqu'il marchait du même côté que nous. Pour dépasser le convoi, notre escorte nous fit passer sur le bord de la route, et la neige et l'obscurité ne permettant pas de juger la largeur du chemin, le traîneau dans lequel j'étais avec Le Duc culbuta dans un fossé profond et passa sur nous, mais sans nous faire aucun mal, grâce à l'épaisseur de la neige dans laquelle nous étions enfouis. Cet accident, vu notre triste état, aurait pu être une nouvelle calamité! Heureusement les blessures de Le Duc n'en souffrirent point, et la nécessité me donna la force de me relever seul et d'aller à son secours; sa première pensée avait été de me demander si j'étais blessé et de me rassurer sur son compte. On ramena le traîneau, on nous replaça dedans, et une heure après nous arrivions dans une petite ville encombrée de troupes; nous fîmes une longue station dans la rue, ce qui n'était pas gai, surtout pour Le Duc et pour moi, parce que la neige dans laquelle nous avions été roulés était entrée dans nos vêtements, et qu'il faisait très-froid. Enfin on nous conduisit dans une mauvaise auberge. La salle qui devait nous servir de gîte pour la nuit était chauffée à vingt-cinq degrés, et le plancher couvert de soldats couchés les uns sur les autres et ronflant à qui mieux mieux; on nous plaça sur des bancs contre le mur et on nous donna un peu de pain et de la bière. A peine étions-nous là que le comte de Moltke entra; il me sembla retrouver un ancien ami. Il vint se mettre près de moi et y passa le reste de la nuit. Il me dit qu'il se rendrait le lendemain

à Kœnigsberg et que nous nous y reverrions probablement; il avait l'air fort triste. Dès qu'il fit jour nous nous remîmes en route, toujours avec la même escorte.

La canonnade recommença bientôt et paraissait plus rapprochée. C'était la bataille d'Eylau. L'idée que mon régiment pouvait s'y trouver me tourmentait beaucoup. Nous fîmes une halte assez longue pendant le milieu du jour, et fûmes rejoints par les dragons contre lesquels nous nous étions battus; mais ils ne firent que passer. Un autre détachement de leur corps les avait rejoints, car ils étaient plus nombreux et je vis des officiers que je ne connaissais pas. Pendant notre halte, je fus témoin d'une scène de mœurs que je ne puis m'empêcher de consigner ici : un jeune officier de dragons était assis dans la salle commune près de la fille de l'aubergiste; il fumait tranquillement sa pipe, ayant sa main droite entièrement engagée dans la gorge de cette jeune fille qui pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans; elle était jolie, avait l'air modeste, et, malgré le contact de son voisin, travaillait avec assiduité à un ouvrage de couture. Ceci se passait ostensiblement sous les yeux du père et de la mère et sous ceux de beaucoup de gens qui étaient là, sans que personne eût l'air de trouver la chose extraordinaire.

Notre entrée à Kœnigsberg fut affreuse : nous y arrivâmes en même temps que les blessés d'Eylau; les rues étaient encombrées de traîneaux sur lesquels ils étaient entassés. Beaucoup étaient morts en route, et gisaient à côté des mourants; nous avancions lentement à travers tout cela, en butte aux outrages du peuple que ce spectacle exaspérait, et des soldats Russes qui, n'ayant pas assisté à la bataille, voulaient venger sur nous le désastre de leurs camarades. Notre escorte eut une véritable lutte à soutenir, et bien des fois je crus qu'elle allait être forcée de céder. Un petit apothicaire bossu, devant la

maison duquel nous fîmes, par suite de l'encombrement, une halte assez longue, fit des efforts d'énergumène pour exciter les soldats russes à nous égorger, et notre escorte à cesser de nous protéger. On me déposa seul, et sans que j'en susse le motif, dans une maison particulière située dans une petite rue peu fréquentée; j'y restai jusqu'à la nuit tombante, sans manger, sans être gardé, et n'ayant vu que l'homme qui avait ouvert la porte, lequel je ne revis plus. Le temps me paraissait long. Enfin on vint et c'était M. de Moltke! Il avait appris les scènes de notre entrée et en paraissait fort ému. Il me demanda si, avec l'aide de son bras, je pourrais supporter un quart d'heure de marche; nous essayâmes dans la chambre, et je sentis que je le pouvais. Après avoir suivi des rues détournées, nous arrivâmes sur une place couverte de monde; les regards se portèrent sur nous, et un soldat russe, qui conduisait un traîneau, me lança un coup de fouet qui ne m'atteignit pas. M. de Moltke se précipita sur lui, l'arracha du traîneau et lui administra une volée de coups de plat de sabre. Pendant cette expédition qui l'avait éloigné de moi de quelques pas, je fus environné par la foule; mais aucun acte hostile ne fut commis à mon égard, et je rencontrai même plus d'un regard bienveillant.

Nous entrâmes dans une vaste salle, ouvrant directement sur la place et encombrée d'officiers russes blessés; il n'y avait pas un siége vacant et on m'apporta une chaise dont j'avais grand besoin. Peu d'instants après, on amena Le Duc qui était resté avec les soldats et se croyait séparé de moi pour tout le temps de sa captivité; c'était encore aux soins du comte de Moltke que cette réunion était due. Le lieu où nous étions fut bientôt complétement rempli de blessés russes, parmi lesquels se trouvait un colonel qui avait la jambe cassée et qui poussait des cris pitoyables. On amena aussi deux officiers

français du 4e dragons dont l'un était Dulac qui devint, je crois, lieutenant général. Il était alors sous-lieutenant et superbe de figure et d'attitude; il avait l'air fier et dédaigneux, et son entrée me causa un moment d'agréable émotion. Il n'était pas blessé, mais son camarade l'était assez grièvement de trois coups de lance dont deux avaient pénétré dans la poitrine. Un chirurgien prussien vint nous panser; il était stimulé par un jeune officier d'infanterie russe dont la capote était criblée de balles reçues l'avant-veille à Eylau. Il aidait à tous les pansements avec une activité et un soin extrême, d'un air affectueux et gai; puis quand il vit que chacun avait eu ce que son état réclamait, il défit prestement son pantalon et montra au chirurgien et à l'assistance son arrière-train percé d'une balle qui avait fait quatre blessures, lesquelles n'avaient pas été pansées depuis quarante heures. Le froid s'était chargé d'arrêter le sang; mais aussitôt que le chirurgien, en lavant les plaies, eût enlevé les caillots, il coula avec une abondance effrayante.

Le lendemain matin on nous mit sur des traîneaux avec une douzaine d'autres soldats prisonniers qu'on avait réunis à mes cuirassiers, et nous sortîmes de Kœnigsberg sans savoir où nous allions. La veille au soir, un brave homme avait apporté au corps de garde une tarte aux confitures, dont Le Duc et moi avions eu chacun un morceau, et cela avait été notre seul repas de la journée. Nous côtoyâmes pendant un moment le Frische-Haff qui était gelé et ressemblait à une mer de glace, parce que la langue de terre qui le sépare du golfe de Dantzig, et qu'on nomme le Frische-Nehrung, étant éloignée de deux lieues et couverte de neige, se confondait avec lui. Nous nous engageâmes sur la glace en nous éloignant de la côte pour nous rendre à Pillau, lieu de notre destination, et quoique suivant ainsi une ligne di-

recte nous y arrivâmes tard à cause de notre escorte composée de fantassins, sur le pas desquels il fallait régler la marche. Il y eut, avant d'arriver à Pillau, une révolte des nouveaux prisonniers contre l'escorte qui arma ses fusils et les coucha en joue. Un sergent prussien qui commandait l'escorte montra beaucoup de calme et de fermeté; nous intervînmes et la chose s'apaisa.

CHAPITRE III

Le fort de Pillau. — Bernadotte et le comte Kuminski. — Échange de prisonniers. — Retour au camp français. — Le comte de Moltke chez le général Dupont. — Accueil hospitalier de Bernadotte. — Le général Espagne. — Retour au 6e cuirassiers. — Une revue de l'Empereur. — Murat. — Les Russes. — La journée de Heilsberg. — Morts et blessés. — Le général Roussel. — Le général Renault. — Le général de France. — Le général de Nansouty. — Le prince Borghèse. — La famine. — L'Empereur mécontent et Murat gourmandé.

En arrivant dans le fort de Pillau, nous fûmes entourés par une trentaine d'officiers qui y étaient prisonniers depuis plus ou moins de temps. Il y en avait de toutes les armes et ils nous accablèrent de questions, chacun, bien entendu, dans le sens de son intérêt personnel; puis vint le tour de *notre histoire*, car chaque nouvel arrivant était tenu de raconter la sienne. J'appris là que j'aurais cinquante francs par mois sur lesquels on m'en retiendrait six pour la fourniture d'un lit. Nous fûmes logés dans une chambre où il y en avait sept; l'un d'eux était occupé par un jeune prince de la maison de Darmstadt, personnage, du reste, fort insignifiant. Le lit de Le Duc fut mis près du mien; nous allions prendre nos repas dans une maison située sur la place du fort; cette place était affectée à notre promenade, et on y amenait aussi les sous-officiers et soldats prisonniers qu'on faisait marcher en colonne par deux,

escortés et gardés par des soldats prussiens qui les empêchaient de perdre leur distance. J'eus la satisfaction de voir successivement venir se joindre à ceux qu'on promenait ainsi tous mes cuirassiers, à l'exception de trois qui moururent des suites de leurs blessures, et peut-être faute de soins, car les hôpitaux étaient encombrés, et les chirurgiens manquaient de cette expérience intelligente, acquise par les nôtres pendant les interminables guerres qui avaient mis leurs talents à tant d'épreuves.

Parmi les prisonniers qui arrivèrent à Pillau après nous, je dois citer le comte Kuminski, colonel d'un régiment de chevau-légers polonais; il avait été pris en Poméranie par le partisan Schill, conduit à Kolberg, et comme il était du grand-duché de Varsovie, et par conséquent sujet prussien, il fut jugé là par un conseil de guerre, et condamné à être fusillé. Le roi de Prusse lui fit offrir sa grâce à la condition qu'il abandonnerait la cause polonaise et userait de toute son influence pour arrêter dans son pays l'insurrection qui prenait des proportions très-alarmantes pour la souveraineté de la Prusse en Pologne. Il refusa fièrement et allait être exécuté, lorsque le prince de Ponte-Corvo (Bernadotte), qui se trouvait à portée de Kolberg, envoya un parlementaire pour signifier que si cette exécution avait lieu, il ferait à l'instant fusiller le général Kalkreuth qui se trouvait entre nos mains. Cette menace sauva le comte Kuminski qu'on embarqua et qu'on envoya à Pillau, où il arriva précédé du renom que lui avait valu son magnanime refus. Il y fut reçu en conséquence.

Le commandant du fort avait ordre d'exercer envers lui la surveillance la plus active, et comme ce commandant était un sot, il mit près du comte un planton avec défense de le quitter une seconde. Ainsi ce planton s'asseyait à table à côté de lui et marchait à ses côtés quand

il se promenait, même dans la chambre. On comprend l'horrible vexation qui en résultait pour le pauvre comte. Enfin le planton s'étant un jour permis de fumer, il lui ordonna de cesser : le planton, qui était un grenadier de haute taille, répondit insolemment; mais à peine avait-il achevé sa réponse que sa pipe était brisée sur sa figure en sang, qu'il était saisi, enlevé comme aurait pu l'être un enfant, et lancé tout étourdi par dessus la table près de laquelle il était assis à côté de Kuminski. Le comte, après cet exploit, se rendit immédiatement chez le commandant de Pillau, suivi par tous les témoins de la scène, au nombre desquels j'étais : nous arrivâmes en tumulte, et Kuminski se plaignit avec colère de la vexation dont il était l'objet; nous l'appuyâmes avec chaleur en faisant comprendre que cette vexation retombait sur tous les officiers prisonniers, puisque, étant réduits à passer les journées dans un local commun, le surveillant donné au comte Kuminski était incommode à tous. Le commandant, qui était au fond un assez bon homme, céda, et le planton fut supprimé.

Le comte était petit, très-bien fait, d'une jolie figure et doué d'une force prodigieuse. Devenu général, il a joué un rôle important dans l'insurrection polonaise de 1831. En 1807, il avait trente ans et était colonel; j'en avais vingt-trois et j'étais sous-lieutenant; mais, nonobstant ces différences d'âge et de grade, il se lia avec moi plus qu'avec tous les autres officiers qui étaient là, et quand je fus échangé, tout en me félicitant sur cet événement, il me témoigna beaucoup de regret de notre séparation. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Quelques semaines après mon arrivée à Pillau, je reçus une lettre du comte de Moltke qui me mandait que mon échange avec son frère venait d'être accordé par le roi et que je serais incessamment reconduit aux avant-postes français. Il ajoutait que, sachant que je n'avais

reçu ni les effets ni l'argent que j'avais demandés à mon régiment, il joignait à sa lettre trois frédérics que je lui rendrais quand je serais en fonds. Peu de jours après, je fus prévenu que j'allais partir pour Kœnigsberg, pour être, de là, remis aux avant-postes. Quatre autres officiers reçurent pareille communication, parmi lesquels se trouvaient de Castres, capitaine ingénieur géographe, et d'Haubersaërt, fils du président de la Cour de Douai. Mon pauvre Le Duc resta en captivité jusqu'à la paix qui fut signée au mois de juillet suivant.

Nous partîmes en traîneau par un froid de vingt degrés : nous étions à la fin de mars; nos traîneaux étaient découverts, mais nous avions de la paille et nos manteaux. Notre retour s'effectua facilement et pour ainsi dire agréablement. A Fischhausen, petite ville située sur la route de Pillau à Kœnigsberg, on vint nous inviter à déjeuner, et nous trouvâmes dans une maison assez confortable trois dames dont l'une nous chanta avec accompagnement d'une horrible épinette et dans un français dont elle ne comprenait pas un mot : « *Femme, voulez-vous éprouver?* »

A Kœnigsberg, on nous logea tous les cinq ensemble et on nous donna pour gardiens quatre gardes du corps commandés par un brigadier : c'étaient de très-beaux hommes qui furent très-polis, mais qui n'étaient que des soldats bien choisis et mieux habillés que les autres; ils avaient un uniforme blanc très-juste et très-court, une sabretache collée contre la hanche gauche et l'immense chapeau orné d'un grand plumet inhérent à toute la cavalerie prussienne, hormis les hussards qui portaient le schako.

A mon premier passage à Kœnigsberg, on m'avait ôté le tronçon de mon sabre que, par courtoisie, les officiers contre lesquels je m'étais battu m'avaient laissé; et je fus fort étonné, à mon retour dans cette ville, de

voir entrer dans la salle où j'étais avec mes compagnons un officier dont je ne connaissais pas l'uniforme, et qui tenait à sa main mon reste de sabre qu'il me remit après m'avoir demandé mon nom. Si on peut se faire une idée de l'encombrement de troupes qui se trouvaient alors à Kœnigsberg, du mouvement et de la préoccupation qu'y causait la présence de l'empereur de Russie, du roi de Prusse et des états-majors, on comprendra à quel point je fus touché de cette attention. J'étais bien aise, je l'avoue, de reporter à mon régiment ce débris de ma défaite, qui était non-seulement cassé, mais portait en outre de nombreuses marques des coups qu'il avait reçus. Le comte de Moltke, qui vint me voir dans la journée, m'assura être étranger à cette galanterie. Il me dit que nous nous reverrions, et effectivement, après deux jours de marche, il vint remplacer l'officier qui nous conduisait pour nous remettre aux avant-postes dont nous approchions. Nous voyageâmes tous deux dans le même traîneau ; il coucha avec nous sur la paille, et le lendemain à neuf heures du matin nous arrivions sur les bords de la Passarge, en face de Braunsberg que nous occupions.

A Kœnigsberg, j'avais remarqué que M. de Moltke portait la décoration du *Mérite militaire* que je ne lui avais pas vue sept semaines avant. Il me dit qu'il la devait à notre combat, et qu'on avait aussi décoré de la médaille militaire le sous-officier qui l'avait aidé à me sauver et que j'avais renversé à la sortie du pont. Ce sous-officier vint me voir, et telle était la distance qui séparait les sous-officiers prussiens de leurs officiers, que cet homme ne voulait pas comprendre que je lui tendais la main, que par respect il n'avançait pas la sienne, et qu'il eut les larmes aux yeux quand il fut bien convaincu que je voulais lui exprimer ainsi ma reconnaissance.

Après avoir traversé la Passarge, je me retrouvai au milieu des Français !

La petite ville de Braunsberg est située à un kilomètre de la rivière; le général Dupont l'occupait avec son état-major. M. de Moltke nous accompagna chez le général qui l'accueillit parfaitement, et l'engagea ainsi que nous à déjeuner. Une heure après, nous étions assis à une table de trente couverts frugalement servie, mais où il y avait largement à manger. Le général Dupont avait placé M. de Moltke à côté de lui, et pendant le déjeuner, il lui demanda à quelle affaire il avait reçu à la joue la blessure dont la cicatrice paraissait fraîche. Le comte de Moltke répondit que c'était moi qui lui avais fait cette blessure, ce qui me rendit l'objet de l'attention générale et m'embarrassa fort. Je rougis jusqu'au blanc des yeux, défaut dont, à soixante-dix ans, je n'ai pu me corriger, et le général Dupont m'ayant dit de raconter mon aventure, il fallut bien en passer par là, ce qui me causa un double embarras à cause de la présence de M. de Moltke : non que sans cela il me fût venu à la pensée de faire mousser la chose, mais parce que avec tous les ménagements possibles il fallait bien dire que, avec vingt-trois hommes, j'avais eu affaire à cent cinquante; que le combat, combat à la main, avait duré une demi-heure, et que, après avoir eu tous mes hommes hors de combat, il s'était trouvé que les Prussiens en avaient eu un plus grand nombre de blessés. Du reste, pendant ce récit qui parut intéresser beaucoup tous les auditeurs, M. de Moltke fut charmant, et laissa entendre plusieurs fois que j'atténuais le mérite de l'action. Je racontai aussi comment il était intervenu dans un moment où sans lui et sans le maréchal des logis dont j'ai déjà parlé, j'aurais infailliblement été tué. De toutes parts alors les félicitations tombèrent sur le comte de Moltke, et le général Dupont lui parla comme si véritablement il lui devait la vie d'un parent ou d'un ami. Cette scène, en m'embarrassant, me causa pour-

tant une vive jouissance. J'avais vingt-trois ans et une foule de vieux militaires éprouvés me lançaient des regards approbateurs; le soir un secrétaire du général Dupont me dit que, pendant la journée, le général avait parlé plusieurs fois de mon affaire dont le récit l'avait impressionné.

Une heure après le déjeuner, le comte de Moltke nous quitta; nous nous embrassâmes et je ne l'ai jamais revu. J'ai su, en 1829, par le comte de la Roche-Aymon, qu'il était devenu général, et qu'il était mort. Il appartenait à une famille danoise fort illustre, et au moment où j'écris ceci, l'ambassadeur de Danemark à Paris est un comte de Moltke.

De Braunsberg nous fûmes conduits au quartier général de Bernadotte (alors prince de Ponte-Corvo, et depuis roi de Suède), qui commandait notre premier corps d'armée dont la division Dupont faisait partie. Le prince nous reçut admirablement bien, nous offrit de l'argent, du linge, en nous disant de la manière la plus affectueuse que sa bourse et ses malles étaient à notre disposition. Nous n'usâmes pas de ses offres; pour ma part, j'avais trouvé dans l'état-major du général Dupont un officier qui m'avait avancé les trois frédérics que je désirais rembourser de suite au comte de Moltke. Malgré l'accent gascon qui n'est pas distingué, je n'ai jamais vu personne avoir l'air aussi grand seigneur que Bernadotte.

Mes compagnons de captivité prirent des directions différentes, et je m'acheminai vers l'état-major de la division dont mon régiment faisait partie. J'y arrivai le lendemain soir, et je fus froidement reçu par le général Espagne sous les ordres duquel nous étions; pendant le dîner auquel il m'avait invité, il fit une sortie véhémente contre moi, m'accusant d'avoir manqué de prudence, et d'avoir causé la perte de mon détachement. Ceci se passait devant vingt témoins dont il me fut facile

de remarquer la sympathie pour moi. Je compris aussi tout de suite que le commandant Chalus avait gardé le silence sur les instructions qu'il m'avait données en m'envoyant fourrager, ou plutôt qu'il avait dit m'en avoir donné d'autres que celles que j'ai rapportées en commençant ce récit. Étourdi d'abord par la sortie du général Espagne, par les regards sévères qu'il me lançait, je repris cependant assez d'aplomb pour rétablir les faits dans leur simplicité, et pour faire comprendre que, puisqu'il m'avait été prescrit de morceler mon détachement en renvoyant successivement des hommes d'escorte avec l'avoine que j'expédierais des cinq villages qui m'avaient été désignés, il m'était impossible de soupçonner l'existence du moindre danger. Si j'eusse été astreint à prendre les précautions militaires en usage à portée de l'ennemi, je n'aurais pas eu le temps, par des jours aussi courts qu'ils le sont à cette latitude, au 3 février, d'explorer seulement deux villages. Cette explication eut du succès, mais je fus attristé d'avoir été obligé de la donner; je compris que j'avais été gâté par les Prussiens et par l'accueil que j'avais reçu à l'état-major du général Dupont, accueil que je devais à une circonstance qui ne viendrait plus m'appuyer, à la présence du comte de Moltke.

Depuis le jour de ma catastrophe, je n'avais eu aucune révélation de mon régiment; quelques heures après ma prise on avait, à la vérité, envoyé un trompette porter une lettre dans laquelle, en quelques lignes, je rendais compte de ce qui m'était arrivé, mais cette lettre n'était peut-être pas parvenue, et je ne savais pas comment j'avais été jugé. Ces réflexions firent que le lendemain je m'acheminai avec tristesse vers mon régiment. Il faisait nuit lorsque j'arrivai au premier des villages occupés par lui, et j'y trouvai justement la compagnie à laquelle j'appartenais. Je fus reçu à bras ouverts par mon vieux

capitaine Baudichon, bon et brave homme avec lequel j'avais toujours été en très-bonne intelligence; mais j'avoue que ce soir-là, l'accueil qui me toucha le plus fut celui que me fit mon ordonnance, mon pauvre Jouette. Le capitaine, depuis que je n'étais plus là, l'avait conservé près de lui; il apprit donc de suite mon retour, et me suivit dans l'appartement où étaient les officiers. Pendant que je les embrassais, il me prit par derrière dans ses bras, colla sa figure contre mon dos et se mit à pleurer.

Le lendemain matin, je me rendis chez le colonel qui demeurait à une lieue de notre village; il me témoigna chaleureusement qu'il était heureux de me revoir. Le chef d'escadron Chalus ne lui avait pas rendu un compte exact des instructions qu'il m'avait données; en sa présence je rétablis les faits, et il lui fut impossible de persister dans sa première assertion.

J'étais l'avant-dernier sous-lieutenant du régiment; un mois après je fus nommé lieutenant, et cette nomination ne m'aliéna aucun de mes camarades. Le plus ancien des sous-lieutenants, Marulaz, fut parfait pour moi à cette occasion; antérieurement j'avais déjà reçu de lui plus d'une preuve d'affection. Il avait quarante ans et pas d'autre fortune que son épée : c'était un militaire austère, remplissant ses devoirs avec une scrupuleuse exactitude, souriant rarement, et ne riant jamais. Son souvenir est resté dans ma mémoire comme celui d'un type assez rare. Il y avait au 6e de cuirassiers trois frères Marulaz.

Après la bataille d'Eylau, à laquelle mon régiment n'avait point assisté, les armées restèrent en présence, occupant, nous, la rive gauche de la Passarge, et les Russes et les Prussiens la rive droite. Cette rivière se jette dans le Frische-Haff, coulant du sud au nord, d'une profondeur inégale, offrant plusieurs gués, et son cours

n'a pas plus de cinquante lieues. Sur la droite, en avant de notre ligne, s'appuyant sur l'Alle, petite rivière affluent du Prégel, se trouvait le corps du maréchal Ney dont le quartier général était à Gutstadt.

Pour donner une idée des misères qui dérivent d'une mésaventure telle que la mienne, je dois dire que, à mon retour au régiment, je ne possédais que ce que j'avais sur moi, plus une chemise que j'avais achetée à Pillau pour pouvoir en changer pendant ma captivité. Mon porte-manteau avait été envoyé aux avant-postes prussiens avec une somme de trois cents francs, et rien de tout cela ne m'était parvenu. Il fallait donc me remonter de tout, et acheter deux chevaux. Le régiment me fit les avances nécessaires, le colonel lui-même me vint en aide avec tout le zèle de l'amitié. Je me trouvai bientôt en possession d'un cheval de l'Ukraine, léger comme un oiseau et infatigable, et d'un autre, bon aussi, mais commun; un peu plus tard j'achetai un cheval de Cosaque abandonné malade, qui me coûta dix thalers; il se remit et m'aurait rendu des services sans le petit événement qui m'en priva et que je raconterai en son temps.

Le pays occupé par les deux armées fut promptement épuisé et devint le théâtre de la plus affreuse misère dont l'histoire puisse faire mention : on découvrit toutes les maisons pour donner aux chevaux la paille des toitures; l'avoine manquant, les régiments de cavalerie reçurent l'ordre de s'en procurer par tous les moyens possibles. Je fus détaché avec trente hommes choisis pour passer sur la rive gauche de la Vistule, avec carte blanche pour prendre de l'avoine partout où j'en trouverais et pour me procurer aussi les voitures nécessaires au transport. Je marchai quatre jours sans en trouver, mais dans chaque village où je passais, je réquisitionnais les chariots les mieux attelés et je les emmenais. J'avais passé la Vistule, et j'en suivais la vallée en des-

cendant; j'approchai ainsi de Dantzig dont on faisait le siége. Le corps d'armée du maréchal Lefèvre, chargé de cette opération, avait peu de cavalerie, et cette cavalerie était allemande. La vallée de la Vistule est très-riche, et les villages y sont nombreux; ceux que j'avais traversés n'offraient pas de ressources pour le moment parce que le maréchal, ménageant les plus rapprochés de lui, avait jusque là envoyé chercher au loin ce dont il avait besoin. J'entrai enfin dans le rayon de sa réserve et, pour début, je tombai dans la plus belle ferme que j'aie vue de ma vie. Une cour carrée ayant au moins un kilomètre de circonférence, formée par de beaux bâtiments, l'entourait complétement. Elle était occupée par un détachement de dragons saxons qui, à mon arrivée, se trouvait absent, et n'y avait laissé que quelques hommes et un fils du maréchal Lefèvre, placé là je ne sais pourquoi; il était connu dans l'armée sous le nom de *Coco;* son père n'avait jamais pu en rien faire et le traînait à sa suite. Il refusa, ainsi que les Saxons, de me laisser prendre de l'avoine quoiqu'il y en eût dans la ferme une immense quantité; mais ayant reçu des ordres formels, je passai outre. Les quelques dragons qui étaient là montèrent à cheval, probablement pour aller chercher main-forte; pendant ce temps je fis emplir mes sacs et charger mes nombreuses voitures, malgré l'opposition de *Coco.* Les paysans qui conduisaient ces voitures m'aidèrent avec autant de zèle et d'activité que s'ils eussent agi pour leur propre compte. Quand le chargement fut terminé, je me mis promptement en route, bien résolu à défendre mon avoine, mais ne me souciant pas néanmoins d'avoir une affaire avec les Saxons nos alliés. Heureusement je ne les rencontrai pas. Depuis quatre jours, j'avais été obligé de marcher lentement parce que j'explorais les villages qui se trouvaient sur mon chemin; mais il n'en fut pas de même

au retour. J'avais eu soin des paysans conducteurs, de sorte qu'en repassant dans chaque localité, je trouvai de la facilité pour remplacer les chevaux fatigués. Après une semaine d'absence, je rentrai à mon régiment avec une longue file de voitures, et je fus très-bien reçu. Le hasard seul m'avait servi, mais on constata que les détachements des autres régiments, partis en même temps que le mien, étaient loin d'avoir obtenu un aussi bon résultat.

Pendant ce voyage, je courus un danger auquel je ne m'attendais pas. Dans un des villages où je m'étais arrêté pour passer la nuit, je logeai dans un château habité par une veuve et sa fille âgée de dix-sept à dix-huit ans. C'était au commencement de mai, et le soir, après dîner, j'accompagnai ces dames à la promenade; nous sortîmes du village par un chemin bordé des deux côtés par ces palissades hautes de quatre pieds environ dont j'ai déjà fait la description. Arrivé à un endroit où le chemin changeait de direction et où on n'en voyait pas la suite, j'entendis un bruit étrange semblable à celui que produit une tempête et il n'y avait pas dans l'air un souffle de vent. Alors, mes deux compagnes, avec les signes de la plus grande terreur, escaladèrent la palissade, sans s'arrêter aux précautions que les femmes prennent en pareille circonstance, et je les suivis instinctivement. A peine étions-nous de l'autre côté qu'une colonne de cochons, ayant au moins cent cinquante pas de profondeur, déboucha dans le chemin avec une telle fougue qu'aucun obstacle ne les aurait arrêtés, et que, si nous n'eussions été à l'abri, ils nous auraient renversés et foulés aux pieds. Or, au dire de ces dames, on nous aurait relevés morts, ou tellement mutilés que nous n'aurions plus été bons à grand'chose. Ces cochons, conduits au bois le matin, recevaient à leur retour leur provende, ce qui leur donnait une telle ardeur qu'en arrivant au

village ils étaient semblables à une avalanche, et si serrés les uns contre les autres que, si au lieu de tomber sous eux on était tombé dessus, on ne serait arrivé à terre qu'au moment où ils se seraient arrêtés et dispersés.

Peu de jours après ma rentrée, la division dont nous faisions partie fut réunie pour passer la revue de l'empereur, ce qui ne lui était pas arrivé depuis Monteschiare, c'est-à-dire depuis deux ans. Je n'avais jamais vu l'empereur et j'arrivai sur le terrain avec une vive émotion. J'allais enfin, pour la première fois, contempler de près l'auteur des immortelles campagnes d'Italie et d'Égypte, le vainqueur d'Austerlitz! Les régiments placés sur une seule ligne attendirent une heure, puis un groupe de cavaliers apparut à l'horizon et fut bientôt près de nous. En tête, à cinquante pas en avant d'un brillant état-major, se dessinait un homme de la figure et de la tournure la plus martiale : il portait une tunique à la chevalière couverte de broderies, un pantalon blanc et des bottes à l'écuyère, demi-fortes; une toque en martre, à calotte rouge, surchargée de plumes d'autruche noires, ombrageait sa tête; sur sa poitrine, du côté gauche, un glaive antique, mis en sautoir, faisait étinceler au soleil sa poignée enrichie de pierreries. Je crus que c'était l'Empereur, mais ce n'était que Murat, grand-duc de Berg, qui, en sa qualité de commandant de toute la cavalerie, venait faire à l'Empereur les honneurs de la division. Il passa au galop, de la gauche à la droite, et revint ensuite au pas devant toute la longueur du front, s'arrêta à la gauche et attendit.

L'attente ne fut pas longue : de l'extrémité de la plaine par laquelle il était arrivé, déboucha bientôt un groupe bien autrement nombreux. C'étaient d'abord les Mamelucks, couverts d'or, dont les chevaux superbes bondissaient, tout en étant maîtrisés, comme s'ils eussent été furieux; les aides de camp venaient ensuite, et, à cent

pas en arrière, l'Empereur suivi de son immense état-major; la marche était fermée par l'escadron de service des chasseurs de la garde. L'Empereur était loin d'avoir la tournure martiale et terrible du personnage que, dans mon ignorance, j'avais d'abord pris pour lui. Il portait une redingote grise de la plus simple apparence; un petit chapeau à ganse noire, sans autre ornement que la cocarde; la redingote déboutonnée laissait entrevoir des épaulettes de colonel sur l'uniforme de petite tenue des chasseurs de sa garde, seul uniforme que depuis l'Empire il ait jamais porté en campagne. Il avait une culotte et une veste blanche et des bottes à l'écuyère molles. Il montait un admirable cheval arabe gris clair; la housse et les chaperons de sa selle étaient bordés d'une riche frange de graines d'épinards en or; les étriers étaient plaqués d'or ainsi que le mors et les boucles de la bride.

Il passa au pas devant notre front en se portant vers la droite; arrivé à l'extrémité, il ordonna qu'on commandât division à droite, qu'on formât les compagnies et qu'on mît pied à terre. A cette époque et jusqu'à la chute de l'Empire, les régiments étaient de huit compagnies formant quatre escadrons; les officiers, à pied aussi, furent, dans l'ordre de leur grade, placés à la droite de leur compagnie. L'Empereur, en arrivant à chaque régiment, recevait l'état de situation qu'il remettait au major général et posait ensuite au colonel les questions suivantes : « Quel est votre effectif? — Combien d'hommes aux hôpitaux, aux petits dépôts, malades aux cantonnements, ou enfin absents pour toute autre cause? » Il répétait les mêmes questions aux capitaines, et gare à ceux que leur mémoire ou leur ignorance mettait en défaut: des paroles sévères, accompagnées de regards qui ne promettaient pas de faveurs prochaines, venaient leur faire faire de tristes réflexions. C'est ce qui arriva au

colonel Merlin, commandant le 8e cuirassiers; il s'embrouilla tellement dans ses réponses qu'il en résulta une immense différence entre le chiffre de son effectif et celui que représentaient les différentes catégories. Quand l'Empereur arriva à ma compagnie, après avoir questionné mon capitaine à la gauche duquel je me trouvais, il s'arrêta devant moi, et demanda au colonel pourquoi le harnachement de mon cheval n'était pas à l'uniforme. Le colonel lui répondit que, rentrant des prisons de l'ennemi, je n'avais pu encore me procurer le harnachement. L'Empereur n'aimait pas qu'on se laissât prendre, surtout dans la cavalerie, et il s'écria en me regardant d'un air de colère : « — Mais votre division n'a pas encore vu l'ennemi! » Je n'osais pas prendre la parole et les yeux irrités fixés imperturbablement sur moi me mettaient fort mal à l'aise. Le colonel commençait à expliquer comment la chose s'était passée, quand le lieutenant général Espagne qui, à mon retour de captivité, m'avait si mal reçu, s'avança et fit le plus grand éloge de ma conduite dans cette circonstance. Pendant ce récit la figure de l'Empereur subit une métamorphose complète, et lorsqu'il l'eut entendu tout entier, il me fit un gracieux et profond salut.

Nous défilâmes au trot par escadrons; en arrivant devant l'Empereur, on élevait les sabres en l'air en criant : « Vive l'Empereur! Les cris étaient formidables, et la revue parut avoir satisfait celui en l'honneur duquel elle avait eu lieu. En quittant notre régiment, il dit au colonel d'Avenay : « — Colonel, à la première affaire, un boulet, ou les étoiles de général! »

Peu de jours après cette revue, notre division reçut l'ordre de passer sur la rive gauche de la Vistule et de marcher sur Dantzig; le troisième jour nous reçûmes contre-ordre avec injonction de revenir en toute hâte sur nos pas. Les Russes avaient attaqué le maréchal

Ney et faisaient un mouvement offensif sur toute la ligne de la Passarge qu'ils avaient forcée en poursuivant le troisième corps. Toute l'armée marcha à l'instant contre eux, et les força à rebrousser chemin. Pour nous joindre à ce mouvement, nous fîmes route jour et nuit, ne prenant qu'une ou deux heures de repos de temps à autre pour faire manger aux chevaux du seigle vert que nous coupions, et pour manger nous-mêmes un peu de pain. Quand nous arrivâmes sur la Passarge, toutes les colonnes étaient en mouvement pour la passer, l'infanterie sur des petits ponts sur chevalets, l'artillerie et la cavalerie à gué. Jamais spectacle aussi imposant n'avait frappé ma vue : le terrain, fortement ondulé, allait naturellement en s'abaissant du côté de la rivière, et les différentes colonnes, débouchant rapidement de tous les points, serpentaient, disparaissaient et reparaissaient en raison de l'inégalité du sol. Les ruines fumantes d'un gros village vers lequel nous nous dirigions se dessinaient à une demi-lieue. En arrivant à ce village, nos regards furent attristés par tout ce que la guerre peut présenter de plus horrible. Le maréchal Ney, en se retirant devant les Russes, avait déposé là ceux de ses blessés qu'il ne pouvait amener plus loin; les Russes, après avoir passé la Passarge, y avaient aussi déposé ceux des leurs qui se trouvaient à proximité, puis, lorsqu'à leur tour ils furent forcés à une retraite précipitée, ils mirent, selon leur habitude en pareille circonstance, le feu au village. Tous les blessés, au nombre de onze cents environ, furent brûlés, et nous traversâmes le village au milieu de leurs débris et d'une effroyable odeur de rôti. Des cris d'horreur et de vengeance s'élevaient dans les rangs, et, de là, le caractère de cruauté qui, de notre côté, ne fut qu'une représaille provoquée dès la première rencontre par les Russes. On massacrait les prisonniers; c'était une guerre d'extermination!

Le 9 juin 1807, les Russes essayèrent de tenir en avant de Gutstadt, mais ils furent bousculés. Leur point d'arrêt, d'après leurs calculs, devait être Heilsberg; ils avaient étudié le terrain, élevé de nombreuses et fortes redoutes, et se croyaient en mesure de nous faire éprouver un mémorable échec. La veille, à Gutstadt, aucun régiment de notre division n'avait donné; quelques boulets seulement étaient arrivés jusqu'à nous. C'est à partir de là que commença l'ère des privations auxquelles nous fûmes soumis. Nous trouvâmes les villages affreusement dévastés; les habitants morts dans leurs maisons ou en fuite : dans une de ces maisons, il y avait, à côté de cinq cadavres, un enfant d'une douzaine d'années qui respirait encore. Le colonel d'Avenay le prit, le fit soigner et sauver, puis le garda comme domestique, et lui légua une somme de quinze cents francs. Je le rencontrai à Paris, au Palais-Royal, bien des années après la mort de son maître; il faisait alors partie de la maison du duc de Reggio.

Nous arrivâmes sur le terrain de Heilsberg, le 10, vers dix heures du matin; l'affaire était engagée mais faiblement, et, de la hauteur où nous étions, nous dominions la position. Dans le fond, entre nous et ce que nous pouvions voir de l'armée russe, se trouvait un ravin profond, escarpé, et au fond duquel coulait un ruisseau. Ce ravin dont la direction était, en face de nous, parallèle à notre front, tournait brusquement à droite et se prolongeait sur notre flanc indéfiniment, laissant sur sa rive gauche une plaine large d'environ un kilomètre et bordée de l'autre côté par un coteau boisé. Cette plaine n'offrait pas à la vue un seul soldat, tandis que, en arrière du point où le ravin changeait de direction, vingt mille Russes étaient massés en colonnes avec de l'artillerie dans les intervalles et quelque cavalerie. A gauche de cette masse, nous faisant face, quoique un peu sur notre

droite, se dessinaient plusieurs lignes de cavalerie, soixante escadrons à peu près, dont plusieurs régiments de la garde impériale. En face de nous, de l'autre côté du ravin, un village occupé par l'ennemi, et en deçà du ravin un bataillon formé en ligne et qu'on avait laissé là probablement par oubli. Sur notre gauche, de l'autre côté du bois qui se trouvait sur la hauteur, on entendait un feu de tirailleurs, entremêlé de quelques coups de canon. Du point où nous apparaissions, de quelque côté qu'on tournât les regards, on ne voyait que notre division descendant au pas en colonne par peloton pour se rapprocher du ravin, dans la direction du village, et des lignes de cavalerie déjà citées. Nous étions seulement précédés de quelques tirailleurs bavarois qui ne tiraillaient pas. Si le bataillon russe qui se trouvait en deçà du ravin eût rétrogradé de deux cents pas, il aurait évité le sort qui lui était réservé, soit en s'adossant au ravin, soit encore mieux en le mettant entre lui et nous ; mais il fut chargé par les deux premiers escadrons de mon régiment et entièrement détruit. Je ne fis point partie de cette action, le troisième escadron, auquel j'appartenais, ayant été détaché quelques minutes avant pour se porter vers la gauche en raison de craintes qu'on avait de ce côté. Très-peu d'instants après nous rejoignîmes le gros du régiment présentant ainsi trois escadrons. Le 4e régiment, qui était à notre droite, avait la sienne à deux cents pas environ de la courbe formée par le ravin dont j'ai déjà parlé. Ce ravin longeait notre front à cent pas à peu près, et le terrain s'élevait de droite à gauche de façon que la gauche de la ligne dominait la droite d'une vingtaine de pas au moins. L'artillerie de notre division, composée de deux obusiers de six pouces et de quatre pièces de quatre, s'était mise en batterie un peu au delà en avant de notre gauche et tirait sans interruption sur l'artil-

lerie ennemie et sur la cavalerie qui se trouvait en arrière. Le feu ainsi dirigé était, pour l'ennemi qui le recevait, un feu oblique de droite à gauche. Celui que nous recevions de lui était de même pour nous. On était assez rapproché pour tirer à mitraille et malgré cela, pendant tout le temps que nous restâmes dans cette position, nos pertes ne furent pas considérables; une de nos pièces fut cependant démontée. Nos canonniers montraient bien plus d'adresse et nous voyions parfaitement leurs coups porter dans les rangs russes. On ne peut se faire une idée des vœux qui accompagnent chaque décharge dans de pareils moments, pour qu'elle fasse le plus de victimes possible; ce sentiment ne peut être compris que de ceux qui l'ont éprouvé; il est naturel, quoique inhumain, et tout en le ressentant, je me souvenais de M. de Moltke et je ne pouvais m'empêcher de penser que ceux qui tombaient sous nos yeux auraient peut-être été nos amis si nous les eussions connus.

Le 7e et le 8e de cuirassiers étaient derrière nous en seconde ligne; depuis que l'expérience m'a rendu moins novice en fait de choses de guerre, je me suis confirmé dans l'opinion que j'eus alors, qu'on nous avait fait prendre une position mauvaise et sans aucun but utile. Notre division, seule sur ce point, n'était appuyée par aucune troupe, et si on nous eût laissés un peu en arrière, les plis du terrain et son élévation plus grande auraient rendu le tir de l'ennemi moins juste encore, et nous auraient épargné la mitraille et les balles de l'infanterie, qui occupait le village situé en face de nous, de l'autre côté du ravin. Pour répondre à cette infanterie qu'on ne voyait pas du tout, on avait fait passer le ravin aux quelques chasseurs bavarois qui nous servaient d'éclaireurs. Ils s'étaient acquittés bravement de cette mission qui n'avait eu d'autre résultat que de leur faire tuer et blesser des hommes et des chevaux. Enfin un régiment

d'infanterie arriva, passa le ravin avec un calme parfait et, une fois sur l'autre bord, s'élança sur le village au pas de course, y pénétra par toutes les issues, même par celles qui ne pouvaient donner passage qu'à un seul homme, et bientôt nous n'entendîmes plus qu'un bruit confus de coups de fusils et de cris affreux, au milieu de nuages de fumée et des jets de flammes causées par l'incendie qui dévorait le village resté en notre pouvoir.

En ce moment, un autre spectacle s'offrit à notre vue vers la droite : le corps russe, qui s'y trouvait massé en plusieurs colonnes, se porta rapidement en avant, séparé de nous par l'intervalle que présentait le front de la cavalerie à l'artillerie. Celle de notre division répondait avec le désavantage que comportait l'infériorité du nombre de ses canons. Aucune troupe française ne se trouvait en présence de cette formidable colonne ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre en arrière de notre droite, aucun obstacle ne semblait devoir l'arrêter, et pour suivre ses progrès, il y avait déjà un bon moment que nous tournions avec inquiétude la tête en arrière, car elle nous avait de beaucoup débordé. A un demi-kilomètre de nous, et en face de cette colonne, il y avait un pli de terrain formant un petit vallon dont on n'apercevait pas le fond et qui ne devait être considéré que comme une ondulation dans la plaine. A peine les Russes eurent-ils atteint la crête de cette ondulation, que nous vîmes s'élever du fond un nuage de fumée accompagné d'une détonation immense qui continua sans interruption. C'était la fusillade la mieux nourrie accompagnée du bruit de deux batteries d'artillerie qui tiraient avec une rapidité et une précision dont nous pouvions constater les désastreux effets dans les rangs ennemis, car nous dominions à une petite distance le théâtre de la scène. La tête de cette colonne fut littéralement broyée. Nous fûmes témoins des efforts de ceux qui la suivaient

pour pénétrer dans le vallon d'où il semblait que mille tonnerres vomissaient la mort; mais ces efforts furent impuissants, et un mouvement rétrograde nous permit de voir les glorieux défenseurs du vallon qui, un contre dix, venaient d'arrêter une marche qui, sans cela, décidait du sort de la journée. Ils parurent alors sur le terrain qu'ils avaient couvert de morts, marchant avec calme sur une seule ligne mince, et suivant le mouvement des Russes, sans cesser de les accabler de leur feu auquel on répondait en désordre et avec une incertitude qui rendait cette riposte peu meurtrière. C'étaient les fusiliers et deux batteries de la garde impériale qui venaient ainsi de se couvrir de gloire. Le brave général Roussel, qui les commandait, fut tué dans cette action.

Ce spectacle avait électrisé notre division : les visages sur lesquels on avait pu voir la crainte causée par l'imminence du danger d'être tournés et pris à dos et en flanc par des forces supérieures reprirent une expression d'audace. En ce moment, le grand-duc de Berg (Murat) nous apparut; il arriva par le derrière de notre droite suivi de son état-major, passa au galop devant notre front, couché sur l'encolure de son cheval, et jeta au général Espagne, en passant très-rapidement devant lui, cette seule parole que j'entendis : « Chargez ! » Cet ordre donné, sans autre formule, de faire attaquer par quinze escadrons, non soutenus, soixante escadrons d'élite, me parut d'autant plus difficile à expliquer que, pour joindre l'ennemi, il fallait franchir un ravin quasi infranchissable, en défilant par deux ou par quatre, et se former sous le feu de l'enneni à deux cents pas de sa première ligne. En cas d'échec, nous n'avions aucun moyen de retraite possible, mais l'ordre était donné et il fallait l'exécuter. Le 4e de cuirassiers et nous fîmes peloton à droite, et marchâmes vers le point du ravin le plus rapproché de l'ennemi; notre batterie d'artillerie

légère descendit au galop et se posta tout près et à droite du point où nous allions exécuter notre périlleuse entreprise; elle ouvrit de suite un feu de mitraille des plus pressés pour répondre à celui qui avait redoublé à la vue de notre mouvement et pour arrêter autant que possible la première ligne ennemie qui venait au pas à notre rencontre. Dès que le 4e cuirassiers eut formé ses premiers escadrons, il se précipita sur cette ligne qui le débordait par sa droite et la repoussa; mais bientôt il revint en désordre, repoussé à son tour par cette première ligne, qui s'était ralliée et par la seconde qui la soutenait. L'artillerie avait, des deux côtés, cessé de tirer et on n'entendait plus que les horribles cris que poussent les Russes en semblable occurrence, cris auxquels, malgré nos recommandations, se mêlaient aussi ceux de nos hommes. Nous nous lançâmes au secours du 4e qui, arrivé au bord du ravin, se rallia promptement. Un incident qui venait d'avoir lieu au moment où nos deux premiers escadrons avaient passé et où, à la tête du troisième, je sortais du ravin, nous servit, je crois. Le toit d'un des bâtiments incendiés du village dont j'ai déjà parlé et qui se trouvait tout près du point où nous passions s'écroula, et il en résulta un nuage si épais de cendres et de fumée chassées sur nous par le vent, que nous en fûmes couverts, enveloppés, et que la ligne ennemie sur laquelle nous marchions en fut probablement aveuglée. Je ne m'expliquerais pas sans cela comment elle ne chercha pas, dans ce premier moment, à nous accabler de sa supériorité numérique, et à nous précipiter dans le ravin qu'il nous aurait été impossible de repasser. En général, dans cette journée, les troupes russes que nous eûmes à combattre ne montrèrent pas une résolution à la hauteur de leur réputation; l'échec qu'elles avaient subi la veille à Gutstadt n'avait pas assez d'importance pour les

démoraliser, même momentanément; d'ailleurs la plupart de celles qui étaient là n'avaient pas figuré dans cette action. Ce qui va suivre viendra à l'appui de cette assertion.

En sortant du nuage de fumée dont je viens de parler, et au moment où je venais de faire former le peloton que je commandais et qui était le premier du 3e escadron, j'aperçus à cinquante pas sur ma gauche la tête d'une colonne de dragons russes qui s'avançait au pas sur notre flanc, vers le point où nous avions passé le ravin et d'où le dernier des trois pelotons qui me suivaient était à peine sorti. Il me parut évident que si je continuais à suivre le mouvement des deux escadrons qui me précédaient nous allions être tournés, pris en queue, dans la plus désastreuse position où de la cavalerie puisse se trouver, et sans en attendre l'ordre, je tournai brusquement à gauche, bien résolu à me faire tuer avant que l'ennemi pût exécuter son dessein. Contre mon attente, en me voyant marcher à sa rencontre, il s'arrêta et commença un feu de carabine qui n'atteignit personne. En mesurant la profondeur de cette colonne, la pensée de la forcer à la retraite par une charge à fond me sembla une absurdité; elle était resserrée entre les ruines fumantes du village et un petit marécage comme il y en a dans toutes les plaines de la Prusse orientale. Ces marécages, dont quelques-uns n'ont pas trente pas de diamètre, présentent l'aspect d'un gazon fin et n'offrent aucun danger pour un piéton qui peut le traverser en toute assurance et sans même y trouver la moindre humidité; mais un cheval s'y enfonce de façon à ne pouvoir en être retiré qu'avec des cordes, et une perche, quelque longue qu'elle soit, n'en trouve pas le fond. Je m'arrêtai donc ainsi qu'on m'en avait donné l'exemple, et cela avec d'autant plus de raison que les trois derniers pelotons de mon escadron ne m'avaient

pas suivi et étaient allés rejoindre le gros du régiment qui avait sa gauche appuyée au petit marécage que j'avais à ma droite et, à la sienne, le 4e de cuirassiers. Il y eut alors un temps d'arrêt qui ne pouvait pas plus s'expliquer qu'une foule d'incidents qui arrivent à la guerre et viennent dérouter ou servir les combinaisons les plus diverses. Cinquante pas nous séparaient à peine des Russes qui nous étaient dix fois supérieurs en nombre; car, par un motif que je n'ai pas cherché à approfondir, les 7e et 8e de cuirassiers étaient restés de l'autre côté du ravin d'où notre artillerie tirait sur la gauche de l'ennemi qui nous débordait de beaucoup. Dans cette position si critique pour nous, il n'avait qu'un effort à faire pour nous anéantir; mais il ne le fit pas, et pendant un temps dont il me serait difficile d'apprécier la durée, il se contenta de nous envoyer des coups de carabine fort incertains et une foule de cris et d'injures dont quelques-unes en très-bon français, le tout accompagné de gestes menaçants. Cette situation ne pouvait se prolonger; une sorte de flottement s'étant fait apercevoir dans les rangs qui nous étaient opposés, nous en profitâmes pour charger et nous eûmes dans le moment un avantage marqué. Il ne fut pas de longue durée et nous fûmes ramenés jusqu'au bord du ravin. L'impossibilité de le repasser était plus efficace pour rallier nos cuirassiers que tous les efforts que nous aurions pu faire pour cela; ils se retournèrent en désespérés et nous vîmes encore fuir l'ennemi qui, quelques minutes avant, nous poursuivait. Cette fois nous gagnâmes plus de terrain parce que l'ordre avait probablement été donné aux Russes de ne pas conserver plus longtemps la position qu'ils défendaient. Leurs seconde et troisième lignes, au lieu de soutenir la première, avaient donc exécuté un mouvement rétrograde pendant que la première nous poursuivait, de façon que celle-ci ne trouva leur appui que beaucoup plus loin

qu'elle ne devait y compter. Cette première ligne, poursuivie chaudement et avec de nombreuses pertes, disparut par les intervalles des autres pour aller se rallier derrière elles, et nous nous trouvâmes, dans le désordre où nous avait nécessairement mis cette poursuite, en présence de troupes fraîches bien alignées et qui, dès qu'elles furent démasquées, ne manquèrent pas de s'avancer à notre rencontre. Là encore elles ne montrèrent pas la décision qu'on aurait dû en attendre : nous pûmes nous rallier, revenir à la charge avec succès, et enfin parvenir, après une suite de revers et de succès qui employèrent une partie de la journée, à rester maîtres du terrain sur lequel nous avions combattu; mais, après l'avant-dernière de nos charges, nous trouvant sous la fusillade, à très-petite portée de la colonne repoussée par les fusiliers de la garde, à cent pas d'une ligne de cavalerie toute fraîche, nos deux régiments démoralisés par les pertes que nous avions faites firent demi-tour sans commandement et se sauvèrent à toutes jambes. Les officiers furent bien obligés de suivre ce mouvement. Je me retournai alors, me sentant poursuivi par un dragon qui me serrait de très-près, et j'aperçus le colonel d'Avenay seul, à pied, déjà dépassé par plusieurs cavaliers ennemis, et à dix pas de la masse qui marchait à notre poursuite. Je le crus perdu; je me jetai en désespéré sur le dragon qui s'était attaché à moi, et qui, ne m'ayant pas atteint, retournait dans la direction du colonel. Il tomba au premier coup que je lui portai, mais quand je tournai mes regards vers le point qui m'intéressait à un si haut degré, j'étais dépassé, entouré, bousculé et mon cheval entraîné par ceux des Russes. Le colonel avait disparu dans ce tourbillon et je pensai bien qu'il allait m'en arriver autant, puisque j'étais dans les rangs ennemis, pressé par eux comme si j'avais été un des leurs, et galopant du même côté. Pendant le peu

de temps que je restai dans cette position, aucun coup ne me fut porté, et je remarquai sur les figures de ceux qui me touchaient une préoccupation plutôt pleine d'effroi que d'animation hostile. Grâce à la vigueur et à la vitesse de mon cheval, je sortis bientôt du gros dans lequel j'étais, et je tâchai, en obliquant à gauche, de quitter la direction générale qui obliquait à droite; mais à peine eus-je trouvé un peu de liberté que je devins l'objet de la poursuite de plusieurs cavaliers, poursuite qui me fit passer un moment très-désagréable, car à trois cents pas en face de moi, et sans qu'il y eût moyen de me diriger d'un autre côté, s'élevait un obstacle dont je ne pouvais, au premier abord, apprécier la hauteur : c'était une de ces limites de propriété comme il s'en trouvait plusieurs dans la plaine où nous étions et dont j'ai fait ailleurs la description. Celle-là, formée comme les autres par deux planches horizontales, avait à peu près trois pieds et demi de haut; mais, depuis plusieurs heures, mon cheval avait été presque toujours au galôp dans un terrain coupé de sillons, et je devais craindre que l'effort que j'allais lui demander ne dépassât ses forces. Il n'en fut pas ainsi : arrivé au moment critique, je l'enlevai avec toute la puissance que donne l'instinct de la conservation, et, d'une seconde à l'autre, nous arrivâmes de l'autre côté, à l'abri de tout danger, car ce qui se passait de cet autre côté était pour moi une garantie que je n'y serais pas poursuivi. En effet, des colonnes d'infanterie et de cavalerie s'avançaient pour nous soutenir. La grosse masse russe dont nous avions essuyé le feu pendant son mouvement de retraite continuait son mouvement et paraissait déjà loin. La cavalerie qui nous poursuivait s'était arrêtée à peu près à la hauteur de l'obstacle que j'avais eu à franchir et qui ne se prolongeait pas jusqu'au point où s'étaient écoulés les fuyards de mon régiment et du

4e de cuirassiers. On sonnait le ralliement de tous les côtés, et nos hommes, éparpillés dans la plaine, ne tournaient plus le dos à l'ennemi. Je parvins seul à former la valeur d'un escadron composé d'hommes des deux régiments, et je les ramenai aussi vite que possible vers le lieu où je pensai qu'ils pouvaient être utiles.

La cavalerie russe ayant reçu l'ordre de ne pas prolonger la lutte, nous nous mîmes à sa poursuite, renforcés par les cuirassiers Saxons et le 20e de chasseurs, mon premier régiment. Nous arrivâmes ainsi jusque sous les redoutes d'Heilsberg construites depuis longtemps par les Russes qui, comme je l'ai dit déjà, avaient choisi ce terrain et pensaient qu'il serait le théâtre de la lutte définitive entre les deux armées. Nous fûmes accueillis là par le plus épouvantable feu d'artillerie et de mousqueterie qui fût jamais. Les cuirassiers saxons, belle troupe composée de vieux soldats, qui étaient arrivés pour nous soutenir, n'y tinrent pas; la plupart lâchèrent pied; je vis de jeunes officiers, des enfants de seize ans, faire tous leurs efforts pour les rallier, et n'y parvenant pas, revenir de leur personne au lieu du danger. Notre infanterie, arrivée tard sur le champ de bataille, l'abandonna aussi. La plaine était couverte de monde qui s'en allait en désordre. Très-heureusement la nuit arriva, car si on eût de nouveau lancé la cavalerie qui s'était retirée par les intervalles qui séparaient les redoutes, elle aurait fait une immense curée sans éprouver de résistance.

Nous restâmes fort inutilement là jusqu'à la nuit close; nous nous retirâmes alors et repassâmes le fameux ravin pour établir notre bivouac au lieu même où nous étions avant de le passer. On fit l'appel : le matin le régiment avait vingt-deux officiers présents; trois venaient d'être tués et quatorze étaient plus ou moins grièvement blessés. Au nombre de ces derniers se trouvait le colonel

d'Avenay que j'avais cru mort ou prisonnier. Un hasard providentiel et le dévoûment du lieutenant Marulaz l'avaient tiré de la cruelle position dans laquelle je l'avais vu. Marulaz, au milieu de la mêlée, avait pu mettre pied à terre et le forcer, en l'aidant, à monter son cheval qui l'avait ramené sans autres blessures que deux coups de sabre sur le bras gauche, reçus avant. Quant à Marulaz, après cette belle action, il s'était jeté sur un des petits marécages dont j'ai déjà parlé, et y était resté jusqu'à la retraite des Russes qui avait eu lieu quelques instants après. Nous le retrouvâmes sain et sauf, et, pendant le reste de la journée, il fut épargné de sorte qu'il faisait partie des cinq officiers qui, seuls, n'avaient pas été atteints.

En somme, cette affaire dont les résultats ne furent d'abord appréciables pour nous que par les pertes énormes que nous avions faites nous valut d'être glorieusement cités dans le bulletin qui en rendit compte, et force décorations dont j'eus ma part. Exténué de fatigue et tout mouillé par une pluie fine qui tombait depuis plusieurs heures, j'allai me coucher près du colonel auquel les cuirassiers avaient fait un abri en branches de sapins. Il m'avait vu revenir vers lui au moment de notre retraite et m'avait cru tué. Il me remercia chaudement en m'attribuant une bien plus grande part que je ne le méritais dans la circonstance qui l'avait sauvé. J'étais près de lui depuis une demi-heure à peine quand on vint me chercher de la part du général de brigade Renauld qui commandait notre division, le général de division Espagne et le général Foulers, le plus ancien des deux généraux de brigade, ayant été blessés. Le général Renauld, devant recevoir des ordres du grand-duc de Berg et ne sachant pas où il était, me chargea d'aller à sa recherche et de prendre ces ordres.

Nos chevaux de main n'étaient point arrivés; il me

fallut monter de nouveau celui qui m'avait servi toute la journée et qui eut à peine le temps de manger un peu d'avoine. J'eus à parcourir, sans indication aucune, tout le champ de bataille couvert de morts et de blessés, ces derniers poussant des gémissements et des plaintes et sollicitant des secours que personne ne leur portait. J'étais suivi de deux cuirassiers et, à nous trois, nous ne pouvions rendre à ces malheureux les services qu'ils réclamaient d'une façon déchirante; presque tous demandaient de l'eau! Sur la lisière d'un bois où j'entrai, les cadavres étaient tellement amoncelés que nos chevaux refusèrent de passer et nous fûmes obligés de mettre pied à terre pour chercher un passage où il y en eût moins. Je trouvai dans ce bois une brigade d'infanterie commandée par un général que je ne connaissais pas. Comme on était là à très-petite portée des redoutes ennemies, on observait le plus grand silence, et on avait défendu d'allumer les feux. J'eus beau questionner, je ne pus obtenir aucun renseignement sur le grand-duc de Berg. Après avoir marché assez longtemps dans le bois, j'en sortis, et me trouvai en présence de la première division de grosse cavalerie commandée par le général Nansouty lequel m'interpella le premier pour me demander si je savais où pouvait se trouver le grand-duc de Berg? Le général de France, commandant la brigade des carabiniers, et le prince Borghèse qui en commandait le 1er régiment, étaient présents et me connaissaient; je causai un quart d'heure avec eux pour leur apprendre ce que je savais de l'affaire qui venait d'avoir lieu et le rôle que notre division y avait joué. Ils me dirent que, arrivant à l'heure même sur le terrain, ils n'avaient pu prendre part à l'action, et M. Thiers dans sa relation de la bataille de Friedland, qui eut lieu quatre jours plus tard, y fait figurer cette première division, affaiblie, dit-il, par les pertes consi-

dérables qu'elle avait faites à la journée de Heilsberg.

Je rentrai à notre bivouac exténué de fatigue et de faim, et ayant eu grand'peine à retrouver mon chemin à travers les bois et la nuit. Pendant mon absence un officier de l'état-major de Murat avait apporté l'ordre de rester où nous étions. Les bagages n'étant point arrivés, nous n'avions ni pain ni aucun autre moyen de subsistance. Je pris un peu de thé fait dans une partie de boîte à mitraille. Le sol était couvert des débris de ces boîtes, de boulets et de biscayens. La journée se passa à enterrer nos morts et à mettre, autant que possible, de l'ordre parmi les survivants. Nous en formâmes deux petits escadrons : Marulaz eut le commandement du premier et moi celui du second. Le colonel et nos autres blessés furent transportés sur les derrières, et le régiment se trouva sous les ordres du chef d'escadron Chalus. Le lendemain, vers cinq heures du matin, les voitures arrivèrent, et nous eûmes du pain, mais en très-petite quantité ; le général Renauld me donna une demi-bouteille de bière que je partageai avec Marulaz ; depuis la veille nous avions vécu avec de l'herbe que nous arrachions et que nous mangions.

A dix heures, l'Empereur passa au milieu de nous et fut salué par des acclamations auxquelles il ne semblait faire aucune attention. Il avait l'air sombre et mécontent. Nous sûmes plus tard qu'il n'avait pas eu l'intention d'attaquer les Russes aussi sérieusement qu'on l'avait fait, et que, surtout, il ne voulait pas compromettre sa cavalerie. Le grand-duc de Berg, gourmandé à ce sujet, suivait l'Empereur dans une attitude assez penaude.

Nous passâmes encore la nuit sur le champ de bataille couchés pêle-mêle avec les morts, puis nous nous mîmes en marche le lendemain matin après avoir reçu une ration de pain.

CHAPITRE IV

Souffrances de l'armée. — Marche sur Tilsit. — Passage du Prégel. — Paix de Tilsit. — Description du pays ravagé. — Le colonel d'Avenay nommé général. — Maladie. — Les colonels du 18e et 19e de dragons. — Le baron de Collas et sa maison. — Le château de Rohnstok. — Le comte et la comtesse Hochberg. — La baronne de Richthoffen, princesse de Holstein, et ses enfants. — Départ de la Silésie et marche sur l'Espagne. — Revue passée à Cassel par l'Empereur. — Grade de capitaine donné par l'Empereur. — Le prince de Neufchâtel. — Saint-Victor. — L'Empereur à Ruffec et le colonel *Mauvaise tête*. — Eugène d'Hautefeuille.

Nous formions un assez gros corps de cavalerie sous les ordres de Murat, et nous avions avec nous deux autres corps d'armée dont l'un était celui du maréchal Davoust. Nous nous dirigeâmes ainsi sur Kœnigsberg tandis que la partie la plus considérable de l'armée, sous les ordres de l'Empereur, marchait sur Friedland. Le lendemain, 14 juin, nous arrivâmes sous Kœnigsberg, ville non fortifiée, mais dont les abords étaient couverts par quelques ouvrages de campagne, et par un corps composé de Russes et de Prussiens. Une canonnade assez vive s'engagea, et pendant que nous regardions avec un vif intérêt notre infanterie enlever les ouvrages et pénétrer dans le faubourg, une autre canonnade commença sur nos derrières à très-petite distance, et nous vîmes accourir de ce côté des officiers d'ordonnance qui cherchaient les maréchaux et le prince Murat pour les prévenir qu'un corps ennemi, dont on ne pouvait encore

apprécier la force, venait par la route qui longe le Frische-Haff et se dirigeait sur Kœnigsberg. Notre division et deux divisions de dragons exécutèrent alors un changement de front en arrière au galop avec une précision et un ensemble vraiment admirables et se portèrent rapidement, appuyés de deux batteries d'artillerie, au-devant de ce nouvel ennemi.

Il n'y eut point de choc : la reconnaissance qui nous avait fait donner avis de la rencontre qu'elle avait faite se retira lentement sans être chaudement poursuivie; le corps qui la suivait, et qui était composé de cinq mille Prussiens, presque tout infanterie et une dizaine de pièces, envoya un parlementaire dès que nous fûmes en vue, et se rendit prisonnier. Cette journée, fort intéressante, se termina par un incident honteux dont je veux rendre compte pour dire exactement et toujours la vérité, même quand elle n'était pas à notre avantage. Vers le soir, nous fûmes dirigés sur la droite pour remonter le cours du Prégel, mais à une assez grande distance de lui et sur les plateaux; à une demi-lieue du terrain qui avait été notre champ de bataille, le chemin que nous suivions entrait dans une forêt. Le 4e de cuirassiers, qui formait la tête de la colonne, s'y engagea, suivi par le 1er escadron de mon régiment qui y était à peine entré quand, tout à coup, il s'éleva dans le bois une clameur affreuse, à travers laquelle on distinguait les cris : « En retraite! En retraite! » et à l'instant, dans le plus épouvantable désordre, s'élançaient en revenant sur leurs pas les cuirassiers du 4e, l'état-major qui était en tête et notre premier escadron bouleversé par eux, et fuyant lui-même. M'attendant à les voir suivis par une légion de Russes, je fis promptement former mon escadron pour amortir au moins le premier choc et permettre aux fuyards de se rallier. Les 7e et 8e de cuirassiers se formèrent aussi au galop, et nous

attendîmes! Il ne vint rien. C'était une panique! L'avant-garde avait eu peur et, en se rejetant sur la tête de colonne, lui avait communiqué son épouvante. Le désordre un peu réparé, on interrogea cette avant-garde qui soutint qu'elle avait vu l'ennemi, et que la forêt était pleine d'infanterie et de Cosaques. On allait envoyer prévenir les maréchaux lorsqu'on vit quatre ou cinq voitures sortir paisiblement du bois; c'étaient nos cantiniers qui venaient de traverser entièrement le bois, dans lequel ils n'avaient fait aucune mauvaise rencontre. Force fut alors de convenir de la ridicule erreur.

Nous reprîmes notre route pour bivouaquer dans quelques fermes éparses au milieu des clairières de la forêt qui ne nous présentèrent aucunes ressources. Nous eûmes à souffrir de la faim et de la soif, car l'eau était saumâtre. Il n'y avait presque pas de nuit à cette époque de l'année, et vers trois heures du matin, en sortant d'une grange où j'avais pu dormir un peu, je me trouvai en présence du grand-duc de Berg qui était à cheval, couché sur l'encolure, et absolument seul. Il me demanda si j'avais un trompette sous la main, et sur ma réponse affirmative, il me donna l'ordre de faire sonner à cheval; cette sonnerie fut à l'instant répétée de tous côtés, et une demi-heure après nous étions en marche. Nous côtoyâmes le Prégel sur les plateaux de la rive gauche et je rencontrai là un de mes amis de Normandie, Le Termellier, qui commandait un petit poste d'observation du 20e de chasseurs, mon premier régiment. Il me donna un pain provenant d'un bateau qu'on venait de prendre sur la rivière qu'il remontait avec l'espoir de remettre sa cargaison de pain aux Russes qui étaient sur l'autre rive. Nous eûmes pendant cette marche la première nouvelle de la bataille de Friedland qui s'était livrée la veille, mais sans autres détails que ce qui concernait la retraite des Russes. Nous passâmes le

Prégel au-dessous de Wehlau : le gué était étroit et une colonne d'artillerie se trouvait engagée et arrêtée au milieu; la rive opposée étant escarpée, on avait taillé une rampe dans cet escarpement, les terres s'en étaient détrempées, et un caisson embourbé arrêtait la marche du convoi. On nous avait fort recommandé de longer de près les voitures au-dessous desquelles nous passions, mais mon cheval ayant senti entre ses jambes les traits lâches d'un cheval de volée, se jeta brusquement à gauche et perdit pied. J'eus de l'eau jusqu'au cou, ce qui ne serait pas d'un grand intérêt, si je ne m'étais promis de faire entrer dans ce récit tout ce qui, matériellement et moralement, peut donner une juste idée de ce qu'est une carrière militaire. Mon cheval atteignit l'autre rive à la nage, et j'attendis là l'arrivée des chevaux de main, espérant pouvoir changer; mais un autre mécompte m'était réservé : en dépassant un convoi d'artillerie dans un chemin creux et étroit, le cheval monté par mon domestique s'était abattu; celui qu'il tenait en main, et sur lequel était mon porte-manteau, lui avait échappé et il lui avait été impossible de le reprendre; je n'en entendis plus parler. A cette époque les officiers n'avaient pas de porte-manteau sur le cheval qu'ils montaient, de sorte que je me trouvai sans autre chose que ce que j'avais sur le corps et qui était tout mouillé. Ce fut dans cet équipage que je bivouaquai dans un pré sur le bord du Prégel, lequel pré était couvert à une hauteur de dix pieds d'une vapeur tellement épaisse, qu'il était impossible d'apercevoir le moindre des objets qu'elle recouvrait. Comme nous étions toujours sans vivres, on pensa d'abord à abattre quelques chevaux blessés; mais la nuit arrivait si tard et le jour si tôt qu'on n'aurait pas eu le temps de les dépecer et de les faire cuire.

Nous suivîmes les Russes pied à pied jusqu'à Tilsit

sans éprouver, sur aucun point, de résistance sérieuse. Une fois seulement, vers le soir, ils parurent vouloir tenir, et, chose qui nous surprit, le grand-duc de Berg, qui était là, ne fut pas entreprenant comme doit l'être un chef d'avant-garde sur l'arrière-garde d'une armée qui se retire. A l'approche de la nuit, et sans y être forcé, il nous fit rétrograder de deux lieues pour prendre position dans un gros village situé sur un mamelon entouré de plusieurs cours d'eau. On trouva là des cochons qu'on tua, mais nous n'avions ni pain ni pommes de terre, et le lard chaud sans accompagnement produisit un très-mauvais effet sur des estomacs privés d'aliments depuis longtemps.

Nous arrivâmes enfin devant Tilsit qui offrait un spectacle dont je veux essayer de rendre compte. La vallée du Niémen est dominée du côté par lequel nous arrivions par un plateau assez élevé. Tilsit se trouvait à une demi-lieue du point où nous l'aperçûmes pour la première fois, et où on nous fit former en bataille. Pour se retirer vers ce point, l'armée russe avait dû exécuter des mouvements convergents qui avaient été naturellement imités par les différentes colonnes attachées à sa poursuite. Elle était déjà sur la rive opposée du fleuve qui, en cet endroit, est fort large; on la voyait parfaitement, partie occupant les positions qui lui étaient assignées, partie en marche pour aller prendre les siennes. En avant de Tilsit, de notre côté, et tout contre la ville, un corps de cavalerie composé de Cosaques et destiné à la couvrir attendait que ce qui se trouvait encore en ville eût passé le pont en bois auquel on avait déjà mis le feu et sur lequel se pressaient en courant les derniers fantassins. Cette cavalerie, restée en arrière, paraissait devoir être sacrifiée, et n'avait d'autre ressource que de passer le fleuve à la nage, exercice auquel les Cosaques sont en général fort habitués. Tout ce qui nous restait de

cavalerie se trouvait à peu près là, réuni en masse sur le plateau. L'Empereur y était aussi avec son état-major, les chasseurs à cheval et les grenadiers à cheval de la garde, plus les gendarmes d'ordonnance, corps provisoire composé de jeunes gens de famille montés et équipés à leurs frais.

Notre division, qui se trouvait à droite, reçut l'ordre de marcher sur la cavalerie ennemie restée devant Tilsit. Nous commençâmes le mouvement au pas et sur deux lignes peu étendues, vu les pertes que nous avions éprouvées les jours précédents, particulièrement à la journée de Heilsberg. Il y avait quelque chose de solennel dans le mouvement que nous exécutions. C'était le dernier coup que nous allions porter, car l'armée russe tout à fait désorganisée par des défaites successives, ayant perdu presque toute son artillerie, ne pouvait plus tenir campagne, et il ne restait pas dix mille hommes aux Prussiens. Ce dernier coup allait être porté sous les yeux de l'Empereur qui dominait la position et sous ceux de toute la cavalerie de l'armée, placée de manière à ne rien perdre du spectacle que nous allions donner. Tout cela était compris par nous; on voyait sur la figure de nos cuirassiers une expression d'orgueil, et malgré l'état de faiblesse dans lequel nous étions tous, nul ne doutait du succès, chacun retrouvant une surexcitation morale qui suppléait et au delà à la force physique. Nous avancions en silence, et nous avions parcouru à peu près le quart du terrain qui nous séparait des Russes, lorsqu'un officier, sorti de leurs rangs, passa rapidement vers notre gauche, accompagné d'un trompette, et élevant l'une de ses mains pour faire voir qu'il tenait un papier. Il se dirigea vers le point où se trouvait l'Empereur, point reconnaissable par son aspect brillant, et quelques minutes après un officier d'ordonnance de l'Empereur arriva à nous, à toute bride, nous apportant

l'ordre de nous arrêter. C'était la paix, *la paix de Tilsit* que l'empereur de Russie et le roi de Prusse faisaient proposer!

Une heure après, tout ce qu'il y avait là de troupes prenait des directions différentes pour se rendre dans chaque cantonnement désigné. Depuis le matin nous étions entrés dans une zone en arrière de celle occupée par les armées russes et prussiennes. C'était un pays neuf, abondant en ressources, mais humide et malsain. J'étais déjà dévoré par la fièvre et par une soif ardente qui n'avait jusque-là trouvé que de mauvaise eau pour aliment. Le repos dans lequel nous tombâmes, loin de m'être favorable, augmenta mon mal; toute espèce de nourriture me causait un dégoût insurmontable et aucun secours, aucun médicament n'était à notre portée. Tout mon régiment, ainsi que deux compagnies d'infanterie, était logé dans la même ferme, ferme immense à la vérité, mais nous couchions tous sur la paille sans pouvoir nous déshabiller. Nous restâmes là huit jours pendant lesquels je devins d'une maigreur affreuse; je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes, et la paix fut conclue, sans qu'il me fût possible d'aller une seule fois jouir du spectacle que présentait Tilsit avec sa réunion de souverains, et le mélange des uniformes russes, prussiens et français. Après la signature de ce fameux traité qui marqua l'apogée de la puissance de Napoléon, toute l'armée rétrograda et nous entrâmes dans la terre de désolation que nous avions quittée quelques semaines avant. Jamais les horreurs de la guerre ne s'étaient présentées sous un aspect plus hideux! Partout des villages entiers dépeuplés par la mort, les cadavres en putréfaction gisant dans les maisons, dans les rues, dans les jardins et les cours! Il y en avait neuf autour de la maison que j'habitai dans le premier cantonnement où nous nous arrêtâmes. Impossible de se soustraire à l'horrible

odeur qu'ils exhalaient; impossible de songer à les enterrer puisque cette odeur eût asphyxié ceux qui auraient tenté de les remuer.

Mon mal augmentait; j'avais une inflammation d'entrailles qui ne me laissait pas un moment de repos; notre chirurgien-major était un âne, et tout ce qu'il essayait de me donner produisait un effet contraire à celui qu'il attendait. Sur ces entrefaites le colonel d'Avenay fut nommé général de brigade et me demanda pour aide de camp. A cette époque, il n'y avait point de corps d'état-major, et les services qui lui ont été affectés depuis sa formation étaient faits par des officiers pris dans les régiments. Il arrivait donc toujours que le colonel nommé général choisissait, dans celui qu'il venait de commander, le lieutenant ou le capitaine qu'il croyait propre à ce service, avec l'assentiment de celui-ci bien entendu. Pour ce qui me concernait, il y avait longtemps que, dans l'éventualité de ce qui arrivait, la chose avait été convenue entre nous. Nous partîmes pour Kœnigsberg où était établi le quartier général impérial. Le général d'Avenay s'était toujours fait suivre d'un cabriolet de voyage qui nous transporta. Nous trouvâmes sur notre route, dans plusieurs endroits, des blessés installés par groupes au milieu des champs; ils étaient là depuis plus d'un mois sans pansements et sans autre moyen de subsistance que ce que la charité de quelques paysans pouvait leur fournir irrégulièrement. Aucune troupe française ne se trouvait dans ces cantons trop ruinés pour offrir les ressources nécessaires. Il fut constaté par une commission prussienne, dont le duc de Holstein était président, que la rive droite de la Passarge, occupée par les Russes pendant les quatre mois qui s'étaient écoulés depuis la bataille d'Eylau jusqu'à la reprise des hostilités, offrait l'aspect d'une dévastation bien plus grande que celle qui existait sur la rive

gauche occupée par nous. Les Russes sont des alliés qui ne ménagent pas leurs amis.

A Kœnigsberg nous fûmes logés chez un riche banquier juif. Nos appartements étaient propres et nous avions du linge blanc! Nous restâmes là quinze jours pour nous faire faire nos nouveaux uniformes et acheter ce dont nous pouvions avoir besoin, puis le général reçut l'ordre d'aller remettre son régiment à son successeur qui était le baron d'Haugeranville. Nous nous rendîmes à Elbing d'abord, en suivant la route par laquelle j'avais été ramené aux avant-postes français après mon échange. Je ne m'étais pas rétabli à Kœnigsberg; la fièvre redevint plus forte, et le général fut obligé de me laisser dans un château qui avait fait partie des cantonnements que nous avions longtemps occupés avant de marcher sur les Russes. Ce château était habité par une vieille dame et une jeune demoiselle de compagnie. Elles me reçurent avec empressement et firent tous leurs efforts pour me secourir. J'avais l'air mourant. Deux jours après mon installation dans ce château, notre chirurgien-major y arriva, envoyé pour me soigner. Il commença par m'administrer un breuvage qui me donna de telles convulsions qu'il crut que j'allais expirer; il le dit à mes hôtesses et je l'entendis. Après m'être débattu pendant un temps qui me parut fort long, les douleurs se calmèrent; mais à partir de ce moment il fut impossible de me faire prendre la moindre chose; une cuillerée d'eau sucrée, ou n'importe quel liquide, provoquait des vomissements et des convulsions. On me transporta à Marienwerder et je fus remis aux soins d'un chirurgien du 4e de cuirassiers, nommé Fouillette; et Jouette, l'ordonnance que j'avais étant sous-lieutenant, ayant demandé à venir me soigner, on me l'envoya. Ces deux hommes me sauvèrent, le premier en attaquant le mal comme il devait l'être, et le second en me veillant

nuit et jour avec la sollicitude d'une mère. Enfin j'arrivai à la convalescence, et quand je pus manger, le lieutenant général Espagne, qui commandait la division à laquelle j'avais appartenu, m'envoya chaque jour des mets faits selon les prescriptions de mon docteur, et ce régime suivi pendant un temps assez long me rétablit.

Le général d'Avenay avait reçu l'ordre d'aller prendre le commandement de la 2e brigade de la 4e division de dragons, commandée par le général La Houssaye; mais il attendit pour se rendre à son nouveau poste que je fusse en état de voyager. Nous arrivâmes au château de Furstenberg où se trouvait l'état-major du 19e régiment de dragons qui, avec le 18e, formait notre brigade; nous nous y établîmes aussi. Ce château du moyen âge dominait un joli lac; le propriétaire, célibataire de quarante ans à peu près, paraissait être un excellent homme et avait des manières distinguées. Le colonel du 19e de dragons le faisait enrager du matin au soir pour le plaisir de faire le despote, le vainqueur. Ce colonel, superbe et d'un aspect martial, ne justifiait pas cet aspect en présence de l'ennemi; nonobstant il est mort lieutenant général, mais laissant la plus triste réputation; homme sans éducation, il avait, il faut lui rendre cette justice, le talent de tenir parfaitement son régiment qui était remarquablement bien composé. L'autre régiment de notre brigade, le 18e de dragons, fort beau aussi, était commandé par le colonel Lafitte, connu pour avoir toutes les qualités qui manquaient à son collègue. D'une bravoure à toute épreuve, il était modeste et bon; il me témoigna de l'affection dès que nous eûmes fait connaissance un peu intimement. Il est mort assez jeune maréchal de camp.

Nous restâmes peu de temps à Furstenberg; ce fut là que je retrouvai le meunier manchot qui m'avait si mal reçu quand j'étais prisonnier. Je m'informai de sa fille,

non à lui, mais à des gens du château, et je sus qu'elle n'était plus au moulin. En quittant Furstenberg nous prîmes nos cantonnements près de Soldau. Le pays avait souffert; mais comme nous nous trouvions sur la rive gauche de la Passarge, et par conséquent en dehors de la ligne occupée par les Russes avant la reprise des hostilités, il n'y avait point eu de dévastation. Nous étions logés dans un château appartenant au baron de Collas qui s'y trouvait avec sa femme, son fils et ses deux filles. Le fils, officier de dragons, avait été fait prisonnier au début de la campagne, et renvoyé sur parole. Cette famille était vraiment très-originale, et nous nous amusions beaucoup dans cet intérieur d'un type exceptionnel. Chaque soir, chacun portait son lit dans le jardin pour avoir moins chaud, et on s'installait à très-petite distance les uns des autres. Le général d'Avenay ayant imaginé de donner un bal, Mlle Sophie de Collas vint lui confier qu'elle n'avait pas de robe assez élégante pour assister à cette fête, et le général s'empressa de lui en offrir une qu'elle accepta avec reconnaissance. Je me permis alors de lui faire cadeau d'une paire de souliers de satin blanc brodés en perles, et d'une brosse à dents, en lui expliquant l'usage qu'elle devait faire de ce dernier objet. Le château du baron de Collas était vaste, moderne, et bâti à la française. Avant d'y arriver nous avions séjourné pendant quelques semaines dans un autre château à Ludwigdorff, au milieu d'une famille charmante composée de la mère, de trois filles et d'une institutrice parlant parfaitement français.

Vers le mois de novembre nous reçûmes l'ordre de repasser la Vistule : nous rêvions la France et nous croyions y rentrer; mais la veille du jour où nous devions passer le fleuve, après nous en être rapprochés par plusieurs journées de marche, nous reçûmes l'ordre de retourner sur nos pas et de traiter en ennemis les débris

de l'armée prussienne, qui nous suivaient pour réoccuper le terrain que nous abandonnions, s'ils ne consentaient pas à reculer devant nous. Nous ne trouvâmes qu'une profonde consternation et une obéissance passive en réponse aux sommations que, à notre grand regret, on nous força de faire. Ce mouvement offensif nous parut un présage de la rupture de la paix, et l'imagination travaillant sur ce thème, nous nous vîmes encore éloignés pour longtemps de la France. Quant à la rupture de la paix, nous étions dans l'erreur, et une question de payement de contributions de guerre avait seule amené la démonstration qui nous avait été ordonnée. Nous reprîmes les cantonnements près de Soldau, et nous restâmes chez le baron de Collas jusqu'au milieu de décembre, époque à laquelle nous repassâmes définitivement la Vistule pour nous rendre en Silésie, direction affectée à notre division. Lorsque nous quittâmes nos cantonnements, les paysans témoignèrent à nos soldats de véritables regrets et les accompagnèrent jusqu'au lieu de la réunion des régiments en leur donnant toutes sortes de marques d'affection. Le général d'Avenay avait reçu l'ordre d'emmener le plus de viande sur pied qu'il pourrait, mais il fit prévenir les habitants pour qu'ils pussent cacher leurs bestiaux dans les bois, et il rendit compte qu'il n'avait rien trouvé, ce qui lui valut force bénédictions. Nous repassâmes la Vistule à Thorn et, laissant Varsovie à notre gauche, nous nous dirigeâmes sur Kalisch, pour nous rendre à Breslau par la route directe, et, de là, dans les cantonnements qui nous étaient désignés. Ceux de la brigade du général d'Avenay s'étendaient, dans un pays superbe, riche en ressources de tous genres, depuis Landshut, frontière de Bohême, jusqu'à Janre et Strigau. Je logeai avec le général au château de Rohnstock, l'une des demeures princières du comte de Hochberg, le plus riche seigneur de la Silésie. Il habitait Rohn-

stock avec sa femme, princesse d'Anhalt-Pless, et trois enfants dont l'aînée avait cinq ans, et les plus jeunes, jumeaux, étaient encore au berceau. La comtesse avait trente-sept ans, et son premier enfant était né quatorze ans après son mariage. C'était une femme d'esprit, et bonne au delà de toute expression. Le comte, excellent homme, avait un caractère gai, franc, et une égalité d'humeur que je n'ai jamais vue se démentir. J'ai vécu neuf mois au milieu de cette famille, et les souvenirs que j'en ai conservés me seront chers jusqu'à la fin de ma vie. Là aussi je connus la baronne de Richthoffen, née princesse de Holstein, et par conséquent de la maison royale de Danemarck : elle avait vingt-quatre ans; elle venait de perdre son mari, et le comte Hochberg l'avait engagée à passer avec ses quatre jeunes enfants le temps de son deuil chez lui. Cet intérieur fut pour nous comme un coin retrouvé de la patrie; pendant tout le temps de notre séjour à Rohnstock, les marques du plus sincère et du plus vif intérêt nous furent prodiguées, et à l'heure où j'écris ceci, je suis encore, après cinquante ans d'absence, en correspondance avec la baronne de Richthoffen. L'aînée de ses filles, Louise, a épousé le général de Natzmer, aide de camp du roi de Prusse; en 1815, le comte de Natzmer commandait un des corps de l'armée prussienne qui, avec les autres armées de l'Europe, envahit la France. La seconde, Agnès, a épousé le comte de Luttichau[1]; la troisième, Iris, ne s'est pas mariée, et le petit baron Fritz est aujourd'hui père de deux fils qui sont au service.

Pendant le cours de l'année 1808, les événements qui

---

1. Ceci était écrit en 1857, et en 1872, soixante-quatre ans après l'époque à laquelle M. de Gonneville avait connu la princesse de Holstein, baronne de Richthoffen, la comtesse de Luttichau, sa fille, est venue exprès en France pour le voir, après lui avoir envoyé, en

devaient amener l'occupation de l'Espagne par une partie des forces de la France avaient marché. La révolte de Madrid et la bataille de Baylen avaient eu lieu. On parlait aussi d'une nouvelle campagne contre l'Autriche; mais cette puissance, non encore remise de l'épuisement causé par la dernière guerre, et pressée de tous côtés par l'armée française, céda sur tous les points en litige. Notre division, ainsi que plusieurs corps de vieilles troupes, reçut l'ordre de se mettre en marche pour l'Espagne, et nous quittâmes cette Silésie où nous avions reçu tant de marques d'affection, où nous laissions de véritables amis, où nous avions vécu dans le luxe et l'abondance, pour nous rendre dans un pays peint sous les plus sombres couleurs, où la guerre était devenue une lutte suprême, où l'assassinat, l'empoisonnement étaient publiquement prêchés comme moyens légitimes, ordonnés par Dieu, pour exterminer sans distinction de sexe ni d'âge tout ce qui portait le nom de français.

Nous avions à traverser une grande partie de l'Allemagne et toute la France, à partir de Mayence, qui lui appartenait alors, jusqu'à Bayonne. Nous fûmes traités royalement dans toutes les Saxes; on ne peut se figurer l'accueil qui nous était fait partout, accueil commandé sans doute, mais qui n'avait rien d'officiel. A Francfort on nous prévint que l'Empereur, qui était à Mayence, nous passerait en revue le lendemain en avant de Cassel, et la brigade du général d'Avenay présenta en bataille seize magnifiques escadrons. Les chevaux, malgré la longue route qu'ils venaient de faire déjà, étaient dans le meilleur état. Les dix mois passés en Silésie avaient été employés à mettre, légalement autant que possible,

---

1858, son fils aîné, le comte Max de Luttichau, chambellan de Sa Majesté la reine douairière de Prusse, et plus tard son second fils et son neveu le baron Oldwig de Richthoffen.

toutes les ressources des cantons que nous occupions à la disposition de nos deux régiments qui en avaient profité avec intelligence. Pour témoigner leur reconnaissance au général, ils m'avaient offert un cheval tout harnaché, cadeau que j'avais été forcé d'accepter et qui m'avait fait grand plaisir. C'était une charmante jument du Mecklembourg, excellente, et très-bien dressée.

L'Empereur arriva, escorté de tous les princes de la Confédération et d'une foule de généraux. Il avait passé en revue, sur la rive gauche du Rhin, la première brigade de notre division, et en avait été mécontent, particulièrement du 27e régiment commandé par le colonel Lallemand. La vue de nos seize escadrons, si pleins de luxe et de vigueur, eut l'air de l'émerveiller; sa figure exprimait le contentement, la bonne humeur! Il était à pied, selon sa coutume dans ces sortes d'occasions, ayant à côté de lui le général d'Avenay avec lequel il s'entretenait, et tout son cortége le suivait. J'étais resté à cheval, marchant à la hauteur de l'Empereur pour être à portée de recevoir les ordres qu'il me fallait transmettre à chaque instant. Tout à coup le général quitte l'Empereur, se précipite de mon côté, m'arrache de mon cheval plutôt qu'il ne m'en laisse descendre, m'entraîne devant l'Empereur auquel il me présente avec une émotion que je n'oublierai jamais, et lui demande pour moi le grade de capitaine. L'Empereur resta un moment les yeux fixés sur moi, puis se tournant vers le prince de Neufchâtel, chef d'état-major général des armées, qui le suivait un carnet à la main, il lui dit: « Inscrivez M. de Gonneville comme capitaine. » Je crois que jamais mélodie plus douce ne frappa une oreille. Je n'avais pas encore vingt-cinq ans, et il y avait à peine quatre ans que j'étais entré au service comme soldat! Je donnai mes noms au prince de Neufchâtel qui, après les avoir inscrits sur son carnet, me fit un gracieux salut

en me disant : « Monsieur, vous êtes capitaine ! » Je fus effectivement, à partir de ce jour, porté sur l'état des officiers d'état-major avec ce grade, et j'en reçus les appointements. Le général La Houssaye, commandant notre division, avait un quart d'heure avant demandé le grade de capitaine pour son aide de camp, Millet, bien plus ancien lieutenant que moi, et il avait été nettement refusé. Ce jour fut un des plus beaux de ma vie, et tout d'abord je pensai au plaisir qu'éprouveraient mon père, ma mère et mon frère en apprenant cet avancement si inattendu, auquel je n'avais même pas songé. J'étais parti sous-lieutenant, et c'était avec le grade de capitaine et la croix de la Légion d'honneur que j'allais rentrer sous le toit paternel ! Car, après avoir mis nos régiments de l'autre côté du Rhin, nous devions prendre la poste pour nous rendre en Normandie y passer quinze jours, et rejoindre notre brigade vers Bordeaux.

Un autre incident eut lieu à la revue de l'Empereur. Il fallait au général d'Avenay un second aide de camp ; il me consulta pour ce choix, et je lui désignai Saint-Victor, sous-lieutenant au 19e régiment de dragons, après m'être assuré près de celui-ci que le poste lui plaisait. Le général en fit la demande, qui lui fut à l'instant accordée, ce qui donna à Saint-Victor le grade de lieutenant. Cet officier était d'une bonne famille du Dauphiné ; il avait de l'intelligence et beaucoup d'esprit naturel. Le général, qui le connaissait peu, sut bientôt l'apprécier, et nous eûmes toujours à nous féliciter des rapports qui s'établirent entre nous. Il est devenu colonel, a commandé en second l'école de Saumur, puis le 5e régiment de chasseurs à cheval ; on l'envoya en Afrique, mais, devenu infirme, il fut mis à la retraite. Il avait épousé en secondes noces une de ses nièces beaucoup plus jeune que lui, qui le rendit père d'une nombreuse famille. Cette digression est étrangère à mes récits mi-

litaires ; mais, dans ce que j'écris, il sera parfois fait mention de gens dont le souvenir m'est resté cher.

Après avoir passé quinze jours en Normandie, nous rejoignîmes notre division à Ruffec, entre Poitiers et Bordeaux, le jour même où l'Empereur revenant d'Erfurth y passait; nous l'attendîmes à la poste, et pendant qu'il changeait de chevaux, il s'entretint avec le général d'Avenay relativement à la fatigue des hommes et des chevaux qui venaient de faire une marche de quatre cents lieues. Il eut l'air satisfait du compte rendu. Pendant que nous étions là, un colonel d'infanterie, dont la tenue datait d'une époque antérieure, s'approcha de la portière, car l'Empereur n'était pas descendu de voiture, et, d'une voix émue, lui demanda de lui accorder l'honneur d'aller partager en Espagne la gloire et les dangers réservés à l'armée. « Et si je vous emploie, lui répondit l'Empereur, serez-vous encore mauvaise tête? » Le pauvre colonel la perdit en ce moment par suite de l'embarras que lui causa cette question et il balbutia : « Sire, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour servir le plus *agréablement* possible. — Cela étant, reprit l'Empereur en souriant, venez me trouver à Bayonne. » Il y alla, fut nommé à un régiment, et, trois ans après, il était général de division. J'ai oublié son nom. Il avait été évincé de l'armée parce que, sur les registres ouverts pour l'acceptation de l'Empire par la nation française, il avait mis : *non*. Nous apprîmes cela le soir dans une réunion de Ruffec à laquelle nous avions été invités.

Nous marchâmes sans séjours jusqu'à Bayonne où on nous fit reposer. Nous y trouvâmes Eugène d'Hautefeuille, un de mes camarades de jeunesse qui, après avoir mangé sa fortune et s'être séparé de sa femme, avait, à la faveur de son nom, obtenu une sous-lieutenance dans le 5e régiment de dragons, et ce régiment étant en Es-

pagne, il le rejoignait. Le général, qui connaissait aussi d'Hautefeuille, l'autorisa à marcher avec nous, et à partir de là il devint notre commensal. C'était lui rendre un grand service, car avec son inexpérience des choses de la guerre, et dans un pays ennemi soulevé comme l'était l'Espagne, je ne sais comment il se serait tiré d'affaire. L'intelligence et l'assurance ne lui manquaient certes pas, mais les obstacles matériels auraient surgi pour lui à chaque pas, car il n'y a pas de condition plus misérable que celle d'un militaire isolé marchant avec une armée dans un pays envahi, où par conséquent il n'y a aucune autorité réglementaire établie, et où le logement, la nourriture sont à chaque instant des questions d'une solution difficile. Eugène d'Hautefeuille était le troisième fils du marquis d'Hautefeuille, lieutenant général avant la révolution, et tenant en Normandie, par sa position plus que par son caractère, un rang élevé. Eugène avait beaucoup d'esprit, d'imagination, mais une vanité qui le portait à se révolter contre tout ce qui pouvait paraître une supériorité en quoi que ce fût, supériorité que, intérieurement, il ne reconnaissait jamais. Cette disposition l'avait fait se jeter à corps perdu dans les sciences, les arts, et les exercices de tous genres, et il en était résulté qu'ayant tout entrepris, il n'avait fait qu'effleurer chaque chose, hors l'escrime qu'il avait poussée assez loin. Doué d'une force musculaire remarquable, malgré son apparence grêle et faible, le besoin de faire ressortir cet avantage l'avait lancé dans des entreprises immodérées qui avaient fortement ébranlé sa constitution. Du reste, il était aimable, d'un caractère enjoué et parfois charmant. Le général Laroche lui ayant dit à la veille d'une bataille : « Prenez garde à vous, car si votre femme était veuve, je l'épouserais, » il répondit : « Je voudrais bien, mon général, que la chose pût s'arranger sans que je fusse tué. »

CHAPITRE V

Entrée en Espagne. — Bataille de Burgos. — Cruautés des Espagnols. — Passage de Somo Sierra. — L'Empereur. — Le colonel de Piré. — Les lanciers polonais. — M. de Ségur. — Le général La Houssaye. — Madrid. — L'Escurial. — Les moines. — Passage du Guadarama. — L'Empereur et la division Lapisse. — L'Empereur et les moines de Castille. — Les Anglais en retraite. — Le général Lefebvre Desnouettes. — Les chasseurs de la garde et les Mamelucks. — Benavente. — Passage de la Helza. — Prise de Toro. — Le colonel Van House. — Batterie de la garde reprise par le général d'Avenay. — Six voyages périlleux. — Missions à Valladolid. — Le prince de Neufchâtel et le quartier impérial. — Pénilla brûlé. — Le maréchal Bessières. — Tordésillas. — Le postillon Manuel condamné à être pendu. — Le général d'Avenay commande trois provinces. — Anglais et Portugais. — Zamora. — Le bal. — Fausse alerte. — Assassinats, supplices, férocités. — Fanatisme des Espagnols. — Adrien de Villaunay. — Le général Kellermann. — Départ pour l'Italie.

Nous entrâmes en Espagne. Rien de plus triste ni d'un aspect plus sombre que Irun, la première ville que l'on trouve à un quart de lieue de la frontière : des maisons en granit foncé, des fenêtres grillées jusqu'au troisième étage; des rues sales et étroites, telle était Irun ! Ce fut là que s'arrêta l'état-major de notre division ; les régiments y furent entassés ou bivouaquèrent autour. Partout nous apercevions des figures haineuses; mais notre marche eut lieu sans incident jusqu'aux environs de Burgos. Là, il y eut un simulacre de résistance qu'on décora du nom de bataille de Burgos : c'était le 10 no-

vembre 1808, le maréchal Soult commandait et l'Empereur était encore à Bayonne. La défaite des Espagnols fut si prompte que tout était fini quand notre division arriva, et nous entrâmes le même jour à Burgos. Presque tous les habitants avaient fui, et comme on se logea militairement, c'est-à-dire comme on put et sans indications des autorités locales, lesquelles avaient disparu, il en résulta une dévastation abominable qui fit perdre la plus grande partie des ressources qu'aurait pu présenter cette ville, et exaspéra à un haut degré les habitants qui y étaient restés. Les assassinats se multiplièrent et il ne fallait pas s'écarter des points d'agglomération des troupes. Cette guerre prenait un caractère d'animosité réciproque dont le principe datait des événements de Madrid arrivés au mois de mai précédent; animosité qui allait *crescendo* et faisait présager des atrocités dépassant celles déjà commises. Ces présages se réalisèrent et la tradition des tortures de l'inquisition fut souvent mise en pratique sur les malheureux Français tombés aux mains de leurs impitoyables adversaires qui les crucifiaient et les sciaient entre des planches! Nous vîmes un officier de dragons cloué contre une porte, ayant entre les dents la preuve de la mutilation qu'il avait subie avant. A quelques lieues au delà de Burgos, nous trouvâmes sur la route un cantinier civil et un enfant de douze ans égorgés; on les avait placés *avec art* pour faire ressortir la barbarie avec laquelle cet acte avait été commis, et les exemples analogues se renouvelèrent à chaque instant.

Le passage de l'Ebre ne fut pas disputé et nous arrivâmes le 30 novembre au pied de Somo-Sierra. Cet obstacle paraissait difficile à franchir : la chaîne de montagnes présente des rochers à pic et une grande élévation; la route, montant en zigzags dans une gorge étroite, est coupée à chaque instant par un torrent, alors à sec,

mais dont tous les ponts avaient été détruits; cette route était le seul point par lequel il semblait possible d'aborder cette position, considérée par les Espagnols comme inexpugnable. Ils l'avaient hérissée de batteries qui, en s'élevant successivement, battaient tous les côtés de la route qui pouvaient être enfilés; des nuées de tirailleurs étaient embusquées à droite et à gauche du ravin, et des masses d'infanterie couvraient les points accessibles des hauteurs. Dès qu'on voulait avancer sur la route le canon et la fusillade commençaient, puis le plus grand silence succédait lorsqu'un mouvement de retraite mettait les assaillants à l'abri.

L'Empereur se trouvait au pied de la montagne à l'entrée de la gorge; cent pas plus loin il eût été sous le feu de la première batterie qui était couverte par un épaulement flanqué de tirailleurs, et avait en avant d'elle deux des coupures dont j'ai parlé. L'Empereur ordonna qu'on établît promptement sur ces deux coupures des ponts en madriers et en planches. Les sapeurs exécutèrent cet ordre, mais avec de notables pertes. Il ordonna ensuite au colonel de Piré, aide de camp du prince de Neufchâtel, d'aller reconnaître s'il y avait moyen de risquer une charge de cavalerie sur la première batterie. Piré partit au galop, fut accueilli par la fusillade et revint d'un air un peu trop effaré lui dire tout haut que la chose était impossible. Ce mot et la manière dont il avait été dit mirent l'empereur dans une telle colère, qu'il lança à M. de Piré un coup de cravache que celui-ci n'évita que par un brusque mouvement de retraite.

Il n'y avait en troupes au lieu où nous nous trouvions que les chasseurs de la garde, les lanciers polonais de la garde, deux régiments d'infanterie, une ou deux batteries de la garde, et notre division. L'Empereur ordonna aux chasseurs de la garde de charger la première batterie. Ils partirent au galop en colonne par quatre,

et se lancèrent avec la détermination qu'ils avaient toujours; mais, au moment où ils furent démasqués après avoir tourné la portion de montagne qui nous couvrait, la canonnade et la fusillade recommencèrent si vivement qu'ils revinrent en grand désordre, justifiant ainsi le dire du colonel de Piré. Le colonel des lanciers polonais s'approcha alors de l'Empereur et lui demanda l'autorisation de tenter une charge, permission qui lui fut accordée, et quelques minutes après la batterie était emportée, mais avec des pertes sensibles. M. de Ségur, qui avait accompagné la charge en amateur, tomba percé de cinq balles; les abords de la batterie étaient jonchés de chevaux et de lanciers. Il y avait un cheval dont le train antérieur était engagé dans la batterie tandis que ses jambes de derrière pendaient en dehors; son cavalier était étendu mort au milieu de la batterie.

Nous reçûmes l'ordre d'appuyer le mouvement des Polonais et de prendre la tête de la colonne une fois qu'elle aurait débusqué sur la hauteur. Par une de ces circonstances qui arrivent parfois à la guerre à la suite de coups audacieux, trois autres batteries, mieux situées que la première pour disputer le passage, avaient été abandonnées par leurs défenseurs lorsqu'ils avaient vu le succès des Polonais. Les canons chargés étaient restés là sans avoir fait feu et pas un seul coup de fusil ne fut tiré sur nous dans le trajet de la montée, trajet qui dura au moins une heure.

Après être sortis de la gorge, nous trouvâmes, à une lieue plus loin, Buitrago, vilaine et sale petite ville; nous y arrivâmes à la nuit; notre première brigade y resta avec la garde et le grand quartier général. Là nous reçûmes l'ordre de marcher encore pendant deux heures avec précaution, puisque nous avions devant nous l'ennemi dont on ignorait la direction. La nôtre était Ma-

drid dont nous n'étions plus qu'à deux journées. La nuit était superbe et le clair de lune donnait presque la clarté du jour. Nous arrivâmes à un grand village dont les habitants avaient fui; nous y trouvâmes des ressources de tous genres; les deux régiments bivouaquèrent en avant avec les précautions requises, et le général s'établit dans la maison qui avait la meilleure apparence. On tua des volailles; notre cuisinier se mit à l'œuvre et au bout de deux heures nous avions largement de quoi satisfaire un appétit aiguisé par un jeûne de toute la journée. Nous allions commencer à faire honneur au repas quand le général La Houssaye, que nous avions laissé à Buitrago avec la première brigade, arriva avec ses trois aides de camp et tout l'état-major de la division. Le général d'Avenay reçut tout le monde avec la meilleure grâce, fit ajouter au repas tout ce qu'il fut possible d'y ajouter, et les nouveaux venus parurent enchantés de n'avoir eu, en arrivant, qu'à se mettre à table. Après le souper, le général d'Avenay offrit au général La Houssaye de partager sa chambre, tandis que les aides de camp s'arrangeraient dans une pièce voisine. Il s'agissait simplement de s'étendre sur des matelas posés à terre, puisque la position d'extrême avant-garde ne nous permettait même pas d'ôter nos bottes. Le chef d'état-major et ses officiers étaient allés chercher d'autres gîtes, la maison où nous étions se trouvant beaucoup trop restreinte pour loger tout le monde. En entendant la proposition du général d'Avenay, le général La Houssaye entra en colère et lui répondit qu'il lui avait manqué en ne lui offrant pas, dès son arrivée, la jouissance exclusive de la maison qui lui était due, à lui seul, comme étant la meilleure de l'endroit. Le général d'Avenay lui dit que, quelque inconvenante que cette prétention eût pu lui paraître avant le souper, il y aurait cependant alors fait droit,

mais que, ayant exercé dans cette maison les devoirs de l'hospitalité, il s'y regardait comme chez lui, et n'en sortirait pas. On s'échauffa de part et d'autre, et enfin le général d'Avenay, poussé à bout, envoya durement promener l'autre, ajoutant que, s'il n'était pas content, il faisait assez beau clair de lune pour qu'ils pussent vider ce différend à l'heure même en descendant dans la cour. Cette proposition calma de suite le général La Houssaye qui répondit, et ceci avec raison, que, aux avant-postes, en mettant même de côté la supériorité de son grade, ils manqueraient essentiellement tous deux à leur devoir s'ils donnaient une pareille conclusion à leur discussion. Il tendit en même temps la main au général d'Avenay qui la prit, et nous allâmes nous reposer. Mais à peine fûmes-nous seuls, entre aides de camp, que ceux du général La Houssaye laissèrent éclater leur indignation contre lui, et nous dirent : « Que « votre général ne s'y fie pas! Il a eu l'air de vouloir « mettre cette scène en oubli, mais il s'en souviendrait « encore dans cent ans s'il vivait. Il a eu peur comme « un poltron qu'il est — c'était vrai, il était poltron — « et il ne le pardonnera jamais à votre général. » Nous eûmes, peu de jours après, la preuve que les aides de camp ne se trompaient pas.

Le surlendemain nous étions devant Madrid, sur un plateau qui domine la ville, à une demi-lieue, en venant par la route que nous avions suivie. Toutes les cloches, et Dieu sait leur nombre, sonnaient le tocsin; le canon tirait sans interruption, et la fusillade était engagée à la porte d'Alcala et aux deux issues qui se trouvent à sa droite et à sa gauche. L'Empereur avait établi sa tente à gauche de la route au point où elle commence à descendre. Je le vis, entouré d'un cercle de factionnaires, se promenant seul les bras croisés sur la poitrine, et paraissant enfoncé dans de profondes réflexions. Ce fut

pendant une halte que nous fîmes à la hauteur où il se trouvait, que nous pûmes l'observer dans cette attitude qu'il conserva durant tout le temps que nous restâmes là.

Notre brigade reçut l'ordre de tourner Madrid par la droite et d'attaquer tous les renforts qui paraissaient lui arriver par les routes qui y aboutissent sur la rive gauche du Manzanarès. Nous exécutâmes ce mouvement sans rencontrer d'autre résistance que celle que nous opposèrent des murs de parcs et des grilles qu'il fallut faire ouvrir par les sapeurs; ces parcs étaient remplis de cerfs, de daims et de chevreuils qui paraissaient si apprivoisés qu'ils s'approchaient de nous et nous regardaient passer d'un air de curiosité. Un corps assez nombreux de cavalerie espagnole, venant par la route d'Aranjuez, rétrograda du plus loin qu'il nous aperçut, et nous vîmes fuir dans des directions différentes des bandes de paysans armés qui arrivaient au secours de la ville. Nous avions été rejoints par le colonel de Piré qui nous dit que l'Empereur venait de lui donner l'ordre de faire seul le tour de Madrid; c'était probablement avec l'intention de le faire tuer! S'il eut accompli sa mission sans encombres, c'eût été une espèce de miracle, car malgré le mouvement rétrograde que nous avions imprimé, il y avait encore assez d'agitation *extra muros*, de la part des Espagnols, du côté où nous nous trouvions, côté opposé à l'attaque, pour qu'il fût impossible à un homme seul de passer le Manzanarès à l'est de Madrid, sans tomber sous leurs coups, ou entre leurs mains, ce qui serait revenu au même.

Vers trois heures de l'après-midi, nous reçûmes l'ordre de marcher sur l'Escurial, de nous arrêter à l'embranchement de la route qui y conduit et de celle qui se dirige sur Guadarama, d'envoyer une forte reconnaissance sur ce dernier point afin d'avoir des nouvelles du

corps d'armée qui avait marché sur Madrid par Valladolid et Ségovie, et si nous rencontrions l'avant-garde de cette armée d'aller immédiatement occuper l'Escurial. Après une halte de deux heures, nous vîmes revenir notre reconnaissance qui avait trouvé le 5e régiment de dragons formant l'extrême avant-garde du corps dont nous voulions avoir des nouvelles. Nous marchâmes donc sur l'Escurial; mais, pendant notre halte, il était arrivé un incident qui mérite d'être raconté comme preuve du fanatisme des Espagnols. Le plateau sur lequel nous étions est couvert de pierres pyramidales dont l'élévation varie de six à huit mètres; presque toutes ces pyramides sont couronnées par une pierre qui a été posée là par mains d'hommes. A vingt-cinq pas de distance, un coup de fusil fut dirigé sur nous, mais la balle passa fort au-dessus de nos têtes. Les sapeurs du 18e de dragons se précipitèrent vers le point d'où le coup était parti, et trouvèrent derrière une des pierres en question un homme âgé et dans un tel état de prostration causé par la frayeur, qu'il fut impossible de lui arracher une parole; ses dents claquaient, tout son corps tremblait, et on était obligé de le soutenir pour l'empêcher de s'affaisser sur lui-même. Ce malheureux s'était excité à mériter le martyre en tuant quelqu'un de nous, et quand il voulut accomplir son dessein, il le fit sans avoir conscience de la direction de son coup, puisque sa balle passa à plus de vingt pieds au-dessus de nos têtes, tandis que s'il eût ajusté le groupe formant l'état-major et composé d'une douzaine d'officiers, il aurait été sûr de faire au moins une victime. On nous l'amena et on le fit asseoir sur le bord de la route qui dominait un ravin dont l'obscurité empêchait de mesurer la profondeur. Au bout d'un certain temps, cet homme qu'on avait cessé d'observer se leva tout à coup et se lança dans le vide; on ne s'aventura pas à sa pour-

suite, mais lorsque plus tard je pus examiner les lieux à la clarté du jour, j'acquis la conviction que, avec la connaissance du terrain, notre prisonnier avait pu se sauver sans grand péril. Ce trait que je rapporte, entre beaucoup d'autres du même genre, peut donner une idée, imparfaite encore, des sentiments de haine que les Espagnols nous avaient voués.

Ainsi que je l'ai dit, nous marchâmes sur l'Escurial : nous entrâmes dans le parc avec précaution, n'ayant point d'infanterie avec nous. De l'entrée, de ce côté, il y a une lieue jusqu'à la ville basse où nous fûmes accueillis par quelques coups de fusil auxquels nos tirailleurs ripostèrent, et, en moins d'une heure, les habitants et défenseurs avaient disparu. Il faisait encore nuit. La ville basse est séparée de la ville haute par un escarpement occupé par les jardins en terrasse du château et par une magnifique rampe qui sert à la communication, et au bas de laquelle nous attendîmes que le jour, fort tardif dans la saison où nous étions, nous permît de nous reconnaître. Dès les premières lueurs du matin, nos reconnaissances s'avancèrent et eurent encore à échanger quelques coups de fusil. On tirait par les fenêtres du couvent, véritable forteresse, masse de pierre immense, dont l'aspect ne ressemble à celui d'aucun autre édifice. Nous entrâmes en pourparler avec les moines qui, vers midi, ouvrirent enfin leurs portes. Il ne restait dans le couvent que cinq religieux dont le plus jeune paraissait avoir cent ans, et quelques frères servants ; tout le reste s'était sauvé par les souterrains qui, nous dit-on, avaient des issues à plus d'une lieue dans la montagne, au milieu des rochers qui dominent à une grande hauteur, à l'ouest, le monastère et la ville haute. Nous trouvâmes enfermés dans celle-ci toutes les marchandes de mode et les cuisiniers français établis à Madrid ; on les avait envoyés là pour les soustraire aux fureurs de la

populace de Madrid, la pire de toutes les populaces; et comme le gouverneur de l'Escurial n'était pas rassuré non plus sur les dispositions de sa population, il avait entassé dans la prison nos compatriotes que nous délivrâmes et qui nous appelèrent leurs libérateurs.

Je visitai les appartements royaux et le couvent : les premiers n'ont rien de remarquable; pour bien voir le second il faudrait des mois.

Le jour même nous fûmes rejoints par le général La Houssaye et par la deuxième brigade de notre division. Le général La Houssaye tendit la main au général d'Avenay qui lui donna la sienne de très-bonne grâce; tout paraissait donc raccommodé; mais, le lendemain, le général d'Avenay reçut l'ordre de se rendre au quartier impérial pour y recevoir une autre destination, et de remettre le commandement de sa brigade au général de Caulaincourt. Soupçonnant un tour du général La Houssaye qui n'avait pas la réputation d'être franc, le général d'Avenay courut chez lui et je l'accompagnai. Le général La Houssaye se défendit vivement, et jura qu'il n'était pour rien dans une mesure qui, disait-il, le contrariait beaucoup. Il fit à ce sujet les plus belles protestations d'amitié.

Nous partîmes pour Madrid où nous passâmes quinze jours au bout desquels le général d'Avenay, qui avait été parfaitement accueilli par le prince de Neufchâtel, major général de l'armée, reçut le commandement d'une brigade détachée composée du 3e régiment de hussards hollandais et de cinq escadrons de dragons de divers régiments.

L'armée anglaise, débarquée à la Corogne sous les ordres du général Hill, s'avançait vers Madrid, menaçant nos communications avec la France et prêtant à l'insurrection espagnole un appui moral, outre celui qui dérivait d'une profusion d'armes et de munitions mises à sa

disposition; l'Empereur, s'étant lancé à la poursuite de cette armée avec sa garde et le corps d'armée du maréchal Ney, nous reçûmes l'ordre de flanquer cette colonne à une distance de deux ou trois lieues, et de nous arrêter chaque soir autant que possible à la hauteur du quartier impérial où, chaque matin, on enverrait prendre des ordres pour les opérations de la journée.

L'armée anglaise se mit en pleine retraite aussitôt que nous marchâmes sur elle. Nous passâmes la montagne de Guadarrama par une tourmente affreuse; la neige, chassée par des tourbillons de vent, tombait avec une violence furieuse, nous enveloppait et nous couvrait d'une couche épaisse qui pénétrait à travers nos manteaux. Plusieurs hommes périrent pendant ce passage qui dura toute une journée, et on eut des peines incroyables à faire passer l'artillerie. Pendant que nous montions si péniblement le Guadarrama, nous nous trouvâmes sur le flanc de la division d'infanterie commandée par le général Lapisse et à quelques pas en arrière de l'Empereur qui marchait à pied comme nous, aucune précaution n'ayant été prise pour le ferrage, et les chevaux tombant à chaque instant. Les soldats de la division Lapisse manifestaient tout haut les plus sinistres dispositions contre la personne de l'Empereur, s'excitant mutuellement à lui tirer un coup de fusil et s'accusant de lâcheté de ne pas le faire. Lui entendait cela tout aussi bien que nous, et n'avait pas l'air d'en tenir compte; mais, arrivé sur le point culminant où un lion colossal indique la limite des deux Castilles, il s'arrêta, fit appeler le général Lapisse, et lui dit de prendre à droite au pied de la montagne et d'aller loger avec sa division dans des villages qu'il trouverait là et qui lui offriraient des ressources.

Le lendemain je fus envoyé de très-bonne heure au quartier impérial pour y recevoir du prince de Neuf-

châtel, ainsi que cela avait été prescrit, les ordres pour la marche du jour. On me fit attendre au rez-de-chaussée d'une petite maison dans laquelle l'Empereur et le prince avaient passé la nuit. Je me trouvai là en compagnie de quelques généraux et officiers, plus cinq gros moines qui probablement étaient venus en députation et dont les figures exprimaient une anxiété extrême. Au bout d'une demi-heure d'attente, je vis débusquer l'Empereur d'un petit escalier qui donnait dans la pièce où nous étions. Au mouvement que sa présence excita, les moines, devinant qui il était, se précipitèrent à ses pieds en prononçant quelques paroles que je ne compris pas. L'Empereur, qui paraissait être de très-bonne humeur, les releva, leur frappa sur l'épaule en souriant, et dit à son interprète de leur expliquer qu'ils pouvaient compter sur sa protection, leur recommandant d'engager les habitants, dans leur propre intérêt, à rester paisibles et à ne se mêler en rien de la guerre. Cette recommandation, répétée à satiété sur tous les points de l'Espagne, fut stérile.

L'Empereur, auquel on venait d'amener son cheval, voyant l'épais verglas qui couvrait la terre, dit qu'il marcherait à pied jusqu'au point où la plaine se dessinant mieux, il y avait apparence qu'on n'aurait plus de verglas. Le prince de Neuchâtel me fit signe de suivre et bientôt je me trouvai seul avec l'Empereur, le prince de Neuchâtel et le général de Montholon, les difficultés provenant du verglas et des embarras de chevaux ayant retenu l'escorte et la masse de l'état-major à une assez grande distance. Au bout d'un quart d'heure, l'Empereur se retourna et, m'ayant aperçu, jeta au prince de Neufchâtel un coup d'œil interrogatif que je traduisis facilement. Le prince, qui m'avait probablement oublié, me donna alors les instructions que j'étais venu chercher et ajouta : « Dites au général d'Avenay que l'Em-

« pereur tient à ce que la plus sévère discipline soit « maintenue, et qu'aucun pillage ne soit toléré. » L'Empereur fit un signe de tête qui voulait dire : « Oui, ce « sont bien là mes intentions. »

Je retournai sur mes pas au-devant des deux hussards qui m'avaient accompagné et auxquels j'avais laissé mon cheval; mais, en faisant le trajet qui me séparait d'eux, je fus témoin d'un fait qui mérite d'être rapporté. A une faible distance de l'endroit où j'avais laissé l'Empereur, se trouvait une division d'infanterie placée sur la droite de la route en colonne, par régiment, et qui devait présenter un effectif d'au moins huit mille hommes. Je me retournai brusquement au bruit formidable causé par les acclamations unanimes dont cette masse saluait l'apparition de l'Empereur qui venait d'arriver à la hauteur du point qu'elle occupait. L'enthousiasme était à son comble! C'était la division Lapisse! celle-là même qui, la veille, au passage du Guadarrama, avait tenu les propos séditieux que j'ai rapportés. Dans les villages où elle avait passé la nuit, elle avait trouvé des vivres et du vin, ce qui explique de reste ce revirement que l'Empereur avait prévu, sans aucun doute.

Nous fûmes bientôt sur la trace des Anglais, qui s'étaient mis en retraite en apprenant d'une manière positive que nous marchions sur eux. Nous passâmes le Douro à Tordesillas, et marchâmes sur Benavente. La pluie tombait sans interruption depuis quelques jours; les routes étaient défoncées, et nonobstant les Anglais ne laissaient en arrière ni un canon, ni un caisson. Ils faisaient tuer les chevaux que la fatigue empêchait de marcher, et les cavaliers auxquels ils appartenaient étaient tenus de rapporter le pied qui, selon l'usage anglais de cette époque, portait le numéro du cheval et du régiment.

La Esla, rivière assez considérable, descendant des Asturies, se jette dans le Douro : Benavente est sur

la rive droite, à une distance de deux kilomètres. Nous arrivions par la rive gauche. L'Empereur, ennuyé de ne pas voir de prisonniers, s'était plaint du peu d'ardeur de la poursuite, de façon que le général Lefebvre Desnouettes, qui commandait les chasseurs de la garde, étant arrivé sur le bord de la rivière extrêmement grossie par les pluies, la passa à la nage avec ses chasseurs et les mamelucks, et chargea la cavalerie anglaise qui se trouvait sur la rive opposée, laquelle cavalerie se retira au galop sur Benavente, entraînant à sa suite chasseurs et mamelucks. Arrivée sous les murs de Benavente, elle fit volte face, et appuyée par de nombreux escadrons, elle chargea à son tour. La troupe d'élite, à laquelle elle avait affaire, soutint admirablement le choc; mais pendant qu'elle luttait contre des forces déjà numériquement très-supérieures, quatre régiments anglais de cavalerie, à la faveur d'accidents de terrains, les tournèrent par leur gauche et arrivèrent sur leur derrière, leur coupant toute retraite. Pour se faire jour, ils se précipitèrent tête baissée sur ces nouveaux ennemis, tandis qu'ils étaient poursuivis à outrance par les premiers. Dans une horrible mêlée, la masse arriva sur les bords de la Esla, où les survivants, sains et blessés, qui se trouvaient encore à cheval se jetèrent individuellement. Plusieurs se noyèrent, et un tiers à peine des chasseurs et mamelucks, qui avaient passé la rivière une heure avant, purent regagner la rive gauche. Ceci eut lieu le 31 décembre 1808.

La pluie, qui avait cessé, était remplacée par une gelée assez intense. Le soir de ce même jour, à la nuit tombante, nous reçûmes l'ordre de passer la Esla, en face même de Benavente, et de prendre pour ce passage les ordres du maréchal Bessières, auprès duquel je fus envoyé. Je le trouvai au bord de l'eau avec deux pièces de canon qu'il faisait pointer sur quelque chose qui lui

semblait une troupe en bataille sur la rive opposée. L'une de ces pièces fit feu, et aucun mouvement n'ayant démontré qu'on avait tiré sur quelque chose de vivant, on en resta là. Le maréchal me donna l'ordre de faire rétrograder la brigade jusqu'à un village considérable que nous venions de traverser et d'attendre. Nous y trouvâmes partie des blessés de la journée, et reçûmes d'eux les détails consignés ci-dessus. Ils nous dirent que les Anglais n'avaient point tiré sur ceux des chasseurs et des mamelucks qui s'étaient sauvés à la nage, et que même plusieurs de ceux-ci avaient été retirés de l'eau par eux au moment où ils allaient se noyer.

Nous étions morts de fatigue et de faim; nous trouvâmes à manger pour nous et nos chevaux et d'excellents matelas pour nous coucher; mais il y avait à peine une heure que nous dormions du plus profond et du plus délicieux sommeil, quand un officier de l'état-major général nous apporta l'ordre de nous remettre en marche à l'instant même, de passer la Esla, et de marcher sur Benavente; il nous dit qu'il y avait un gué qu'on nous indiquerait quand nous serions arrivés au lieu où j'avais trouvé le maréchal Bessières. Nous arrivâmes à cet endroit où personne ne nous attendait pour nous donner le renseignement promis. Saint-Victor et moi entrâmes dans l'eau pour sonder, et la crainte de nous trouver au-dessous du gué et d'être emportés par le courant sans pouvoir retrouver le fond nous engagea à appuyer le plus que nous pouvions contre ce courant qui était très-rapide. On entrevoyait vaguement la rive opposée de la rivière fort large et cette rive paraissait élevée et escarpée. Le cheval de Saint-Victor perdit pied, et fut emporté avec une telle rapidité que, en quelques secondes, je ne vis plus ni lui ni son cavalier. A l'instant même, j'eus mon tour et j'éprouvai une cruelle anxiété, non à cause du danger présent, sachant par expérience que je pou-

vais compter sur mon cheval, mais en pensant à Saint-Victor, et à la lutte qui allait sans doute s'établir entre mon cheval et moi s'il ne trouvait pas pied au bas de l'escarpement qui semblait s'élever de plus en plus à mesure que j'en approchais. Heureusement, quoique l'eau baignât l'escarpement, nous avions retrouvé le fond plus de vingt pas avant de l'avoir atteint. Je rejoignis enfin Saint-Victor qui avait abordé plus bas que moi, et, par un mouvement spontané, nous nous embrassâmes. Mais nous étions seuls sur cette rive naguère peu hospitalière, et il fallait aviser au moyen de faire passer la brigade qui était restée de l'autre côté. Quant à celui sur lequel nous étions, les Anglais l'avaient abandonné. Nous appelâmes en vain, criant de toutes nos forces pour dire que la plage était abordable ; la largeur de la rivière et le bruit qu'elle faisait ne permettaient pas à nos voix de se faire entendre distinctement, et nous ne recevions pour réponse que des sons inarticulés. Il fallait nécessairement que l'un de nous deux retournât. Ce fut moi, car Saint-Victor souffrait déjà d'un mal qui se déclara bientôt avec une furieuse intensité.

Je trouvai le général fort incertain sur le parti qu'il avait à prendre : il craignait l'eau et pensait avec quelque raison que, sur les neuf cents chevaux qui composaient sa brigade, il y en aurait probablement qui nageraient mal et entraîneraient leurs cavaliers à une perte certaine. Cependant comme il fallait passer, la colonne s'engagea dans la rivière, précédée par un peloton de dragons que l'on faisait marcher devant. Mais, lorsque, arrivé au point où les chevaux perdaient pied, on les vit entraînés et disparaître dans l'obscurité, le général fut effrayé des conséquences qui pouvaient résulter pour le reste de sa troupe d'un semblable entraînement et il s'arrêta. Comme mes deux précédentes traversées m'avaient aguerri contre ce genre de danger, je voulus lui prouver que la chose

n'était pas si redoutable qu'il le pensait, et, pour cela, je me lançai de nouveau et arrivai aussi heureusement que la première fois. Pendant ce temps, le général avait obliqué à gauche en suivant le courant et s'était engagé plus avant à mesure qu'il avait senti le fond hausser. Finalement, il était arrivé au gué qu'il passa avec toute la colonne sans perdre un seul homme et sans que les cavaliers eussent même de l'eau dans leurs bottes. Quant à Saint-Victor et à moi, nous en avions eu comme on en a sur un cheval qui nage, c'est-à-dire jusqu'aux épaules et par suite jusqu'au cou, puisque la partie de nos vêtements qui n'avait pas trempé avait pompé l'humidité imprégnée dans les parties inférieures. J'ai dit qu'il gelait et nous marchâmes au pas jusqu'au jour qui vient tard le 1er janvier.

Nous trouvâmes à Benavente la division d'infanterie qui avait passé sur un pont de bateaux et nous l'y laissâmes. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir me chauffer un peu aux feux de bivouac qui étaient allumés dans les rues, mais il fallait marcher. Cette nuit fut véritablement cruelle! Enfin le jour vint; nous nous arrêtâmes pour faire reposer et manger nos chevaux, et je pus me sécher.

En arrivant près d'Astorga, où le quartier impérial venait de s'établir, nous apprîmes que le général Lefebvre Desnouettes avait été fait prisonnier la veille.

Notre brigade, campée dans un village situé près d'un ruisseau, y envoyait ses chevaux par petits détachements quand tout à coup la cavalerie anglaise en vint faire autant de son côté. Des deux parts les chevaux étaient en bridon et les hommes sans armes, de façon que, après s'être regardé face à face, on fit demi-tour pour aller au galop prévenir de la rencontre inopinée que l'on venait de faire. Il en résulta pour nous une prompte reconnaissance dans la direction que nous avions vu prendre

aux Anglais, et pour ceux-ci une accélération dans leur mouvement de retraite. Cet incident nous fit voir que, en nous arrêtant, toutes les précautions militaires n'avaient pas été prises pour nous mettre à l'abri d'une attaque imprévue, puisque si, au lieu d'un petit détachement sans armes, le corps auquel il appartenait fût revenu sur nous par un retour offensif, il nous aurait pris au dépourvu. Au moment où on vint m'avertir, je faisais ma barbe qui avait bien huit jours de date. Avant de me livrer à cette occupation je venais de présider à la distribution, entre les officiers, de quarante-trois dindes plumées et prêtes à être mises à la broche, que nous avions trouvées dans le logement que nous occupions. Cette superbe trouvaille constituait le dépôt du frère quêteur d'un couvent qui avait fait cette récolte pour que les religieux pussent fêter dignement les Rois dont le jour était proche. Ce fut ce qu'il nous expliqua lui-même, au milieu de force soupirs, en voyant avec quelle générosité nous disposions de son trésor dont, bien entendu, nous gardâmes notre part. On avait éludé longtemps de nous ouvrir la porte de l'appartement dans lequel il était et, quand on l'avait enfin ouverte, un magnifique spectacle pour des affamés s'était offert à nos regards ! Quarante-trois dindes blanches, dodues, posées sur les siéges qui entouraient l'appartement, le cou pendant et le ventre en l'air ! Je les vois encore !

La nuit suivante nous apprîmes que l'Empereur retournait en toute hâte à Valladolid et que, selon toutes probabilités, l'Autriche allait nous déclarer la guerre. Nous reçûmes en même temps que cette nouvelle l'ordre de rétrograder et de marcher pour notre compte sur Toro, ville située sur le Douro, et encore insoumise, ainsi que le pays dont elle est le chef-lieu. En venant de Madrid à Astorga, nous avions laissé les provinces de Toro et de Zamora sur notre gauche ; aucune troupe française n'a-

vait été dirigée de leur côté, mais il était probable que, en occupant Toro, nous n'aurions à vaincre aucune résistance, le mouvement de l'armée et la retraite des Anglais devant avoir fait comprendre aux habitants que la soumission était le plus sage, le seul parti à prendre.

Il nous fallait deux jours pour nous rendre à Toro; nous repassâmes la Esla à gué trois lieues plus bas que là où nous l'avions passée la première fois. Il était écrit que cette rivière serait pour moi une source d'aventures. Après l'avoir traversée, j'étais resté sur le bord pour voir passer la colonne, ce qui eut lieu sans accident. Mais au moment où les chevaux de main, qui étaient à la queue, effectuaient leur passage, la mule chargée de nos provisions et le cuisinier du général furent emportés par le courant. Le pauvre cuisinier allait se noyer quand je le rattrapai par le collet de son habit. Il m'avait fallu naturellement entrer dans l'eau et m'écarter du gué hors duquel il avait été entraîné, et comme j'étais tout mouillé je voulus aussi sauver la mule dont la charge nous était d'une grande utilité; je parvins à saisir sa bride et à la ramener assez près du bord pour qu'on pût la retirer; elle avait perdu connaissance et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'elle se remit sur pied. Ce jour-là il ne gela pas; le soleil était même assez chaud, de sorte que ce bain fut infiniment moins désagréable que celui que j'avais pris peu de jours avant dans les mêmes eaux.

A quelque distance de la rivière se trouvait un gros village dont les habitants s'enfuirent à notre approche. Je courus après eux avec Saint-Victor qui avait appris l'espagnol avec une rapidité surprenante et qui déjà se faisait très-bien comprendre; il leur expliqua que nous ne leur ferions aucun mal s'ils voulaient rentrer chez eux, et que, au contraire, s'ils n'y revenaient pas, leurs maisons allaient être probablement dévastées. Nous par-

vînmes à les convaincre ; nos soldats auraient autant aimé se passer d'hôtes, mais néanmoins les promesses que nous avions faites aux habitants furent exactement tenues. Nous eûmes là une bonne nuit de repos. Le village était considérable, vierge de tout passage de troupes, et abondamment pourvu de tout ce qui nous était nécessaire pour les hommes et les chevaux.

Les hussards hollandais, faisant partie de notre brigade, étaient commandés par un vieux colonel, âgé de soixante-dix ans, du nom de Van House, et qui avait été antérieurement au service de l'Autriche et de la Russie. Il avait fait la guerre contre les Turcs et les Polonais. Pour dire ici une vérité qui paraîtra peut-être un trait de vanité, je dois rapporter que notre conduite à Saint-Victor et à moi, au premier passage de la Esla, lui avait causé une espèce d'admiration qui nous avait flattés, car le vieux vétéran avait une longue expérience des choses de la guerre, et il avait passé la plus grande partie de sa vie dans des pays où les ponts et les autres moyens de passage de rivières ne sont pas communs. Le fait est que la Esla est large, rapide et que, ne la connaissant pas le moins du monde, nous nous étions lancés par une nuit obscure et à l'aventure, ce qui ne laissait pas d'être très-hasardeux. La chaleureuse bienveillance que nous avait témoignée ce vieillard nous avait attachés à lui et le général d'Avenay l'appréciait fort, le considérant comme sage et capable. Il lui ordonna de nous précéder à Toro afin de prendre, de concert avec les autorités locales, les mesures nécessaires pour l'établissement de la troupe. Le colonel partit deux heures avant celle fixée pour le départ général ; Saint-Victor l'accompagna pour s'occuper de notre logement particulier. Leur escorte se composait de vingt-cinq hussards ; un adjudant major et le chirurgien major firent aussi partie du détachement, le dernier sur sa demande. Nous laissâmes écouler le

temps voulu, puis, à notre tour, nous nous mîmes en route.

Avant d'arriver à Toro, nous avions une longue côte à monter; quand on arrive au sommet de cette côte, on découvre la ville et la vallée dans laquelle elle est située, vallée qui s'étend à perte de vue sur la rive gauche du Douro et forme la province de Salamanque. La rive droite sur laquelle nous nous trouvions et sur laquelle est bâtie Toro, est coupée presque verticalement et domine la rive opposée d'environ deux cents pieds. En approchant de la crête de l'éminence que je viens de décrire, nous fûmes fort surpris d'apercevoir devant nous, à l'horizon, une petite troupe de cavalerie arrêtée et gardée par des vedettes. Je partis au galop pour voir ce que c'était; un cavalier vint bientôt au-devant de moi et je reconnus Saint-Victor. Le général, qui me suivait de près, arriva pour entendre le récit qu'il nous fit. Ils avaient trouvé en avant de la porte de Toro un rassemblement armé assez nombreux; on y distinguait quelques uniformes, au milieu des habits de paysans et de bourgeois. Ces hommes approchaient avec précaution, s'arrêtant à distance, mais plusieurs de ceux qui paraissaient exercer de l'influence sur les autres s'étant avancés et ayant protesté de leurs intentions pacifiques, le colonel Van House, après avoir fait connaître le but de sa venue et son intention de s'entendre avec les autorités locales, crut pouvoir faire son entrée en ville et marcha avec confiance. A peine était-il arrivé près de la porte qu'une décharge, partie de l'entrée et des maisons qui la bordaient, le jeta à terre ainsi que son chirurgien-major et blessa plusieurs hussards et chevaux.

Ne pouvant punir cet acte de félonie comme il le méritait, Saint-Victor s'était retiré sur la hauteur où nous l'avions aperçu et vers laquelle les Espagnols s'avançaient lentement. Le général fit faire halte à sa

troupe pour ne pas la montrer, et me donna l'ordre de descendre au devant de l'ennemi avec les hussards déjà en vue et d'engager avec lui un feu de tirailleurs, en me repliant ensuite pour l'éloigner de la ville où il serait rentré s'il avait eu vent de la force en face de laquelle il allait se trouver. Les Espagnols étaient au nombre de mille à peu près; ils marchaient dans une espèce d'ordre qui n'était pas propre à leur défense puisque leur colonne avait autant de profondeur que de front. Les vingt hussards que j'emmenais avec moi rugissaient, c'est le mot; ils avaient vu tomber leur colonel pour lequel ils professaient un véritable culte, et qui avait été victime d'une insigne trahison! Quand ils virent l'heure de la vengeance arrivée, il n'y eut pas moyen de les retenir, et malgré les efforts de l'officier qui les commandait et les miens, ils se précipitèrent au milieu des Espagnols qui prirent la fuite de tous les côtés, moins épouvantés probablement par notre présence et les coups que nous leur portions, que par l'apparition de toute la colonne que le général, à la vue de ce qui se passait, amenait à bride abattue. Nous arrivâmes à la porte de la ville avant les premiers fuyards qui se dispersèrent dans les champs, poursuivis à outrance et massacrés sans pitié. J'en sauvai quelques-uns et beaucoup se sauvèrent eux-mêmes, mais la leçon fut sévère, et le souvenir a dû en être conservé à Toro pendant une longue suite d'années. J'ai vu dans cette action de vieux hussards pleurer en écumant de rage et prononcer seulement le nom de leur colonel comme une excuse à leur cruauté quand j'intervenais pour leur arracher quelques victimes. En poursuivant moi-même des fuyards qui jetaient bas leurs armes à ma plus simple injonction, je rejoignis, sans être suivi par personne, les deux plus avancés : l'un était un véritable hercule ayant d'énormes favoris noirs qu'on voyait par derrière; l'autre était un enfant. Je m'adressai d'abord

au premier avec une méfiance assez prononcée sur la soumission que j'allais rencontrer en lui; elle ne se fit cependant point attendre : il jeta son fusil à terre. Quant à l'enfant, lorsqu'il me sentit près de lui et qu'il m'entendit lui crier : « *Basco las armas!* » il se retourna, m'ajusta avec un sang-froid parfait et lâcha la détente au moment où croisant mon sabre avec sa baïonnette j'essayais de détourner le coup qui m'aurait infailliblement atteint s'il était parti, mais heureusement pour moi l'arme rata. Je ne tuai pas l'enfant.

Toro, quoique n'étant point une ville forte, est, comme presque toutes les villes d'Espagne, entourée d'une muraille qui pouvait la mettre à l'abri d'un coup de main, mais ceux qui auraient pu la défendre étaient ceux-là même que nous venions de disperser. Un gros village, nommé Moralès, que nous avions sur notre gauche à une petite distance, avait servi de refuge à un grand nombre des habitants de Toro. Le général m'y envoya avec un peloton de hussards; craignant de les compromettre je les laissai à l'entrée du village, et j'y pénétrai seul avec deux ordonnances. Le plus profond silence y régnait; toutes les maisons étaient fermées et on n'apercevait âme qui vive. Arrivé sur la place, je frappai à la porte d'une maison d'assez bonne apparence; il me fallut récidiver plusieurs fois, et enfin un petit guichet au-dessus de la porte s'ouvrit et donna passage à la tête d'un prêtre qui me dit : « *Pace.* » Sur ma réponse affirmative il vint lui-même m'ouvrir la porte. Je descendis alors de cheval et entrai, laissant dans la rue mes deux hussards. J'employai le peu d'espagnol que je savais à prouver au curé qu'il devait prêcher ses paroissiens dans le sens de la première parole qu'il m'avait adressée. Le brave homme me parut convaincu qu'il n'avait rien de mieux à faire, et il me fit entendre en levant les yeux et les mains vers le ciel que, si on l'eût écouté, aucun des ha-

bitants de son village n'aurait pris part à l'échauffourée qui venait d'être si sévèrement châtiée et dont pourtant il ne faisait que soupçonner le sanglant résultat.

Quand je sortis du presbytère où j'étais resté à peine dix minutes, la place du village, naguère si déserte ainsi que les rues, me présenta un spectacle auquel j'étais loin de m'attendre : elle était couverte de monde parmi lequel figuraient les fuyards qui avaient trouvé un refuge de ce côté. Il était facile de les reconnaître à leurs chaussures et à leurs jambes couvertes de terre. Avant la gelée, qui ne se prolonge jamais dans ce pays, la terre avait été détrempée par de grandes pluies, et les champs, à travers lesquels nos ennemis s'étaient sauvés, leur avaient imprimé un cachet qui les dénonçait. Je remontai à cheval entouré par cette foule dont l'attitude aurait été sans nul doute des plus hostiles si la peur ne l'eût encore comprimée. Je sortis du village par le chemin qui m'y avait amené et ne trouvai plus en dehors le peloton de hussards que j'y avais laissé avec ordre de m'attendre. Ne sachant ce qu'il était devenu, je m'acheminai vers Toro et je traversai notre champ de bataille couvert de morts et de mourants, au milieu desquels plus de six cents fusils étaient abandonnés. En approchant de la porte je n'aperçus aucun vestige de notre colonne, mais comme il était impossible qu'elle eût pris une autre direction que celle de la ville, j'entrai et suivis une rue étroite et déserte dont les maisons étaient hermétiquement fermées. J'eus un moment d'inquiétude qui se dissipa en arrivant sur la place où je trouvai nos dragons et nos hussards rangés en bataille. J'appris là que le colonel Van House n'était pas mort et qu'on ne croyait mortelle aucune des trois blessures qu'il avait à la tête, mais néanmoins il n'avait pas encore repris connaissance. Les Espagnols l'avaient porté

dans une maison assez confortable. Quant au pauvre chirurgien, il était mort sur le coup.

Le général d'Avenay, au moment où je le rejoignis, était en conversation avec un prêtre parlant bien français, et chargé par les autorités locales de calmer la colère des vainqueurs et de protester qu'elles étaient étrangères à l'acte odieux qui avait attiré notre vengeance. Ce prêtre, irlandais, avait l'air d'un excellent homme, il nous dit qu'il croyait à la parole des autorités; nous eûmes l'air d'en faire autant, et par une proclamation, œuvre de Saint-Victor, qui fut affichée le soir même, on promit aux habitants oubli et sécurité; on régla l'affaire des fournitures pour le logement et la nourriture des troupes et tout rentra dans l'ordre. Quoique le corrégidor et l'alcade, qui avaient été mandés, eussent promis soumission et obéissance, nous prîmes nonobstant toutes les précautions militaires que la prudence nous dicta, avant de nous reposer. Ce repos ne devait pas être mon lot, car Saint-Victor, dont c'était le tour de marcher, ayant été forcé de se mettre au lit pour le mal grave dont il était atteint, le général me prévint que le lendemain je devrais porter à Valladolid, où était le quartier-général, le rapport de l'occupation de Toro.

Deux jours avant notre arrivée devant cette ville, une batterie d'artillerie de la garde avait été enlevée à deux lieues de là sur le territoire d'une commune nommée Penilla; nous trouvâmes dans Toro les six pièces et leurs caissons; les artilleurs qui avaient pu se sauver avaient emmené leurs chevaux; les renseignements que nous pûmes recueillir nous prouvèrent que tout le pays qui nous environnait était en insurrection et armé. Ma mission pour me rendre à Valladolid, qui est à vingt lieues de Toro, était donc une mission des plus périlleuses, non-seulement en ce qui concernait les dangers de mort, mais surtout à cause des tortures que les Espagnols, dont

la férocité naturelle était exaltée par les passions religieuses et politiques, faisaient subir aux Français qui tombaient entre leurs mains. De nouveaux exemples nous le prouvaient chaque jour, et la pensée d'être scié entre deux planches et crucifié, après avoir été mutilé, n'était pas réjouissante. C'étaient surtout les paysans qui commettaient ces atrocités lorsqu'un Français isolé se trouvait à leur merci; ils s'excitaient alors les uns les autres, et c'était à qui montrerait le plus de raffinement; les femmes surtout se signalaient par leur habileté.

Le lendemain donc je sortis de Toro, par une nuit obscure, avec un guide dont on avait pris pour otages la femme et les cinq enfants, en le prévenant que s'il ne me guidait pas fidèlement tous seraient passés par les armes, tandis que si je revenais, il devait recevoir cinquante piastres. Ces précautions avaient quelque chose de passablement sinistre pour moi, et j'avoue que ce ne fut pas sans émotions que je les vis prendre. Saint-Victor était au désespoir et le général, en m'embrassant, me recommanda la plus grande prudence. Le prêtre irlandais me dit que je pouvais me fier à mon guide qu'il connaissait. Enfin je mis ma confiance en Dieu! Je montais Palaker, mon cheval de l'Ukraine, qui devait me porter jusqu'à Tordesillas, à douze lieues de Toro, où se trouvait un poste de dragons, dans une maison fortifiée, située en dehors de la ville. Lorsque la porte de Toro se fut refermée derrière moi et que je me sentis lancé seul avec mon guide par une profonde obscurité dans un pays où chaque habitant était un ennemi acharné, féroce, plein d'astuce, et ne songeant qu'à faire périr tout ce qui appartenait à l'armée française, mon arrivée à Valladolid et mon retour à Toro me parurent choses très-problématiques, et une des meilleures chances qui se présentèrent à mon imagination fut celle de me faire tuer en me défendant à outrance, afin de ne pas tomber vivant entre

les mains de nos cannibales ennemis. C'est en semblables circonstances que reviennent à la mémoire et la paix du foyer paternel, et les chers souvenirs du pays natal. Ce fut en me livrant à ces souvenirs, en reportant toutes mes pensées vers la Normandie, que mes idées noires se dissipèrent peu à peu.

Nous arrivâmes près d'un gros village qui m'avait été signalé d'une manière fâcheuse, et que j'avais reconnu, en sortant de Toro, dont il était pourtant à deux lieues, mais une lumière brillait au haut du clocher. Mon guide s'arrêta et me dit tout bas d'écouter. Nous entendîmes parler à une petite distance, et bientôt il devint évident que nous étions près d'un poste et que les habitants du village étaient sur pied. Nous quittâmes le chemin et prîmes à droite dans les vignes qui, en Espagne, n'ont point d'échalas, mais qui cependant, et la nuit surtout, présentent de nombreux obstacles à la marche des chevaux. Nous parvînmes à nous en tirer, et au bout d'un temps qui me parut assez long nous retrouvâmes le chemin ; le village était tourné et ma confiance en mon guide augmentée par ce léger incident. Il me dit que nous ne trouverions plus d'autres villages jusqu'à Tordesillas, ce qui était un point de sécurité.

Le jour commençait à paraître lorsque j'arrivai à la maison fortifiée qui renfermait un poste de trente dragons du 12e régiment, poste commandé par un officier piémontais, nommé Scarampi. Je signale ce nom avec une intention qui se développera plus tard. Les maisons fortifiées dans lesquelles on logeait les détachements servant à la correspondance étaient ordinairement isolées des autres habitations ; on les entourait d'un fossé palissadé ; on plaçait un tambour devant l'entrée ; elles étaient crénelées du rez-de-chaussée aux étages supérieurs, et pourvues de vivres et de munitions pour quinze jours au moins ; elles se trouvaient ainsi parfaitement à l'abri

d'une surprise. Dans quelques-unes il y avait même du canon, et les maisons, en Espagne, sont d'ailleurs construites avec une solidité qu'on trouve rarement dans d'autres pays. Je laissai mon cheval et mon guide à la garde de M. Scarampi, qui me donna un cheval de troupe et un dragon d'ordonnance, et je continuai ma course. Je traversai Tordesillas; la population commençait à paraître dans les rues, population dont les mines se renfrognaient à mon aspect et qui me jetait des regards haineux. La route de Valladolid était qualifiée de grande route, ce qui voulait dire seulement qu'elle était suffisamment tracée pour être suivie sans hésitation par ceux qui la parcouraient la première fois. Une seule localité se trouve sur cette route entre Tordesillas et Valladolid : c'est Simancas, ville, ou plutôt village, qui a, en Espagne, une certaine célébrité parce que les archives de la monarchie y sont déposées. Ce point n'était pas occupé par nos troupes et j'étais prévenu qu'il pouvait être dangereux; aussi, en y arrivant, je n'étais pas sans inquiétudes. Simancas domine un pont sur la Pisuerga, pont sous lequel passe aussi le canal latéral. Il me fallait traverser le tout sur ce pont qui est fort étroit et très-long ; lorsque j'y arrivai il était obstrué par une file de mulets chargés. Je fus forcé de m'arrêter à l'entrée, et je me trouvais resserré entre la borne et un escarpement qui dominait la rivière ; les mulets tournant de notre côté voulurent s'approcher de nos chevaux, avec les intentions hostiles auxquelles ils sont fort enclins, et à défaut de cravache je fus forcé de mettre le sabre à la main pour leur en donner du plat sur le nez. Or cela pouvait amener un conflit fâcheux, car les arrieros ont la réputation bien méritée d'être la gent la plus querelleuse de toutes les Espagnes, et je laisse à penser ce qui serait résulté pour moi d'une querelle avec une douzaine de ces gaillards-là, armés chacun, par tolérance, d'une longue escopette. La

position eût été ridicule et périlleuse; heureusement elle ne le devint pas. Les mulets passèrent, et je passai à mon tour à la vue de toute la population de Simancas groupée sur la hauteur pour me regarder. J'arrivai à Valladolid à midi, et après avoir pourvu au logement de mon dragon et des deux chevaux, je me rendis chez le prince de Neufchâtel, major général. Il était chez l'Empereur, et l'aide de camp de service auquel je voulus remettre mes dépêches pour qu'il les portât me dit que, d'après l'ordre établi, je devais les remettre moi-même, et par conséquent attendre qu'on vînt me prévenir quand cela pourrait se faire. Je restai seul dans un beau salon, à moitié couché sur un bon sopha en damas bleu de ciel, cherchant à dormir pour tromper la faim qui commençait à me talonner, et ne pouvant y parvenir malgré une nuit sans sommeil et une course de vingt lieues dont les huit dernières m'avaient surtout fatigué à cause des mauvaises allures de mon cheval de troupe. J'étais invité à dîner à la table de service, et on m'avait fort recommandé de ne pas m'absenter un instant, parce que je pouvais, d'une minute à l'autre, être appelé par le prince auquel on avait rendu compte de mon arrivée. Je restai là de midi à huit heures du soir; on vint alors m'avertir que le dîner était servi. Il y avait vingt-quatre heures que je n'avais mangé, sauf un petit morceau de pain et un peu de chocolat. Le dîner me parut magnifique dans la circonstance; tout l'état-major général y était : il y avait beaucoup de généraux, des officiers de tous grades, et tous couverts d'or.

Après le dîner, M. de Flahaut, qui était alors chef d'escadron, aide de camp du major général, vint me prendre pour me conduire chez l'Empereur, où se trouvait le prince de Neufchâtel qui me reçut dans un cabinet. Je lui remis mes dépêches, et l'article qui constatait la reprise des six pièces de canon de la garde lui causa

une si grande joie qu'il s'interrompit pour aller annoncer cette nouvelle à l'Empereur qui, probablement, me dit-il, en me quittant, voudrait me voir. Cette perspective me flatta beaucoup, et, resté seul, j'arrangeai dans ma tête les réponses que j'allais faire aux questions présumables que l'Empereur m'adresserait. Je crois même que j'en fis une petite répétition à demi-voix pour bien juger les inflexions. J'attendis plus d'une heure, heure d'impatience et d'anxiété. Au bout de ce temps, le prince rentra portant un gros paquet cacheté et un autre plus gros encore qui ne l'était pas. Le premier était à l'adresse du général d'Avenay ; le second contenait des proclamations au peuple espagnol. Il me remit le tout, acheva de lire la dépêche qu'il avait interrompue, me fit quelques questions sur l'affaire que nous avions eue, et me dit que je pouvais attendre jusqu'au lendemain pour retourner à Toro ou, si j'aimais mieux, partir le soir même.

Je préférai ce dernier parti. Il pleuvait à verse, la nuit était des plus sombres et par conséquent, si je faisais quelque mauvaise rencontre, j'avais plus de chance de me tirer d'affaire dans l'obscurité puisque, ne me voyant pas venir de loin, on ne pourrait pas arranger d'avance la réception qu'on me ferait. Je quittai Valladolid à minuit, j'avais placé les proclamations autour de mon corps qui se trouvait ainsi à l'abri des balles. J'arrivai à Tordesillas sans encombre ; j'y retrouvai mon cheval Palaker, et mon guide, et quand je me sentis sur le premier qui s'était reposé vingt-quatre heures, il me sembla que j'étais hors de danger. Il me fallait cependant repasser de jour près du grand village que mon guide avait évité avec tant de soin l'avant-dernière nuit. On y était encore en armes, ce que je reconnus facilement en apercevant des postes avancés et des sentinelles placées du côté de Toro d'où pouvait venir pour eux le danger. Ce village, nommé Pedrosa, avait une population de trois

mille âmes, et les maisons étaient agglomérées comme elles le sont en Espagne dans tous les villages. Les habitants de Pedrosa passaient pour querelleurs et n'étaient pas aimés dans le pays. Ils me virent très-bien, mais sans faire aucune démonstration hostile.

Il faisait nuit quand j'arrivai à Toro où on avait été fort inquiet de moi pendant tout le temps de mon absence et où je fus accueilli en conséquence. Mon pauvre guide était aux anges et reçut, outre ses cinquante piastres, une gratification. Les dépêches que je remis au général d'Avenay lui donnaient l'ordre de frapper, sur la province de Toro, une contribution de guerre d'un million de réaux — vingt-cinq mille francs; — de livrer au pillage le village de Pénilla, sur le territoire duquel avait eu lieu l'attaque de la batterie d'artillerie de la garde que nous avions reprise, et ensuite de le brûler sans y laisser *pierre sur pierre*. L'Empereur, qui témoignait au général sa satisfaction sur la manière dont l'opération avait été conduite, lui faisait cadeau de huit mille francs à prélever sur la contribution qu'il allait frapper.

L'ordre de détruire Pénilla nous consterna. Pendant les quarante-huit heures qu'avait duré mon absence, une grande partie du pays avait fait sa soumission. Sur l'ordre du général les armes nous étaient apportées en masse; tout faisait croire que la punition infligée, sous les murs de Toro, à la trahison de ses habitants, avait eu un salutaire retentissement, et il était à craindre que la destruction d'un beau village ne poussât ses habitants au désespoir, et n'exaspérât ceux qui pourraient redouter un sort pareil; mais l'ordre était formel et l'obéissance militaire ne permet pas la moindre objection. Le général fit venir le prêtre irlandais dont j'ai déjà parlé, et lui dit de faire prévenir secrètement les habitants de Pénilla qu'ils auraient trois jours pour enlever ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils ne perdirent

pas de temps, et lorsqu'on mit le feu au village, qui fut entièrement brûlé, il ne contenait plus rien.

Quelques jours après, une députation de ce village vint remercier le général de l'humanité qu'il avait montrée, et elle exprima en bons termes la plus profonde reconnaissance. Le mot de pillage dans le sens où on l'entend en pareille circonstance signifie non-seulement spoliation, mais encore viol et meurtre; enfin tous les excès auxquels peuvent se livrer des hommes affranchis de toute discipline, et s'excitant les uns les autres comme cela ne manque jamais d'arriver.

L'Empereur quitta l'Espagne peu de jours après pour se rendre en Allemagne et s'opposer à la marche des Autrichiens qui, sans déclaration préalable, marchaient sur la Bavière notre alliée. Il laissa le maréchal Bessières à Valladolid, lui donnant le commandement supérieur du Nord-Ouest de l'Espagne, c'est-à-dire des Asturies, de la Galice, de la vieille Castille, du royaume de Léon et de Salamanque. Le général d'Avenay reçut l'ordre d'envoyer un rapport sur la situation du pays qu'il occupait ainsi que sur ce qu'il pourrait apprendre des mandements du marquis de la Romana, lequel, à l'aide des Anglais, avait ramené en Espagne le corps de quinze mille hommes qu'il commandait et qui, comme auxiliaire, faisait partie de notre armée d'Allemagne. Sa défection était devenue chose naturelle d'après ce qui était advenu, et les Anglais l'ayant embarqué aux environs de Hambourg l'avaient débarqué au Ferrol d'où il s'avançait vers Léon, mais timidement et en tâtonnant.

Saint-Victor étant toujours malade, ce fut encore à moi de partir. Les relais de poste ayant été rétablis, je fis la course à franc étrier. Tout alla bien jusqu'à Tordésillas. Là j'eus un postillon dont la mine me déplut fort, et un cheval qui ne me plaisait pas davantage. En marche, le

premier passait à chaque instant du galop au trot; le second en faisait autant, et à cette allure il était infernal. Je criai plusieurs fois au postillon de cesser ce manége, mais il n'en tint pas compte, et je crus l'entendre rire des vains efforts que je faisais pour le rejoindre quand il ralentissait ainsi, mon maudit cheval refusant absolument de gagner du terrain sur celui qui le précédait. A un quart de lieue de Valladolid j'aperçus au beau milieu de la route, par laquelle j'arrivais, un arbre immense qui étendait horizontalement ses branches et la couvrait entièrement. La nuit était venue. Au moment où nous approchions de cet arbre, une voix, partie du pied, interpella le postillon en lui disant : « Est-ce toi, Manuelo? » Sur sa réponse affirmative, il lui fut demandé avec qui il était. « Avec un Français, » dit-il, et au même instant il arrivait sous l'arbre où régnait la plus profonde obscurité. Là un colloque à demi-voix eut lieu sans que je pusse en distinguer le sens; ce que je compris seulement, c'est que le nombre des interlocuteurs devait être de cinq ou six au moins. Retourner en arrière était impossible; changer même la direction de mon cheval l'était également. Arrêté à vingt pas de mon guide j'avais essayé de prendre le côté le plus éloigné du centre de l'arbre, et n'avais pu réussir. Il me paraissait évident qu'il y avait là une embuscade, et que le postillon était un complice de ceux qui y attendaient une proie quelconque. Je calculai aussi que je ne devrais tomber qu'au moment où j'arriverais sous l'arbre, et que je serais probablement poignardé, pour éviter de donner l'éveil par la détonation d'une arme à feu qui eût été entendue aux postes avancés de Valladolid. Je tirai doucement mon sabre que je laissai pendre à la dragonne, je pris un pistolet de la main droite, un autre de la main qui tenait les rênes, et je m'apprêtai à me défendre le mieux que je pourrais, bien persuadé que l'heure en était arrivée. J'en

aurais long à écrire s'il me fallait rendre compte des rapides pensées qui traversèrent ma tête en ce moment. Manuelo partit enfin au galop et j'en fis autant avec le sentiment que peut éprouver un homme qui se précipite dans un gouffre. Je passai contre un groupe d'Espagnols que je ne comptai pas, qui ne me dirent pas une parole, dont je ne vis pas les armes s'ils en avaient, et dix minutes après, je me trouvais à Valladolid, au milieu d'une garnison française, et dans ce même salon où j'avais souffert de la faim et de l'impatience.

En mettant pied à terre j'avais payé au postillon le prix de la course; mais lorsqu'il me demanda d'un ton assez péremptoire un *pourboire,* je le lui refusai en lui disant que je ne donnais le pourboire qu'aux postillons qui conduisaient bien. J'avais sur le cœur ses temps d'arrêt répétés malgré mes injonctions, et, plus que tout cela, son colloque avec les hommes postés sous le grand arbre. Il s'en alla en grommelant.

Le maréchal Bessières me retint toute la journée du lendemain et ne me remit mes dépêches que le matin du jour suivant. Il me chargea en outre d'une mission pour le prince Mazzaredo, ministre de la marine du roi Joseph, qui, parti de Madrid pour se rendre à la Corona, devait, ce jour-là, s'arrêter à Tordesillas. Le maréchal me donna l'ordre, si le prince était parti, de courir après lui jusqu'au relais suivant, et de retourner à Toro, si, arrivé à ce relais, je ne l'avais pas rattrapé.

En arrivant à la porte de Tordesillas, j'appris qu'il en était parti depuis quelques heures, qu'on croyait qu'il allait s'arrêter au premier relais, mais que le postillon qui l'avait conduit, et qui était déjà de retour, allait m'en donner des nouvelles certaines. Mon arrivée avait provoqué devant la poste un rassemblement, qui était loin de paraître bienveillant. Je me trouvais dans une grande pièce basse qui précédait les appartements de la

maison et la porte de l'écurie. Ma selle venait d'être posée là sur un établi, et j'attendais le cheval sur lequel on devait la mettre et le postillon qui devait m'accompagner. En ce moment celui qui avait conduit le prince Mazzaredo entra. C'était ce Manuelo dont j'avais eu à me plaindre l'avant-veille. Je lui adressai ma question sur le prince; mais au lieu d'y répondre, il s'approcha de moi et me lança un mot horriblement injurieux qui fut accueilli par un gros rire approbatif du rassemblement qui était devant la porte. Le mot était à peine prononcé, qu'un violent coup de poing dans la poitrine avait repoussé Manuelo loin de moi. Il saisit alors une lourde barre de bois servant à fermer la porte qui donnait dans la rue étroite et écartée où se trouvait la poste et la leva sur moi. Au premier mouvement qui m'avait fait comprendre son intention, j'avais tiré mon sabre. Il me lança la barre que j'évitai, et se précipita vers la porte pour chercher un appui au milieu de la foule; mais avant qu'il y eût pénétré, je l'atteignis et le frappai d'un coup de pointe dans les reins. Il poussa un cri, et fut à l'instant entouré; je le fus aussi, et saisi par derrière, presque renversé; je pourrais même dire renversé tout à fait, car un de mes genoux et mon coude droit touchèrent la terre. Je me débattais avec fureur, et ayant dégagé mon bras toujours armé, je frappai sans regarder où je frappais; mon premier coup fut suivi d'un cri et de ma délivrance, car on entoura la personne blessée, et je pus saisir mes pistolets. A peine les eus-je montrés que ceux qui avaient envahi la maison se hâtèrent d'en sortir, et je marchai en déterminé vers la rue. La canaille qui s'y trouvait recula, laissant un espace vide devant la porte. Je ne savais ce que j'allais faire ni devenir; il y avait un rassemblement considérable devant moi, et il me paraissait impossible de gagner à pied la maison for-

tifiée des dragons, dont j'étais à plus d'un kilomètre, et séparé par la ville dans sa plus grande longueur. Je fus tiré de cette anxiété par l'arrivée d'un postillon m'amenant deux chevaux, sur l'un desquels il était; sur l'autre était ma selle. Je me trouvai à cheval sans trop savoir comment, car j'avais toujours un pistolet à chaque main, et je ne me rendis pas compte du moment où j'avais remis mon sabre dans son fourreau. En traversant au galop la foule qui se trouvait là, je pus voir beaucoup de signes hostiles, mais enfin on n'essaya pas de me barrer le passage, et j'arrivai chez les dragons, où M. Scarampi me donna un spectacle fort grotesque; malheureusement je ne puis en faire ici le récit! Quand cet officier fut un peu remis du trouble que mon arrivée intempestive lui avait causé, je lui racontai ce qui venait de se passer en lui enjoignant de faire arrêter Manuelo, qui fut conduit à Valladolid et condamné à être pendu. J'obtins sa grâce du maréchal Bessières en m'accusant, peut-être avec raison, d'avoir agi avec trop d'emportement. Le père de Manuelo, en apprenant le sort réservé à son fils, était accouru à Toro; ce vieillard avait une figure vénérable et sa douleur me toucha vivement.

En quittant les dragons, je dis au postillon de me conduire sur la trace du prince Mazzaredo jusqu'au premier relais de la route de la Corona. Ce postillon m'inspirait de la confiance à cause de l'air de contentement et de triomphe avec lequel il m'avait regardé quand nous avions été débarrassés de la foule. Il me conduisit par des raccourcis, à travers champs, pendant quatre lieues, sans que j'aperçusse une maison ni une âme. Enfin, en tournant une colline, je me trouvai à l'extrémité d'un très-gros village dans lequel je pénétrai sans d'abord voir personne; mais, arrivé sur la place, j'y trouvai toute la population rassemblée, paraissant très-émue, et s'entretenant avec animation probablement du passage du

prince qui était un événement. Mon arrivée en fut un autre et immédiatement je me trouvai entouré. J'eus un moment l'idée de piquer des deux, mais la pensée que cette fuite serait un signe certain de frayeur me retint. Je mis tranquillement pied à terre, à la porte de la poste; je dis au postillon d'ôter ma selle et de la poser sur un banc de pierre à côté de la porte. Je m'assis auprès, ayant sans affectation l'œil fort au guet et la main sur mes fontes. Je payai largement mon brave postillon qu'on accablait de questions, et après m'être assuré que je n'avais aucune chance de rattraper le prince, je m'apprêtai à marcher directement sur Toro. J'avais demandé des chevaux qui tardaient beaucoup à venir, et je n'étais pas sans inquiétude, voyant que j'étais devenu l'objet de discussions assez vives, ce qui me prouvait qu'on n'était pas d'accord à mon endroit. De quel côté allait se trouver la majorité? C'était là la question; question de vie ou de mort pour moi. Un petit incident, qui avait eu lieu quelques minutes avant, me paraissait pourtant rassurant : au moment où je payais le postillon qui m'avait amené de Tordesillas, une espèce de *monsieur*, que je jugeai être le maître d'école, me demanda à voir ma bourse qui était en soie et en perles d'acier avec un fermoir brillant. Je la lui donnai avec l'air de la plus entière confiance. Il l'ouvrit, en versa le contenu dans sa main, et je vis la bourse et une douzaine de napoléons, qui en avaient été ôtés, passer de l'un à l'autre, et subir un examen assez long pour me faire croire que le tout ne me reviendrait pas. Il n'en fut rien, et la somme intégrale, ainsi que la bourse, me furent fidèlement remises. On amena enfin les chevaux; on mit ma selle sur un des deux qui paraissait plein d'ardeur, et je fis un brillant départ quoique peu jaloux de l'effet que je pouvais produire, comme cavalier, aux yeux de ceux que je quittais avec une vive satisfaction.

Nous galopâmes vers Toro par des chemins qui m'étaient inconnus ; je n'eus qu'un seul village à traverser, village dans lequel se trouvait, je crois, une bande de guérillas, car j'en vis deux que le bruit du galop de nos chevaux attira sur la porte d'une maison et qui y rentrèrent précipitamment, soit pour prendre leurs armes, soit pour se cacher et fuir dans le cas où ils m'auraient cru suivi par quelques troupes. J'arrivai enfin à Toro. La journée que le maréchal Bessières m'avait fait passer à Valladolid était cause qu'on me croyait mort. Le général et Saint-Victor me serrèrent dans leurs bras. Ce dernier pleurait et n'avait pas cessé de s'accuser et de se désespérer en pensant aux dangers que je courais à sa place. Jamais pauvre pécheur n'expia plus sincèrement, plus douloureusement sa faute, car, il faut bien l'avouer, c'était par sa faute qu'il se trouvait hors d'état de faire son service.

Je recommençai peu de jours après la même course à Valladolid sans aucun incident remarquable. Le maréchal Bessières me donna l'ordre d'aller à Zamora immédiatement après être retourné à Toro ; mais lorsque le général d'Avenay sut que j'avais cette mission, il ne voulut pas permettre que je fisse cette nouvelle corvée, et se chargea d'aller lui-même examiner la citadelle de Zamora. Cette ville avait été occupée, après notre arrivée à Toro, par une brigade de cavalerie, commandée par le général Mancune, et par deux bataillons de la division Lapisse, laquelle nous avait aussi fourni un bataillon.

Je retournai à Valladolid pour rendre compte de l'état de la citadelle, et en passant à Tordesillas je fus, à la poste, l'objet d'une ovation. On savait que c'était à moi qu'était due la grâce du postillon Manuelo, qui était là avec son père, et je fus entouré par beaucoup de gens dont l'attitude était loin d'être la même que naguère. La

maîtresse de poste, qui avait été blessée par moi en cherchant à s'interposer pour arrêter mes assaillants, portait encore son bras en écharpe. C'était une très-brave femme qui me remercia avec effusion de ce que j'avais fait pour son postillon. De mon côté je lui exprimai tout mon regret de l'avoir atteinte, bien involontairement. Elle m'assura que cela ne serait rien, qu'il n'y avait eu que les chairs d'entamées ; on m'avait déjà dit cela à mes deux derniers passages d'aller et retour, mais je n'avais pas vu cette femme. Cette station à Tordesillas me procura une jouissance dont j'ai gardé le souvenir. L'expression habituelle des visages espagnols était à notre égard haineuse et farouche, ce à quoi prête d'ailleurs le caractère général de leur physionomie. Là, au contraire, je rencontrai de la bienveillance, de l'affection même, et ce contraste était trop exceptionnel pour que ma mémoire n'en soit pas restée frappée.

Je rapportai au général d'Avenay l'ordre d'aller s'établir à Zamora : on mettait sous son commandement les provinces de Toro, de Zamora et de Salamanque ; on lui donnait près de cinq mille hommes d'infanterie, une batterie d'artillerie à cheval, et on ajoutait à sa cavalerie cinq escadrons de dragons. Ces forces devaient être concentrées à Zamora et notre mission était d'observer le corps espagnol de La Romana et un corps portugais qui s'était formé à Miranda del Douro. La Romana avait vingt mille hommes, et se trouvait à quinze lieues de nous. Le corps portugais, dont nous n'avons jamais connu exactement la force, était à dix lieues, mais nous n'avions rien à en redouter par la rive gauche du Douro, et le détour qu'il aurait été forcé de faire pour nous attaquer par la rive droite l'éloignait en plus de trois lieues. L'armée de La Romana était en grande partie composée de troupes de lignes ramenées par lui d'Allemagne. Les Portugais n'étaient qu'un ramassis de gens de toutes

sortes, au milieu duquel figurait un régiment entièrement composé de moines.

Zamora, où nous nous rendîmes, est une des plus jolies villes d'Espagne; elle est entourée de hautes murailles flanquées de tours, le tout en très-bon état de conservation. A l'extrémité ouest se trouve une citadelle fortifiée à la moderne, mais si peu séparée de Zamora, et dominée de si près par la cathédrale et son clocher, qu'il eût été impossible d'empêcher les approches de ce côté; néanmoins, avec un équipage de siége, la défense était facile. Le général mit une grande activité à l'approvisionner en toutes choses, et à y établir des logements pour tout notre monde en cas de nécessité. On fougassa le clocher de la cathédrale pour le faire sauter le cas échéant, et quand tout fut terminé, le général m'envoya, pour la cinquième fois, à Valladolid, rendre compte au maréchal de l'état des choses, et aussi de tout ce que nous avions appris touchant le corps de La Romana et le corps portugais. Trois espions, que nous avions envoyés, avaient été reconnus et pendus. Ils laissaient des veuves et des orphelins qui faisaient grande pitié et pour lesquels le général sollicitait des secours qui furent accordés. Il faut rendre aux Espagnols la justice de dire qu'il était très-difficile de trouver des espions parmi eux. La frontière que nous occupions offrait, en ce genre, plus de ressource en raison de la grande quantité de contrebandiers qui s'y trouvaient, gens d'un caractère aventureux et pour lesquels le mot *patrie* est généralement un mot vide de sens. Dans mon dernier voyage de Valladolid à Toro, j'étais tombé, la nuit, au milieu d'une bande de ces espèces de brigands armés jusqu'aux dents. La fatigue m'avait endormi sur mon cheval qui, en s'arrêtant court, me réveilla. Avant que j'eusse le temps de me rendre compte de ma position, mon postillon, auquel ils avaient adressé quelques questions, partit au galop,

et en le suivant je m'entendis saluer d'un : *va usted con Dios señor caballero.* Ces bienveillantes paroles me causèrent un sentiment de très-grand plaisir.

La course de Zamora à Valladolid présentait une condition aggravante relativement à celles que j'avais faites en partant de Toro; il y avait une distance de neuf lieues de plus à parcourir dans une espèce de désert et un bois de deux lieues d'étendue. Toro, par lequel je devais passer, n'était plus occupé par les Français, et, jusqu'à Valladolid, je n'avais d'appui à espérer que du poste de Tordesillas, appui insignifiant d'ailleurs puisque les dragons qui le formaient se tenaient cois dans leur fortin, et avaient l'ordre formel de ne point s'en éloigner de cinquante pas, hors les cas de service obligé. Un poste que nous avions établi entre Zamora et Salamanque avait été surpris et impitoyablement égorgé. On me pardonnera donc les idées sombres qui m'agitaient lorsque j'étais seul au milieu de pareils dangers. Je dois regarder comme miraculeux d'y avoir échappé : tous les jours on apprenait la disparition, et souvent le supplice de quelque officier qui, comme moi, allait en mission. Pour nous dédommager autant que possible des périls auxquels nous étions exposés, on nous donnait des frais de poste considérables; ainsi pour aller de Toro à Valladolid et retour, cinq cents francs, et de Zamora six cents. C'était un bien léger palliatif aux sombres réflexions et au genre de danger que nous courions, mais, pour quelques-uns, c'était une espèce d'encouragement. Combien n'en profitèrent jamais après l'avoir reçu!

Il se passa à Zamora deux petits événements qui pourront donner une idée du genre de vie que nous menions. Le général donna un bal où tout ce qui était présentable à Zamora se rendit avec empressement, et où se trouva un certain Lopez qui avait organisé et com-

mandé la résistance que nous avions vaincue à Toro. Toutes nos précautions militaires étaient prises comme à l'ordinaire; nous avions jour et nuit des piquets de cavalerie prêts à marcher. Mais ne voilà-t-il pas que vers minuit, au moment où chacun tâchait de prendre du bon temps et de se préparer quelques relations agréables, on vint nous prévenir que les Espagnols attaquaient la porte de Toro. Le général me donna l'ordre de courir au quartier d'infanterie, d'y prendre trois compagnies et de me rendre en toute hâte à cette porte. Il paraissait probable que l'attaque n'avait pas dû avoir lieu sans être secondée par des gens de l'intérieur, car, pour enfoncer les portes de Zamora, il fallait du canon. Dès que je fus dehors, j'entendis une fusillade qui, quoique soutenue, ne me parut pas bien nourrie, et semblait venir d'un point plus à droite que la porte de Toro. Il n'y avait pas de réverbères à Zamora, et, par une nuit très-sombre, il me fallut plus de dix minutes pour me rendre au quartier. En passant devant l'hôpital, où se trouvaient environ trois cents malades ou blessés, j'eus un spectacle des plus attendrissants. Les malades étaient alignés le long des murs contre lesquels ils s'appuyaient, ayant en main leur fusil, et sur le dos leur giberne. Quelques-uns, croyant n'avoir pas le temps de se vêtir, n'avaient que leur chemise. De grands feux allumés sur la place de l'hôpital éclairaient les visages pâles de ces pauvres soldats bien déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, car les Espagnols, quand ils s'emparaient d'un hôpital, égorgaient presque toujours les blessés.

Au quartier de l'infanterie on était déjà sous les armes. Je pris les trois compagnies que le général m'avait dit de prendre, et je courus avec elles vers la porte de Toro. Je reconnus, avant d'y arriver, que la fusillade ne venait pas de là, mais de la partie haute de la ville qui domine

le Douro; l'artillerie et la caserne de cavalerie se trouvaient de ce côté. Après avoir reconnu la porte de Toro, qui n'avait pas été attaquée, et où le poste était dans une assez vive inquiétude, j'y laissai une de mes compagnies, et me dirigeai avec les deux autres vers le point où j'entendais le feu. En approchant par une rue qui tournait à angle droit, le bruit des balles frappant contre les murs que nous avions à notre gauche et en avant, me fit voir, sans m'en expliquer la cause, qu'on tirait en partie de notre côté et en partie d'un autre, puisque aucuns coups ne nous envoyaient de balles. Nous étions à deux cents pas à peine du lieu d'où partait la fusillade et nous n'entendions pas un cri, pas une voix. Je fis crier : « Qui vive? » et on répondit : « France! » Alors je commandai de ne plus tirer, et, m'étant avancé, je trouvai un sergent dans un état d'exaltation extraordinaire; il me dit que, en s'approchant d'une halle située à vingt pas de là, et dont le toit était supporté par des poteaux très-rapprochés les uns des autres, il avait aperçu un rassemblement d'Espagnols armés qui avaient allumé des feux dans cette enceinte et s'y chauffaient. Il avait crié : « Qui vive? » et au lieu de lui répondre, on avait éteint les feux et on avait tiré des coups de fusils auxquels il répondait depuis une demi-heure sans que, à la vérité, il eût reçu d'autre décharge que celle qui avait provoqué l'affaire. Examen fait de la chose, il fut reconnu qu'une vingtaine de bœufs, logés provisoirement avec leurs gardiens dans le local en question, avaient frappé d'hallucination le malheureux sergent, qu'aucun coup de fusil n'avait été tiré sur sa troupe qui faisait patrouille et était composée de quinze hommes, que les gardiens des bœufs, effrayés par l'approche de cette troupe et par le cri de : *qui vive*, qu'ils ne comprenaient pas, avaient essayé d'éteindre leur feu sans répondre naturellement, et que, alors, la fusillade ayant commencé avait tué la plupart des bœufs,

sans, heureusement, atteindre les hommes qui, aux premiers coups, s'étaient jetés à terre.

Le cas était grave pour le sergent qui fut immédiatement arrêté. Zamora était en état de siége et, dans cette position, il y a peine de mort contre l'auteur d'une fausse alerte. On attribua sa faute à un accès de folie et il fut sauvé, mais condamné à une assez longue détention. J'ai raconté cet incident peu important pour donner une légère idée de la vie inquiète et agitée que nous menions pendant ces campagnes d'Espagne, dont le récit ne ressemblerait à aucun autre du même genre s'il était possible d'y rassembler tous les faits auxquels elles ont donné lieu. On y trouverait, à côté d'actions héroïques et sublimes, les choses les plus atroces et aussi, parfois, les plus grotesques.

Quelques jours après l'aventure dont je viens de parler, un poste de quatre hommes et un caporal, que nous avions à cent pas en avant de la porte de Toro, fut surpris pendant la nuit et égorgé sans que le moindre bruit donnât l'éveil sur cette catastrophe. Ce poste n'avait pu être surpris que par suite de négligence apportée dans son service, car il occupait un petit bâtiment isolé, très-solide, et qui aurait dû être fermé pendant la nuit selon l'ordre qui en avait été donné. Or, la porte fut trouvée ouverte sans aucune marque de fracture et les hommes avaient été tués à coups de poignards sans probablement s'être défendus. Nous supposâmes que, ayant lié des relations avec les Espagnols, comme cela arrivait souvent, ils avaient été victimes d'une trahison.

Un caporal de la garnison fut aussi trouvé pendu par les pieds dans la boutique d'un boucher de Zamora avec lequel il avait fait connaissance. Le boucher, aidé sans doute par quelque complice, avait fendu le caporal comme on fend un cochon, et l'avait entièrement vidé; puis cet horrible exploit accompli, il s'était sauvé, et

quand on entra dans sa maison, elle était démeublée.

Je fis un sixième voyage à Valladolid pour rendre compte des mouvements du corps de La Romana et d'une reconnaissance que le général d'Avenay avait fait faire vers la frontière du Portugal. Je restai à Valladolid un jour entier pendant lequel je me liai avec un jeune officier, belge de naissance, nommé de Sèvres, qui était attaché à l'état-major du maréchal Bessières. Une circonstance particulière, dont je fus témoin, le porta à me faire des confidences qui nous mirent, en quelques heures, sur le pied d'anciens amis. Mon retour à Zamora se fit sans accident, mais je ne comprends pas que j'aie pu échapper autant de fois aux dangers qui entouraient les missions que j'ai remplies. A cette époque la situation en Espagne était telle qu'il était interdit à tout homme faisant partie de l'armée, officier ou soldat, de s'éloigner à plus d'une portée de fusil des postes fortifiés ou des camps que nous occupions; avant d'ouvrir le matin les portes de ces postes, on faisait sortir des reconnaissances qui en exploraient les environs et rentraient rarement sans avoir échangé quelques coups de fusils; chaque habitant était un ennemi acharné, fanatisé contre nous. Eh bien! il fallait traverser vingt-huit lieues de pays, seul, au milieu d'une population hostile à ce point que le meurtre d'un Français était considéré comme une action méritoire aux yeux de Dieu et de la patrie et que, en chaire, tous les discours des prêtres étaient dans ce sens. Aussi chaque fois que, par les nuits noires que je préférais pour me mettre en route, je m'acheminais vers les portes qui nous protégaient, que je les voyais s'ouvrir et que, ensuite abandonné à moi-même, je les entendais se fermer derrière moi, j'éprouvais un serrement de cœur. Cette disposition d'esprit ne durait pas. L'attention soutenue, inspirée par l'instinct de la conservation, était une distraction. L'oreille

au guet, les yeux plongeant dans l'obscurité, je cherchais à me rendre compte du moindre bruit, du moindre objet; en même temps les souvenirs de famille et d'affection me venaient en aide et faisaient diversion au danger présent. Je connaissais les chevaux des différentes postes où je relayais, et on me donnait ceux que je préférais; il me fallait les ménager, car chacun d'eux avait une longue traite à faire. Cette sixième course, qui, aller et retour, était de cinquante-six lieues, fut la dernière.

Quelques jours après, à la fin de mars 1809, un incident vint jeter quelque trouble dans notre intérieur. Le frère du général d'Avenay, Adrien de Villaunay, arriva à Zamora sans y être le moins du monde attendu. Marié à une femme charmante, avec laquelle il vivait mal, il avait deux enfants, et habitait un château à six lieues de Caen, jouissant là d'une assez large existence. Malheureusement pour lui, il fut nommé maire de sa commune et, en cette qualité, il avait, par une obligeance imprudente et illégale, signé, en matière de conscription, un acte qui le compromettait au point que des poursuites du ministère public avaient été dirigées contre lui et que ces poursuites pouvaient entraîner la peine des travaux forcés. C'était pour s'y soustraire qu'il était venu chercher, hors de France, un appui près de son frère. Adrien de Villaunay était, au fond, un assez bon garçon, mais hâbleur, et très-plein de l'idée de son mérite, idée basée sur presque rien. Nous étions liés depuis notre enfance. Quant aux deux frères, ils ne l'étaient pas du tout, et le général le reçut assez froidement, quoique disposé à lui rendre tous les services qui dépendraient de lui.

Il y avait à peu près trois semaines que Villaunay était avec nous, quand le général d'Avenay reçut l'ordre d'aller prendre en Italie le commandement d'une bri-

gade de cavalerie faisant partie d'une division commandée par le général Sahuc. Pendant que nous faisions nos préparatifs de départ, nous fûmes rejoints par Eugène d'Hautefeuille, qui rentrait en France pour cause de santé, et par un jeune officier westphalien qui, pour le même motif, retournait chez lui. Ils nous attendirent et partirent avec nous quelques jours après. Notre troupe se composait du général, de son frère, des deux officiers dont je viens de parler, de Saint-Victor et de moi; plus quatre hussards du 2e régiment, attachés à notre état-major depuis plusieurs mois; un maréchal ferrant appartenant au 12e régiment de dragons, et dix domestiques menant les chevaux en main. Une escorte de vingt-cinq dragons nous accompagna jusqu'à Tordesillas, où nous arrivâmes le second jour, et le troisième nous fîmes notre entrée à Valladolid, où le maréchal Bessières, appelé en Allemagne pour prendre le commandement de la garde impériale, avait été remplacé par le général Kellermann.

Je puis dire sans aucun esprit de partialité que le général d'Avenay, dans l'important commandement qui lui avait été confié, avait déployé une grande capacité, une activité très-remarquable et enfin tout ce qui, aux yeux de tous, le désignait comme apte à remplir les plus hauts emplois militaires. Sa prévoyance s'étendait aux moindres détails, et on ne le trouvait en défaut sur rien. Placé à Zamora dans une position périlleuse en face de forces ennemies six fois plus considérables, il sut en imposer de telle sorte que, pendant quatre mois, il conserva intact le pays qui lui avait été confié, et qu'aucune tentative sérieuse n'eut lieu contre lui. Les impositions étaient régulièrement payées aux autorités financières espagnoles qui en tenaient compte; la solde de notre petit corps d'armée était exactement réglée, et les soins pour le soldat tels que jamais il n'avait joui d'un

pareil bien-être. Les Espagnols, chargés de la fourniture des vivres, s'en acquittaient merveilleusement; aussi tout un personnel d'administration française qu'on nous avait envoyé fut-il mis de côté. Ceux qui le composaient réclamèrent et crièrent beaucoup, mais ce fut en vain; le général tint bon.

Après notre départ, les choses ne continuèrent pas sur le même pied dans les trois provinces de Toro, de Zamora et de Salamanque. Le successeur du général d'Avenay, incertain et timide, rendit aux Espagnols la confiance qu'ils avaient perdue avec nous. La Romana et les Portugais avancèrent; des bandes se formèrent; les communications entre Zamora et Valladolid furent interrompues, et pour porter remède à cet état de choses, il en coûta du temps, des hommes et de l'argent.

Le général Kellermann, fils du maréchal de ce nom, nous reçut fort bien. Je désirais depuis longtemps le connaître, sachant le rôle qu'il avait joué à la bataille de Marengo dont le succès, dans un moment désespéré, lui fut à peu près dû. C'était un petit homme d'apparence chétive et maladive, ayant le regard intelligent, mais faux. Pendant le court séjour que nous fîmes à Valladolid, nous apprîmes sur son compte des choses qui le firent cruellement baisser dans notre opinion. C'était un concussionnaire impitoyable : sous des prétextes politiques, il faisait plonger dans les anciens cachots de l'inquisition les plus notables habitants soumis à sa domination, ce qui constituait le quart de l'Espagne, puis il entrait en composition avec les familles pour rendre ses prisonniers à la liberté à prix d'argent qu'il mettait dans sa poche. Plus tard, sous la restauration, il eut une grande réputation de piété. Sans vouloir contester la sincérité de ses sentiments religieux, à cette dernière époque, je ne puis m'empêcher de noter ici que, à la dédicace d'une église qu'il fit bâtir à ses frais, près de Paris, dans une

commune où il possédait une terre et un château, l'abbé Fraissinous, renommé pour sa sainteté et son éloquence, prononça un discours où les vertus du fondateur furent exaltées. Il est assez probable que terre, château et église étaient le résultat des exactions commises en Espagne.

CHAPITRE VI

Passage du mont Cenis. — Accueil du vice-roi. — Incapacité et entêtement du général Sahuc. — Combat sur les rives de la Piave. — Le général d'Avenay mortellement blessé. — Les grenadiers du 62e. — Mort du général d'Avenay. — Son testament. — Le général Caffarelli. — Le général Savary. — Le colonel d'Haugeranville. — La parade de Schoenbrunn. — Audiences de l'Empereur. — Rentrée au 6e cuirassiers. — L'abbaye d'Eiglewerth, l'abbé et sa cousine. — Partie de plaisir en traîneau. — Un trompette français et une noble autrichienne. — Mariage de l'Empereur. — Grande revue à Paris. — Ordre de départ pour l'Espagne.

Aucun incident ne marqua notre retour en France; la sécurité de la route que nous avions à parcourir était assurée par des détachements postés à des distances rapprochées. Arrivés à Bayonne, nous y laissâmes nos compagnons de route, nos chevaux, et nous partîmes, le général et moi, à franc étrier, pour nous rendre à Bordeaux et y reprendre la voiture que nous y avions laissée Un seul valet de chambre nous accompagnait. Nous fîmes, en vingt heures, les soixante-six lieues qui séparent Bayonne de Bordeaux où nous arrivâmes exténués de fatigue. Nous y passâmes trois jours employés à nous procurer les objets qui nous manquaient pour recommencer une nouvelle campagne.

On ne savait rien de positif sur les événements; on parlait seulement de la rapidité avec laquelle l'Empereur faisait marcher ses troupes vers l'Allemagne pour re-

pousser les Autrichiens qui avaient envahi la Bavière sans déclaration préalable. Nous partîmes en poste pour l'Italie, en remontant jusqu'à Moulins, à cause du mauvais état des routes d'Auvergne. Nous étions impatients d'arriver sur de nouveaux champs de bataille, de revoir cette Italie que nous connaissions déjà et ces Autrichiens que nous connaissions aussi, mais avec lesquels nous trouvions que nous ne nous étions pas assez mesurés. Pendant ce long voyage que nous fîmes en tête à tête, il fut presque toujours question de choses militaires. Destinés à faire partie de l'avant-garde en face d'une armée fortement réorganisée et numériquement supérieure à celle dont nous allions faire partie, et dont un repos de trois années avait dû affaiblir les traditions de guerre, nous passions en revue toutes les hypothèses, ce à quoi nous servait grandement la connaissance que nous avions déjà du terrain.

Nous rencontrâmes en Savoie une foule d'administrateurs et de femmes fuyant l'Italie, à la suite d'un grave revers que nous venions d'éprouver. Surprises et attaquées à l'improviste, nos divisions avaient essayé de tenir à Sacile, entre le Tagliamento et la Piave, et avaient été complétement défaites. L'armée, se retirant en désordre, ne s'était ralliée que derrière l'Adige avec une perte de dix mille hommes. Ces nouvelles contristèrent le général. Etait-ce un pressentiment? Pour ce qui me concerne, je puis dire, en toute vérité, qu'elles augmentèrent beaucoup le désir que j'avais d'être près de l'ennemi.

Arrivés à Lanslebourg, au pied du mont Cenis, nous y passâmes la nuit, retenus par une tourmente qui rendait impossible l'ascension de la montagne. Nous l'entreprîmes le lendemain, traînés par huit chevaux et escortés de huit hommes, tenant quatre cordes attachées aux coins de l'impériale de la voiture pour l'empêcher de verser. Cette

précaution était indispensable, car les quinze pieds de neige sur lesquels nous devions marcher pendant une partie du trajet ne présentaient pas partout une égale solidité, et les parties molles offraient un véritable danger. Nous n'éprouvâmes qu'un seul accident qui aurait pu avoir des suites funestes. En sortant du tunnel qu'on passe en descendant vers Suse, une avalanche nous surprit et nous aurait infailliblement précipités dans la vallée, qui a plus de mille pieds de profondeur, si une masse de rochers, placée au-dessus de nous, ne l'eût séparée en deux. Une voiture de roulier, qui nous précédait, ne fut pas aussi heureuse : nous la vîmes rouler dans l'abîme pendant plusieurs minutes. Le plan sur lequel elle roulait n'était pas tout à fait vertical, et l'épaisseur de la neige ralentissait le mouvement au point de nous faire croire parfois qu'elle n'arriverait pas jusqu'au bas ; les efforts désespérés des chevaux, qu'on voyait alternativement s'enfoncer dans la neige et en être ensuite arrachés violemment par le poids de la voiture, contribuaient aussi à modifier la rapidité de la chute. Nous restâmes quatre heures à la même place pendant que les canonniers nous frayaient un passage ; à peine étions-nous en marche que nous aperçûmes les quatre chevaux de la voiture précitée, debout, sur leurs jambes intactes, ce qui nous parut miraculeux ! Les deux hommes qui les conduisaient n'avaient pas roulé avec eux, et n'avaient eu d'autre mal que d'être enfouis quelques minutes sous la neige, d'où nos gens d'escorte les avaient retirés.

Une heure après, nous étions en plein printemps, parcourant au grand trot une route superbe, et découvrant la belle plaine du Piémont, verdoyante et fleurie. Nous couchâmes à Turin et arrivâmes le lendemain à Milan où nous voulions acheter des chevaux, les circonstances étant telles que nous n'avions pas le temps d'attendre

les nôtres. Le général en trouva un, provenant d'un aide de camp du vice-roi, lequel aide de camp venait d'être tué; mais il me fut impossible de m'en procurer, les écuries de tous les marchands de chevaux ayant été vidées pour les besoins de l'armée. Nous nous rendîmes en toute hâte à Plaisance, où se trouvait le dépôt du 6e de cuirassiers, et où le général voulait laisser sa voiture. Nous pensions aussi trouver là un cheval pour moi, et effectivement le major, qui commandait le dépôt du 6e de cuirassiers, me prêta un cheval de troupe. Aussitôt équipés, nous rejoignîmes l'armée qui avait déjà repassé l'Adige à la suite d'un commencement de retraite, opéré par l'armée autrichienne, et causé par les succès en Allemagne de l'armée française commandée par l'Empereur. Nous trouvâmes le quartier général du vice-roi à Vicence. Le prince reçut très-bien le général d'Avenay et lui dit qu'il l'attendait avec impatience; c'est que, en effet, il n'y avait pas, dans toute son armée, un général de cavalerie sur lequel il pût compter. Tous étaient vieux et n'avaient pas fait la guerre depuis 1806. Notre division, commandée par le général Sahuc, se composait de quatre superbes régiments de chasseurs; le 8e et le 25e formaient la brigade du général d'Avenay. Depuis un mois cette brigade avait perdu deux généraux : le premier tué, et le second grièvement blessé et fait prisonnier. Cette circonstance me parut d'un bon augure; il ne me semblait pas possible que la fatalité s'abattît tellement sur cette fraction de l'armée, que ce fût toujours à son tour de fournir des généraux aux coups de l'ennemi. Je ne devais pas tarder à être cruellement désabusé.

Nous fîmes plusieurs reconnaissances sur la rive droite de la Piave que les Autrichiens n'avaient pas encore abandonnée. Dans l'une d'elles, l'incapacité du général Sahuc se révéla à nos yeux de façon à nous démontrer

que la conduite d'une avant-garde ne pouvait pas être en plus mauvaises mains. Il avait engagé toute sa division dans un chemin étroit bordé de chaque côté par de profonds et larges fossés infranchissables pour des cavaliers. De loin en loin quelques ponts étaient jetés sur ces fossés pour établir la communication avec les champs riverains. On avait profité de ces ponts pour faire passer à droite et à gauche des éclaireurs, mais le terrain sur lequel ils devaient opérer était planté de mûriers liés entre eux par des guirlandes de vignes comme cela a lieu dans ce pays; de plus, chaque propriété, et elles sont très-nombreuses, était séparée de sa voisine par une large rigole aboutissant aux fossés, ce qui offrait encore des obstacles que nos éclaireurs devaient franchir sans que leur vue pût s'étendre à plus de quinze pas devant eux, à cause des mûriers fort rapprochés les uns des autres, et des guirlandes de vigne que les chasseurs étaient obligés de couper pour se frayer un passage, exercice qui leur tenait le sabre en l'air au lieu de la carabine qu'ils auraient dû avoir toujours en main.

Dès le début de cette marche le général d'Avenay avait insisté pour se porter en avant avec un seul régiment qu'il voulait échelonner afin de n'engager les trois autres que lorsque le terrain eût été suffisamment exploré; mais le général Sahuc s'y refusa, et la colonne à la tête de laquelle marchait tout l'état-major ne fut précédée que par un peloton de vingt-cinq chasseurs. Dans cette position, nos tirailleurs engagèrent le feu avec un ennemi pour ainsi dire invisible, car ils n'apercevaient que les pieds de ses chevaux. Il n'y avait, dans cette fausse situation, qu'un parti à prendre, parti contraire au principe qui interdit tout engagement sérieux à une troupe en reconnaissance, mais rendu nécessaire dans la circonstance : c'était de pousser vivement ce que nous avions devant nous jusqu'à la sortie du défilé. Au lieu

de cela, le général Sahuc fit arrêter la colonne et donna l'ordre de faire avancer l'artillerie qui était à la queue, et qui, pour nous arriver, aurait été entravée par les deux mille chevaux qu'elle avait devant elle, dans un chemin où deux voitures de front pouvaient à peine passer. A cet ordre intempestif le général d'Avenay opposa de si bonnes raisons, que le général Sahuc en ajourna l'exécution. Je fus envoyé vers les tirailleurs pour tâcher d'obtenir quelques renseignements, et l'officier qui les commandait ne tarda pas à reconnaître que l'ennemi auquel il croyait avoir affaire n'était autre que notre 9e régiment de chasseurs, lequel, attaché à une division d'infanterie, et envoyé en reconnaissance de son côté, nous avait pris pour des Autrichiens et réciproquement. Cette rencontre n'eut heureusement pour résultat que quelques légères blessures reçues plutôt par les chevaux que par les hommes. Le 9e de chasseurs prit une autre direction, et nous continuâmes notre exploration qui nous prouva que, sur la partie de la rive droite de la Piave que nous étions chargés de reconnaître, il ne restait plus un Autrichien, ce qui nous fit penser que toute l'armée ennemie était passée sur l'autre rive; cette présomption devint bientôt une certitude.

Nous nous établîmes le soir dans des villages qui nous furent désignés, et où il nous vint deux hussards hongrois déserteurs qu'on envoya à l'état-major général. Le lendemain, vers le soir, nous reçûmes l'ordre de faire immédiatement une démonstration sur la rive gauche en traversant la rivière à un gué qui nous fut indiqué. L'eau, grossie par la fonte des neiges, est toujours plus haute le soir que le matin dans les rivières qui descendent des Alpes et n'ont pas un long cours; aussi nous eûmes beaucoup de peine à effectuer notre passage, lequel, cependant, eut lieu sans accident. La rive gauche offrait, en cet endroit, un terrain découvert, d'une lar-

geur de deux à trois cents mètres, se prolongeant indéfiniment vers notre droite, et rejoignant, à notre gauche, la plaine qui s'étend des bords de la Piave vers Conegliano ; nous étions à environ trois kilomètres de cette plaine. Parallèlement au cours de la rivière, et à la distance que j'ai indiquée plus haut, le terrain était planté de mûriers et de vignes, coupé de fossés et de rigoles, et, par conséquent, peu favorable à l'action de la cavalerie. Les tirailleurs que nous envoyâmes de ce côté, accueillis par le feu de l'infanterie, furent obligés de se replier. Il n'en fut pas de même d'un peloton du 8e de chasseurs envoyé contre deux escadrons ennemis qui s'étaient montrés sur notre gauche. Ces deux escadrons, après être restés immobiles pendant quelques instants, commencèrent à se retirer lentement, faisant face à chaque trois ou quatre cents pas, toujours poursuivis par nos vingt-cinq chasseurs dont je m'attendais à chaque instant à voir la déconfiture complète, car ils étaient à une demi-lieue de nous, sur les talons d'un ennemi dix fois supérieur en nombre, et qui voyait très-bien qu'ils n'étaient pas soutenus. La nuit vint et on tiraillait toujours. Le colonel Curtot, auquel j'avais porté deux fois l'ordre de rallier son monde, avait fait sonner un rappel qui n'avait pas été entendu. Il fallut envoyer des ordonnances, et enfin, à mon grand étonnement, les vingt-cinq chasseurs rentrèrent sans avoir été poursuivis et sans avoir perdu un seul homme. Quelques blessures et rien de plus !

Nous repassâmes la Piave sans être inquiétés le moins du monde, ce qui nous parut encore fort extraordinaire, car les Autrichiens, en amenant seulement deux ou trois pièces de campagne au débouché d'un chemin qui aboutissait à la lisière du terrain dont j'ai essayé de faire comprendre la position, auraient commandé le gué par lequel nous nous retirions et nous auraient, pour sûr, fait éprouver de

grandes pertes. Il n'y eut donc pas d'initiative de la part des autorités militaires autrichiennes qui commandaient sur ce point; on les accuse, du reste généralement, d'en avoir manqué. Nous rentrâmes le soir dans les cantonnements que nous avions quittés, et le lendemain fut un jour de repos; mais nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à passer la Piave dès le matin suivant, toute l'armée devant faire un mouvement en avant. C'était le signal d'une bataille, car les Autrichiens n'avaient évidemment pas eu le temps de faire filer leurs bagages au delà du défilé qui commence à Conegliano et se continue presque sans interruption jusqu'au Tagliamento.

Le 9 mai 1809, jour de douloureux souvenir pour moi, nous montâmes à cheval avant le jour et marchâmes vers le gué que nous avions reconnu l'avant-veille. Nous avions l'ordre de passer la rivière sur ce point, d'essayer de forcer le défilé qui se trouvait en face et dans lequel nous n'avions pu pénétrer, et de nous diriger ensuite vers notre gauche pour inquiéter l'arrière-garde autrichienne qui, à trois kilomètres de là, faisait face au gros de notre armée. Cette armée, venue par la grande route de Trévise à Udine, débouchait sur la Piave, dont le pont avait été détruit et, au moment où nous passions cette rivière, elle jetait sur la rive gauche cinq bataillons de voltigeurs, une batterie d'artillerie à cheval et le 9e de chasseurs.

Nous trouvâmes le défilé occupé par de l'infanterie autrichienne qui nous arrêta, et pendant que nous tiraillions avec elle, nous fûmes rejoints par une division de dragons comptant au moins quatre mille chevaux. Le général d'Avenay m'envoya demander au général de Pully, qui la commandait, de faire mettre pied à terre à deux ou trois de ses escadrons, pour essayer de débusquer l'infanterie qui nous arrêtait, ce à quoi les dragons, armés de fusils et exercés à combattre à pied, auraient peut-être

réussi. Ce général, dont j'ai fait le portrait dans ma relation de la campagne de 1805, refusa très-positivement, en disant qu'il avait l'ordre de soutenir les chasseurs et non de leur ouvrir un passage. La canonnade était chaudement engagée sur notre gauche, et le général d'Avenay fort embarrassé sur le parti à prendre, quand un officier d'état-major, passablement effaré, vint nous apporter l'ordre de nous porter le plus rapidement possible au secours de cinq bataillons de voltigeurs, menacés par des forces supérieures. Nous partîmes au trot, et en colonne par pelotons, en remontant la Piave. Pendant le court trajet que nous avions à faire, nous vîmes un nuage de poussière formé par une foule de fuyards qui se dirigeaient vers la rivière. Cette vue fit impression sur le général d'Avenay qui me dit : « Cela commence « mal; nous allons très-probablement être jetés à l'eau.» Le général Sahuc n'avait pas l'air à son aise et, quant aux colonels de nos deux régiments, il faut les avoir vus pour croire à une démoralisation aussi complète. Celui du 8e de chasseurs essayait encore de faire bonne contenance, mais l'autre était hors d'état de se donner une semblable peine; il était devenu une machine inerte, incapable de voir et d'entendre. Les deux régiments sous leurs ordres n'offraient pas le même aspect : officiers et soldats avaient une attitude calme et intrépide! C'étaient de vieilles moustaches ayant fait plusieurs campagnes; quatre années de repos en Italie, pendant qu'on se battait en Prusse et en Espagne, leur faisaient éprouver le désir de se mesurer de nouveau avec l'ennemi et de prendre leur revanche de la bataille de Sacile.

En arrivant sur le terrain où l'action était engagée, nous fûmes accueillis par une vive canonnade qui nous fit éprouver des pertes notables, pendant que notre division se formait au grand trot en bataille sur la droite. Ce mouvement s'exécuta au commandement du général

d'Avenay, car le général Sahuc était parti au galop avec tout son état-major et avait été se placer hors la direction des deux batteries, dont l'une en face de nous, et l'autre un peu à notre gauche tiraient sans interruption sur nous et sur le bataillon des voltigeurs réunis, qui, formé en carré, venait de repousser une charge de cavalerie. Le général d'Avenay vit promptement que les deux batteries d'artillerie étaient assez peu soutenues pour nous laisser la chance de les enlever avant l'arrivée des renforts que l'archiduc commandant l'armée autrichienne faisait revenir en toute hâte, et qu'on apercevait débouchant dans la plaine. Il courut au général Sahuc et lui demanda l'autorisation de faire immédiatement charger les batteries, ce qui, dans tous les cas, ne pouvait occasionner une plus grande perte que celle que l'inaction nous laissait éprouver. Le général Sahuc refusa sous prétexte, d'abord, que ses ordres ne lui prescrivaient que de soutenir les cinq bataillons de voltigeurs, et ensuite parce qu'il était persuadé que, entre nous et ces batteries, il y avait un obstacle qui arrêterait sa cavalerie et la ferait mitrailler à petite portée. En vain le général d'Avenay lui objecta qu'il connaissait le terrain pour l'avoir parcouru en 1806, que je le connaissais aussi et que nous étions sûrs que l'obstacle qu'il supposait n'existait pas; il n'en voulut jamais démordre. Le général d'Avenay, irrité de cet entêtement et vivement affecté des ravages que les boulets faisaient dans ses rangs, tint à s'assurer de nouveau qu'on pouvait arriver sans encombre aux batteries en question ; en conséquence, nous nous dirigeâmes vers elles, suivis seulement de deux ordonnances. Nous vîmes de près le carré de voltigeurs entouré de morts et ayant ses blessés au centre, et quels blessés! Le général Desaix, qui le commandait, sortit pour nous parler et faillit être emporté par un boulet qui lui passa à un pouce de l'épaule.

Ils pleuvaient littéralement là où nous étions ; on voyait ceux qui ricochaient, on sentait le vent des autres, et c'était un sifflement continuel qui, naturellement, faisait faire de graves réflexions. Enfin nous reconnûmes qu'aucun obstacle de terrain n'arrêterait une charge de cavalerie, et déjà, en idée, nous nous voyions maîtres de ces batteries qui, depuis qu'elles avaient commencé à tirer, nous faisaient éprouver de si cruelles pertes. Il en était une qui devait me frapper bien plus directement !

Au moment où nous faisions demi-tour pour aller rejoindre notre troupe, un bruit qui retentit encore à mon oreille, et qu'avait accompagné le sifflement d'un boulet, vint me révéler que le général, ou au moins son cheval, était frappé; un mouvement désordonné de celui-ci me donna un instant l'espoir que lui seul était atteint. A ma vive interpellation, le général me répondit en se laissant aller sur l'encolure de son cheval : « J'ai la cuisse emportée ! » J'en voulais douter encore ! Le voyant chanceler, je le saisis par le bras et j'essayai de le maintenir en selle; mais nos chevaux étaient au galop, il ne dirigeait plus le sien, et, au bout de quelques instants, malgré tous mes efforts, il tomba. Je fus à terre en même temps que lui, et à mes signes, à mes cris, arrivèrent nos deux ordonnances qui ne nous avaient pas suivis jusqu'au point extrême de notre reconnaissance, et un sergent du bataillon des voltigeurs. Nous assîmes le général sur le fusil de ce dernier. Je le soutins par derrière dans mes bras; les chasseurs le soulevèrent en tenant les deux bouts du fusil, et le sergent soutenait la jambe qui ne tenait plus de chaque côté que par les chairs. Le boulet avait fracassé le genou en le prenant en dessous et avait diagonalement labouré l'encolure du cheval. Nous marchâmes pendant un assez bon moment, mais fort lentement et toujours sous le feu; les boulets frappaient le sol pierreux au milieu du-

quel coule en cet endroit la Piave, et les galets volaient autour de nous. Un de ces boulets atteignit le cheval d'un des chasseurs qui portaient les bouts du fusil sur lequel le général était assis ; la chute du cheval faillit entraîner celle de l'homme qui avait le bras passé dans les rênes. Cet accident nous ayant arrêtés, le général demanda à être mis sur le cheval de l'autre ordonnance. J'avais abandonné le mien qui avait pris sa course sans que, naturellement, je me fusse inquiété de savoir de quel côté il allait. Nous mîmes avec beaucoup de peine le général à cheval, et je marchai à côté de lui, soutenant la pauvre jambe brisée qu'il me suppliait de détacher entièrement avec mon couteau.

Nous nous dirigions directement vers la Piave, mais le général me demanda de le conduire près du général Sahuc qui se tenait, avec son groupe d'état-major, hors la direction générale des boulets, ce qui n'empêcha pas qu'un capitaine de cet état-major fut tué à cette place même. Le général Sahuc parut fort ému en recevant notre triste visite. Il leva les yeux et les mains vers le ciel, et voulut adresser au général d'Avenay quelques paroles de consolation qui ne sortirent pas. Celui-ci, d'une voix aussi ferme que si rien ne fût arrivé, lui rendit compte de ce qu'il avait reconnu, et lui conseilla de ne pas tarder à faire enlever les pièces, l'assurant qu'un seul régiment, qu'il ferait soutenir, suffirait à cette besogne. Après cela nous reprîmes notre marche vers la rivière pour essayer de la repasser, ce qui présentait d'assez grandes difficultés. En arrivant au bord, j'y trouvai une cantinière qui me prêta une couverture de laine, sur laquelle nous déposâmes le général qui perdait une grande quantité de sang que vainement j'essayais d'arrêter en faisant des ligatures avec nos mouchoirs. J'étais couvert de ce sang qui avait coulé sur moi pendant que je soutenais la jambe en marchant.

Il n'y avait ni pont ni bateaux pour le passage de l'armée, passage qui s'effectuait à l'aide de cordes tendues d'un bord à l'autre de la rivière. Les soldats entièrement nus, ayant leurs vêtements sur le cou et sur la tête, ainsi que leurs cartouches et leur fusil, entraient dans l'eau en se tenant à ces cordes placées parallèlement à quelques mètres de distance l'une de l'autre, et aux endroits où l'eau était profonde, sa rapidité faisait flotter la partie inférieure des corps dans le sens du courant et empêchait la submersion de ceux qui, par le poids commun, auraient fait fléchir la corde dans les parties éloignées de la rive. Nonobstant, et malgré toutes les précautions prises, il y eut des hommes entraînés, et plusieurs noyés, en dépit des efforts d'une centaine de nageurs postés sur les deux rives pour le sauvetage.

Je ne savais comment faire traverser au général cette rivière large d'environ cent cinquante mètres, quand je découvris un petit bateau à quelque distance de là ; on l'amena vis-à-vis de l'endroit où j'avais déposé le général, que je trouvai profondément endormi. Je le crus sans connaissance, ce qu'aurait expliqué la quantité de sang qu'il avait perdu et qu'il perdait encore. Il se réveilla pendant le transport qui lui fit endurer de cruelles souffrances ; le moindre faux mouvement faisait osciller cette malheureuse jambe. Enfin nous arrivâmes sur l'autre rive, où une ambulance était établie dans une auberge abandonnée. On procéda de suite à l'amputation qui dura cinq minutes, pendant lesquelles je soutins constamment le général dans mes bras. Plusieurs artilleurs, employés là comme gens de peine, se trouvèrent mal en voyant faire l'opération. Malgré la vive douleur que j'éprouvais à l'aspect des détails horribles qu'elle présentait, et surtout à cause de mon attachement pour celui qui la supportait, je ne faiblis pas un instant; quelques larmes seulement coulaient de mes

yeux, et le général, en les voyant, me dit : « Allons, mon ami, du courage ! » Ces paroles, prononcées avec l'accent de la plus tendre affection, provoquèrent une explosion de douleur qu'il me fut impossible de contenir.

Quand tout fut terminé, le chirurgien me déclara que les moyens de transport pour les blessés n'étaient pas arrivés; il n'y avait pour le service de l'ambulance que des matelas et des brancarts. Le vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, était à quelque distance de là, sur la digue, entouré de son état-major, examinant les phases de l'action et présidant au passage. Le général MacDonald, non encore maréchal, était à cheval dans l'eau, et je ne sais trop pourquoi il avait l'épée à la main. Les hommes de tous les régiments, officiers et soldats, entièrement nus, et serrés en masse, attendaient leur tour pour passer. Je m'adressai directement au vice-roi qui donna l'ordre de mettre à ma disposition vingt grenadiers pour transporter le général jusqu'à Trévise. Ce fut le 62e régiment qui me les fournit. J'ai encore présente à la mémoire la figure de mécontentement et d'humeur que firent les grenadiers en se rhabillant et en déposant leurs fusils et gibernes; ils me suivirent en silence; arrivés à l'ambulance, quatre d'entre eux chargèrent sur leurs épaules le brancart sur lequel nous avions placé le général, et le triste convoi se mit en marche. Le valet de chambre du général nous avait rejoints; nos ordonnances avaient pu rattraper nos chevaux, et mon sabre que j'avais jeté pour soutenir le général me fut même rapporté.

Nous avions trois grandes lieues à faire, à midi, par une chaleur très-forte. Les grenadiers se relevaient alternativement, marchant au pas avec la plus constante attention, lorsqu'ils portaient le fardeau, et ne se plaignant ni de sa pesanteur, ni de l'ardeur du soleil, ni de

la poussière qui les aveuglait. Ils s'acquittaient en conscience de leur mission; mais à leur silence, à la gravité de leur attitude, on voyait clairement qu'ils regrettaient les hasards auxquels on venait de les enlever.

A une lieue de Trévise, je pris le devant pour préparer un logement, et j'eus une querelle avec le commandant de la place, officier italien, chez lequel je trouvai le plus mauvais vouloir. Il voulait faire conduire le général à l'hôpital! Je le menai si rudement et le menaçai de telle sorte qu'il finit par me donner un ordre pour avoir un logement. Je courus à la mairie où on m'en désigna un que je n'eus pas le temps de visiter; je prévins seulement qu'il fallait préparer un lit, et, de là, je me rendis à l'hôpital pour demander au médecin et au chirurgien en chef de venir, dès qu'ils le pourraient, voir le général au-devant duquel je me rendis bien vite, et que je rencontrai au moment où il entrait en ville. Le logement où on le déposa était fort triste : la maison n'était habitée que par un concierge, mais un lit assez confortable reçut mon pauvre général qui me dit à l'oreille au moment où on l'y déposait : « Il faut être généreux envers ces bons grenadiers qui m'ont porté avec tant de soin. »

Malgré ma douloureuse préoccupation, le trait que je vais rapporter m'émut profondément; il est si honorable pour nos soldats que je voudrais lui donner une publicité qui le joignît à d'autres traits analogues, enregistrés dans l'histoire, et qui ont placé si haut le soldat français!

Je suivis les grenadiers dans l'appartement qui précédait celui du général et, présentant vingt pièces de vingt francs à celui qui me fut désigné comme le plus ancien, je lui dis que le général m'avait chargé de les remercier et de leur offrir, pour la partager, cette légère marque de sa reconnaissance. Une voix unanime s'éleva pour

refuser, et ce ne fut qu'après un long combat, après leur avoir persuadé que le général serait peiné et blessé de leur refus; après les avoir appelés mes camarades, mes amis, leur avoir serré les mains, que je parvins à vaincre leur résistance et qu'ils acceptèrent, me laissant la conviction qu'ils ne le faisaient que par condescendance. Je leur dis ensuite que j'avais commandé dans une auberge, qui était en face, un dîner dont ils devaient avoir le plus grand besoin. Ils me remercièrent beaucoup et me quittèrent. Peu d'instants après, je les aperçus, réunis dans la cour, conversant entre eux. Je descendis pour savoir ce qui les retenait, et je sus alors qu'ils avaient réfléchi que l'honneur ne leur permettait pas de se mettre à table pendant que leurs camarades se battaient, et que, en conséquence, il leur était impossible de profiter du repas que je leur offrais. Je ne pus les faire revenir sur cette détermination, et j'obtins à grand'peine qu'ils emporteraient quelques pains et quelques bouteilles de vin que j'envovai chercher à la hâte. Ils se remirent de suite en route! Il était cinq heures du soir et probablement ils n'avaient pas mangé depuis la veille, puisque moi-même j'étais à jeun.

J'ai trop vécu avec nos soldats pour ne pas connaître leurs défauts, et ils en ont de grands; mais ils ont aussi, à un haut degré, des sentiments d'honneur innés en eux, simples et sublimes!

Les jours qui suivirent ce triste jour nous donnèrent les meilleures espérances : la suppuration s'établit sans causer un seul mouvement de fièvre; le sommeil était bon, les douleurs presque nulles, et les pansements se faisaient sans augmenter les souffrances. Tout continua à bien marcher jusqu'au quinzième jour. Malheureusement, les temps orageux avaient sur le système nerveux du général la plus fâcheuse influence, et ce jour-là, un affreux orage éclata; chaque coup de tonnerre occasion-

nait au blessé un mouvement convulsif; ses traits se contractaient et les détonations se succédaient à chaque instant. Le soir, le médecin trouva de la fièvre, et sa consultation avec le chirurgien eut pour résultat de me donner de sérieuses inquiétudes. La nuit fut agitée, et, dès le matin, quelques paroles incohérentes me firent craindre un délire qui, en effet, ne tarda pas à se manifester de la manière la plus alarmante. Quatre jours se passèrent sans qu'une lueur de mieux vînt nous rassurer. Villaunay, auquel j'avais écrit, arriva deux jours avant la mort de son frère qui succomba le 27 mai 1809.

Cette triste et glorieuse fin d'un ami qui m'avait donné tant de preuves d'attachement, et dont l'intérêt se manifestait jusque dans les plus légers détails, m'a laissé de profonds souvenirs que le temps n'a point altérés. Bien souvent toutes les phases de ce douloureux événement me reviennent à la mémoire et me font sentir la grandeur de la perte que je fis alors, et celle, je puis le dire avec conviction, que fit l'armée et le pays. Le général d'Avenay avait toutes les qualités que demande un grand commandement. Il saisissait de suite l'ensemble des obligations nécessitées par la position qu'on lui faisait, et il en suivait tous les détails avec habileté et avec une infatigable activité. Ces qualités s'étaient particulièrement révélées pendant notre séjour à Zamora où, avec six mille hommes, dans le pays le plus hostile, il avait tenu en échec deux armées véritables qui, pendant quatre mois que nous restâmes là, à leur portée, n'osèrent rien entreprendre contre ce petit corps isolé qui ne pouvait s'appuyer que sur les troupes de Valladolid dont il était séparé par trente lieues.

Arrivé à l'armée d'Italie, la position du général d'Avenay semblait s'être amoindrie matériellement parlant; mais il était clair qu'on ne l'y avait fait venir que pour avoir l'occasion de le nommer général de division, puis-

qu'il ne se trouvait à cette armée en fait de généraux de cavalerie de ce grade, que des hommes parfaitement incapables, et que, en le voyant arriver, le vice-roi lui avait dit pour premières paroles : « Ah ! général, je vous attendais avec impatience ! » C'était lui annoncer l'influence qu'il aurait sur la part réservée à la cavalerie dans les opérations qui allaient avoir lieu.

Les jours qui suivirent celui de sa mort furent employés à lui rendre les derniers devoirs et à mettre en ordre ses papiers parmi lesquels nous trouvâmes un paquet portant pour inscription : « Pour être ouvert après ma mort par M. Aymar de Gonneville, mon aide de camp. » Je remis ce paquet à Adrien de Villaunay, comprenant que si le général avait pu prévoir que son frère se trouverait présent à ses derniers moments, c'eût été à lui qu'il l'aurait adressé. Cette enveloppe contenait un testament par lequel le général me léguait l'usufruit d'une terre en Westphalie que l'empereur lui avait donnée, comme dotation du titre de baron qu'il avait reçu après la campagne de Prusse, en 1807. A défaut de cette terre, et dans la supposition que ce legs pouvait ne pas recevoir son exécution, il me donnait une somme de quarante mille francs, fruit de ses économies, et un cheval à mon choix pris dans ses écuries avec son harnachement. Plusieurs autres legs à sa sœur, à ses jeunes cousins de Caux, et à ses domestiques étaient portés au testament, dont j'étais nommé l'exécuteur. Toutes les dispositions en furent exécutées, sauf celle des quarante mille francs qui me concernaient, parce que le père du général, dans l'intention de me disputer cette somme, avait exigé que, en attendant la décision des tribunaux, M. de Caux, qui en était dépositaire, la plaçât chez un banquier. Elle me fut adjugée ; mais pendant que cette affaire était en litige, le banquier fit banqueroute, et les quarante mille francs furent perdus.

Après avoir placé une inscription pour faire connaître le lieu où reposaient les restes du général, nous partîmes, son frère et moi, pour Plaisance, où j'écrivis à Saint-Victor de venir nous rejoindre avec les équipages. Je renvoyai en France tout ce qui avait appartenu au général, et je vendis ses chevaux, moins celui que je devais choisir, et deux autres qu'il léguait à sa sœur avec sa voiture. Tout cela terminé, nous nous remîmes en route pour rejoindre l'armée, et marchâmes jusqu'à Udine où nous fûmes forcés de nous arrêter parce que, la ligne d'opération n'ayant pas été assurée, la Carinthie, la Styrie et la Carniole étaient en insurrection. On formait à Udine un corps capable de rouvrir les communications et d'en imposer aux montagnards de ces contrées, natures belliqueuses qui supportaient plus difficilement que d'autres le joug étranger.

Pendant que nous attendions là, le général Caffarelli, aide de camp de l'Empereur et ministre de la guerre du royaume d'Italie, y arriva investi de la puissance de vice-roi, pour prendre le gouvernement. Je le connaissais depuis longtemps; il était lié avec le général d'Avenay, et il avait épousé, en Normandie, mademoiselle d'Hecquevilly, nièce du marquis de Balleroy avec lequel nous avions des relations intimes; j'avais donc connu madame Caffarelli avant son mariage, et son mari, étant arrivé seul, nous prit, Saint-Victor et moi, pour faire près de lui le service d'aides de camp. Cette situation dura six semaines; les fonctions que nous remplissions avaient un intérêt puissant en nous initiant aux affaires générales du royaume d'Italie, et particulièrement à ce qui concernait ses ressources militaires. Le général Caffarelli fut très-bon pour nous, et nous montra de la confiance; il avait estimé et aimé le général d'Avenay et comprenait nos regrets, surtout les miens. Pendant que nous étions à Udine, les batailles de

Raab, d'Essling et de Wagram eurent lieu, et les nouvelles en furent successivement accueillies par les Italiens avec des transports de joie. Quant à nous, tout en prenant part très-sincèrement à cette joie, nous étions honteux du repos dont nous jouissions tandis que de si grandes et mémorables choses s'accomplissaient.

Enfin les communications avec la grande armée se rouvrirent; la colonne, organisée à Udine, se mit en marche, et Saint-Victor, Adrien de Villaunay et moi, après avoir confié aux soins d'un officier de cette colonne nos domestiques et nos chevaux, prîmes un chariot de poste et partîmes pour Vienne, ayant à traverser soixante lieues de pays où nous ne devions pas trouver un Français, et où, la veille, toute la population était soulevée contre nous. Je dois dire, à la louange des habitants de ces montagnes, que nous n'eûmes à éprouver de leur part aucun acte hostile, pas même une parole blessante, et que nous arrivâmes à Vienne sans le moindre encombre. Il y avait armistice; on traitait de la paix: mais, nonobstant, les armements continuaient avec une activité qui donnait à penser que les derniers mots de la guerre n'étaient peut-être pas encore dits. L'Empereur était à Schœnbrunn. Nous dûmes y aller, un ordre de l'armée ayant prescrit à tous les officiers d'état-major, qui se trouvaient sans emploi par la mort des généraux près desquels ils avaient été employés, de se rendre au quartier général pour y recevoir une nouvelle destination. Saint-Victor et moi nous nous étions promis de ne pas nous séparer et de demander à rentrer dans un régiment de cavalerie, ne voulant plus servir comme aides de camp, surtout près d'un général que nous n'aurions pas connu. Nous avions en conséquence des démarches préalables à faire. Il fallait en outre procurer à Adrien de Villaunay une audience de l'Empereur, car lui seul pouvait le soustraire à la condamnation judiciaire qui

allait infailliblement l'atteindre. Je connaissais le général Savary, aide de camp de l'Empereur : nous allâmes le trouver; il nous reçut très-bien, et nous promit de nous présenter lui-même, tout en nous disant d'attendre le moment qu'il trouverait favorable. Nous employâmes notre temps à visiter ce que Vienne renferme de curieux, et tous les jours nous nous rendions à Schœnbrunn à l'heure de la parade à laquelle assistait invariablement l'Empereur. Rien ne peut donner une idée de ces parades, véritables revues auxquelles figuraient, outre les troupes de service, tous les détachements arrivant de France et d'Italie, et les régiments cantonnés autour de Schœnbrunn, au nombre desquels se trouvaient ceux de la garde, et cela à deux lieues des champs de bataille d'Essling et de Wagram.

Le plus heureux hasard me fit rencontrer là le colonel d'Haugeranville, qui avait remplacé le général d'Avenay dans le commandement du 6e régiment de cuirassiers. Il m'offrit une place de capitaine dans mon ancien régiment et une de lieutenant pour Saint-Victor, sachant que nous ne voulions pas nous séparer; mais il fallait une autorisation spéciale de l'Empereur, à cause de l'ordre concernant les aides de camp des généraux morts. Le général Savary, auquel j'en parlai, nous donna rendez-vous pour le surlendemain, jour de grande parade, à l'issue de laquelle il nous promit de nous présenter à l'Empereur. J'assistai à cette parade du haut du perron de Schœnbrunn. L'Empereur était au pied de ce perron, entouré de maréchaux, d'officiers généraux de tous grades et de toutes nations; les Autrichiens y figuraient en grand nombre, dans l'attitude la plus respectueuse pour la personne de l'Empereur, et manifestaient leur admiration pour les troupes magnifiques qui se trouvaient là.

Il y avait une division portugaise dont on se méfiait,

non sans raison, le Portugal étant attaqué par nous, tandis qu'elle se trouvait dans nos rangs. Au moment où cette division défilait, l'Empereur, sans affectation et comme s'il cédait à un mouvement de distraction, fit seul quelques pas en avant, et se trouva au centre de la colonne, on fit reculer quatre files du premier peloton pour ne pas heurter l'Empereur, et successivement de tous les autres jusqu'au dernier de la division composée de quatre régiments. Ceci fut calculé sans nul doute. Était-ce une marque de confiance que l'Empereur voulait donner à ces gens-là, ou une manifestation aux yeux des étrangers, des Autrichiens surtout, de la fascination qu'il exerçait sur le soldat, à quelque nation qu'il appartînt? je n'en sais rien, mais certainement la chose eut lieu à dessein.

Il y avait à cette parade quarante mille hommes mieux tenus et plus instruits que je n'en vis jamais. L'Empereur était rayonnant! Le fait est qu'il avait fallu des ressources comme celles dont il disposait, une activité immense secondée par des intelligences de premier ordre et l'obéissance à laquelle il avait habitué tout ce qui dépendait de lui pour pouvoir présenter, à un ou deux mois d'intervalle des batailles d'Essling et de Wagram, des régiments aussi complets et aussi beaux que ceux qui figurèrent à cette revue, et qui, sauf ceux de la garde, n'avaient aucune supériorité sur le reste de l'armée.

Après le défilé, l'Empereur remonta au château et entra dans la galerie dont la porte donne sur le perron. Nous suivîmes le groupe nombreux et brillant qui l'accompagnait; le moment de la présentation était arrivé et le cœur me battait fort. L'Empereur, une fois rentré dans ses appartements, ne s'y occupait plus que des affaires générales et ne recevait que ceux avec lesquels il voulait s'en entretenir. Il marchait d'un pas rapide vers cette porte qui devait le séparer de nous. J'inter-

rogeai du regard avec anxiété le général Savary qui me fit signe de la main d'aborder l'Empereur, ne voulant pas, ou n'osant pas pousser plus loin la faveur qu'il nous avait promise. Il n'y avait pas à reculer. Non-seulement il fallait obtenir, pour Saint-Victor et moi, l'autorisation de rentrer dans la ligne, mais, ce qui était bien plus grave, il fallait que Adrien de Villaunay demandât en faveur de la mort de son frère une promesse d'amnistie à la suite de la condamnation qu'il ne pouvait éviter, et si, ce jour-là, l'occasion était manquée, elle était ajournée indéfiniment. Je m'avançai donc résolûment vers celui qui en imposait tant, même aux maréchaux et à ses plus familiers. Il s'arrêta et m'écouta avec un grand air de bonté ; puis se retournant vers le prince de Neufchâtel, major-général, il lui dit : « Vous placerez « les aides de camp du général d'Avenay ainsi qu'ils « demandent à l'être. » Il continua sa marche. Je fis alors à Villaunay des signes désespérés, car il n'avançait pas. Saint-Victor le prit par le bras et me l'amena au moment où l'Empereur entrait chez lui, suivi de trois ou quatre personnes, et où la porte se refermait. Avant qu'elle le fût tout à fait, nous le poussâmes par les épaules, sans avoir eu le temps de réfléchir à la position dans laquelle nous le mettions. Il se trouva donc en présence de celui qui allait prononcer sur son sort dans une question pour ainsi dire de vie ou de mort, puisqu'il devait être frappé d'une peine infamante. Nous attendîmes sa sortie avec anxiété. Il reparut au bout de quelques minutes avec une figure des plus réjouies. L'Empereur, que sa présence dans ses appartements avait étonné et mécontenté, lui avait d'abord demandé d'un ton sévère ce qu'il voulait; mais dès qu'il sut ce dont il s'agissait et que Adrien de Villaunay était le frère du général d'Avenay, il lui dit : « Retournez chez vous : je ne puis arrêter « le cours de la justice ; mais j'ai le droit de faire grâce,

« et pour ce qui vous regardera, je ne l'oublierai pas. » A quelques jours de là, Villaunay nous quitta pour retourner en Normandie, où il fut grâcié par suite d'une amnistie générale accordée au moment du mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie Louise d'Autriche. Il est mort depuis longtemps ainsi que sa femme et son fils; sa fille a épousé M. de Caumont, très-connu par ses travaux archéologiques.

Nous reçûmes quelques semaines plus tard notre nomination; nous avions employé ce temps d'attente à faire faire notre nouvel équipement qui nous coûta le triple de ce qu'il nous aurait coûté en France. J'étais supérieurement monté en chevaux ; j'en avais quatre : mon cheval de l'Ukraine ; la jument qui m'avait été donnée par le 18e régiment de dragons ; une jument sauvage que j'avais eue par échange lorsque j'avais été nommé aide de camp, et enfin la jument que le général d'Avenay m'avait léguée. Celle-ci mériterait une description particulière que je prolongerais avec plaisir ; mais je dirai seulement que c'était le plus beau cheval de guerre que j'aie jamais vu, et qu'il n'avait pas un défaut.

Quand nos brevets furent arrivés, nous rejoignîmes à dix lieues de Vienne, sur la route de Snaim, le 6e régiment de cuirassiers dont tout le personnel était changé depuis que je l'avais quitté. Les anciens capitaines et la plupart des officiers avaient été tués, ou mis à la retraite par suite de blessures. Un grand avancement avait été donné aux sous-officiers que je connaissais déjà, et je fis connaissance avec les officiers venus de l'École militaire ou d'autres corps. Saint-Victor et moi fûmes parfaitement accueillis, et j'étais là depuis un mois à peine, quand le colonel d'Haugeranville me déclara que le premier capitaine qu'il proposerait pour chef d'escadron serait moi, et que, après M. Kauffer, lieutenant de ma compagnie et

le plus ancien du régiment, Saint-Victor serait le second qu'il proposerait pour capitaine.

Les cantonnements du régiment occupaient une assez grande étendue; j'avais trois villages pour ma compagnie. Nous avions la faculté de faire des réquisitions en draps, cuirs, etc., pour remplacer tout ce que la guerre avait usé ou fait perdre. Sans abuser de ce droit, j'eus le hasard de trouver dans mes trois communes une bonne volonté qui me mit à même de restaurer toutes choses, et je suivis avec intérêt les travaux de mes ouvriers et les progrès de la tenue de mes hommes. On s'occupait aussi très-activement de leur instruction : on avait reçu de forts détachements venus du dépôt; on avait acheté des chevaux dans les provinçes que nous occupions, et des marchands de Vienne en avaient fourni venant des provinces Danubiennes et de la Transylvanie. En très-peu de temps nous fûmes parfaitement montés et équipés, et fort nombreux. Nous menions ordinairement six escadrons sur le terrain. J'ai toujours beaucoup aimé les manœuvres, et la paix étant faite, c'était une distraction bien nécessaire.

Nous occupâmes nos cantonnements pendant deux mois; puis nous passâmes sur la rive droite du Danube, et nous nous dirigeâmes lentement vers Salzbourg. Avant d'y arriver, nous avions passé quelques jours sur les bords du lac de Gemund d'où sort la Traun et nous avions pu admirer un des sites remarquables des Alpes qui, en cet endroit, dominent à pic, et même en la surplombant, une admirable nappe d'eau d'une énorme profondeur et d'une telle limpidité que, à vingt mètres, on distingue parfaitement le fond. Les truites de ce lac et celles de la Traun sont renommées.

L'hiver était arrivé. Je fus logé avec Kauffer à l'abbaye d'Eiglewerth, près de Salzbourg; ce riche couvent est situé dans une presqu'île sur un joli petit lac entouré

de trois côtés par de hautes collines couvertes de sapins. Il n'y avait là que l'abbé et cinq moines : l'abbé était un homme de trente-cinq ans, à figure, tournure et manières distinguées. Son logement, très-beau, n'avait qu'une seule communication avec l'abbaye, et dans ce logement était établi avec lui une soi-disant cousine, qui paraissait avoir de vingt-six à vingt-huit ans. L'abbé me prévint que j'aurais chaque jour une table de six couverts, tant pour le déjeuner que pour le dîner. Je ne fis aucune cérémonie pour l'accepter, et en faire jouir les autres officiers cantonnés autour de moi et logés pour la plupart chez des paysans.

Le lac était gelé et nous nous amusions, Kauffer et moi, à conduire au sommet d'un côteau déboisé, qui le dominait, un traîneau sur lequel nous descendions avec une rapidité qui dépassait celle qu'on peut maintenant obtenir, au maximum, des chemins de fer. Le traîneau étant fort léger, celui de nous qui se trouvait sur le devant le dirigeait facilement au moyen de coups de talons dans la neige, et celui qui se trouvait à l'arrière tenait une longue perche qu'il laissait traîner et qui faisait l'effet d'un gouvernail. Un jour que le colonel était venu avec quelques officiers d'état-major me demander à déjeuner, il eut le désir de se livrer à cet exercice, et nous lui procurâmes cette satisfaction ; mais malheureusement il lui vint à l'esprit de la goûter sur une plus grande échelle, c'est-à-dire de hisser au faîte de la montagne un lourd traîneau sur lequel nous nous mettrions tous pour effectuer ensemble la descente. Nous lui fîmes observer que la direction serait difficile à donner à une semblable machine chargée de huit personnes, et qu'il était très-important que cette direction fût régulièrement maintenue, puisque, au bas de l'escarpement, il se trouvait des troncs de sapins, élevés de trois à quatre pieds au-

dessus de la neige, et entre lesquels il fallait nécessairement passer à moins de se briser contre eux; mais il ne voulut rien entendre, prétendit diriger lui-même le traîneau, et se mit sur le devant. Je m'affourchai sur une planche en sapin qui faisait saillie de quelques pieds à l'arrière, et, armé de ma perche, je me disposai à aider autant que je le pourrais à maintenir notre équipage dans la bonne voie hors de laquelle il n'y avait pas de salut. Je ne sais si j'y serais parvenu; mais, à une petite distance du point de départ, la planche cassa, et je tombai sur la neige en roulant derrière le traîneau que je vis avec effroi prendre une marche oblique et se diriger vers un des redoutables troncs. S'il eût donné en plein contre l'obstacle, il est probable que tous ceux qui le montaient auraient été tués ou grièvement blessés. Il n'en fut pas tout à fait ainsi : le traîneau ne fit que l'effleurer, mais assez pour qu'un officier eût la jambe cassée et que le colonel reçût dans le genou une commotion telle qu'il garda le lit pendant trois mois, et qu'il est resté boiteux jusqu'à sa mort. Le chirurgien major, qui était de notre déjeuner, remit la jambe cassée, et deux brancards remportèrent les blessés dans leurs cantonnements respectifs.

Il arriva dans notre régiment une aventure d'un autre genre. Un trompette de ma compagnie avait lié des relations intimes avec la fille d'un gentilhomme des environs de Vienne. Quelques jours après notre départ, je fus informé que cette demoiselle suivait mon trompette et le rejoignait chaque soir dans le logement qui lui était assigné. Je la fis guetter; on me l'amena, et, après lui avoir énuméré tous les malheurs que sa conduite pouvait entraîner pour elle, je lui enjoignis de retourner chez son père, la menaçant, si elle continuait à nous suivre, de la faire arrêter et remettre entre les mains des autorités autrichiennes. Je la pré-

vins, en outre, que le trompette serait sévèrement puni si, après la défense qui allait lui en être faite, il la recevait encore. Cette demoiselle avait une trentaine d'années et n'était pas jolie. Quelques jours se passèrent sans qu'il fût question de cette affaire, et je la croyais terminée, quand on vint me rendre compte qu'il n'en était rien et que la demoiselle était toujours, quoique avec beaucoup de mystère, près de son amant. Je fis alors arrêter celui-ci, et on l'enferma dans un cachot de l'abbaye situé dans une des tours qui commandaient l'entrée de la cour. La fenêtre de ce cachot était garnie de barreaux de fer, et se trouvait à cinq ou six pieds du fossé dont l'eau était entièrement gelée. La seconde nuit qu'il passa là, les barreaux furent sciés ; le trompette s'évada, probablement avec le secours de la donzelle, et, depuis, on n'a jamais entendu parler de lui. C'était un homme superbe, assez mauvais sujet, mais très-brave, excellent cavalier, et un modèle de tenue.

Je quittai Eiglewerth pour jouir d'un congé de six mois. Je revis ma famille et j'attendis en France la rentrée de mon régiment qui, avec toutes les troupes, faisant partie de la grande armée, évacuait les États autrichiens à la suite de la paix, dont l'une des conditions fut le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise.

Ces souvenirs étant purement militaires, je n'y ferai pas mention des événements qui, tout en me concernant, ne se rapportent pas à ma carrière ; je passerai donc sous silence un des faits les plus importants de mon existence qui s'accomplit en Normandie pendant mon congé[1].

Au mois d'août 1810, mon régiment figura dans une

1. M. de Gonneville fait allusion à son mariage avec sa cousine germaine, mademoiselle Le Pailleur de Langle.

grande revue qui eut lieu à Paris quelque temps après le mariage de l'Empereur. Trente-deux escadrons de cuirassiers défilèrent aux cris d'admiration d'une foule immense. Jamais spectacle plus grandiose n'avait frappé la vue des Parisiens. Les troupes étaient magnifiques de tenue; une foule de souverains et de princes venus de tous les points de l'Europe formaient le cortége de l'Empereur, entouré, en outre, de ses maréchaux et de son brillant état-major. Tous ceux qui ont assisté à cette revue en ont conservé le souvenir comme d'une chose plus remarquable que ce que l'imagination peut concevoir. J'y étais, ayant été mandé par le colonel pour venir à cette solennité, ce dont j'aurais pu me dispenser, étant en congé.

Je retournai en Normandie après quinze jours d'absence, et j'y emmenai mes chevaux comme si un pressentiment m'eût averti que je quittais mon régiment pour ne plus le revoir. La paix avait été faite dans des conditions qui devaient la rendre durable du côté de l'Allemagne. Le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse d'Autriche, la terreur qu'inspirait son nom, une armée de près d'un million de soldats, commandée par les généraux les plus habiles de l'Europe, et en même temps les plus confiants dans les talents militaires de leur chef suprême : tout cela semblait être pour nous une garantie après des luttes déjà si longues et si acharnées. D'ailleurs, l'Empereur lui-même nous l'avait annoncé dans la visite de corps que nous lui avions faite, et il nous avait dit en outre qu'il comptait que l'oisiveté des garnisons et les distractions qu'elles pourraient nous offrir ne porteraient point atteinte à nos qualités guerrières. Mais l'Espagne était là pour nous les rappeler au besoin, et la résistance désespérée de ses habitants continuait avec les péripéties les plus sanglantes. Le désaccord dans les opérations des maréchaux commandant les divers corps d'armée amenait des pertes fréquentes

en hommes, en munitions et en chevaux. La solde et les subsistances étaient loin d'être assurées partout, et, de là, relâchement dans la discipline, exactions, pillage, et par suite, redoublement d'exaspération parmi la population qui se vengeait avec une abominable férocité chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion. Aussi les récits qu'on en faisait en France, exagérés encore en raison de l'éloignement où l'on était des lieux où se passaient les choses, présentaient-ils cette guerre d'Espagne sous les couleurs les plus sombres!

Peu de jours après mon retour en Normandie, j'appris que les régiments de cavalerie, qui étaient à six escadrons, venaient d'être réduits à cinq, et quinze jours plus tard, par suite d'une injustice flagrante, je reçus l'ordre de rejoindre, sans délai, le 13e régiment de cuirassiers faisant partie du 3e corps de l'armée d'Espagne, commandée par le général Suchet. Ce corps occupait l'Aragon et la partie sud de la Catalogne. Au reçu de cet ordre, je partis pour Paris, et réclamai près du ministre de la guerre, en lui faisant observer que je n'étais pas le moins ancien des capitaines de mon régiment et que, en conséquence, on n'avait pas suivi à mon égard la règle générale, qui veut que ce soient les derniers en grade qui subissent les inconvénients d'une réduction quelconque dans le nombre des officiers de leur grade. Ma réclamation ne fut pas écoutée et j'eus, à ce sujet, une scène assez vive avec le ministre. Au moment de ma nomination comme capitaine dans le 6e de cuirassiers, ce ministre, par suite d'uné négligence dans les bureaux du prince de Neufchâtel, n'avait pas voulu reconnaître mon ancienneté dans le grade, à partir de l'époque où il m'avait été conféré par l'Empereur à la revue devant Cassel, et je n'avais pris rang que de la date de ma dernière nomination, ce qui, au lieu de me classer comme le premier capitaine du régiment, me mit

l'avant-dernier. Le dernier était M. de Brias, d'une des premières familles de Belgique. Son oncle, sénateur, obtint qu'il resterait au régiment, faveur qu'il eût été incapable de solliciter lui-même, car il avait de la délicatesse et de l'esprit de justice.

CHAPITRE VII

Entrée en Espagne. — Défense héroïque de quarante gendarmes. — Le commandant de place de Tolosa. — Mina. — Pampelune. — Tudella. — Le chef d'état-major du général Reille et sa maîtresse. — Saragosse. — Le 13e de cuirassiers. — Le maréchal Suchet. — Siége de Tortose. — Lerida. — Mora. — Le colonel d'Aigremont. — Scarampi. — Uldecona. — Prise de Tortose. — Dacora et la *Mort de César*. — Le commandant Robichon. — Siége de Tarragone. — Hurlaux. — Prise de Tarragone. — La fontaine de Cello et la comète de 1811. — Le royaume de Valence. — Le siége de Sagonte. — Ineptie du général Boussard. — L'assaut. — Saint-Hilaire, ses amours, et son enfant. — Reconnaissance sur la Guadalaviar. — Le général Block. — Bataille de Sagonte. — Charge du 13e de cuirassiers. — Caro. — Le beau lieutenant-colonel espagnol. — Un grand coup de sabre. — Capitulation de Sagonte. — La vieille tour des Maures et la maréchale Suchet.

Je me mis en route pour l'Espagne dans les derniers jours de septembre 1810. La désolation de ma famille fut déchirante au moment des adieux qu'elle croyait être suprêmes, et j'avoue que, malgré la contenance que j'affectai, j'étais persuadé qu'il y avait de nombreuses chances pour que ces adieux fussent réellement les derniers.

J'emmenai trois chevaux sur lesquels je comptais et mon domestique Goldfrid, Silésien, que le comte Hochberg avait donné au général d'Avenay. Il nous avait suivis en Espagne, en Italie, en Autriche; je l'avais amené en France pour lui faire payer un legs de quinze cents francs

que le général lui avait fait comme à ses autres serviteurs, et il demanda à me suivre de nouveau en Espagne. C'était un garçon robuste et intelligent; je voyageais à petites journées, seul, et faisant de tristes réflexions. Il me semblait que chaque pas que je faisais ajoutait une distance énorme à celle qui me séparait déjà de la Normandie. Dire tout ce que j'éprouvai de pénible pendant ce long trajet serait impossible! Une circonstance venait encore augmenter mes regrets d'avoir quitté mon beau 6e de cuirassiers, c'est que j'avais la plus mauvaise opinion du régiment dans lequel on m'envoyait. Je savais qu'il avait été composé de détachements pris dans tous les autres régiments de même arme, et je connaissais assez l'esprit qui présidait à la formation de ces détachements pour ne pas être convaincu qu'ils avaient été composés de tout ce que les colonels avaient pu trouver de plus mauvais en hommes et en chevaux. Or, habitué à n'avoir de contact qu'avec des troupes parfaitement tenues, disciplinées et instruites, la pensée de ne plus trouver tout cela, et d'avoir, en outre, pour camarades, des officiers avec lesquels je ne pourrais sympathiser, m'était odieuse. On ne peut se faire une juste idée du charme de la camaraderie, si on n'a pas connu celle qui naît de la communauté des dangers, des fatigues et des privations de tous genres inséparables de toute guerre sérieuse. Celle que l'on faisait en Espagne avait un caractère qui rendait encore plus nécessaire cet appui mutuel qu'on trouve dans ce qui s'appelle l'*esprit de corps*, esprit que les calculs de mon imagination me portaient à croire absent de mon nouveau régiment. Je me rappelais ce qu'était le 6e de cuirassiers avant le commandement du colonel d'Avenay, et il me paraissait naturel de croire que si l'union avait été difficile à établir entre les deux parties qui formaient le total de ce corps, bien d'autres obstacles devaient s'opposer à ce qu'elle existât

au 13e de cuirassiers, formé de détachements des quatorze régiments de grosse cavalerie existant alors. Enfin il fallait se soumettre, et je marchais!

A Tours, je trouvai un bataillon de *marche* du 45e régiment d'infanterie qui se dirigeait vers l'Espagne pour y rejoindre ce régiment. On appelait bataillons de marche ceux qui, partant du dépôt, devaient être disloqués à leur arrivée à destination pour reporter leurs hommes dans toutes les compagnies en raison de l'effectif de chacune d'elles. Comme je marchais du même côté et que je logeais aux mêmes lieux, je fis promptement connaissance avec les officiers de ce bataillon qui était commandé par un capitaine, homme de bonne compagnie, dont la conversation me fut agréable. Il me fit faire mes logements par son adjudant-major qui nous précédait, et je mangeais avec les officiers; cet arrangement, en rompant provisoirement mon isolement, apporta quelque diversion à la tristesse de mes pensées, et me fit paraître la route moins longue.

A Bordeaux, je trouvai d'Infreville, un de mes camarades de jeunesse; il avait entièrement dissipé sa fortune et attendait un vent favorable pour s'embarquer sur un bâtiment, où son passage pour les grandes Indes était payé par sa famille. Il est mort millionnaire!

Dix jours après mon départ de Bordeaux, j'entrais en Espagne toujours avec mon bataillon d'infanterie, dont la compagnie me devenait d'autant plus utile que voyager seul était impossible, même à un kilomètre de la frontière. Je passai ce pont de la Bidassoa que, dix-huit mois avant, j'avais passé dans un sens contraire, le cœur content et plein d'espérances, entouré d'amis et attaché au sort du général d'Avenay, dont la mort m'avait révélé d'une manière plus certaine encore l'affection qu'il me portait. Les souvenirs qui me revenaient de cette époque, comparée au temps présent, me fai-

saient douloureusement sentir la perte de mon cher général, l'absence de tous ceux que j'aimais, et jetaient une lugubre obscurité sur l'avenir vers lequel je m'avançais seul dans cette Espagne, théâtre d'une guerre sauvage où aucun droit n'était respecté, et où chaque pas que l'on faisait mettait en lumière quelque nouvelle atrocité. Là, tout ce qui ne portait pas les couleurs de France, ou de nos alliés, était un ennemi dont il fallait se méfier. On ne rencontrait que des regards haineux, et les précautions de sûreté les plus minutieuses étaient chose passée à l'état de règle dans tous les instants de la vie. A l'heure qu'il est, et à l'abri de tout danger, je me ressens encore de l'habitude prise alors, tant cette habitude était devenue forte en raison des catastrophes qui en résultaient pour ceux qui la négligeaient, et dont les exemples venaient à chaque instant nous servir d'enseignement[1].

Nous passâmes près d'une grange située sur le point culminant des hauteurs qui se trouvent entre Irun et Ernani. Cette grange, occupée par quarante gendarmes comme poste intermédiaire, avait été attaquée deux mois avant par la bande de Mina, forte de trois mille hommes; elle était simplement crénelée, et n'avait que ce que l'on nomme un tambour pour en défendre la porte. La défense fut telle, que les Espagnols, après avoir eu plus de deux cents hommes hors de combat pendant les deux jours que dura l'attaque, furent forcés de se retirer par suite des secours envoyés d'Irun et d'Ernani aux braves gendarmes. La toiture entière avait brûlé; mais le feu ayant commencé par un bout, elle s'était effondrée avant que l'autre extrémité s'enflammât. Ce fut donc sur des charbons et sur des cendres brûlantes que les défen-

1. M. de Gonneville en voyage, et même quand il faisait de longues promenades à cheval, avait conservé l'habitude d'être armé.

seurs de la grange se réfugièrent avec leurs munitions pour ne pas être écrasés par la chute du reste de la toiture. L'ennemi, les croyant tous brûlés, s'imagina n'avoir plus qu'à entrer dans la grange pour s'emparer des débris, mais il paya cher cette croyance! Pas un des gendarmes n'avait péri, et de cette ruine partit un feu qui lui fit éprouver plus de pertes qu'il n'en avait subi avant.

Après quelques instants passés sur le théâtre de cette héroïque défense, nous nous remîmes en route, et le lendemain nous arrivâmes à Tolosa. Je me séparai là du bataillon avec lequel je voyageais depuis plusieurs semaines. Cette séparation me fut pénible sous plus d'un rapport : j'avais reçu des officiers, et particulièrement de celui qui commandait, de nombreuses marques de bienveillance, et puis mon isolement était une grande entrave pour continuer mon voyage. Je devais me rendre par Pampelune et Saragosse devant Tortose, dont l'armée du général Suchet faisait le siége; mais ne pouvant marcher seul, je me voyais en face d'une foule d'embarras, de contrariétés et de dangers. J'allai chez le chef de bataillon qui commandait la place de Tolosa pour lui demander les moyens de me rendre à Pampelune. Je trouvai un homme à figure ignoble et dans un état complet d'ivresse. Il avait avec lui une femme de la tournure la plus suspecte, quoique déjà loin de la jeunesse, et qui, dès le premier coup d'œil, révélait que, sous le rapport de l'intempérance, elle était digne d'être associée à son compagnon. En présence de ces deux êtres si repoussants, j'éprouvai un mouvement d'irritation que je comprimai d'abord, mais qui fit explosion quand le chef de bataillon, après avoir jeté un regard incertain sur ma feuille de route, me toisa de l'air le plus insolent et me dit que, ne prévoyant pas le jour où il pourrait faire partir un détachement dans la direction de Pampelune, je devrais me mettre en route, seul,

le lendemain. Je savais que cette route était impraticable pour des détachements de moins de deux cents hommes et qu'on en donnait toujours trois cents pour escorter le courrier porteur des dépêches; elle traverse pendant l'espace de quinze lieues un contrefort des Pyrénées, couvert de bois qui servaient alors de refuge à la bande de Mina, célèbre guérillas de cette époque, lequel disposait de cinq à six mille hommes dévoués, et interceptait par tous les moyens en son pouvoir les communications de nos armées avec la France. Chaque jour était marqué par quelques-unes de ses expéditions sur un point ou sur un autre. Il y avait donc cent mille à parier contre un que, me mettant en route seul, je ne serais pas arrivé à destination et qu'on n'aurait plus entendu parler de moi; car Mina, n'ayant point une seule place qui pût lui servir de dépôt, ne faisait pas de prisonniers, et tous les Français qui tombaient entre ses mains étaient impitoyablement fusillés. Mais le commandant de Tolosa avait pris depuis quelque temps un arrêté, accompagné d'un tarif, qui condamnait chaque commune sur le territoire de laquelle un Français serait tué ou disparaîtrait, à lui payer une somme proportionnée au grade de la victime, et il trouvait probablement que les escortes diminuaient ses bénéfices. Nous eûmes une violente discussion qu'il soutint très-mal, surtout quand je lui déclarai que j'allais instruire immédiatement le général commandant à Vitoria de l'ordre qu'il me donnait de partir seul, et de son refus de me continuer mon logement et les fourrages de mes chevaux. Tout finit par m'être accordé, et j'attendis.

Deux jours plus tard arriva le courrier de France: on expédia des dépêches pour Pampelune; je me joignis à l'escorte et nous arrivâmes sans difficultés à Lecombery, point intermédiaire entre Tolosa et Pampelune. Lecombery était gardé par un bataillon renfermé dans une

grande maison fortifiée. J'aurais pu à la rigueur continuer le même jour ma course jusqu'à Pampelune, dont je n'étais plus qu'à sept lieues, mais j'en avais déjà fait dix au pas de l'infanterie, et je voulais ménager mes chevaux. Je résolus donc de m'arrêter là jusqu'au lendemain où je profiterais du départ de quelques compagnies de la garnison qui devaient être relevées par d'autres venant de Pampelune. Je fus logé chez le curé, dont la maison était séparée de celle qu'occupait la troupe par une petite place de deux cents pas de largeur. Il y avait à peine une heure que j'étais arrivé et que le courrier était parti, escorté par la moitié de la garnison sous les ordres du chef de bataillon, quand on signala la présence de l'ennemi autour du village dans lequel il commençait à pénétrer du côté opposé à celui où se trouvait la maison fortifiée. J'étais en ce moment avec les officiers qui m'avaient invité à dîner; je n'eus que le temps de courir à mes chevaux que j'eus le bonheur de trouver encore sellés; mon domestique leur donnait à manger; j'en détachai promptement un en pressant le domestique de me suivre, et nous nous précipitâmes vers notre refuge où nous arrivâmes tellement à temps que si l'écurie n'avait pas eu une issue directe sur la place dont je viens de parler, je serais indubitablement tombé entre les mains de Mina, dont les soldats, au dire du curé, entraient dans sa cour au moment où je sortais de sa maison.

Mes chevaux furent placés dans une salle basse où une place avait été arrangée pour le cheval du chef de bataillon, et je me trouvai ainsi en sûreté. Je courus là un danger bien plus grand que celui qui pouvait m'être personnel, c'eût été de perdre mes chevaux, mes bagages, mon domestique, et de me trouver en Espagne sans moyens de faire la guerre et avec ce que j'avais sur le corps. La journée se passa sur le *qui vive ;* quelques coups

de fusil sans résultats furent seulement tirés de notre côté, et vers la nuit, les Espagnols se retirèrent. Ils étaient au nombre d'environ quinze cents; mais pendant ce temps, Mina, en personne, avait attaqué le courrier et son escorte, dans les bois à deux lieues de Lecombery, sur la route de Pampelune. L'escorte avait fait des pertes sensibles, et tous les chevaux qui se trouvaient dans la colonne avaient été tués, sauf celui du chef de bataillon. Il est très-probable que si j'eusse été là, comme il ne s'en était guère fallu que la chose arrivât, les miens, si remarquables par leur taille et leur beauté, auraient péri. Dans le cours de ma vie militaire, j'ai eu à bénir, bien des fois, la Providence, pour la protection qu'elle m'a accordée, et cette circonstance où, dans la même journée, j'échappai à deux catastrophes probables en est une preuve; car il eût été plus naturel de continuer ma route avec le courrier, et, d'un autre côté, m'arrêtant à Lecombery, la démonstration que fit l'ennemi sur ce village m'eût été fatale si j'avais été averti deux minutes plus tard, et si j'avais eu mon logement ailleurs que chez le curé, j'étais infailliblement perdu.

Le surlendemain, après avoir vu rentrer le chef de bataillon et les hommes qu'il ramenait de Pampelune, je partis pour cette ville avec deux ou trois compagnies qu'on y renvoyait et nous arrivâmes sans aucune mésaventure. Ce fut là que, pour la première fois, j'entendis parler du régiment que j'allais rejoindre. C'était un tel concert de louanges, des récits tellement merveilleux de ses exploits et de la terreur qu'il inspirait à l'ennemi que je me sentis grandir en écoutant tout cela et que, sauf les regrets que j'éprouvais en pensant à la Normandie et aux inquiétudes qu'on y avait sur mon compte, mes idées prirent une autre direction. J'eus hâte alors d'être rendu à mon poste, et de me montrer digne d'appartenir à un corps proclamé corps d'élite sous tous les rapports.

Je passai quatre jours à Pampelune en attendant le départ d'un convoi de munitions qu'on devait diriger vers Tortose dont le général Suchet faisait le siége. La semaine précédente, un convoi semblable ayant la même destination avait été attaqué à quelques lieues de Pampelune, et n'était parvenu à repousser l'ennemi qu'en perdant beaucoup de monde. Il était fort important pour les Espagnols de conserver Tortose qui leur servait d'arsenal et de point de communications entre les insurgés de la Catalogne et ceux de l'Aragon : de là les efforts faits pour entraver l'envoi des moyens de destruction dirigés contre cette place. Comme on s'attendait à ce que le convoi avec lequel je devais voyager serait encore attaqué, l'escorte fut portée à quinze cents hommes avec deux pièces d'artillerie. Les lanciers de Berg en formaient la cavalerie. Nous nous mîmes en marche par un très-beau temps. Les lanciers éclairaient de concert avec une compagnie de miquelets, Espagnols à notre solde, véritables bandits. Lorsque nous arrivions à quelque endroit réputé dangereux, leurs fonctions d'éclaireurs devenaient lettre morte, car la crainte de tomber entre les mains de leurs compatriotes, qui les auraient alors traités sans miséricorde, les rendait très-timides; mais les lanciers, pendant les trois jours que je marchai avec eux, firent leur devoir d'éclaireurs avec beaucoup de hardiesse et d'intelligence sur un terrain qui est, dans toute son étendue, très-propre aux embuscades quoiqu'il soit rarement boisé.

Nous arrivâmes à Tudela le troisième jour, et les munitions y furent déposées; nous n'avions pas même aperçu un fusil ennemi. Là s'arrêta l'escorte fournie par la garnison de Pampelune. Le général Reille commandait à Tudela et le bruit courait que son chef d'état-major avait pour maîtresse une Espagnole, qui lui arrachait des confidences sur les mouvements de troupes, sur la force et

la composition des détachements, et en instruisait aussitôt Mina. On lui attribuait l'attaque de l'avant-dernier convoi de munitions et plusieurs autres méfaits. Je vis cette femme à une soirée chez le commandant de place; elle jouait gros jeu ainsi que son amant, homme frisant la cinquantaine et ayant l'air d'un très-mauvais sujet. Quant à elle, on pouvait, sur sa figure et d'après ses manières, la juger capable de fort vilaines choses.

De Tudela, je m'acheminai, sans escorte, vers Saragosse, la rive droite de l'Èbre ne présentant que très-peu de dangers. Quatre soldats polonais auxquels j'avais rendu des services depuis Pampelune, en leur faisant donner des rations et en les faisant loger, ce que, avant mon intervention, ils n'obtenaient que tardivement et quelquefois pas du tout, suivaient la même route que moi, et quoique nous ayons grand'peine à nous comprendre réciproquement, je n'étais pas fâché de les avoir pour compagnons. De leur côté, les pauvres gens me témoignaient leur reconnaissance par tous les petits services qu'ils pouvaient me rendre; ils ne me quittèrent qu'à Mora, près de Tortose où se trouvait leur régiment.

Je mis trois jours pour aller de Tudela à Saragosse, et je visitai, avec un vif intérêt, cette ville dont la moitié n'était qu'un tas de décombres. Les péripéties de l'attaque et de la défense me furent expliquées sur les lieux, ce qui modifia beaucoup mon opinion sur l'héroïsme des défenseurs qui étaient deux fois plus nombreux que les assaillants, et qui, ayant à soutenir une guerre de rues et de maison à maison, auraient dû finir par lasser leurs adversaires s'ils avaient apporté dans la lutte autant de constance et de courage qu'eux. Malgré cette observation, dictée par la vérité, la défense de Saragosse, ville ouverte de tous les côtés, n'en restera pas moins un fait historique des plus mémorables, et il

s'est accompli dans un moment où les Espagnols devaient être démoralisés par la pensée que leurs efforts seraient impuissants contre les forces immenses qui, par tous les débouchés des Pyrénées, envahissaient leur pays. La place de Saragosse avait capitulé le 21 février 1809, et Costanos qui y commandait fut conduit en France, comme prisonnier, et enfermé à Vincennes d'où il ne sortit qu'à la suite des événements, qui ramenèrent, en 1814, les Bourbons sur le trône de France.

J'eus à Saragosse des renseignements positifs sur le régiment auquel j'appartenais : composé, comme je l'ai déjà dit, de détachements pris dans les douze régiments de même arme qui se trouvaient en Allemagne à l'époque de sa formation, et dans les deux régiments de carabiniers, il avait acquis un esprit de corps excellent, et on racontait de lui des exploits fabuleux. Ainsi, devant Lerida, pendant que le général Suchet assiégeait cette place, il avait, à lui seul, avant qu'on ait eu le temps de rassembler les forces nécessaires, attaqué et mis en déroute un corps de quinze mille Espagnols commandé par O'Donnel qui s'avançait pour porter secours à la place dont les assiégeants comptaient tout au plus dix mille hommes. La marche de O'Donnel s'était effectuée tellement en secret qu'il était à une lieue de Lerida avant qu'on se doutât de son approche. Il marchait en colonne, par divisions, dans la plaine de Martorell, lorsque le 13e de cuirassiers, qui se trouvait cantonné dans cette direction, s'élança sur la tête de cette colonne qui, en le voyant arriver et le croyant suivi d'autres troupes, essaya de se déployer. Cette manœuvre, essayée avec précipitation, amena une telle confusion qu'il s'ensuivit une terreur panique et un sauf qui peut général avec abandon des armes dont le terrain resta jonché. On fit six mille prisonniers dont plus de cinq cents officiers ; on prit tous les canons, et quand le général Suchet

arriva avec ce qu'il pouvait amener de troupes sans compromettre les opérations du siége, tout était terminé; le 13e de cuirassiers n'avait fait que des pertes insignifiantes, si ce n'est pourtant celle du jeune d'Houdetot, joli sous-lieutenant qui n'avait pas vingt ans, et ressemblait à une jeune fille : en s'amusant à promener dans la foule des fuyards *sa foudroyante épée*, il eut le malheur de rencontrer un soldat de mauvaise humeur qui lui porta un coup de baïonnette dont il mourut le lendemain.

De Saragosse je m'acheminai vers Mora, gros village où se trouvait le quartier général du général en chef Suchet que j'avais déjà vu en Silésie ; il me reçut très-bien, m'invita à dîner et me fit un grand éloge de mon régiment. Le général Suchet, devenu depuis maréchal, et dont le nom occupe dans l'histoire des guerres de la révolution et de l'empire une place honorable et brillante, avait alors quarante et quelques années ; il avait épousé depuis deux ans seulement Mlle Anthoine de Saint-Joseph, remarquablement jolie, et fille d'un des plus riches négociants de Marseille. Dans les Mémoires du maréchal Suchet qu'elle me donna après la mort de son mari, l'affaire de Martorell n'est pas racontée ainsi que je viens de le faire; cela s'explique par la manière dont elle s'engagea et qui fut une véritable surprise de la part des Espagnols, chose que n'avouent guère ceux qui sont surpris. Aucun avertissement n'avait fait pressentir la marche de l'ennemi; le 13e de cuirassiers, qui se trouvait en première ligne du côté où il arriva, ne fut prévenu de sa présence que par ses vedettes et au moment où les deux tiers de ses chevaux étaient à l'abreuvoir. Ces chevaux, ramenés au galop, furent bridés à la hâte, sans qu'on prît même le temps de prendre les portemanteaux qui restèrent sur place, et avec trois escadrons seulement, on se rua sur quinze mille hommes de troupes de ligne, munies d'une

artillerie suffisante et on les défit entièrement. Ce fait était connu de toute l'armée qui professait pour le 13e de cuirassiers une admiration dont j'ai été à même de recueillir une foule de preuves. A la bataille de Moria, par laquelle le général Suchet avait inauguré sa prise de commandement, ce régiment décida en notre faveur du sort de la journée, au moment où les Espagnols se croyant vainqueurs poussaient des cris de victoire, et où l'armée française commençait un mouvement de retraite.

A Mora, j'appris de la bouche même du général Suchet que, la veille, un détachement de deux mille hommes placé, à Uldecona, en observation pour couvrir, du côté de Valence, les opérations du siége de Tortose, avait été attaqué par huit mille hommes de l'armée de Valence; cette attaque avait été repoussée et l'ennemi avait perdu plus de deux mille hommes, plus l'artillerie qu'il avait amenée. Le 13e de cuirassiers, qui faisait partie du petit corps d'Uldecona, eut une grande part à ce succès. Je devais le rejoindre le lendemain, Uldecona n'étant qu'à sept lieues de Mora, et si j'étais arrivé quarante-huit heures plus tôt j'aurais pris part à cette brillante affaire avant d'être descendu de cheval ; c'eût été un joli début!

Je partis le lendemain ; je passai sous le canon de Tortose et rencontrai, deux heures après, la colonne des prisonniers faits l'avant-veille. On les conduisait en France ; ils étaient assez bien équipés et marchaient en bon ordre. Enfin j'arrivai et je fus reçu à merveille par le colonel d'Aigremont, le même qui, comme chef d'escadron, avait pris mon parti à la table du général Espagne, lors de ma rentrée des prisons de l'ennemi en Prusse. Il me fit reconnaître le lendemain, et je me trouvai à la tête de la plus belle compagnie du régiment forte de cent cinquante hommes et de cent vingt chevaux. Je succédais au capitaine Scarampi, frère de celui

que j'avais connu au fortin de Tordesillas ; il venait d'être nommé chef d'escadron au régiment et était alors détaché en Aragon. C'était un très-bel homme, un peu mince pour sa taille de six pieds, mais se tenant bien et ayant l'air très-martial. Il appartenait à une famille distinguée du Piémont; son caractère était noble, généreux, chevaleresque! Il personnifiait au suprême degré la figure légendaire des anciens preux à la plus belle époque de leur histoire! De plus, il était d'un caractère charmant et ami dévoué. Tout le monde l'aimait et le respectait. Il revint bientôt au régiment et je me liai intimement avec lui; sa mémoire m'est restée chère!

Le surlendemain de mon arrivée à Uldecona, je fus envoyé en reconnaissance sur Vinaros avec cinquante cuirassiers, et cinquante hussards du 4e régiment. Vinaros est le lieu où mourut le duc de Vendôme lors de la guerre de la succession. Il fut enterré dans l'église, où on voit encore son tombeau. Les Espagnols avaient évacué Vinaros et les hussards poussèrent jusqu'à Benicarlos qui se trouve à quatre lieues plus loin sur la route de Valence. Je les attendis à Vinaros où nous étions arrivés à quatre heures du matin par un clair de lune magnifique et une nuit comme on n'en voit que sous cet admirable climat. Après avoir pourvu à la sûreté de mon détachement que je fis rester à cheval en attendant le jour, je parcourus le village qui est très-considérable et j'arrivai sur le quai au moment où une péniche anglaise en démarrait pour rejoindre une frégate qu'on apercevait à l'ancre à une faible distance. J'étais à une portée de pistolet de la péniche dont les hommes m'auraient probablement salué très-brutalement si je leur avais laissé le temps de saisir une arme; mais je rentrai prudemment dans la rue, me dérobant ainsi à leurs regards, et je rejoignis mes cuirassiers qui stationnaient en avant du village dans un champ d'oliviers. L'absence des hussards dura

sept à huit heures pendant lesquelles je fis manger mes hommes et mes chevaux. Les hussards ne trouvèrent personne à Benicarlos et nous rentrâmes le soir à Uldecona.

L'ennemi nous y laissa fort tranquilles pendant plus d'un mois qui s'écoula jusqu'au 2 janvier 1811, jour de la prise de Tortose. Je visitai en détail les travaux du siége, ce qui m'intéressa fort, et me donna une idée exacte des moyens employés pour l'attaque et la défense des places. Tortose est l'une des plus fortes de l'Espagne. La batterie de brèche, avait été établie sur la contre-escarpe d'un bastion servant de contrefort du côté de l'Ebre, et n'ayant que l'épaisseur absolument nécessaire pour placer les canons, les canonniers et la garde nécessaire. Il me sembla prodigieux qu'on fût parvenu à arriver là. La brèche était praticable et les Espagnols se défendirent assez bien jusqu'au moment où ils jugèrent que leurs efforts devenaient inutiles. A l'instant où ils capitulèrent, et où le général Suchet, qui était monté par la brèche, recevait leur soumission, nos soldats de garde dans les batteries et les tranchées criaient : « Ne vous « rendez pas, braves Espagnols ! Vos chefs vous trahis- « sent ! La brèche n'est pas praticable ! » Les malins voulaient prendre la ville d'assaut afin d'avoir le pillage.

Peu de temps après la prise de Tortose, mon régiment reçut l'ordre d'aller tenir le poste de Daroca, ville du bas Aragon, à vingt-cinq lieues au sud de Saragosse. Nous laissâmes soixante chevaux sous les ordres du chef d'escadron Robichon, et ce détachement fit partie de la garnison qui restait à Uldecona avec mission d'observer l'armée de Valence. Notre marche sur Daroca ne présenta aucun incident et nous arrivâmes dans cette ville assez célèbre par le rôle qu'elle a joué au temps de l'occupation de l'Espagne par les Maures, et aussi par les miracles dont la légende dit qu'elle a été le théâtre.

Les ruines des anciennes fortifications existent encore sur une vaste étendue, au delà même des proportions actuelles de la ville qui, en 1810, ne contenait pas plus de cinq à six mille habitants. Nous étions là aux avant-postes, ayant devant nous, à quelques lieues, le comte de Villa Campa, plutôt partisan que général, mais vis-à-vis duquel il fallait pourtant se tenir sur ses gardes.

Nous passâmes à Daroca deux mois pendant lesquels nous fûmes aussi tranquilles qu'à Uldecona, quoique placés un peu en l'air, puisque nous étions seuls, sans infanterie, et que les troupes sur lesquelles nous aurions pu nous appuyer étaient à dix lieues en arrière. Mais le régiment, presque toujours placé aux avant-postes, en connaissait le service, se gardait bien, et sa redoutable réputation ôtait d'ailleurs aux Espagnols toute velléité de troubler son repos.

Nous jouâmes à Daroca la *Mort de César* avec assez de succès. La salle, qui était grande, se trouva comble. Toutes les femmes de la ville mirent beaucoup d'empressement à assister à cette représentation. Pendant qu'elle avait lieu, les postes étaient doublés, et si, ce qui pouvait arriver, l'ennemi se fût présenté, les acteurs, au nombre desquels j'étais, auraient été forcés de monter à cheval en costumes romains.

Nous quittâmes Daroca pour nous porter en avant, sur la route de Teruel et d'Albaracin, points occupés par Villa Campa. Nous nous établîmes à Santa Olalla, gros village au milieu d'une plaine fertile, mais entièrement dénuée d'arbres. Le régiment y resta plusieurs mois, et, durant ce temps, je fus détaché à différentes reprises, avec un escadron, pour diverses expéditions : d'abord, avec le 121e régiment d'infanterie, puis avec le 44e. Je tins le poste d'Origuella situé dans les montagnes qui séparent le bas Aragon de la vieille Castille; nous y eûmes des alertes, mais aucune attaque sérieuse. Plus tard le chef

d'escadron Scarampi me rejoignit avec cinquante cuirassiers et prit le commandement du détachement.

Pendant que nous étions à Santa Olalla, le chef d'escadron Robichon, resté à Uldecona, eut une brillante affaire. L'ennemi, dont les avant-postes occupaient Vinaros, envoyait tous les matins une reconnaissance sur Uldecona. Cette reconnaissance, forte d'un escadron, s'arrêtait à un quart de lieue d'Uldecona sur le bord du lit desséché d'un torrent. Le commandant Robichon reçut l'ordre de se placer dans ce lit du torrent, d'y attendre la reconnaissance, de la charger dès qu'elle arriverait, et de la poursuivre afin de faire des prisonniers. Avec cinquante-sept cuirassiers, il s'acquitta ponctuellement de sa mission; mais, s'étant abandonné à la poursuite des fuyards, il arriva, après une course d'une lieue et demie, sur la lisière de la forêt d'oliviers qui termine la plaine de ce côté, et, dans le désordre qui accompagne toujours une poursuite de ce genre, il tomba tout à coup en présence de quatre escadrons frais, marchant à sa rencontre avec l'escadron poursuivi qui s'était promptement rallié à eux. La position eût été désespérée avec des hommes moins aguerris et moins intrépides que nos cuirassiers; mais ils ne songèrent point à une retraite qui ne pouvait avoir que des suites désastreuses, et, sans compter leurs ennemis qui étaient dix contre un, ils se précipitèrent, à la voix de leurs officiers, sur cette masse qui les débordait de tous côtés, et après une mêlée d'une demi-heure, ils la mirent dans une déroute complète, laissant quarante morts ou blessés sur le terrain, plus une centaine de prisonniers ramassés après l'action, et quatre cents armes de diverses sortes jetées à terre par les fuyards. Le commandant Robichon n'eut que dix-sept hommes hors de combat dont pas un seul mortellement blessé. Le général en chef fit connaître cette action à l'armée par un ordre du jour tout spécial,

et écrivit au colonel pour le complimenter sur l'héroïque conduite du détachement. Un trait servira ici à faire connaître l'esprit qui animait les soldats de cet admirable régiment : un cuirassier faisant partie du détachement dont il vient d'être question montait un mauvais cheval et, dans la poursuite de la reconnaissance, il resta à un quart de lieue en arrière. Ce fut donc de loin qu'il vit ses camarades enveloppés par les quatre escadrons qui sortaient du bois d'oliviers, et auxquels se joignit l'escadron poursuivi, ce qui portait à plus de cinq cents le nombre de leurs adversaires. Certes, on n'aurait pu accuser de lâcheté cet homme, si au lieu d'avancer il était allé à Uldecona porter la nouvelle d'un désastre qui paraissait imminent, et demander du secours; mais l'idée ne lui en vint même pas. Il continua à piquer la rosse qu'il montait, arriva enfin, se jeta dans la mêlée, et contribua pour sa part à un succès, que tout devait faire croire impossible. Il pensait n'avoir accompli qu'un simple devoir et parut fort étonné des louanges qu'on donna à sa conduite.

Dans une occasion qui avait précédé de quelques mois mon arrivée au régiment, le commandant Robichon s'était déjà couvert de gloire. Il commandait un détachement de quarante cuirassiers qui, avec huit compagnies de voltigeurs, formaient l'avant-garde de la division du général Abbé chargé d'opérer sur les rives de la Cinca. Cette avant-garde, qui venait de traverser à gué cette rivière, se trouva séparée du gros de la division par suite de la crue subite des eaux, phénomène que présente souvent la Cinca, et que César signale dans ses commentaires, comme ayant été pour lui la cause d'un échec. Les Espagnols s'aperçurent promptement que l'avant-garde Abbé était dans une fâcheuse position : le tocsin sonna à plusieurs lieues à la ronde, et plus de vingt mille paysans armés vin-

rent assaillir cette avant-garde qui, découragée par l'impossibilité d'être secourue, écouta des propositions de capitulation. Les officiers d'infanterie, réunis par le chef qui les commandait, jugèrent avec lui toute résistance inutile, et convinrent de se rendre. Robichon, seul, déclara qu'il ne se rendrait pas, et fut chaleureusement applaudi par ses cuirassiers. Il fallait donc repasser la Cinca à la nage, et tâcher de rejoindre la division; mais cette division, pour trouver un pont qui était à quelques lieues plus haut, avait abandonné la rive en face, et y avait été remplacée par les paysans de cette rive accourus au bruit du tocsin pour prendre part à la curée. Cette nouvelle complication n'arrêta pas les cuirassiers. Sous le feu des paysans, ils lancèrent leurs chevaux à la nage, abordèrent homme par homme au milieu de leurs ennemis, se précipitèrent individuellement sur tout ce qui tentait de leur faire obstacle, et marchèrent sur les traces de la division qu'ils rejoignirent le soir; ils perdirent quatorze hommes dans cette glorieuse retraite. Le commandant Robichon et les deux officiers sous ses ordres arrivèrent sains et saufs.

Le siége de Tarragone ayant été résolu, le général Suchet fit les dispositions nécessaires pour mener à bien cette entreprise qui offrait d'immenses difficultés. Tarragone était, à cette époque, considérée comme la plus forte place d'Espagne après Gibraltar et Cadix. Tout ce que l'art de la défense avait pu ajouter à la position de la place avait été employé et dix mille hommes choisis en formaient la garnison; aussi toutes les forces de l'armée d'Aragon furent dirigées vers la Catalogne, moins un petit corps dont je fis partie et qu'on laissa dans le Bas-Aragon pour maintenir le pays, observer l'armée de Valence et les différents partis qui l'agitaient sur divers points. Ce petit corps, composé du 44e régiment d'infanterie, du 3e régiment de la Vistule — Polo-

nais — de cent cinquante cuirassiers, de trente hussards du 4e régiment, et d'une batterie d'artillerie légère, était commandé par le général de brigade Paris, excellent homme, d'un caractère un peu faible, mais qui, néanmoins, manœuvra avec tant d'activité et d'intelligence pendant tout le temps que dura le siége de Tarragone, que l'ennemi n'empiéta pas d'un pouce sur notre terrain. Cependant notre petit corps, tout à fait en l'air, n'avait aucun appui à espérer en cas d'échec, et se trouvait en face de forces vingt fois supérieures. Pendant trois mois que dura cette situation, nous nous portions tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour nous opposer aux mouvements agressifs des Espagnols.

J'étais sous les ordres immédiats du commandant Robichon, mais dans nombre d'expéditions le détachement entier des cuirassiers marcha sous les miens; du reste il n'en résulta pas pour moi l'occasion de me distinguer, car partout où nous croyions avoir quelques chances de rencontrer l'ennemi, il se retirait; mais, pendant ces commandements temporaires, les cuirassiers virent que je savais m'occuper activement de ce qui pouvait contribuer à leur bien-être, et soutenir leurs droits quand ils se trouvaient lésés, comme cela eut lieu une fois, ce qui amena une scène violente entre des officiers du 44e régiment et moi, scène à laquelle le régiment entier assista, ainsi que mon détachement, et où j'eus le dessus et l'approbation de tous.

Un incident arrivé dans ce temps-là, et que je ne rapporterais pas si ce que j'écris avait la prétention d'être autre chose que le tableau exact d'une existence militaire, vint me causer une assez vive contrariété. Étant en expédition sur Molina d'Aragon et au bivouac devant cette ville ruinée et abandonnée par ses habitants, je fus atteint de la rougeole de la manière la plus violente,

avec une fièvre de cheval et tout ce qui en résulte. On me porta dans une maison qui n'avait ni portes ni fenêtres, et on m'établit dans une espèce d'alcôve comme en ont presque tous les appartements en Espagne, ce qui me mit à peu près à l'abri des courants d'air. J'avais été pris le matin de très-bonne heure après avoir souffert vaguement pendant les deux ou trois jours précédents. Le soir l'éruption était complète; j'étais rouge comme une écrevisse et j'avais une fièvre ardente. La ville étant absolument déserte, je fus réduit à n'avoir pour toute boisson qu'un peu de thé que me donna un chef d'escadron du 4e de hussards. A une heure du matin, les tambours battirent le rappel et les trompettes sonnèrent à cheval. Il fallut partir; nous retournions sur nos pas, l'ennemi ayant abandonné le pays où nous étions venus pour l'en chasser.

Nous partîmes par une de ces nuits fraîches qui succèdent en Espagne aux jours les plus chauds; une heure après notre départ ma rougeole était complétement rentrée, et je pouvais à peine me tenir à cheval tant je souffrais. J'avais eu, chose assez rare, deux fois déjà cette maladie, et je savais parfaitement comment elle devait être traitée, mais je connaissais aussi toutes les conséquences d'une rougeole rentrée. Vers neuf heures du matin nous arrivâmes dans un gros village où nous fîmes une halte de quelques heures. On organisa pour moi un moyen de transport en suspendant avec des cordes un matelas dans une charrette couverte d'une toile, et quand on se remit en marche, je me trouvai, comparativement, fort à mon aise. Ma charrette étant obligée de faire un détour de deux lieues pour rejoindre la colonne à l'endroit où nous devions nous arrêter, il fut convenu qu'on me laisserait vingt-cinq cuirassiers d'escorte; mais au bout d'un certain temps, je vis que j'en avais cent, et j'appris que tous les hommes

de ma compagnie avaient demandé à marcher avec moi, ce qui leur avait été accordé avec d'autant moins de difficulté que la colonne avait à parcourir un terrain assez accidenté pour que la cavalerie y fût, en cas d'affaire, d'une utilité contestable. Je fus fort touché de cette preuve d'attachement de mes hommes, et, dans ce moment, je crois que je rendis grâces à ma rougeole qui, à l'aide de la chaleur et de la manière dont je m'étais enveloppé, commençait à reparaître. En arrivant à Montréal, gros village sur le Xiloco que je connaissais depuis longtemps, je trouvai mon logement fait dans une maison confortable; j'eus une bonne chambre, un bon lit; je pus me procurer de la fleur de sureau, et mon expérience de la maladie aidant, je parvins à faire faire à celle-ci tout son effet, ce qui, au bout de six semaines, me procura une guérison complète et une santé meilleure qu'avant. Il ne se passa heureusement rien d'important pour notre détachement pendant mon inaction.

La batterie d'artillerie, que nous avions avec nous, était commandée par un capitaine qui se nommait Hurlaux, homme du caractère le plus noble et le meilleur que j'aie jamais rencontré. Je me liai intimement avec lui, et cette liaison, interrompue par nos différents changements de position, par de longues années d'éloignement l'un de l'autre, et par notre silence réciproque, se renouvela en 1835; elle a duré jusqu'à sa mort, arrivée en 1849.

Tarragone, emportée d'assaut le 28 juin 1811, devint le théâtre de toutes les horreurs qui accompagnent un semblable événement. Ni le sexe, ni l'âge, ne protégèrent les malheureux habitants. Le soldat, exaspéré par une résistance de trois mois qui nous avait causé des pertes énormes, ne respecta rien et massacra tout sans pitié, malgré les efforts que firent les officiers pour

mettre un terme à cette boucherie. La garnison qui avait tenté une sortie du côté opposé à celui de la brèche fut entourée, sommée de mettre bas les armes, et s'étant rendue, elle eut, seule, la vie sauve. Cette garnison se composait encore de huit mille hommes qui furent conduits en France. Vingt-huit officiers du génie français avaient été tués pendant ce mémorable siége qui valut au général Suchet le bâton de maréchal.

Cette importante opération terminée, les troupes qui y avaient été employées furent ramenées vers le Bas-Aragon, et tout se prépara pour la conquête définitive du royaume de Valence, seule partie de l'Espagne qui, ainsi que la province de Murcie, n'avait point encore été occupée par nous. Mon régiment reprit son cantonnement de Santa-Olalla; toute la population de ce grand village vint au-devant de nous, à une demi-lieue : nous y étions connus, chaque habitant savait nos noms; l'accueil qu'on nous fit paraissait sincère et avait quelque chose de touchant. Nous passâmes là juillet et août, poussant de temps à autre des reconnaissances sur Teruel où l'ennemi venait aussi de son côté et où nous ne le rencontrâmes jamais. Nous occupâmes Cello, lieu qui, sous le règne de Charles III, fut le théâtre d'un phénomène : une carrière ouverte à une demi-lieue du village donnait des pierres d'une excellente qualité et d'une grande dimension; des carriers étaient occupés à détacher du fond de la carrière une pierre énorme, quand tout à coup cette pierre s'effondra dans un gouffre d'où jaillit une source si abondante et si impétueuse qu'elle rejeta les ouvriers en dehors de la carrière, et prit son cours à travers une vallée jusque-là fort aride pour aller se jeter dans l'Èbre dont elle est devenue l'un des affluents sous le nom de Rio-Xiloca.

Chaque soir j'allais passer un temps assez long près

de cette source que Charles III a fait entourer d'un mur à hauteur d'appui et d'un cordon de peupliers du Canada. Là, couché sur l'herbe, je regardais la fameuse comète de 1811, pensant que peut-être à la même heure, en Normandie, ceux que j'aimais la regardaient aussi, et que la distance qui m'en séparait ne pouvait empêcher cette espèce de communication, bien indirecte à la vérité.

Nous marchâmes enfin sur Valence par Teruel et Villa-Hermosa. Nous nous engageâmes, au commencement de septembre, dans la chaîne de montagnes qui sépare l'Aragon du royaume de Valence. Ces montagnes, dont les sommets sont dépouillés de toute végétation, présentent des vallées bien cultivées et l'aspect des villages annonce l'aisance. Notre approche faisait fuir les habitants. Nous les apercevions groupés sur les revers opposés à ceux le long desquels serpentait la route que nous suivions, et qui n'était qu'un sentier à mulets. Notre artillerie avait pris une autre direction, l'envahissement ayant lieu sur plusieurs colonnes. Aucune description ne peut donner l'idée du spectacle que présente ce pays, lorsque, sortant des gorges que nous parcourions, on découvre la plaine. Nous quittions le Bas-Aragon où un arbre quelconque est un objet très-rare, où les fruits sont pour ainsi dire inconnus, et tout à coup apparaissait à nos yeux une espèce d'Éden, couvert d'orangers, de caroubiers, d'oliviers et de palmiers, au milieu desquels on apercevait de jolis villages dont les églises, aux dômes peints de brillantes couleurs, attiraient les regards. Puis, à l'horizon, la Méditerranée, bleue comme le ciel, et les îles Baléares! Je contemplai tout cela pour la première fois, par une belle soirée d'été, au moment où le soleil dorait encore les sommets des hautes montagnes qui entourent Palma. Après tant d'années écoulées, ce féerique panorama est aussi présent à

ma mémoire que si je l'admirais à l'heure même, et l'impression qu'il me fit éprouver ne s'est pas refroidie !

Nous débouchâmes dans la plaine par Villa-Hermosa au nord et à l'ouest de Segorbe et de Castellon de la Plana, et nous nous dirigeâmes vers la seconde de ces villes. Les raisins et les figues étaient mûrs et nous trouvions partout ces fruits à notre portée : ils étaient délicieux ; mais nos hommes comprirent bientôt qu'il ne fallait pas en faire abus. Le royaume de Valence ne ressemble à aucune des parties de l'Espagne que j'avais parcourues. Les villes et les villages sont propres et charmants; les maisons des plus simples paysans, revêtues intérieurement d'un lambris à hauteur d'appui en faïence peinte, sont soigneusement lavées. Le costume très-simple des habitants est d'une élégance extrême. Les hommes portent une culotte en toile blanche, si large qu'on ne distingue pas chaque jambe; cela ressemble à la tunique grecque. Ils n'ont d'autres vêtements que cette culotte, une chemise sans col, une ceinture de couleur tranchante, presque toujours rouge, dont ils font plusieurs tours au-dessus des hanches, et une espèce d'écharpe écossaise, en laine, qu'ils jettent sur l'épaule, et qu'ils opposent à la pluie ou au froid en la plaçant du côté d'où vient le vent; ils portent le cothurne comme les Grecs et les Romains. La culotte-tunique s'arrête au-dessus du genou, la jambe est nue. Les femmes portent aussi le cothurne, et des jupons courts; leurs corsages, qui dessinent parfaitement la taille, sont lacés par devant et souvent ornés de broderies d'or ou d'argent. Leurs cheveux, tressés avec beaucoup de grâce, forment derrière la tête une masse fixée par de longues broches ayant une boule à chaque extrémité. Elles sont généralement bien faites et leur démarche est légère; presque toutes, dans la saison des fleurs, en portent une, et de préférence une rose, fichée de côté dans leurs cheveux. Ce sont, bien

entendu, les paysans et les paysannes que je viens de dépeindre ainsi; les habitants des villes avaient alors le costume porté dans les autres contrées de l'Espagne.

A quatre lieues au sud de Castellon de la Plana se trouve le fort de Murviedro — l'ancienne Sagonte. — Le fort domine la route qui conduit à Valence sur un point où les montagnes sont si rapprochées de la mer qu'il est impossible de tourner la position. Avant de marcher sur Valence, où se trouvait concentrée l'armée espagnole forte de trente mille hommes, et commandée par le général Black auquel étaient confiées les dernières forces de l'Espagne proprement dites, il fallait s'emparer du fort situé au sommet d'un mamelon élevé et escarpé de tous les côtés. Ce fut notre première entreprise, et, à l'aide de la sape volante, on parvint à établir une batterie de brèche à une vingtaine de mètres de la muraille. Les canons de vingt-quatre y furent hissés à bras d'hommes, et au bout de quinze jours on put ouvrir le feu. Au moyen d'échelles on tenta, sans succès, une escalade. Notre génie, habituellement si sûr dans ses appréciations, avait calculé la longueur des échelles d'après la hauteur des murailles, sans tenir compte de la brusque dépression du terrain à partir du pied même de cette muraille, et les échelles se trouvèrent trop courtes d'environ quatre pieds. Trois voltigeurs seulement, poussés par leurs camarades, arrivèrent dans le fort et y furent faits prisonniers. Cette échauffourée nous coûta à peu près cent cinquante hommes.

Pendant les opérations de ce siége, mon régiment était cantonné dans un village à une lieue au nord de Sagonte auprès du marais qui borde la côte dans cette partie. Tous les habitants avaient la fièvre et leurs figures pâles et maigres faisaient pitié. Nous nous attendions à payer un large tribut à l'air pestilentiel des marais, mais nos prévisions ne se réalisèrent que dans une proportion

moindre, ce qui fut probablement dû à l'activité de notre service. Tous les matins, à la pointe du jour, nous montions à cheval et nous allions prendre position à droite en avant du fort sous le canon duquelnous étions obligés de passer. Nous marchions en colonne par deux, et dès que la tête du régiment arrivait à portée, on commençait à tirer sur nous. Les boulets et les obus se succédaient alors sans interruption pendant tout le défilé qui durait à peu près un quart d'heure, ayant lieu au pas, par suite de l'ineptie du général de division Boussard, commandant toute la cavalerie de l'armée; il prétendait que si nous eussions fait le trajet au trot, l'ennemi aurait pu croire que nous avions peur. Ce général était l'être le plus stupide que j'aie jamais rencontré; il savait à peine lire et écrire et était incapable de donner un ordre, ni même de bien comprendre ceux qu'il recevait. J'aurai bientôt à faire connaître un trait qui le fera juger.

La brèche ayant été reconnue praticable, on donna l'assaut et j'assistai à ce grand drame qui me fit battre le cœur beaucoup plus que si j'y avais pris part. Un peu avant la nuit, on réunit dans les places d'armes, en arrière de la batterie de brèche, les compagnies d'élite destinées à l'attaque. Du lieu où j'étais placé et où je ne courais aucun danger, je voyais ces hommes, dont bon nombre n'avait plus que quelques instants à vivre, même en supposant le plus prompt succès, je les voyais, dis-je, couchés sur leurs armes et gardant la plus complète immobilité. Peu à peu l'obscurité effaça les objets, mais je distinguais encore ces deux points d'un si palpitant intérêt : la place d'armes et la brèche! Enfin la nuit vint. Un coup de canon partit de la batterie de brèche! Un immense cri de : « En avant! » se fit entendre, et puis ce fut une fusillade continue accompagnée des détonations de l'artillerie et d'un bruit confus de voix! Je ne respirais plus et, en me souvenant de cela, en écrivant ces

lignes, je ressens encore l'émotion qui m'étreignit alors.

A ces sons formidables, à ces immenses clameurs succéda le silence, interrompu par quelques coups de fusil tirés à intervalles. Nous avions été repoussés! Les décombres qui composaient la brèche, foulés sous les pieds de nos soldats, s'étaient affaissés, et, en arrivant au sommet, les assaillants avaient trouvé un pan de mur intact, qu'on ne pouvait franchir qu'à l'aide des deux mains. Derrière ce pan de mur, et derrière un second retranchement plus élevé, se tenaient les défenseurs qui reçurent nos soldats par un feu à bout portant. Notre colonne fut admirable; les officiers, qui étaient à sa tête, eurent toutes les peines du monde à la faire rétrograder. Il fallut pourtant en venir là, et on se retira avec une perte de quatre cents hommes parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers distingués, entre autres le capitaine Saint-Hilaire, aide de camp du général Musnier que le maréchal Suchet avait investi du commandement de l'Aragon, tandis qu'il était occupé à la conquête du royaume de Valence. Saint-Hilaire avait demandé à assister au siége de Sagonte et il obtint du maréchal de marcher à la tête de la colonne d'assaut. Il avait une grande passion pour une jeune espagnole de Saragosse, dont il eut un fils. Après sa mort, cet enfant fut réclamé par sa famille, amené en France, et plus tard j'ai eu quelque influence sur son admission au collége de Madame la Dauphine, à Versailles. Saint-Hilaire n'avait pas trente ans; il était distingué, intelligent et aimable; je l'avais connu particulièrement à mon arrivée à l'armée d'Aragon, à Uldecona où commandait le général Musnier. Il fut très-regretté et peut-être plus encore qu'il ne l'eût été sans les circonstances romanesques qui accompagnèrent sa mort.

Nous étions arrivés, le 21 septembre 1811, devant Sagonte. La ville de Murviedro, située, du côté nord, au

pied du rocher escarpé sur lequel le fort est bâti, avait été immédiatement occupée par notre infanterie, et les troupes espagnoles, qui s'y trouvaient, s'étaient réfugiées dans le fort. La promenade que nous faisions chaque matin sous le canon de ce fort cessa enfin; on nous fit quitter notre village fiévreux pour nous établir à demeure au bivouac que, dans le principe, nous occupions seulement pendant le jour. Je fis là l'expérience des lunettes de nuit: un officier du génie, qui en avait une, nous la prêta et nous pûmes distinguer, au milieu de la plus profonde obscurité, ce qui se passait à bord d'une frégate anglaise qui, courant des bordées sur la côte, venait tous les soirs mouiller à une lieue du point où nous l'observions. Nous reconnaissions les uniformes des officiers, des soldats et des matelots, et nous voyions aussi très-bien leurs figures et les objets qu'ils tenaient dans leurs mains.

Notre bivouac était un des plus commodes que j'aie jamais vus. Les cuirassiers m'avaient fait une cabane en feuillages dans laquelle j'étais parfaitement à l'abri; je l'occupais avec le capitaine Destombes, et, quand il pleuvait, nous y faisions coucher son jeune frère qui était fourrier dans sa compagnie. Nos chevaux campaient sous d'énormes caroubiers, dont les basses branches, à peu près horizontales, soutenaient un toit en feuillages. Les vivres et les fourrages ne manquaient pas.

Le 1er octobre, le général espagnol Obespa occupa Segorbe sur nos derrières et fut chassé de cette position pendant que, de notre côté, nous attaquions la gauche de l'armée de Black qui se trouvait sur la rive gauche du Guadalaviar, et que nous rejetâmes sur la rive droite. Cette opération, à laquelle mon régiment prit à peine part, fut sanglante. Le 70e régiment de ligne y perdit plusieurs officiers et une centaine de soldats; les Espagnols eurent cinq cents hommes tués, hors de combat, ou prisonniers. Cette affaire terminée, je fus envoyé en

reconnaissance sur le Guadalaviar avec un escadron pour nous assurer que l'ennemi n'avait laissé aucune troupe sur la rive droite. J'eus à traverser des terrains très-difficiles, et, entre autres, les rizières où nous marchions, par un, sur les petites digues étroites qui séparent les différentes portions de terre dans lesquelles est planté le riz qui, comme on le sait, ne pousse que dans l'eau. Les îlots, destinés au battage du riz, étaient presque tous couverts d'habitants, hommes, femmes et enfants, que la peur avait fait se réfugier là. La plupart des hommes étaient armés, et comme nous passions souvent très-près de leurs îlots, s'ils eussent fait feu sur nous ils m'auraient mis dans un grand embarras, puisque je ne pouvais pas aller à eux. Heureusement ils n'osèrent pas.

Après m'être assuré qu'il ne restait aucune troupe ennemie sur la rive gauche du Guadalaviar, je me dirigeai sur Siria où je devais retrouver une partie de notre armée. J'y arrivai à deux heures du matin; il y en avait vingt-six que nous étions à cheval, n'ayant eu qu'une demi-heure de repos, dont nous avions profité pour faire manger un peu d'orge à nos chevaux. Quant à nous, nous avions peut-être trouvé dans nos sacs quelques croûtes de pain, je ne me le rappelle pas, seulement j'ai le souvenir qu'en arrivant à Siria j'étais mort de faim et de fatigue. La ville, entièrement abandonnée par ses habitants, n'offrait aucunes ressources alimentaires; pourtant, dans la maison que j'occupais, je trouvai une ample provision de confitures. Je l'aurais donnée avec grand plaisir pour un peu de bouillon, mais l'option n'étant pas possible, force me fut de ne manger que des confitures. Pendant cette longue journée de marche, chaque fois que nous traversions un cours d'eau, il fallait soutenir une lutte contre nos chevaux pour les empêcher de boire jusqu'à satiété; nous leur laissions seulement tremper leur nez dans l'eau et en avaler une ou deux gor-

gées. Après un séjour de quarante-huit heures à Siria, nous allâmes reprendre notre bivouac sous Sagonte dont on continuait le siége.

Le 25 octobre, le maréchal Suchet reçut l'avis que le général Black, ayant quitté sa position sur le Guadalaviar, s'avançait à la tête de trente mille hommes pour nous attaquer et faire lever le siége de Sagonte. Nous marchâmes à sa rencontre, en tournant le fort de Sagonte par notre droite, et en passant par des sentiers qui jusque-là n'avaient certainement donné passage qu'à des piétons. Nos chevaux, que nous tenions par le bout des rênes, se trouvaient parfois à cinq ou six pieds plus haut que nous, et se décidaient avec peine à descendre, ce qu'ils faisaient pourtant ensuite comme de véritables chats. Le peu d'artillerie qu'on parvint à faire passer nous arriva à travers des difficultés inouïes. Enfin nous nous trouvâmes dans la plaine plantée de caroubiers où devait se livrer la bataille. Nous avions à peu près douze mille hommes, et notre gauche, une fois l'obstacle de Sagonte tourné, put s'étendre au delà de la route qui conduisait de Sagonte à Valence, et s'appuyer aux obstacles naturels qui avoisinent la mer de ce côté. Notre droite couronnait les hauteurs qui resserrent la plaine près de Murviedro.

Les Espagnols s'avancèrent avec résolution et en très-bon ordre. Forts de leur supériorité numérique, ils étaient en outre exaltés par une proclamation énergique du général en chef Black qui leur promettait la victoire et leur disait que les habitants de Valence et les défenseurs de Sagonte auraient les yeux fixés sur eux pendant la bataille, et qu'ils mettraient tout leur espoir dans leur courage et dans leur dévouement. Jamais, en effet, armée ne put être mieux placée pour recevoir un pareil stimulant. Derrière elle, une superbe ville de cent mille âmes, dont les acclamations et les bénédictions devaient

récompenser son triomphe, ou lui offrir, en cas de revers, une retraite assurée; en face d'elle Sagonte, à sauver d'une perte imminente, Sagonte dont elle voyait les murailles, et dont le canon ne cessait de se faire entendre comme pour l'appeler et l'exciter encore à vaincre.

Notre position n'était pas aussi belle : outre notre infériorité numérique, nous avions à dos le fort de Sagonte et des défilés qui, en cas de défaite, auraient rendu la retraite désastreuse; mais nous avions confiance dans le général qui nous dirigeait et en nous-mêmes, et nous avancions sans hésiter. L'ennemi porta ses premiers efforts sur nos ailes, et déborda celle de droite qu'il fit reculer. Il occupait le village de Pouzol qui se trouve sur la grande route de Valence, et, en arrière de ce village, se trouvait presque toute sa cavalerie sous les ordres du général Caro, officier actif, entreprenant et animé d'une haine atroce contre les Français. Mon régiment, en avançant, arriva à la hauteur de Pouzol sur la droite, ayant à la sienne le 3e régiment polonais de la Vistule, et, un peu en avant, le 4e régiment de hussards, se porta vers la forêt de caroubiers qui, se trouvant en face de nous, nous cachait la cavalerie du général Caro. Le premier des trois escadrons que nous avions appuya le mouvement des hussards, et, en même temps, on vint chercher le 3e pour le porter de l'autre côté de Pouzol où on supposait qu'on pourrait en avoir besoin. Je restai avec le 2e escadron formé presque entièrement des hommes de ma compagnie. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis l'exécution de ces mouvements quand un bruit formidable de cris, de clameurs se fit entendre du point vers lequel s'était dirigé le 4e de hussards, et bientôt ce régiment et notre 1er escadron, fuyant dans le plus grand désordre, sortirent du bois de caroubiers poursuivis par toute la cavalerie du général Caro. Cette cavalerie, composée de quinze cents chevaux, s'étendait à ma droite,

du front de dix escadrons au moins, mais elle était en désordre et rompue par une course à toute bride à travers les caroubiers qui, plantés sans symétrie, sont un obstacle pour les lignes de cavalerie. Je craignais d'abord que mes hommes fussent découragés par le spectacle de la déroute du 4e de hussards et de notre 1er escadron, mais je fus promptement rassuré, et j'éprouvai la plus enivrante émotion qu'il soit possible de ressentir sur un champ de bataille. N'ayant là d'ordre à recevoir de personne, et comprenant la nécessité d'arrêter cette masse de cavalerie qui arrivait à nous, je jetai un coup d'œil sur l'escadron que j'avais derrière moi avec l'inquiétude de ne pas y trouver la détermination nécessaire dans une pareille circonstance. A ce coup d'œil qui fut compris, car on me regardait, attendant un commandement, tous les sabres s'élevèrent en l'air et furent brandis d'une façon si énergique, il y eut quelque chose de si redoutable, de si intrépide sur ces figures bronzées que je ne doutai pas du succès, et qu'à l'heure où, cinquante ans après, j'écris ces lignes, je sens encore battre mon vieux cœur au souvenir que cela me rappelle.

Au signal que je donnai, l'escadron franchit un petit mur en pierres sèches, et une rigole qui étaient devant nous, et se précipita sur l'ennemi. Tout ce qui se trouvait en face de nous fut littéralement écrasé, et, par une circonstance dont je n'ai jamais pu me rendre compte, tout ce qui nous débordait, à notre droite, se mit à fuir dans la direction oblique que nous suivions, et pendant une demi-lieue, nous galopâmes au milieu de cette foule que nous décimions, et qui semblait ne plus avoir d'autre désir que d'abandonner un terrain que quelques minutes auparavant elle parcourait victorieuse. Dans cette charge, nous reprîmes trois de nos pièces qui étaient tombées au pouvoir de l'ennemi, et nous lui en prîmes cinq qu'il avait fait avancer pour soutenir le mou-

vement de sa cavalerie, mouvement par lequel il avait cru décider une prompte victoire que lui faisait regarder comme probable le succès de son aile gauche, succès qui, lui aussi, ne fut qu'éphémère. Le général Caro, qui commandait cette cavalerie, atteint d'un coup de sabre sur la tête, fut renversé de cheval et resta entre nos mains.

La nécessité de nous rallier, après une poursuite de deux kilomètres, nous força de nous arrêter sur le bord d'un ravin escarpé qui ne présentait à des distances plus ou moins rapprochées que d'étroits sentiers en corniche donnant tout au plus passage à un cheval et encore avec danger. Nous voyions s'écouler par là les fuyards que, à notre droite, nous avions dépassés, sans que leur nombre, dix fois plus considérable que le nôtre, donnât aux officiers, qui suivaient la même direction, l'idée de nous attaquer par derrière et de nous envelopper, ce qui leur aurait été facile, puisque le 4e de hussards et notre 1er escadron sur lesquels je comptais, pensant que, une fois ralliés, ils viendraient nous soutenir, avaient été dirigés vers un autre point à l'attaque d'un corps d'infanterie qu'ils défirent complétement, et auquel ils firent deux mille prisonniers. Nous étions donc un seul escadron au milieu de plus de douze cents cavaliers ennemis, et à une demi-lieue de tout ce qui pouvait nous donner assistance. Cependant cette cavalerie, qui avait repassé le ravin, s'était arrêtée, et nous faisait un feu de carabine qui pouvait finir par avoir des suites fâcheuses. De plus, sur notre gauche, à cinquante pas en deçà du ravin, un jeune lieutenant-colonel de dragons avait réuni une centaine d'hommes, et se préparait à une attaque. Une légère clôture d'aloès nous séparait de lui. Je crus prudent de le prévenir, et il ne nous fut pas difficile de disperser des hommes déjà démoralisés par une première défaite. Mais, à mon grand regret, ce jeune lieutenant-

colonel, dont j'avais admiré le calme et l'air de haute distinction, resta sur le terrain. Ses efforts pour encourager ses hommes m'avaient inspiré une vive sympathie. Je m'approchai de lui; il avait reçu sur le côté droit de la tête un violent coup de sabre, et cette tête, quelques minutes avant si pleine de vie et de noblesse, reposait alors dans une mare de sang au milieu de laquelle le visage disparaissait aux trois quarts. Je lui demandai en espagnol s'il était blessé au corps; il fit un effort pour se soulever en s'appuyant sur un bras, mais il retomba sans pouvoir me répondre. Une volée de balles, qui m'enveloppa de tous côtés sans me toucher et sans toucher mon cheval, vint faire diversion à la pitié que je ressentais. De l'autre côté du ravin où les derniers fuyards étaient revenus, ils m'avaient vu près de leur lieutenant-colonel et s'étaient probablement donné le mot pour faire feu sur moi en même temps, afin de me descendre près de lui. Cette décharge fut suivie de celles de plusieurs pièces d'artillerie que nous ne voyions pas, quoiqu'elles fussent à une très-petite distance; mais comme les canonniers qui les servaient ne nous voyaient pas non plus, des arbres nous cachant réciproquement, ils tiraient au jugé et tiraient trop haut; aussi, quoique ces décharges à mitraille fussent répétées, elles ne me blessèrent qu'un homme que j'aimais beaucoup et qui mourut de sa blessure; il se nommait Orifel et était provençal.

Mais ces décharges d'artillerie, faites à une demi-lieue en arrière du village de Pouzol, eurent une grande influence sur le sort de la journée. La défense de ce point important de la ligne ennemie qui, jusque là, s'était continuée vigoureusement, cessa tout à coup, et les trois bataillons qui en avaient été chargés mirent bas les armes, convaincus que la retraite leur était coupée et qu'aucun secours ne pourrait venir les dégager. Alors la route sur Valence fut ouverte et, par cette route, nous vîmes

arriver notre 24e régiment de dragons suivi par de l'infanterie. On me donna l'ordre de me porter le plus rapidement possible vers la droite où je devais retrouver le 4e de hussards et notre 1er escadron aux prises avec une colonne d'infanterie espagnole qui se retirait par le chemin de Bettera, gros village sur le Guadalaviar à quelques lieues au-dessus de Valence.

Guidé par la fusillade, je les eus bientôt rejoints. Là, je n'eus autre chose à faire que d'assister comme témoin à la déroute la plus complète. Plus de quatre mille fusils couvraient la terre, et les prisonniers étaient rudement ramenés par des hussards qui se vengeaient sur eux de la honte d'avoir fui devant la cavalerie de Caro. Cependant la tête de cette colonne d'infanterie avait pu atteindre le prolongement d'un torrent à sec qui m'avait arrêté; elle l'avait passé, et était revenue à l'endroit où les bords du torrent, hauts et escarpés, ne laissaient d'autre passage que le chemin de Bettera; là, elle avait garni sa ligne, formée de tirailleurs, et montrait une ferme résolution de nous arrêter. N'ayant point d'infanterie, il nous fut en effet impossible d'aller plus loin, et très-maladroitement, le général Boussard, au lieu de nous tenir à distance du ravin, nous porta tout à fait sur le bord, et nous exposa bénévolement à un feu auquel nous ne pouvions répondre. Dans cette position qui donne la mesure des aptitudes guerrières du général Boussard, nous eûmes un officier et vingt-six hommes blessés. Une balle coupa la garniture de mon éperon sur le cou-de-pied droit et me fit une contusion.

La nuit arriva enfin, et nous reçûmes l'ordre de retourner prendre le bivouac que nous avions quitté le matin. Tous nos blessés et ceux de l'ennemi avaient été enlevés au fur et à mesure que nous en avions laissés derrière nous, et, grâce aux soins du maréchal Suchet, jamais champ de bataille ne fut plus promp-

tement nettoyé que celui-là. Après cette journée, je compris mieux que je ne l'avais fait jusqu'alors le rôle que joue le hasard dans le sort des batailles. On peut dire que, des deux côtés, les mesures avaient été sagement prises. Le général Black, confiant dans sa supériorité numérique, avait étendu son front de façon à pouvoir déborder nos ailes et à jeter sur nos derrières des forces capables de s'emparer des défilés par lesquels nous étions descendus dans la plaine, manœuvre qui, si elle eût réussi, aurait pu jeter l'inquiétude dans nos rangs et nuire à l'élan de nos soldats. Notre aile droite ayant faibli, ce but eut d'abord quelque chance d'être atteint, et ce fut probablement alors que le général Black fit porter toute sa cavalerie sur notre centre, espérant trop prématurément un succès qui, pour lui, devint bientôt, au contraire, une défaite. De notre côté, le général en chef, qui connaissait très-bien la force de l'ennemi, mais qui savait aussi quel fond il pouvait faire sur la valeur et le dévouement des troupes sous ses ordres, avait marché résolûment en avant sans s'inquiéter par trop de ce qui pouvait se passer vers son aile droite, la seule susceptible d'être tournée, bien convaincu probablement que le centre des Espagnols, une fois enfoncé, entraînerait le reste dans sa déroute. C'est ce qui arriva; mais il faut dire aussi que ce succès de notre centre tint à des causes où le hasard entra pour beaucoup, ainsi que je l'ai expliqué plus haut. Du reste, le général anglais Napier, dans son histoire de cette guerre d'Espagne, attribue la victoire de Sagonte à la charge de cuirassiers que je viens de raconter, charge qu'il qualifie de furieuse.

Je dois, pour remplir mon programme, qui est de faire connaître dans tous ses détails la carrière militaire, raconter ce qui, dans cette journée, me fut personnel. Je désire qu'on ne voie point là un signe d'amour-propre,

car si, à mon début, j'ai eu trop d'estime pour *les grands coups d'épée*, comme dit Mme de Sévigné, je n'ai pas tardé à les estimer à leur juste valeur, et à comprendre qu'ils n'entrent dans les devoirs d'un officier de cavalerie, au moment d'un combat, que dans une proportion minime; mais voici ce qui arriva : quand, sur le bord du ravin, je m'occupais de rallier mes hommes et de reformer les rangs, un lancier espagnol, longeant notre front pour rejoindre les siens qui se ralliaient aussi très-près de nous, nous jeta un regard de menace qui me déplut. J'étais échauffé, surexcité par l'action; je courus sur lui, relevai avec mon sabre la lance dont il me porta un coup et le traversai littéralement d'outre en outre. Il tomba et ceci eut lieu à égale distance des deux troupes en présence. Le retentissement qu'eut ce coup de sabre, à la suite de tant d'autres qui avaient été donnés dans la journée, ne peut s'imaginer. Les cuirassiers le racontèrent le soir au bivouac, et le lendemain, ayant eu l'occasion d'aller au quartier général, il fut la première chose dont me parlèrent les officiers de l'état-major général. Enfin, en 1833, par conséquent vingt-deux ans après, un officier du dépôt de remonte d'Alençon que je commandais alors, étant en tournée, rencontra un ancien maréchal des logis du 13e de cuirassiers qui, le sachant sous mes ordres, n'eut rien de plus pressé que de lui raconter *le coup de sabre*. Je dois dire encore que le soir même de cette affaire, je fus entouré et chaleureusement félicité par les officiers du 3e régiment de la Vistule qui était à ma droite au moment où j'avais commandé la charge. Je fus sensible à cette manifestation! C'était une des fleurs du métier.

Nous rentrâmes à notre bivouac, et, le lendemain, la garnison du fort de Sagonte, forte de dix-huit cents hommes, capitula et vint grossir la colonne de prisonniers qu'on dirigeait vers la France.

Pendant la durée du siége de ce fort, la maréchale

Suchet était logée dans une tour isolée, bâtie par les Maures, et cette tour se trouvait à portée des pièces de gros calibre du fort. Après la reddition, le maréchal ayant demandé au chef de la garnison pourquoi aucun projectile n'avait été lancé de ce côté, il lui fut répondu que, sachant que la maréchale était là, les canonniers avaient reçu l'ordre de ne diriger aucun coup vers la tour. Cet acte de courtoisie a été une rare exception à ce qui se pratiquait pendant cette guerre d'extermination.

CHAPITRE VIII

Expédition et combat. — Le général Harispe. — Lâche cruauté du général Boussard. — Mort d'un lieutenant-colonel espagnol et du commandant Bordenave. — Reconnaissances. — Deux solliciteuses. — Infamie du général Boussard. — Marque de confiance du maréchal Suchet. — Combat devant Torrente. — Déjeuner du colonel Lamotte Guéry. — Les femmes espagnoles au bivouac français. — Bombardement et capitulation de Valence. — Encore des femmes. — Entrée triomphale dans Valence. — Le colonel Estève. — Le général d'Armagnac. — Le chanoine Muños et ses nièces. — Marche sur Alzira. — Pasqual Mora. — Départ pour la France. — Le général Montmarie. — Nouvelle preuve de confiance du maréchal Suchet. — Déceptions militaires. — Squelettes des Polonais. — Le poisson du corrégidor de Jaca. — Le Corse Pompei et son sac d'argent. — Les Pyrénées. — Changement de corps. — Départ pour Metz. — Les recrues et deux Belges. — Voyage de Metz à Hambourg.

Lorsque le fort fut en notre pouvoir, l'armée se porta en avant et prit position sur le Guadalaviar, la gauche appuyée à la mer, et la droite s'arrêtant au village de Bettera, que mon régiment occupa avec deux régiments d'infanterie, dont un polonais. Nos avant-postes étaient sur le bord du fleuve qui, en réalité, n'est qu'un ruisseau guéable partout; ceux des Espagnols se trouvaient en face de nous, et nous nous laissions réciproquement fort tranquilles, ce qui arrive toujours quand les postes ennemis sont très-rapprochés. La nuit, cependant, les Espagnols faisaient quelquefois passer un détachement au-dessus de Bettera et simulaient une attaque sur notre

flanc droit; mais cela se bornait toujours à quelques coups de feu échangés sans résultat. Nous prîmes pourtant un jeune officier, qui n'eut pas l'air trop fâché d'être tombé entre nos mains; nous le traitâmes bien; il était distingué, qualité assez rare dans l'armée espagnole, dont le corps d'officiers se recrutait, dans ces temps désastreux, comme il pouvait.

Notre inaction dura un mois; nous reçûmes ensuite l'ordre de faire de temps à autre des excursions sur la rive droite, ce qui donna lieu à plusieurs combats, dont l'un eut une certaine importance et fut marqué par un événement très-dramatique. Le général Boussard était avec nous à Bettera, et le général Robert, qui commandait la brigade d'infanterie, se trouvait sous ses ordres. Une reconnaissance, composée de cinquante cuirassiers et de quelques voltigeurs, partit donc et passa le Guadalaviar. Je n'étais pas commandé pour cette expédition; mais, voulant en voir le début, je montai à cheval avec le capitaine d'artillerie Hurlaux, qui commandait la batterie que nous avions à Bettera, et, tous les deux, en amateurs, nous suivîmes le mouvement de la reconnaissance, avec l'intention de n'aller que jusqu'à la rivière; le passage n'en ayant pas été sérieusement disputé, la curiosité nous entraîna, quoique nous eussions toujours l'intention de ne pas aller trop loin. En cela, nous avions compté sans les motifs d'intérêt qui se succédèrent, et sans le sentiment du danger que nous aurions couru en retournant seuls sur nos pas, après être arrivés à une certaine distance du gué où nous avions traversé le Guadalaviar. Force nous fut donc de rester liés à la destinée du détachement, qui, après avoir passé le gué, avait tourné à gauche, se dirigeant sur Valence, dont nous étions à quatre lieues, et devant rejoindre, à moitié de cette distance, une autre reconnaissance, sous les ordres du général Harispe,

depuis maréchal de France. Lorsque nous arrivâmes près du point où devait se faire la jonction des deux reconnaissances, nous eûmes à franchir une côte dont la direction était perpendiculaire au cours du Guadalaviar qu'elle joignait, se prolongeant indéfiniment vers notre droite. Des vedettes espagnoles étaient placées sur la cime. On divisa les cuirassiers en deux pelotons, dont l'un, sous les ordres du capitaine qui commandait le tout, eut pour mission de longer la côte pendant une heure, et de venir ensuite rejoindre la reconnaissance. Avec les vingt-cinq cuirassiers qui nous restaient on chassa les vedettes de l'ennemi, et nous devînmes maîtres de la hauteur.

On dominait de là une petite plaine entourée de trois côtés par un bois d'oliviers et de caroubiers ; le chemin qui y conduisait, et que nous avions suivi depuis le passage de la rivière, descendait en pente rapide et pierreuse. En face de nous était un escadron de hussards espagnols ayant une ligne de tirailleurs. Au moment où nous nous montrâmes, le général Harispe débouchait sur notre gauche, précédé par un détachement de hussards du 4e régiment qui engagea de suite avec l'ennemi un feu de tirailleurs. Notre infanterie, n'ayant pas marché aussi vite que nous, n'était pas encore sur le terrain. Les vingt-cinq cuirassiers que nous avions conservés étaient commandés par un lieutenant, venu depuis peu de temps des grenadiers de la garde impériale, et qui n'avait pas débuté d'une manière brillante au régiment, s'étant grisé le jour de la bataille de Sagonte de façon à se tenir à peine à cheval et à ne pas savoir ce qu'il faisait. Il reçut l'ordre de mettre son détachement sur un seul rang et de se porter à quelques centaines de pas du point où le chemin qui se prolongeait vers Valence entrait dans le bois, devant ainsi en garder le débouché dans la plaine.

Les généraux, avec leurs états-majors, s'étaient postés à peu près au tiers de la descente, du côté par lequel était arrivé le général Harispe. Le général Robert s'y trouvait aussi. Hurlaux et moi nous nous étions arrêtés sur la cime, d'où nous pouvions suivre, sans en rien perdre, toutes les péripéties de l'aventure à laquelle nous nous étions associés. On tirailla longtemps, et les Espagnols avaient souvent, dans ce genre de combat, un avantage qu'ils conservèrent ce jour-là. L'officier qui commandait les tirailleurs du 4e hussards fut tué. L'infanterie n'arrivait pas par suite de je ne sais plus quel incident. Bientôt un épais nuage de poussière, qui s'élevait dans le bois, attira l'attention de Hurlaux et la mienne. Cette poussière était causée par une colonne de cavalerie qui s'avançait rapidement au secours de celle qui était engagée avec nos hussards.

Pour donner à ce qui va suivre l'intérêt qui doit s'y rattacher, je dois faire ici une digression. Quand nous avions occupé la petite ville d'Uldecona au nord du royaume de Valence, et avant qu'il fût question de le conquérir, plusieurs officiers de mon régiment, dans les fréquentes excursions que nous faisions à Benicarlos, avaient eu l'occasion d'y connaître une famille française émigrée, et fixée là. Cette famille se composait d'une veuve, de ses deux filles et d'un fils lieutenant-colonel au service d'Espagne; il était dans un régiment de dragons faisant partie de l'armée de Valence. Or, ces trois femmes, fort bien sous tous les rapports, et dont le nom était d'Outremont ou d'Apremont, avaient demandé aux officiers dont je viens de parler de protéger leur fils et frère, si les hasards de la guerre le faisaient tomber entre nos mains comme prisonnier. Inutile de dire que cette demande fut accueillie avec empressement, et qu'on leur promit de la façon la plus formelle que, le cas échéant, il serait traité comme un frère.

Le nuage de poussière dont j'ai parlé et les clairières du bois que nous dominions, finirent par nous laisser voir très-distinctement qu'une force assez considérable de cavalerie allait bientôt nous tomber sur les bras. Le terrain qui nous séparait des généraux ne me permettait pas d'aller les avertir; il fallait courir au plus pressé : je descendis au galop vers nos cuirassiers qui, comme je l'ai dit, étaient placés en face du débouché. J'étais sans cuirasse et en selle anglaise. A peine étais-je arrivé là, qu'un détachement d'infanterie espagnole sortit du bois, auquel il s'adossa, et nous fit, à deux cents pas, un feu qui n'atteignit personne. En même temps les dragons espagnols débouchèrent en colonne par quatre; mais au moment où ils voulurent former leur premier escadron, mouvement qu'ils exécutèrent avec assez de désordre, nous les chargeâmes si vivement qu'ils se culbutèrent les uns sur les autres et que leur défense fut nulle. Nous entrâmes dans le bois pêle-mêle avec eux, et le reste de la colonne, effrayé par la déroute de la tête, prit aussi la fuite. Après les avoir poursuivis quelque temps, nous revînmes tranquillement d'où nous étions partis en ramassant des prisonniers.

Nous fûmes alors témoins d'une scène horrible qui m'impressionne encore aussi violemment et aussi douloureusement que si elle s'était passée hier. Bordenave, chef d'escadron, premier aide de camp du général Boussard, venait d'être blessé mortellement, et gisait là sur un terrain qui n'avait point été exposé au feu. Ne pouvant concevoir comment ce malheur était arrivé, j'en demandai la cause; voici ce qui s'était passé. Le lieutenant-colonel des dragons espagnols, atteint d'un coup de sabre à la tête, était tombé de cheval; quand il eut repris connaissance, on l'amena devant le général Boussard; on avait oublié de lui ôter son sabre qui, atta-

ché à son poignet par la dragonne, traînait à terre. Le général Boussard, brutal et sans honneur, lui adressa des injures grossières; l'indignation que ce procédé causa au prisonnier lui fit faire un mouvement du bras qui agita la lame de son sabre sans la relever, puisqu'il n'en tenait pas la poignée. Alors le général Boussard s'écria qu'il avait voulu l'assassiner, et donna l'ordre à un voltigeur qui arrivait en ce moment de lui tirer un coup de fusil. Bordenave, entendant cet ordre barbare, s'élance pour en empêcher l'exécution; mais le coup part, la balle traverse la tête de l'infortuné lieutenant-colonel et va se loger dans la poitrine de Bordenave, qui tombe!

En apprenant cette catastrophe, ce lâche assassinat d'un officier que nous venions de faire prisonnier et qui était blessé, je n'essayai pas de contenir les sentiments d'horreur que m'inspirait le général Boussard, et je les lui manifestai en termes très-violents. J'aurais voulu qu'il me fît arrêter afin de pouvoir, devant un conseil de guerre, livrer publiquement son nom à l'infamie! Mais il reçut mes invectives en bête inerte. Je crus qu'il avait des remords; la suite me prouva qu'il en était incapable.

Et ce lieutenant-colonel, qui était étendu là sans vie à nos pieds, était celui-là même qui nous avait été recommandé par sa mère et ses sœurs, et que nous avions promis de bien traiter si un jour il devenait notre prisonnier!

Bordenave était aimé et estimé de tous, et j'étais très-lié avec lui. Nous passions, dans notre cantonnement, toutes nos soirées ensemble, jouant petit jeu, et faisant du punch quand nous avions ce qui est nécessaire pour en faire. Comme le lieutenant-colonel espagnol, il avait une mère et deux sœurs dont il était l'idole! Il nous parlait souvent d'elles, et nous lisait quelquefois les lettres qu'il en recevait; il riait des recommandations réitérées dans toutes ces lettres. Ces trois femmes, qui attendaient son

retour en France comme seul dédommagement possible des angoisses qu'elles enduraient, lui demandaient de ne pas s'exposer inconsidérément, de faire seulement son devoir, de penser à elles et d'être prudent! Je m'approchai de lui; il m'avait fait un signe de la main : je pris cette main et il serra faiblement la mienne en murmurant quelques mots d'adieu. Les infirmiers l'emportèrent au quartier général, où il y avait un simulacre d'hôpital, et il mourut le lendemain.

Cependant la nuit approchait, et il fallut songer à la retraite. Dès que les Espagnols s'aperçurent de notre mouvement rétrograde, leurs tirailleurs nous serrèrent de près, et Hurlaux et moi eûmes assez de peine à tirer de leurs mains le chef d'escadron Duchamp, qui était grièvement blessé. Ce Duchamp, espèce d'Alcibiade, mauvais coucheur, et qui, par je ne sais quelle raison, m'avait pris en grande amitié, est mort lieutenant général commandant l'artillerie à Vincennes. Pour le tirer d'affaire, ce jour-là, Hurlaux et moi courûmes d'assez grands dangers.

Nous repassâmes le Guadalaviar en suivant la direction qu'avait prise le général Harispe, ce qui borna à trois quarts de lieue notre retraite devant l'ennemi qui, naturellement, n'essaya pas de nous poursuivre de l'autre côté. Je reçus du général Harispe, que je ne connaissais pas, l'invitation de le suivre au quartier général pour dîner avec lui. Quelques minutes avant j'en avais reçu une du général Robert que j'avais acceptée; mais ce qui me parut assez extraordinaire, c'est que, de retour à Bettera, le général Boussard m'envoya l'aide de camp qui lui restait, m'engager aussi à dîner, et il n'invitait jamais personne, pas même les chefs de corps sous ses ordres. De tout ceci, il résulta la conviction que j'avais été remarqué, et qu'on avait trouvé que, dans cette occasion, j'avais rendu quelque service; mais je puis dire, en toute

conscience, que l'idée d'attirer sur moi les regards ne m'était pas venue un seul instant. De la hauteur où j'étais placé avec Hurlaux, j'avais vu le danger de laisser déboucher dans la petite plaine où se passait l'action une force capable de faire pencher la balance du côté de l'ennemi, et de rendre, en cas de revers, notre retraite désastreuse. Et puis j'étais inquiet sur l'attitude que prendrait l'officier qui commandait le détachement de cuirassiers, inquiétude qui ne fut que trop justifiée puisque je le trouvai parfaitement ivre, tenant en main une gourde d'eau-de-vie à laquelle il avait porté de rudes atteintes et dont il engageait les cuirassiers à profiter avec lui. Je le traitai fort mal et lui donnai l'ordre de se retirer, ce qu'il fit à l'instant. Une circonstance eut peut-être beaucoup d'influence sur la déroute de la cavalerie espagnole : au moment où nous chargions la tête de la colonne, le détachement de cuirassiers qui avait été envoyé en reconnaissance avant notre arrivée sur le terrain parut sur la hauteur, et probablement la vue de ce renfort, dont les Espagnols ne pouvaient apprécier l'importance, les détermina à précipiter leur retraite.

Quelques jours après le général Boussard reçut l'ordre d'envoyer une reconnaissance sur un village situé sur le Guadalaviar, à quatre lieues de la position que nous occupions et qui formait l'extrême droite de l'armée. Le maréchal avait été informé qu'un corps de six mille Espagnols venait de passer le fleuve sur ce point et se trouvait par conséquent sur la même rive que nous. Le commandement de cette reconnaissance, composée d'un escadron et de deux compagnies de voltigeurs polonais, me fut donné, quoique ce ne fût pas à mon tour de marcher. Le capitaine dont c'était le tour, se rendit chez le général pour réclamer. Le général nous montra alors l'ordre qu'il avait reçu et qui portait en post-scriptum, de la main du maréchal, *que le capitaine de Gonneville commanderait cette*

reconnaissance. Je cite ce fait pour faire ressortir quelques contradictions dans la conduite du maréchal à mon égard, contradictions que je n'ai jamais pu m'expliquer.

L'opération dont je fus chargé était délicate : il fallait suivre pendant quatre lieues un chemin longeant le Guadalaviar et qui formait un défilé de deux lieues, resserré entre une montagne inaccessible à la cavalerie et des terrains coupés par des fossés larges et profonds. Durant tout ce trajet on était en vue de l'ennemi qui occupait l'autre rive et qui, par de nombreux gués, pouvait communiquer avec celle que j'avais à parcourir. De plus, si l'avis reçu par le maréchal eût été exact, je devais me trouver en présence de six mille Espagnols qui sûrement ne m'auraient pas laissé faire paisiblement ma retraite, laquelle avait, en outre, la chance très-probable d'être coupée par des troupes jetées dans le défilé après mon passage qui occasionna un certain mouvement de l'autre côté du fleuve, à en juger par les ordonnances que je vis galoper vers plusieurs directions. Toutes ces éventualités m'occupèrent sérieusement pendant le trajet que j'eus à faire ; mais, arrivé au but, je reconnus qu'il n'y avait pas d'ennemis, et je vis seulement trois ou quatre mille habitants du village sur lequel j'avais été dirigé qui se sauvaient en traversant le fleuve, emportant leurs enfants sur leurs épaules; les femmes poussaient des cris pitoyables, s'imaginant sans doute que tout allait être saccagé dans leurs chers ménages et qu'elles n'y retrouveraient plus rien à leur retour. Lorsque ce retour s'effectua, elles durent être agréablement surprises, car je n'avais pas permis à un seul homme d'entrer dans le village.

Il me semblait tellement probable que les Espagnols s'étaient embusqués de manière à m'attaquer dans le défilé que je venais de traverser, que je résolus de revenir par un autre chemin, en passant par Liria, ce qui en me

faisant faire, il est vrai, un détour assez long, me donnait à peu près l'assurance de n'être pas inquiété; notre marche eut effectivement lieu sans encombre. Liria n'était point occupée par les Français, et mon arrivée par le côté de la ville diamétralement opposé aux positions qu'on nous connaissait, y causa une sensation d'autant plus grande que je ramenais un prisonnier habitant de Liria même, et qui me parut y être très-connu. Nous l'avions arrêté au moment où, arrivant par un sentier détourné, il se dirigeait vers le Guadalaviar. Il était armé d'une baïonnette emmanchée à un long bâton, et parut tellement attéré en tombant au milieu de nous que je ne doutai pas qu'il fût un émissaire ennemi. Après avoir traversé Liria, je fus rejoint par sa mère et par sa femme, montées sur de très-belles mules; elles me supplièrent de lui rendre la liberté et, sur mon refus, elles m'accompagnèrent jusqu'à Bettera. Le général Boussard, auquel j'étais naturellement obligé de rendre compte de ma mission, me fit assez brutalement un grief de n'avoir pas fait fusiller cet homme sur place, peine dont l'arme qu'il portait le rendait passible; mais après avoir donné audience à la mère et à la femme, le prisonnier, que d'abord il voulait faire fusiller, fut mis en liberté, et tous ceux qui connaissaient le général pensèrent que cette liberté avait été obtenue à prix d'argent. Cet ignoble général, capable de tout, avait, sans nul doute, effrayé les deux pauvres femmes pour en obtenir davantage.

Ma prévision, relativement au piége que devaient me tendre les Espagnols, était juste. Nous sûmes que, après notre passage, ils avaient traversé le Guadalaviar et s'étaient postés de façon à m'attaquer en tête et en queue, quand je me serais trouvé engagé dans le défilé.

Le 26 décembre, toute l'armée passa le Guadalaviar sur plusieurs points et attaqua les Espagnols avec l'intention de les rejeter dans Valence, où on savait que le gé-

néral Black avait le projet de se retirer pour prendre une nouvelle position sur le Xucar. Nous fûmes dirigés avec le 4e de hussards sur Torrente, gros village de 8,000 habitants qu'il nous fallut traverser pour arriver sur la route d'Alicante par laquelle l'armée espagnole devait se retirer. Avant d'arriver à Torrente, le général Boussard s'étant porté en avant avec les hussards fut ramené par une charge de la cavalerie ennemie, grièvement blessé, jeté à bas de cheval, et il aurait été tué si nous n'eussions fait une charge qui le délivra. Son second aide de camp, nommé Robert, fut tué en le défendant. Cet aide de camp laissait une jeune veuve et deux enfants. Quelques jours avant sa mort, il m'avait montré le portrait de sa femme, et en le remettant dans sa poche où il le portait toujours, il l'avait baisé d'un air triste.

Nous fûmes arrêtés un moment devant Torrente, fortement occupée, et qu'Hurlaux fit évacuer en jetant des obus; puis nous courûmes vers la route d'Alicante avec le 4e de hussards. La division d'infanterie du général Harispe nous suivait. Nous arrivâmes sur la route juste à temps pour nous jeter entre les bagages qui filaient en avant, et la tête de colonne qui commençait à paraître et que nous rejetâmes sur Valence. Nous nous emparâmes des bagages consistant en un si grand nombre de chariots et de voitures que la route en était couverte dans une longueur de plus d'une lieue. Toutes les femmes d'officiers se trouvaient là, et Dieu sait ce qu'il y en avait. Comme nous savions qu'en tête de ce convoi se trouvait un fort détachement de cavalerie, nous nous mîmes à sa poursuite laissant en arrière les hussards que leur colonel avait arrêtés pour se mettre tranquillement à manger sous prétexte qu'il n'avait rien pris de la journée. Ce colonel Lamotte-Guéry avait une pauvre réputation militaire et ses deux frères, dont l'un était sous les or-

dres du général d'Avenay, quand il fut frappé d'un boulet au passage de la Piave, n'avaient pas une meilleure renommée. Je vois encore celui dont j'ai parlé d'abord, assis sur le bord de la route et faisant son repas tandis que ses hussards se préparaient à piller le convoi ce qu'ils firent au grand scandale de nos cuirassiers dont pas un ne quitta son rang. Pendant que nous longions ce convoi, les femmes qui occupaient les voitures agitaient leurs mouchoirs aux portières en criant d'une voix défaillante : « *Viva la Francia! Viva Napoleone!* » De notre côté nous leurs répondions tout en trottant, de n'avoir pas peur, qu'il ne leur serait rien fait. Enfin nous atteignîmes la tête du convoi, mais la cavalerie qui le précédait avait pris la fuite, et la nuit approchant, on se mit en bataille pour faire l'appel des hommes ; il n'en manquait que deux, dont l'un, maréchal ferrant, s'était arrêté pour remettre un fer au cheval d'un cuirassier. Nous reprîmes le chemin que nous venions de parcourir et nous retrouvâmes bientôt nos deux hommes.

En approchant de Valence nous ne vîmes sur la route que les débris du convoi : beaucoup de voitures étaient renversées, les malles ouvertes et une quantité d'objets répandus sur le sol. Les femmes furent conduites à un gros village situé à une lieue de Valence et réparties dans toutes les maisons. On tâcha de leur venir en aide mais je ne me rappelle pas d'en avoir vu une seule qui eût une attitude convenable. Elles parlaient toutes à la fois, criaient et se disputaient en se targuant du grade de leurs maris vis-à-vis de celles dont les maris avaient un grade inférieur. Une d'elles, femme d'un colonel, était en amazone et portait sur sa manche trois galons, insignes du grade de son mari. Elle écrasait ses compagnes de captivité de ses airs de hauteur et en exigeait des marques de déférence et de respect. Le lendemain toutes ces dames eurent la liberté de se rendre où bon leur

semblerait et nous en fûmes débarrassés à notre grande satisfaction ; il y en avait plus de cent et elles nous avaient fort gênés.

Je fus détaché avec un escadron au village de Sédovie, fief du duché de ce nom. C'était le point le plus rapproché de Valence. J'étais logé dans le château, très-grand, fort laid, à peine meublé et n'ayant pas le plus petit jardin. Ce château était gardé par un vieux majordome qui ressemblait à Bartholo, en portait le costume, et m'appelait : *Excellence !* Les habitants du village ne se sauvèrent pas et s'en trouvèrent bien. J'avais une grand'garde en avant du village du côté de Valence, et au bout de quelques jours, je dus monter à cheval à minuit avec tout mon monde pour prendre position à cet endroit et y rester jusqu'au point du jour. De là j'assistai au bombardement de la ville. J'entendais tomber les bombes après avoir suivi leur cours en l'air à la lueur de leurs mèches ; j'entendais les cris qui suivaient toujours leur chute ; je voyais les flammes des incendies qu'elles allumaient et que signalait le tocsin sonné par les innombrables cloches de toutes les églises.

Valence capitula le 9 janvier 1812, et la garnison, forte de dix-huit mille hommes, fut faite prisonnière de guerre. J'étais placé avec un escadron en face du pont par lequel cette garnison défila. La cavalerie sortit la première le sabre à la main ; ses trompettes sonnant la marche et les miens leur répondant. C'était émouvant ! Arrivés sur le pont-levis de l'ouvrage qui couvrait le pont qu'ils venaient de traverser, les sous-officiers et soldats jetaient leurs armes dans le fossé, et, plus loin, on leur faisait mettre pied à terre et on s'emparait de leurs chevaux. Plusieurs femmes suivaient leurs maris. L'une d'elles était remarquable par sa tournure élégante et sa jolie figure ; elle portait une amazone noire, un petit chapeau à la Henri IV orné de plumes noires,

et elle montait avec beaucoup de grâce un andalou noir. Je fus fort surpris de la retrouver le lendemain au cantonnement de l'état-major du régiment. Son mari était maître de musique d'un des régiments prisonniers, et comme mon régiment en manquait, le colonel avait obtenu l'autorisation de garder cet homme qui fut enchanté d'éviter ainsi d'être conduit en France et de rester avec sa femme dont il paraissait fort amoureux.

Cette capitulation de l'armée du général Black était un grand coup porté à la résistance espagnole; l'Est de la Péninsule n'eût plus alors de défenseurs sérieux. Dix mille hommes avaient échappé au sort de cette armée en fuyant par des sentiers et par la langue de terre qui sépare l'Albuféra de la mer, mais bon nombre de ceux-là se dispersa et ne reparut plus.

Nous fîmes dans Valence une entrée triomphale et nous pûmes alors constater les effroyables ravages du bombardement. Beaucoup de maisons étaient renversées de fond en comble, beaucoup d'autres avaient subi de graves avaries, et dans certaines rues les décombres s'élevaient à la hauteur des premiers étages qu'on rendit accessibles à nos chevaux. Toute la population, en habits de fête, encombrait le chemin que nous parcourûmes. Les maisons étaient ornées extérieurement comme je les vis depuis à la Fête-Dieu. Des orchestres, placés de distance en distance sur les balcons, jouaient des chants de victoire, et les femmes agitaient leurs mouchoirs en nous applaudissant; mais ces démonstrations ne nous causaient aucune illusion et nous laissaient parfaitement convaincus que, au fond du cœur, on nous souhaitait tous les maux imaginables! Un hôtel, située sur la place de la Citadelle, était destinée au maréchal; on l'avait pavoisé avec tous les drapeaux des corps qui avaient fait partie de la garnison. C'était magnifique, et le maréchal devait être glorieux de sa conquête qui eut

un retentissement plus qu'européen. Toutes les mesures furent prises pour qu'aucun désordre, aucun abus, ne suivît notre occupation, et à cela près des ruines et des malheurs particuliers, suites inévitables d'un siége et d'un bombardement, tout rentra dans l'ordre accoutumé.

J'avais été renvoyé à mon cantonnement de Sédovie où je passai encore quelques jours, puis je dus me rendre à Torrente, gros village dont j'ai déjà parlé et devant lequel nous avions été arrêtés le jour de l'investissement de Valence. On me donna une compagnie d'infanterie qu'on mit sous mes ordres. Je la logeai dans un couvent d'où les moines s'étaient enfuis et que je fis fortifier, comme c'était l'usage, en crénelant les murs d'enceinte, et en faisant un tambour palissadé en avant de l'entrée. Mes cuirassiers furent répartis dans le village de façon à ce que je pusse les avoir promptement sous la main, et je m'établis dans une jolie petite maison bien propre dont les propriétaires absents avaient laissé la garde à un ménage composé du mari, de la femme et de deux jeunes enfants. Comme dans toutes les maisons de campagne des Espagnols, non habitées pendant toute l'année, il n'y avait pas un meuble dans celle-là, et ce fut à grand'peine que je pus me procurer un lit, une table et quelques chaises.

Ma mission était de couvrir les approches de Valence de ce côté et de guerroyer contre les bandes insurgées qui pourraient tenter quelques expéditions sur le territoire assez étendu qu'on joignit à mon commandement. Cette besogne ne me donna pas beaucoup de mal et pendant plusieurs mois notre tranquillité ne fut troublée qu'une fois par l'arrivée sur mon arrondissement d'une troupe ennemie qui voulait y lever des contributions et y vivre largement, ce que, du reste, les guérillas ne manquaient jamais de faire, et ce qui attirait dans leurs rangs beaucoup de jeunes gens auxquels ce genre de vie

plaisait; mais les populations, qui en souffraient, étaient fort dégoutées de leurs visites, et ce furent les habitants eux-mêmes qui vinrent m'avertir de leur présence. Je marchai le plus vite possible sur le point indiqué, mais ils l'évacuèrent avant mon arrivée, et ils avaient trop d'heures d'avance pour que je pusse songer à les poursuivre.

Ici se passa un incident qui me fut une leçon : au moment de quitter Torrente le pain et la viande qui devaient être envoyés de Valence ce jour-là même n'étaient point arrivés; les hommes partirent donc à jeun et firent une marche de quatre lieues aussi vite que l'infanterie pouvait marcher. C'était dans les premiers jours de juin, et quand nous arrivâmes au lieu où nous espérions trouver l'ennemi, les fantassins étaient accablés de chaleur et de faim. Je les fis camper sur une hauteur qui dominait le village auquel je fis demander du vin dans la proportion d'une bouteille pour deux hommes, plus quelques vivres. Les habitants s'empressèrent d'apporter ce que je demandais, mais au bout de deux heures que j'avais cru devoir accorder pour reposer mon monde, quand je voulus me remettre en route, pas un des fantassins ne pouvait marcher. Ils étaient ivres à ne pas se tenir sur leurs jambes, et cependant il n'y avait eu de donné que la mesure de vin fixée par moi; j'en étais sûr: c'était donc tout bonnement l'action du vin succédant immédiatement à une marche vive par un temps chaud, car pas un de mes cuirassiers ne subit la même influence. Je fus obligé de réquisitionner le nombre de voitures nécessaire pour transporter toute la compagnie d'infanterie, officiers compris; mais heureusement après deux heures de marche il resta peu de traces de cet incident et je pus renvoyer les voitures avant notre rentrée à Torrente.

A quelque temps de là je dus joindre avec mes cuiras-

siers le 14e régiment d'infanterie pour escorter jusqu'à Cuenca une somme d'argent que le maréchal Suchet envoyait à Madrid. Je me trouvai naturellement sous les ordres du colonel de ce régiment qui se nommait Estève et avait une mauvaise réputation, non pas sous le rapport militaire, mais sous tous les autres rapports; d'après ce que j'en avais entendu dire j'avais pour lui une véritable antipathie. Cuenca est à quarante-cinq lieues de Valence sur la route, ou plutôt sur le chemin de Madrid, car, à l'époque où j'étais en Espagne, il n'y avait que deux routes, superbes à la vérité : celle de Bayonne à Cadix, passant par Madrid, et celle de Perpignan à Valence. Nous avions à traverser un pays entièrement inoccupé par les Français, et le genre de notre mission faisait présager quelques aventures. Le 14e régiment d'infanterie avait trois bataillons, à peu près dix-huit cents hommes, et j'avais cent et quelques chevaux. Nous passâmes d'abord la chaîne de montagne qui sépare le royaume de Valence de la vieille Castille. Cette chaîne n'est pas longue et fut franchie dès la première journée de marche. En faisant huit à dix lieues par jour, nous arrivâmes à Cuenca le cinquième; c'était là que se trouvaient les premières troupes de l'armée de Madrid. A partir de la petite ville de Requena, notre premier gîte au débouché des montagnes, nous avions traversé une plaine ondulée semée de rares villages devant, en temps ordinaire, présenter de grandes ressources, mais, à l'époque dont il s'agit, ils en étaient dénués par suite de la pression des deux partis qui tour à tour les soumettaient à leurs exigences, et j'eus particulièrement beaucoup de peine à faire vivre mes chevaux.

Le général d'Armagnac commandait à Cuenca et on lui attribuait en partie la ruine du pays, ruine qui ne tournait, disait-on, ni au profit des troupes sous ses ordres, ni à celui du trésor royal. Je trouvai là un de

mes amis, Suzainnecourt, qui me régala le mieux qu'il put. Il était capitaine au 19e de dragons qui faisait partie de la brigade que commandait le général d'Avenay après la campagne de Prusse, et avec laquelle, en 1808, nous étions rentrés en Espagne. Suzainnecourt avait été nommé capitaine par l'Empereur le même jour que moi, à Cassel devant Mayence. Nous avions beaucoup de choses à nous raconter réciproquement sur ce qui nous était arrivé pendant les quatre années de notre séparation, aussi le jour de repos que je passai avec lui fut-il bien employé.

Nous repartîmes de Cuença le surlendemain de notre arrivée et nous suivîmes le chemin que nous avions parcouru en venant. Je formais toujours l'avant-garde, et la nécessité d'avoir des éclaireurs sur nos flancs fatiguait horriblement les chevaux obligés de marcher dans les terres et de franchir les obstacles qu'ils rencontraient. Ils étaient sur les dents quand nous arrivâmes à Requena, et je voyais avec plaisir que nous étions à la veille de nous reposer après une route de cent lieues faite en onze jours; le métier d'éclaireur avait doublé la fatigue et je fus médiocrement satisfait lorsque, le lendemain matin, le colonel Estève, m'ayant fait appeler, me dit que je devais marcher de nouveau avec un bataillon qu'il renvoyait sur le village d'Utiel que nous avions traversé la veille et qui se trouve à deux lieues en arrière de Requena. Le motif de cette expédition ne me fut pas communiqué, mais la réputation du colonel Estève et ce que vis me le firent soupçonner. J'obtins à grand' peine de n'emmener avec moi que les chevaux les moins fatigués; j'en pris une quarantaine et un seul officier.

A un quart de lieue d'Utiel mon avant-garde échangea quelques coups de feu avec des cavaliers espagnols qui formaient la grand'garde d'un corps quelconque qui de-

vait occuper Utiel et sur lequel ils se retirèrent. Je les suivis grand train en faisant prévenir le chef de bataillon qui me suivait et sous les ordres duquel j'étais. Pendant que je faisais fouiller le village avant de m'y engager, j'aperçus une troupe de cavalerie, à peu près un escadron, qui montait au galop un chemin menant sur un plateau qui domine Utiel du côté gauche. Cette cavalerie était évidemment une troupe de guérillas, et je n'hésitai pas à me mettre à sa poursuite. Je traversai rapidement le village qui est très-considérable et bien bâti; toutes les maisons étaient fermées et on n'apercevait aucun habitant; mais en arrivant devant la plus belle maison je vis sur le balcon plusieurs femmes élégantes et trois ou quatre hommes ayant fort bon air. Quand je fus arrivé en face, les hommes me saluèrent, les femmes agitèrent leurs mouchoirs en criant : *vivat!* et je recueillis quelques regards gracieux. Cette scène se passait à une assez grande distance, mais en vue de la cavalerie espagnole qui s'était formée au haut du chemin lequel était fort large et bordé des deux côtés par un mur de soutènement et des vignes. Je le montai au pas pour ne pas essouffler mes chevaux, et je reçus un feu qui blessa un seul cheval. Je fis alors mettre le sabre à la main, mais je n'eus pas la peine de charger, car ce mouvement détermina une fuite désordonnée. Nous nous lançâmes à la poursuite de cette misérable troupe qui comptait au moins cent chevaux; ces chevaux étant meilleurs coureurs et surtout moins fatigués que les nôtres, malgré notre ardeur à les suivre, quelques-uns des miens et moi parvenions seuls à les serrer de près. Après une poursuite de plus d'une demi-lieue et arrivé à un pli de terrain dont je ne découvrais pas le fond, je remarquai que la tête des fuyards, qui avait une grande avance, ne reparaissait pas de l'autre côté. Je pensai qu'on tentait là un ralliement et que peut-être

j'allais éprouver quelque résistance. J'aurais effectivement dû en trouver, car ce pli de terrain dérobait à la vue une seconde troupe de la force de la première et autour de laquelle celle-ci tournoyait en désordre. J'aurais été assez embarrassé si tout cela m'était tombé sur le corps, car j'étais venu me heurter contre, n'ayant avec moi, dans le premier moment, que les hommes les mieux montés; mais à notre aspect, et sans chercher à en voir davantage, tout ce monde prit la fuite à mon grand étonnement et la poursuite recommença avec plus d'ordre et de prudence ce qui donna le temps à un adjudant-major d'infanterie de me rejoindre pour me dire de la part du chef de bataillon de revenir sur Utiel.

Dès que les Espagnols s'aperçurent que j'allais rétrograder, ils m'envoyèrent des tirailleurs auxquels je fus forcé d'en opposer et cela avec un grand désavantage, car mes hommes, en fait d'armes à feu, n'avaient que des pistolets, tandis que les guérillas avaient de bonnes carabines dont, en général, ils se servaient très-adroitement. Il n'en fut pas ainsi ce jour-là, heureusement pour moi, car ils me prirent particulièrement pour but, de façon qu'il m'arrivait cinq ou six balles à la fois. Quelques voltigeurs qui s'étaient lancés à la course pour me rejoindre envoyèrent des coups de fusils qui dégoûtèrent les Espagnols de la pensée de me poursuivre et je fis tranquillement la lieue qui me séparait d'Utiel. S'ils avaient voulu m'accabler d'une nuée de tirailleurs ayant l'ordre de se disperser dès que j'aurais eu l'air de vouloir faire sur eux un retour offensif, ils m'auraient, sans aucun doute, fait beaucoup de mal; le terrain les eût admirablement favorisés, car, à partir du point où ils m'avaient attendu près d'Utiel, jusqu'au village de Candite, vers lequel ils se retiraient, ils n'y avait qu'une plaine non cultivée, les vignes cessant à partir du sommet du plateau où je les avais trouvés en bataille.

En arrivant à la maison sur le balcon de laquelle j'avais vu les belles Espagnoles, j'aperçus le chef de bataillon qui en sortait d'un air de mauvaise humeur. Il me chercha querelle en termes peu convenables sur ce que j'avais agi sans attendre ses ordres; j'étais dans mon droit comme chef d'avant-garde, et je le relevai vertement. Je m'attendais à être mis aux arrêts par le colonel Estève qui s'entendait fort bien avec ce chef de bataillon, *très-vilain monsieur* comme lui, mais il n'en fut rien. Je présumai qu'ils avaient voulu lever une contribution sur Utiel, et que, s'étant adressé aux notables de l'endroit, le chef de bataillon en avait été éconduit; ce qui me donna ce soupçon ce fut surtout la manière ironique dont le regardaient les personnes qui étaient sur le balcon dont j'ai parlé, tandis que, au contraire, elles me firent, pour la seconde fois, un salut très-bienveillant.

Nous rentrâmes à Requena le soir. J'étais rompu de fatigue et de faim. Pour la première fois depuis mon entrée en Espagne, je demandai à souper à mes hôtes que je trouvai à table. Ils ne m'auraient certainement pas invité, mais ils s'exécutèrent de très-bonne grâce et je fis honneur à une *olla podrida* servie dans une croûte de pâté. C'était la deuxième fois que je m'asseyais à la table d'un Espagnol.

Le lendemain on s'occupa de mettre en état provisoire de défense un couvent situé en dehors de la ville sur la route d'Utiel. On y laissa une compagnie d'infanterie; le colonel Estève voulait m'y faire laisser vingt cuirassiers et un officier, mais je me débattis tellement que je parvins à emmener tout mon monde. Il eût été absurde d'enfermer des chevaux dans un pareil endroit avant d'y avoir préalablement assuré pour eux des moyens de subsistance pour quinze jours au moins, et il n'y avait pas une seule ration de fourrage.

Nous rentrâmes dans nos cantonnements où tout était

resté dans le meilleur ordre. Le maréchal Suchet m'avait permis de prendre un logement à Valence, et j'y allais de temps à autre quand ma présence à Torrente n'était pas réclamée par l'intérêt du service. Je connaissais beaucoup le chef de bataillon Bugeaud — devenu maréchal de France — qui commandait la place et qui m'aurait fait prévenir de suite à Valence, si mon commandement m'avait rappelé à Torrente. Je logeais chez un vieux chanoine, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il se nommait Muños et était frère du célèbre Don Vicente Muños, auteur de l'histoire du Nouveau-Monde. Ce dernier, ainsi que sa femme, étaient morts depuis plusieurs années, laissant un fils et trois filles qui vivaient près de leur oncle, homme très-distingué aussi. Les trois nièces étaient charmantes, parfaitement élevées et très-supérieures à toutes les femmes que j'avais vues en Espagne. Quoique cette famille fût espagnole de cœur, elle avait fini par ne plus voir en moi un ennemi, et quand je partis pour ne plus revenir, le vieux chanoine me prit dans ses bras, et m'embrassa en pleurant, me disant tout bas qu'il sentait bien qu'il lui restait peu de temps à vivre.

Je fis encore partie d'une forte reconnaissance commandée par le général Delort. Tout mon régiment y était; nous marchâmes sur Alzira, jolie ville située sur le Xucar et où se trouvaient les avant-postes des débris de l'armée de Valence. Le soir de notre première journée de marche nous arrivâmes dans un très-gros village ce qui, dans le royaume de Valence, signifie une agglomération de six à huit mille habitants. Il faisait nuit et, ce qui ne s'était jamais vu en Espagne depuis le commencement de cette guerre, nous trouvâmes tous les habitants devant leurs maisons avec des lumières, et comme la journée avait été pluvieuse, ils allumèrent partout de grands feux pour nous sécher. Le compte rendu de cette réception fit un plaisir extrême au maréchal

Suchet : c'était un hommage rendu à la discipline de son armée. A Alzira nous trouvâmes les habitants occupés à rétablir le pont que la troupe espagnole, qui avait eu vent de notre arrivée, avait coupé en se retirant. Nous bivouaquâmes devant cette ville, située sur la rive droite du Xucar, et le général Delort seul y entra, avec deux ou trois officiers et quelques cavaliers, pour s'entendre avec les autorités. Le but de notre excursion, qui était de s'assurer des dispositions des habitants, étant rempli, nous retournâmes sur nos pas, et je rentrai à Torrente où je recevais de la part des habitants de nombreuses marques de sympathie et de confiance. Le premier alcade, Pasqual Mora, était un paysan comme on en rencontre rarement. Il avait quarante mille livres de rente en fond de terre et les faisait valoir lui-même. Il ne s'était pas marié et une légion de neveux et de nièces provenant de frères et de sœurs qu'il avait perdus habitaient chez lui. Tous ces orphelins, qu'il soignait et surveillait comme s'il en eût été le père, vivaient dans l'union la plus parfaite, le vénérant et obéissant à son moindre signe. Sa nombreuse domesticité et toute la population de Torrente avaient pour lui le même respect et la même subordination. L'ordre du travail était religieusement observé, et le départ pour les champs, à heures fixes, ainsi que le retour, présentaient un spectacle vraiment remarquable. Les nombreuses et superbes mules avec des harnais bien tenus, tous les valets silencieux avec leurs culottes de toile blanche imitant la tunique, leurs jambes nues et leurs cothurnes à la romaine, m'ont laissé un souvenir qui se rattache à celui de Pasqual Mora. C'était un homme supérieur, d'une honnêteté proverbiale dans tout le pays où on le prenait à chaque instant pour arbitre. Je le voyais souvent; nous étions très-bons amis, et notre bonne intelligence contribuait sans aucun doute à maintenir l'harmonie la

plus parfaite entre mes hommes et les habitants.

Vers la fin du mois d'août 1812, je fus, sur ma demande, désigné pour conduire en France un détachement d'hommes à pied de mon régiment, qui allaient chercher des chevaux au dépôt de Niort et que je devais ensuite ramener montés. Le maréchal m'autorisa à remettre le commandement de ce détachement au plus ancien des officiers qui en faisaient partie, dès que j'aurais dépassé la frontière, et à me rendre en Normandie pendant le temps nécessaire à l'organisation du détachement à ramener, ce qui impliquait environ deux mois. A cette époque, deux mois de séjour au pays, au milieu de la famille, était une bonne fortune exceptionnelle. La vie, chose si incertaine dans tous les temps, était alors plus provisoire qu'en aucun autre, tant la guerre faisait journellement de victimes. L'armée d'Aragon était au repos, et si elle devait recevoir l'ordre de marcher sur Murcie, j'avais la certitude de pouvoir être de retour avant l'ouverture de cette nouvelle campagne. Celle de Russie était commencée; ses succès ne faisaient pas craindre les désastres qui la terminèrent et qui eurent une si funeste influence sur le sort des armées d'Espagne. Je croyais donc partir sous les meilleurs auspices.

La colonne, dont mon détachement devait faire partie, fut organisée sous le commandement du général Montmarie qui se rendait aux eaux de Barrége. Elle se composait d'à peu près deux mille personnes. Il y avait une quantité de malades, d'hommes réformés, de femmes et d'enfants, de voitures et de bêtes de somme. On donna des fusils et des cartouches à mes cuirassiers et on les chaussa avec des spadrilles.

La veille du jour où nous nous mîmes en route, le maréchal Suchet me fit appeler et me donna une mission secrète pour le corrégidor de Jaca, petite ville forte au pied des Pyrénées et à l'extrême frontière. Cette preuve

de confiance, qu'il m'eût semblé plus naturel de donner au général Montmarie, me porta de nouveau à faire les réflexions que déjà avaient fait naître les quelques mots écrits de la main du maréchal au bas de l'ordre de reconnaissance que j'ai mentionné, et dont je n'aurais pas parlé sans les contradictions qu'elles impliquent dans la conduite du maréchal Suchet à mon égard. J'avais en effet le droit d'espérer qu'il saisirait, si elle se présentait, l'occasion de contribuer à mon avancement, ou à me faire obtenir quelque récompense militaire, mais il n'en fut rien. Après la bataille de Sagonte, il avait été question de me nommer officier de la Légion d'honneur et de mettre mon nom à l'ordre de l'armée. Il fut répondu que le chef d'escadron qui commandait le régiment ce jour-là, n'étant que simple chevalier, ce serait lui qui serait proposé pour officier, et quant à me mettre à l'ordre de l'armée, on ne répondit rien et on ne le fit pas. Sans amertume, car je puis dire que je n'en ressentis aucune, même à l'époque dont je parle, je dois faire remarquer que le chef d'escadron Saint-Georges, brave et bon officier, n'avait rendu dans cette journée que de très-insignifiants services, et cela par la force des choses, tandis que, avec un seul escadron, j'avais repoussé l'effort de toute la colonne ennemie, dégagé la batterie qu'elle venait de nous prendre, pris le général qui la commandait et cinq pièces de canon avec leurs caissons. Or, une seule de ces prises donnait droit à une récompense quelconque. Je n'en eus pas, et M. de Saint-Georges fut nommé officier de la Légion d'honneur. Les faits de ce genre se voient souvent, et si j'ai rapporté celui-ci, c'est plutôt pour prémunir ceux qui me liront contre les dégoûts que pourraient leur causer des cas analogues, soit dans la carrière militaire, soit dans toute autre carrière. Je puis dire que dans cette occasion l'opinion de l'armée se prononça d'une façon

qui me flatta. Plus tard, je sus que le maréchal Suchet m'avait proposé pour une dotation de mille francs de rente, affectée sur les biens saisis en Espagne, c'est-à-dire sur les brouillards des marais du royaume de Valence, chose qui d'ailleurs, eût-elle été réelle, m'aurait médiocrement convenu. Plus tard encore, le maréchal étant mort, et la maréchale ayant fait imprimer ses Mémoires, elle m'en envoya un exemplaire avec le superbe atlas gravé pour eux. Les contradictions dans ce qui eût lieu entre le maréchal et moi ne m'ont jamais été expliquées, mais il m'a paru clair que la maréchale lui avait entendu dire quelque chose à ce sujet pour que, plusieurs années après la mort de son mari, l'idée lui soit venue de me faire une faveur accordée à bien peu.

Le général Boussard avait mis pour condition à la demande qu'il ferait de m'envoyer en France, demande qui, hiérarchiquement devait être faite par lui, que je lui céderais mon cheval polonais qu'il avait fort admiré dans une revue. J'y consentis à condition qu'il me le rendrait à mon retour; je confiai ma belle jument normande à mon ami Scarampi, et j'emmenai seulement la jument sauvage que j'avais eue en Pologne et un petit cheval navarrin de prise que j'avais payé très-peu cher. Ces deux bêtes étaient bonnes, mais de taille très-inférieure à celle prescrite pour l'arme des cuirassiers. Je me séparai des deux autres avec un sentiment d'amer regret. Ces excellents chevaux m'avaient rendu d'immenses services, peut-être même sauvé la vie, et, à l'heure où j'écris ceci, leur souvenir m'est aussi présent que s'ils étaient encore sous mes yeux. Ils me connaissaient, m'aimaient, et ils exécutaient, quand je les montais, ce que je voulais obtenir d'eux, sans que j'eusse à penser aux moyens à employer pour cela. Ces détails pourront paraître puérils à bien des gens, mais, à coup sûr, ils ne le seront pas pour tous cavaliers ayant fait la guerre et partagé avec leurs

chevaux des dangers et des fatigues comme ceux qui furent ma part pendant nombre d'années.

Je m'étais chargé, à mon grand déplaisir, de porter en France huit mille francs que m'avait remis le colonel Millet, du 121e régiment de ligne, qui était Normand; plus deux mille quatre cents francs qu'un colonel d'artillerie adressait au marquis du Saillant. J'avais donc une somme, en or, de plus de dix mille francs dans le porte-manteau placé sur le cheval monté par mon domestique; ces deux commissions entraînaient une responsabilité morale qui ne laissa pas que de me donner beaucoup d'inquiétude pendant la route. Ce malheureux porte-manteau, que son poids dénonçait comme contenant une forte somme, ne pouvait être constamment sous mes yeux; il n'y a jamais dans les logements espagnols un seul meuble fermant à clef, et pendant que, en route, j'étais obligé de m'occuper d'affaires de service, le porte-manteau restait abandonné dans une chambre ouverte à tout le monde, ou posé à terre chaque fois que nous bivouaquions, et ce, au milieu d'une troupe composée d'éléments peu disciplinés pris dans tous les corps : Français, Polonais, Italiens, Napolitains, et un petit nombre d'officiers pour diriger et maintenir tout cela.

Nous avions une longue file de voitures, de bagages de toutes sortes, et nous marchâmes ainsi jusqu'à Saragosse, livrés à nous-mêmes. Je fus chargé de l'avant-garde pendant ce trajet et nous arrivâmes sans encombre. Le général Rey, qui commandait à Saragosse, prit six mille hommes, infanterie et cavalerie, avec une batterie d'artillerie, et nous escorta jusqu'à Jaca sans que nous fissions une seule mauvaise rencontre. Nous traversâmes une espèce de désert parsemé de plusieurs centaines de squelettes. C'étaient des Polonais qui, un an avant, avaient succombé là en rejoignant

l'armée. Il nous parut probable que la plus grande partie avait péri après s'être rendue, car presque tous avaient un trou de balle dans le crâne. Ils étaient jeunes à en juger par leurs dents, et leur inexpérience de la guerre avait été sans doute la principale cause de leur défaite. Ce lugubre spectacle donna lieu à des manifestations de fureur de la part de nos soldats contre les Espagnols, et il était en effet difficile de se défendre d'un pareil sentiment lorsqu'on se reportait à la scène d'extermination qui avait eu lieu sur ce terrain. Tous ces squelettes étaient d'une blancheur éblouissante, grâce aux fortes rosées et au soleil, et les corbeaux et les vautours les avaient si bien dépouillés que le scalpel d'un anatomiste n'aurait rien trouvé à y refaire. Triste destinée que celle de ces jeunes gens venus du fond de la Pologne pour mourir dès les premiers pas qu'ils avaient faits sur la terre ennemie.

Je trouvai à Jaca le colonel de mon régiment qui revenait de se marier. Il ramenait un détachement de recrues et de chevaux neufs. Je dînai avec lui et je lui donnai un superbe poisson dont le corrégidor m'avait fait cadeau ainsi que d'un pâté de truites et de deux bouteilles d'excellent bordeaux. C'était le fruit de la mission dont m'avait chargé près de lui le maréchal. Le colonel avait aussi engagé à dîner le chef de bataillon Deshorties commandant la place de Jaca et les chasseurs des Pyrénées, troupe intrépide, infatigable, qui, à elle seule, avait toujours maintenu libre le passage de la montagne. L'apparition du poisson sur la table jeta le commandant Deshorties dans un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler. Il demanda vivement au colonel d'où il lui venait et s'il connaissait le corrégidor, attendu qu'il était bien sûr d'avoir rencontré deux valets de ville dont l'un portait en grande cérémonie un poisson semblable à celui qui était là, et l'autre un panier couvert d'une

serviette? Le colonel, auquel je pus faire un signe, répondit évasivement à la première partie de la question, et négativement à la seconde. Le commandant Deshorties jeta autour de la table un regard soupçonneux qui s'arrêta plus particulièrement sur moi, mais je le soutins bien, et les choses en restèrent là.

Pendant la route que nous venions de faire je m'étais lié avec un officier Corse au service de Naples. Il se nommait Pompei et était beau-frère du maréchal Sébastiani dont il avait épousé la sœur. Pompei avait reçu au collége Sainte-Barbe, à Paris, une excellente éducation; très-distingué, et chef de bataillon à trente ans, il aurait eu une belle carrière si sa santé lui eût permis de continuer à servir; mais une maladie de poitrine le forçait à rentrer en France pour se soigner, et la faculté de Paris, qu'il allait consulter, le condamna à la retraite.

En partant de Jaca on commence à monter rapidement pour passer les Pyrénées, très-étroites en cet endroit, puisque le jour même nous allâmes coucher à Oléron qui se trouve au pied de l'autre côté. Cela fait à peu près dix-huit lieues; nous avions été prévenus qu'on ferait une longue halte sur le point culminant, et je me faisais une fête d'y arriver, car on m'avait assuré que, de là, je verrais à la fois, aussi loin que la vue pourrait s'étendre, d'un côté l'Espagne et, de l'autre côté, la France! Je ne vis rien du tout : une vapeur chaude et intense couvrait l'Espagne, et la France était cachée par une succession interminable de côteaux couverts de sapins. Je causai une agréable surprise à Pompei en exhibant le pâté du corrégidor de Jaca et les deux bouteilles de Bordeaux. Nous fîmes un excellent déjeuner à deux mille toises au-dessus de la mer. Le général Rey et son escorte nous avaient quittés la veille de notre arrivée à Jaca, et nous étions alors en parfaite sécurité, un pied déjà sur le sol français.

En partant de Valence, Pompei avait reçu, pour solde

arriérée et indemnités accordées aux officiers supérieurs, une somme de cinq mille francs en écus qu'il n'avait eu ni le temps ni le moyen de changer en or ou en billets.

Il l'avait mise dans un sac à avoine, lié avec une simple ficelle et jeté sur l'une des cent voitures qui formaient le convoi, lesquelles voitures recevaient, outre leur chargement rationnel, les hommes fatigués qui venaient successivement y chercher un moment de repos. Chaque soir en arrivant au gîte, au milieu du brouhaha inévitable causé par le mouvement de tant d'individus inquiets de la manière dont ils pourraient passer la nuit, on était un temps plus ou moins long à retrouver la voiture sur laquelle était le sac, et le sac lui-même qui souvent se trouvait déchargé sans qu'on sût par qui ni comment. Je disais chaque jour à Pompei que, pour sûr, il finirait par ne plus trouver que le sac vide. Il riait et me répondait qu'il croyait que j'avais raison. Eh bien! en arrivant à Oléron nous comptâmes l'argent et, à notre grand étonnement, il ne manquait pas un écu.

Nous nous séparâmes à Pau, lui pour se rendre à Paris par Toulouse et Limoges, et moi en Normandie par Bordeaux et Tours. Profitant de l'autorisation que le maréchal Suchet m'avait donnée d'aller passer dans ma famille le temps qu'on mettrait à organiser au dépôt de mon régiment le détachement que je devais ramener en Espagne, je remis le commandement de mes hommes à pied au plus ancien des deux officiers que j'avais avec moi, j'écrivis au major commandant le dépôt, et me mis en route, me croyant fort en règle; mais j'avais compté sans le ministre de la guerre et sans la pusillanimité du major. Celui-ci, craignant de se compromettre, rendit compte, sans m'en prévenir, que le détachement, venu d'Espagne, était arrivé à Niort, mais que le capitaine qui le commandait l'avait quitté à Pau et s'était rendu directement en Normandie. Là-dessus, ordre au général

commandant le département du Calvados de me faire arrêter et conduire à Niort escorté d'un gendarme.

Nous étions tous réunis à Cossesseville chez un de mes oncles M. de Sainte-Honorine, frère de mon père, et je jouissais en toute sécurité du bonheur d'être en famille après deux ans d'absence, lorsque je reçus une lettre du général qui me faisait connaître l'ordre qu'il avait reçu, et m'engageait à partir sans délai pour Niort. Il le fallait bien. Je partis donc, et, en arrivant, je trouvai un ordre du ministre qui m'infligeait les arrêts de rigueur pour un mois, ce qui, avec le temps du voyage, réduisait à rien celui que j'aurais pu passer au milieu des miens. J'écrivis au maréchal Suchet et à mon colonel; je me plaignis vivement au major de son manque de procédé à mon égard. C'était une espèce d'animal brute sans éducation et qui, avec un extérieur presque féroce, n'était pas difficile à démonter.

Rien ne marchait au dépôt parce que la campagne de Russie absorbant les soins du ministère faisait négliger les affaires d'Espagne. Le temps s'écoulait et nous amena au mois d'octobre et à la réception du 29e bulletin faisant connaître le plus épouvantable désastre dont une armée pût être frappée sans que le fer de l'ennemi y eût été pour quoi que ce fût. La consternation immense fit taire, au moins pour un moment, tout sentiment personnel chez tous ceux qui avaient le cœur français. Chacun avait le désir de voler au secours des camarades qu'on voyait en face des calamités qui ne pouvaient manquer de tomber sur eux à la suite de celles qui avaient été l'ouvrage d'une seule nuit.

Peu de jours après cette fatale nouvelle, une lettre du ministre m'annonça qu'il m'avait désigné pour passer avec mon grade dans le 1er régiment de cuirassiers dont les débris se rapprochaient du Rhin et dont le dépôt était à Metz. Cet ordre était accompagné d'un congé

de trois mois. C'est ici le cas de faire un exposé des embarras auxquels se trouve en butte un officier de cavalerie quelle que puisse être sa prévoyance. J'avais laissé à Scarampi ma jument sur laquelle je comptais autant qu'il soit possible de compter sur un cheval de guerre éprouvé sous tous les rapports, et il devait me la rendre à mon retour au régiment. J'avais vendu mon cheval de l'Ukraine au général Boussard pour obtenir qu'il fît la demande de m'envoyer en France et il ne me restait que ma jument polonaise et mon petit cheval navarin, tous deux trop faibles de taille pour mon service. Ma cuirasse et mon casque étaient restés en Espagne; il fallait me remonter de tout cela dans un moment où les chevaux manquaient en France et où les moindres choses d'équipement militaire étaient, par suite des besoins d'une armée à réorganiser entièrement, non-seulement hors de prix, mais très-difficiles à obtenir des fournisseurs.

A mon arrivée en Normandie, après avoir cherché dans la campagne sans trouver un seul cheval qui pût me convenir, je fus obligé de m'adresser à un marchand de chevaux de Caen qui me vendit, à un prix élevé, une jument réunissant les conditions nécessaires pour devenir une bête de guerre, mais qui n'avait jamais été ni sellée, ni montée et qui, de plus, était d'un caractère très-méchant. Ainsi, après avoir toujours eu des chevaux faits pour m'inspirer la plus parfaite confiance, j'allais me trouver, au début d'une campagne des plus sérieuses, avec un seul cheval capable de se présenter à l'ennemi, et encore quand il serait dressé, ce qui demandait du temps. Je mis mes chevaux en route avec mon domestique et, à l'expiration de mon congé, je me rendis à Paris pour faire l'acquisition de mon équipement.

En arrivant à Metz, au mois de février 1813, je me trouvai le plus ancien des capitaines présents, et, en

l'absence de tout officier supérieur, investi du commandement du dépôt. Ce dépôt se composait d'à peu près cinq cents recrues qu'il fallait habiller et instruire, et d'un petit nombre de chevaux hors d'état de faire campagne, mais pouvant servir à donner les premières leçons d'équitation, ce qui, vu le chiffre des jeunes soldats, ne pouvait promettre de bons résultats. Je me mis courageusement à l'œuvre et, selon les ordres que j'avais reçus, je fis partir successivement pour l'armée tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus instruit parmi les hommes du dépôt. On leur donnait des chevaux à leur arrivée en Allemagne où ils rejoignaient l'état-major du régiment et ses débris revenus de Russie.

Faire comprendre la vie que je menai pendant ces trois mois serait impossible. Ce que je puis dire c'est que, levé avant le jour, je ne prenais de repos qu'aux heures des repas, et quand la nuit était venue. Je passais le reste du temps sur la place du fort, ou au champ de Mars, à faire faire l'exercice à pied, et au manége, à surveiller les leçons données sur les pauvres chevaux éreintés et étonnés de figurer si constamment sur la piste. Vers le mois de mai arriva un major sortant de la garde et je lui remis le commandement. Quelques jours après, il reçut l'ordre de me faire partir pour Hambourg avec ce qui restait au dépôt d'officiers et d'hommes disponibles; mais comme j'avais envoyé d'avance aux escadrons de guerre ce qu'il y avait de mieux, ce que j'emmenai avec moi n'était pas l'élite.

Je me mis en marche avec sept officiers, la plupart récemment nommés et sortant de la gendarmerie; il y avait cependant deux Belges ayant reçu de l'éducation, Van den Berg et Kniff; tous deux avaient de la fortune, surtout le dernier, fils unique, et dont la mère avait offert un escadron de cavalerie pour soustraire son fils au brevet de sous-lieutenant que lui avait envoyé l'Empereur. Van

den Berg et Kniff étaient cousins : Van den Berg avait fait la campagne de Russie et servait avec zèle et entrain ; c'était, en un mot, un bon officier. Kniff, qui a été aide de camp du prince d'Orange, devenu roi des Pays-Bas, était au contraire un mauvais officier servant fort à contre cœur.

Pour nous rendre à Hambourg nous passâmes par Cologne et nous descendîmes le Rhin jusqu'à Wesel, mais avant d'y arriver, et en partant de Blankenheim, il m'advint un accident que je puis mettre au nombre des tribulations que j'ai éprouvées dans ma carrière militaire.

Quinze jours après mon arrivée à Metz, au mois de février précédent, on était venu me prévenir que mon domestique arrivait avec mes trois chevaux dont deux me furent signalés comme très-beaux. Ne pouvant me rendre compte de la chose, je me rendis au quartier dont je vis sortir mon domestique qui vint à moi d'un air triomphant, et me remit un reçu de huit cents francs, visé par le maire d'une commune du département de l'Eure, et attestant que ladite somme avait été versée entre les mains du propriétaire d'une jument dont on donnait le signalement, à titre de retour, en échange de cette jument contre un petit cheval dit navarin. Je grondai vertement l'auteur dudit échange, mais il n'y avait pas moyen de revenir sur un marché conclu à cent vingt lieues de là, ni de laisser à la charge de celui qui l'avait fait la jument qu'il m'avait du reste amenée dans une bonne intention et que je n'aurais pu remplacer. Les trois chevaux, d'ailleurs, étaient, après la longue route qu'ils venaient de faire, en parfait état. La nouvelle acquisition avait un éparvin qui lui ôtait, sur le marché, une bonne partie de sa valeur, mais elle était bien conformée, et en la montant je reconnus qu'elle était maniable et fort vite; la suite me montra qu'elle avait du fond. Or, trois mois plus tard je l'emmenai à Hambourg

avec mes deux autres chevaux, et en me rendant de Blankenheim à Cologne, la jument normande que j'avais achetée à Caen, et que je montais chaque jour pour la dresser, glissa et se donna un écart qui la mit dans l'impossibilité de continuer la route. Je fus donc forcé de la laisser avec mon domestique et la jument polonaise dans un village du département de la Roër où, par hasard, il se trouvait un vétérinaire. Il fallut faire légaliser la position du domestique et des deux chevaux pour qu'ils pussent me rejoindre, pourvoir par avance à leur dépense, et partir avec l'incertitude sur leur sort, incertitude que devait nécessairement faire naître la perspective des événements qui se préparaient; nous allions avoir sur les bras les forces de l'Europe coalisée contre nous, n'ayant à leur opposer qu'une armée improvisée. Dans cette grave attente, je me trouvais privé de deux chevaux et d'un domestique intelligent, ayant l'expérience des choses de la guerre. Il fallut bien se raidir contre cette difficulté et continuer à marcher vers le but désigné.

Nous nous embarquâmes sur le Rhin, à Cologne, pour descendre jusqu'à Wesel où nous arrivâmes le lendemain, après avoir couché à Dusseldorff. On nous débarqua sur la rive gauche au bas d'une berge rapide et élevée. Il faisait nuit. On eut beaucoup de peine à faire passer nos chevaux des bateaux sur la terre, les chevaux des officiers seulement, puisque la troupe n'en avait pas. A la suite de ce débarquement, il m'arriva encore un accident qui aurait pu être grave. Je venais de monter à cheval quand ma jument, engourdie par sa longue station dans le bateau, s'affaissa des jambes de derrière, se renversa sur moi de tout son poids, et roula le long de la berge vers le fleuve où elle se serait sûrement noyée si, par hasard, elle n'eût été arrêtée par un grand aviron posé horizontalement et diagonalement

d'un bout sur le bateau et de l'autre sur la terre. On eut assez de peine à la tirer de là, mais enfin elle n'était pas blessée ni moi non plus. Cela ne m'empêcha pas de faire la réflexion que cette campagne commençait pour moi sous d'assez fâcheux auspices. De Wesel nous allâmes à Munster, Osnabruck, Brême, et enfin nous arrivâmes à Hambourg.

CHAPITRE IX

Hambourg. — Le maréchal Davoust. — Le général Dubois. — Formation du 15e cuirassiers. — Le colonel de Saint-Sauveur. — Le général Vathier. — L'armée russe et le général Bénigsen. — Les Danois. — Le siége. — Approvisionnement de l'armée. — L'île de Willemsbourg. — Attaque des Russes. — Le colonel Pierre. — Le capitaine de Bousy. — Fourrages enlevés à l'ennemi. — Service de la cavalerie sur les digues. — Luttes continuelles. — Incendies des villages. — Louis XVIII monte sur le trône de France. — Accusations injustes contre le maréchal Davoust. — Le général Gérard. — Retour en France. — Le général Guiton. — Populations allemandes et populations belges.

Hambourg faisait partie du corps d'armée commandé par le maréchal Davoust, et mon escadron contribua à la formation d'un nouveau régiment de cuirassiers dont les premiers éléments, déjà arrivés, avaient été fournis par les 2e, 3e et 4e de cuirassiers. Deux autres régiments de même arme, composés d'escadrons fournis par les autres régiments, étaient aussi en état de formation à Hambourg. Celui dont je faisais partie n'ayant point reçu d'officier supérieur pour le commander, je fus, en ma qualité du plus ancien capitaine, investi de ce commandement. Jusque-là les trois escadrons, arrivés avant moi, avaient agi chacun à sa guise, et il fallait commencer par mettre de l'unité. Nous étions sous les ordres immédiats du général Dubois dont l'héroïque conduite pendant la retraite de Russie avait motivé un décret spécial mis à l'ordre de l'armée pour sa nomination de général de brigade. Je le connaissais de réputation : c'était un

homme probe, mais dur et généralement reconnu pour un mauvais coucheur. J'allai naturellement lui faire ma visite d'arrivée avec mes officiers. Il me fit une réception froide. Je m'y attendais, sachant que tout ce qui appartenait à l'ancienne noblesse était mal vu par lui. Il me parla en termes très-peu flatteurs des trois escadrons arrivés avant moi, et de la nécessité de faire de ces quatre parties diverses un tout homogène, puisqu'il était prévenu que ce régiment provisoire devait être constitué définitivement et prendre le numéro 15.

Je me mis à l'œuvre : je réunis les officiers et leur parlai le mieux que je pus. Je n'en connaissais que deux, tous deux capitaines au 4e de cuirassiers; c'était ce qu'il y avait de mieux. Je donnai un ordre médité avec soin et que je tâchai de rédiger clairement. Chaque escadron étant venu séparément et n'ayant que le nombre d'officiers réglementaire, il n'y avait pas d'état-major. Il fallut en créer un et chercher dans les éléments à ma disposition ce qui pouvait convenir aux différents postes à faire. Van den Berg était actif, intelligent et pouvait être un bon adjudant-major, mais il n'était que sous-lieutenant. J'obtins sa nomination au grade de lieutenant, et dès le lendemain je demandai qu'il fût adjudant-major, ce qu'on m'accorda. Cette faveur fit ouvrir de grands yeux à quelques lieutenants, mais je l'avais sollicitée avec la conscience qu'excepté un lieutenant du 3e régiment nommé Baudot, que je fis aussi nommer adjudant-major, aucun des autres ne réunissait les conditions indispensables. Il fallut encore nommer un trésorier et remplir les places que ces diverses nominations rendaient vacantes; tout cela se fit sur ma présentation, ce qui contribua à me donner beaucoup d'autorité. Je n'avais pas encore trente ans et la plupart des sous-lieutenants, qui sortaient presque tous de la gendarmerie, étaient plus âgés que moi. Quant aux capitaines, à l'ex-

ception de deux, ils approchaient de l'âge de la retraite. En fait de soldats nous n'avions que des recrues, et j'ai déjà expliqué comme quoi ce ne pouvait être l'élite de celles que les dernières levées avaient fournies. L'escadron du 4e régiment faisait cependant exception en ce qu'il avait quelques anciens soldats, et que presque tous ses sous-officiers et brigadiers avaient déjà fait la guerre.

La centralisation de la comptabilité me donna beaucoup de peine ; celle particulière à chaque escadron était loin d'être en ordre. Il fallut faire constater les erreurs et établir une coupure qui empêchât la nouvelle administration d'en être responsable. Le temps que j'avais passé à Metz, comme commandant de corps et par conséquent comme président du conseil d'administration, m'avait mis au fait de ce qu'il y avait à faire dans la position où je me trouvais, et cela me fut fort utile. Comme il n'était pas encore question de nous envoyer des chevaux, je pressai l'instruction à pied et le maniement des armes, car on nous avait donné des carabines. Je dois faire observer ici que cette idée d'armer les cuirassiers de carabines portées au crochet avec le fourniment de la cavalerie légère n'avait pas le sens commun. A cheval et avec la cuirasse, il était impossible de s'en servir; mais on avait adopté l'idée d'un faiseur, sans préalablement faire un essai qui aurait démontré cette impossibilité. Plus tard, un autre faiseur, le colonel Voisin, imagina de faire aussi donner des carabines aux lanciers; son idée fut admise sans examen, et après avoir fait la dépense qu'entraîna son exécution, on fut obligé de retirer les carabines. En France, cela se pratique toujours ainsi. Les novateurs, quels qu'ils soient, sont à peu près sûrs d'être crus d'abord sur parole, car il y a toujours des gens auxquels les innovations profitent. Mais, pour en revenir à ce qui nous concernait, n'ayant pas de

chevaux, il était possible que, enfermés dans une place qui pouvait être investie, assiégée, les cuirassiers fussent appelés à faire le service à pied, ce qui arriva effectivement, même après que nous eûmes reçu des chevaux.

Au bout de deux mois, le régiment avait pris toute l'homogénéité désirable. Les officiers avaient compris qu'ils faisaient partie d'un tout qui ne devait plus se désunir, et l'esprit de corps faisait chaque jour des progrès qu'il m'était facile de constater. J'étais ponctuellement obéi et les cas de répression presque nuls. La comptabilité, soumise au contrôle de l'intendant militaire, se trouvait régulière et à jour; l'instruction à pied avait marché de telle façon que pour l'exercice et le maniement des armes nous pouvions le disputer à l'infanterie.

Les choses en étaient là, lorsqu'un beau matin je reçus l'ordre d'assister à une réception de cent vingt chevaux qui devait avoir lieu une heure après, et en même temps de faire prendre dans les magasins de l'État le nombre de harnachements nécessaires pour équiper ces chevaux, et de monter ainsi le premier escadron qui devait se mettre en route le lendemain à six heures du matin pour aller faire le service aux avant-postes sur la Steckenitz, petite rivière qui séparait notre armée de l'armée russe et qui est à peu près à dix lieues de Hambourg, communiquant d'un côté à la Baltique près Lubeck, et de l'autre à l'Elbe. Cette rivière, qui ne porte qu'un nom, aurait le droit d'en avoir deux, car elle a deux cours bien distincts, l'un vers le Nord-Est, l'autre vers le Sud-Ouest. Sur quelques cartes, la partie qui court vers l'Elbe est désignée par un nom différent, mais je n'ai jamais entendu les habitants la nommer autrement que la Steckenitz. Les deux bras partent d'une source commune qui est un marais impraticable; on voit par là que cette ligne qui a vingt lieues d'étendue est d'une facile défense et ne peut être tournée. L'armée

russe avait, disait-on, cent vingt mille hommes; nous en avions quarante mille, y compris dix mille Danois, nos alliés alors. Cette force de l'armée russe s'explique par le grand intérêt qu'avaient nos ennemis à s'emparer de Hambourg dont Napoléon avait fait son grand magasin, et qui contenait un immense approvisionnement en vivres et munitions, ainsi qu'une nombreuse artillerie de campagne outre l'armement de la place qui avait un très-grand développement, et celui de Harbourg que nous conservions sur la rive gauche de l'Elbe.

C'était donc sur la Steckenitz, dont je me suis un peu écarté, que devait se rendre l'escadron qui allait être monté. Cet escadron était celui que j'avais amené de France et qui portait le numéro premier. L'idée de le laisser partir sans moi ne me vint pas, quoique ma qualité de commandant de régiment et les ordres du général Dubois m'y autorisassent. Mais rester lorsque cet escadron allait à l'ennemi m'aurait été insupportable, et j'insistai tellement pour partir que j'obtins la permission de remettre le commandement du régiment au plus ancien capitaine.

Les cent vingt chevaux qui me furent donnés après avoir été reçus par le général Dubois, très-bon connaisseur et très-difficile en ces sortes de choses, étaient excellents sous tous les rapports, mais n'avaient jamais été montés, ni voire même sellés, et aucun n'avait probablement encore eu dans la bouche d'autre mors que celui d'un bridon. C'étaient ces chevaux qu'il fallait organiser en moins de vingt heures, et faire marcher, montés par des hommes dont les neuf dixièmes n'avaient jamais touché un cheval ni porté la cuirasse, autrement que dans les revues passées à pied. C'était un problème presque insoluble à résoudre. Le maréchal Davoust, qui était sur la Steckenitz, n'aurait admis aucune observation; le général Vathier, poule mouillée toujours trem-

blante et le général Dubois lui-même quoique très-rude, surtout envers ses supérieurs, n'osèrent pas faire la moindre objection.

Tout ce qui composait le personnel du premier escadron passa la nuit à seller et à harnacher les chevaux ; c'est-à-dire que les officiers, sous-officiers et brigadiers firent à peu près seuls la besogne, les soldats n'ayant pas l'idée de la manière dont il fallait s'y prendre, surtout avec de jeunes chevaux effrayés à la vue des objets qu'on leur mettait sur le dos, et effrayant les hommes inexpérimentés par leurs mouvements désordonnés et les ruades qui se multipliaient à l'infini surtout quand il s'agissait de leur mettre la croupière. Je ne crois pas qu'il se soit trouvé beaucoup d'officiers de cavalerie, responsables, qui, dans une longue carrière, aient eu semblable occasion de faire les tristes réflexions que je fis pendant cette nuit. Toutes les circonstances qui pouvaient amener un désastre devant l'ennemi avec une pareille troupe se présentèrent à mon imagination. Je ne voyais en elle ni moyens d'attaque, ni moyens de défense, et pour seule ressource celle de me faire tuer pour me soustraire au déshonneur.

Le matin on brida les chevaux et on les sortit un à un avec le cavalier qui devait les monter et qu'on hissa dessus à grand'peine, la cuirasse étant pour lui un surcroît d'embarras. Enfin, à travers une foule d'incidents, à neuf heures, l'escadron était en bataille et prêt à partir. Comme nous devions passer pour sortir du faubourg Saint-Georges, où nous étions cantonnés, devant les postes des fortifications extérieures qui, nécessairement, devaient nous rendre les honneurs, j'eus la malheureuse idée de faire mettre le sabre à la main, pensant que mes hommes exécuteraient plus facilement ce mouvement, étant arrêtés qu'en marchant. Les lames sortirent du fourreau avec assez d'ensemble,

mais leur éclat et le bruit qu'elles firent épouvantèrent les chevaux à tel point qu'ils partirent comme une volée de pigeons, faisant des sauts désordonnés et se débarrassant des cavaliers dont la plupart se jetaient à terre lorsqu'il y avait encore moyen de tenir. Enfin presque tous furent renversés et les chevaux, libres de leurs mouvements et excités par les étriers qui leur battaient les flancs et par la carabine restée attachée au porte-crosse, parcouraient en tous sens les allées du faubourg Saint-Georges qui, au lieu où se passait la scène, est une large promenade plantée de plusieurs rangées d'arbres.

Deux heures suffirent à peine pour les rattraper, et mes hommes, relevés sans qu'un seul eût été grièvement blessé, furent replacés dessus comme on les y avait placés quelques heures avant. Je fis prévenir les postes qui se trouvaient sur notre passage de ne pas sortir pour nous, et je quittai Hambourg pour me rendre aux avant-postes! Ce qui venait de se passer n'était pas fait pour donner à mes pensées une couleur moins sombre; j'avais surpris sur les visages des habitants, témoins de notre déconvenue, des sourires de contentement ironique qui m'avaient mis dans une fureur concentrée et je pensais à mes soldats du 13e de cuirassiers, si bons cavaliers et si vaillants!

Nous marchions, les officiers, les sous-officiers et moi, sur le flanc, expliquant aux hommes la manière de se placer à cheval et de se servir de la bride et des aides. Il fut convenu que, pendant toutes les marches, il y aurait leçon, depuis le moment où on monterait à cheval jusqu'à celui où on mettrait pied à terre; il y avait bonne volonté générale, mais le temps manquait, et les conséquences qui dérivaient de ce manque de temps présentaient une perspective désespérante et très-rapprochée!

Nous avions fait à peu près deux lieues et aucun accident nouveau ne nous était arrivé, lorsque nous rencon-

trâmes un officier d'état-major apportant contre-ordre à notre départ pour la Steckenitz. J'adressai mentalement avec ferveur mes remerciements à Dieu dont la protection me parut évidente. Nous retournâmes immédiatement à Hambourg, et deux heures après nous y étions réinstallés; cette courte épreuve avait du moins servi à me prouver que ces chevaux, si malencontreusement effrayés, n'étaient cependant rien moins que méchants et pourraient être dressés sans difficultés. En rapportant cet incident qui, d'ailleurs, n'eut point d'importance, je n'ai en vue que de mettre en évidence l'une des tribulations qui peuvent tomber tout à coup sur la tête d'un officier et lui suggérer les tristes réflexions que je fis.

Les choses reprirent à Hambourg leur cours habituel, pour ce qui nous concernait, en y ajoutant l'instruction à cheval que je fis pousser avec une grande vigueur. Dans les quinze jours qui suivirent, les trois autres escadrons reçurent aussi des chevaux. Les grandes allées du faubourg Saint-Georges nous servaient de manége et, par tous les temps et toute la journée, on voyait trotter les classes auxquelles tout le monde assistait. Nous obtînmes en deux mois des résultats tels que le comte de Lowendahl, petit-fils du maréchal de France de ce nom, et commissaire du roi de Danemark près notre corps d'armée, étant venu un jour voir exécuter quelques mouvements d'ensemble que j'essayais hors l'enceinte des fortifications, en parut émerveillé; il me dit que des Français seuls étaient capables de faire, en si peu de temps, de semblables progrès.

Vers cette époque, le colonel de Saint-Sauveur arriva à Hambourg pour prendre le commandement du régiment; je le connaissais depuis plusieurs années : il était entré comme capitaine au 6e de cuirassiers après la campagne d'Italie de 1805, et il m'avait toujours témoigné de l'affection; passé chef d'escadron au 4e de

cuirassiers pendant la campagne de Prusse, il avait cherché à m'y faire nommer adjudant-major, ce qui eût été pour moi un bel avancement. Il avait une grande fortune et était gendre du prince Masserana, ambassadeur d'Espagne en France; il avait servi en Autriche et avait été aide de camp du prince de Schwarzenberg. A l'époque où il arriva à Hambourg il pouvait avoir cinquante ans; c'était un fort bel homme! Il eut l'air charmé de me trouver là. Je lui remis le commandement, et lui donnai tous les détails qui pouvaient lui venir en aide, ainsi que mes notes sur les officiers. Il trouva bien tout ce que j'avais fait, et sa première démarche fut de demander pour moi le grade de chef d'escadron, demande qui fut chaudement appuyée par le général Dubois, mais le général Vathier, qui commandait en chef la cavalerie, la reçut très-froidement et la garda.

Cependant nous étions à la fin de novembre, la bataille de Leipzig avait eu lieu depuis un mois, et toute communication avec la France était interrompue. Le maréchal Davoust tenait toujours sa ligne de la Steckenitz, mais il était évident qu'il allait être obligé de l'abandonner et de regagner la France par la Hollande s'il le pouvait, ou de s'enfermer dans Hambourg. Chacun de ces deux partis présentait de graves inconvénients : le premier eût été praticable avec nos trente mille hommes sans les grands et nombreux cours d'eau que nous aurions dû traverser, et dont le passage nous aurait été certainement disputé, ainsi que celui de tous les autres défilés. Puis l'armée russe du général Benigsen, que nous avions en face, n'aurait pas manqué de marcher sur nos traces; nous pouvions, il est vrai, prendre quelque avance sur elle en rompant tous les ponts que nous serions parvenus à passer, mais néanmoins elle aurait infailliblement fini par nous atteindre et par nous forcer à un combat dans des conditions défavo-

rables; nous étions très-inférieurs en nombre, et d'ailleurs une armée qui ne choisit pas son terrain, qui a encore l'ennemi derrière elle, sait d'avance que, victorieuse ou vaincue, elle sera forcée d'abandonner ses malades et ses blessés.

La seconde combinaison, celle de continuer à occuper Hambourg, présentait les difficultés que voici : d'abord la population, de cent vingt mille habitants, ruinée par notre occupation, était exaspérée contre nous; puis il fallait conserver des communications avec Harbourg, séparé de Hambourg par l'île de Willemsbourg et deux bras de l'Elbe. Un magnifique pont en bois reliait ces deux villes dans toute la distance d'environ deux lieues qui les séparait, mais pour le protéger, il fallait conserver l'île de Willemsbourg, séparée d'autres îles, moins grandes, tant en amont qu'en aval, par des bras de l'Elbe très-profonds, quoique ayant tout au plus cinquante mètres de largeur. Or, il était impossible de songer à conserver ces îles secondaires, et leur inévitable occupation par l'ennemi devait devenir une menace incessante pour notre communication avec Harbourg.

Avant que le maréchal abandonnât la Steckenitz, nous reçûmes l'ordre d'aller le rejoindre, et cette fois, nous sortîmes de Hambourg avec quatre gros escadrons ayant assez bon air, mais qu'on ne pouvait cependant pas classer comme cavalerie bien solide. Arrivés à notre destination, nous fûmes cantonnés dans des villages où nous pûmes continuer notre instruction, dont le colonel de Saint-Sauveur m'avait laissé la direction absolue. Pendant quinze jours que nous passâmes là, elle fit des progrès, grâce à un vaste terrain dont le sol me permit de faire galoper au milieu d'obstacles que je fis élever, et qui forçaient les hommes à manier leurs chevaux.

Nous reçûmes un soir l'ordre de nous tenir prêts à partir pour Hambourg aux signaux qui nous seraient

donnés pendant la nuit. Ces signaux devaient être des fusées tirées sur toute la ligne, et les détonations des fougasses destinées à faire sauter les nombreux petits ponts qui liaient les deux rives de la Steckenitz. Ces signaux furent faits vers deux heures du matin. Toute l'armée marcha alors sur Hambourg par plusieurs colonnes et en suivant divers chemins en raison des diverses positions occupées par les différents corps. Nous fîmes l'arrière-garde de l'infanterie qui marchait avec nous, ce qui, dans le début de la marche, était contraire aux règles de la guerre. Pendant plusieurs lieues, le terrain que nous eûmes à parcourir était un défilé marécageux; le chemin, étroit et bordé de larges et profonds fossés pleins d'eau, se trouvait fréquemment coupé par de grandes rigoles sur lesquelles des ponts en bois peu solides étaient jetés. Avec cela nous avions une nuit du commencement de décembre, très-noire, mais grâce à la rupture des ponts, l'ennemi n'ayant pu commencer sa poursuite que quelques heures après notre départ, nous sortîmes de là sans encombre; comme nous avions marché très-lentement à cause de l'infanterie qui nous précédait dans ce mauvais chemin boueux, où nos chevaux enfonçaient souvent jusqu'aux genoux, le jour commençait à poindre quand nous débouchâmes dans une plaine entourée de collines sur notre droite, et de marais à notre gauche.

Nous nous formâmes en bataille, faisant face au défilé que nous venions de passer, et nous attendîmes là que l'infanterie eût pris position sur les hauteurs et à l'extrémité de la plaine où se trouvaient déjà d'autres corps d'infanterie qui avaient eu probablement à parcourir un chemin plus court, ou moins mauvais, que celui par lequel nous étions venus. Nous restâmes ainsi en position jusqu'à l'arrivée des premiers éclaireurs de l'ennemi, qui se montrèrent timidement au débouché du défilé et n'osèrent pas avancer. Nous commençâmes notre

retraite quelques moments plus tard, et après en avoir reçu l'ordre, nous l'exécutâmes par échelons, ramenant plusieurs fois les escadrons en ligne, manœuvre très-admirée par l'infanterie qui couronnait les hauteurs et qui, de cette position, découvrait une forte colonne russe dont nous ne soupçonnions pas le voisinage; nos mouvements l'empêchèrent de déboucher dans la plaine. A l'extrémité de cette plaine nous rentrâmes dans un défilé, et nous nous rendîmes à un gros village situé à dix kilomètres de Hambourg, et qui nous fut désigné comme lieu de repos. Il y avait là un château où logea le colonel et où j'allai passer la soirée au milieu d'une réunion assez agréable. Quelques femmes fort jolies firent de la musique, et une jeune fille nous fit la galanterie de chanter en français, et sans le moindre accent, la romance :

Tu le veux donc, ô peine extrême,
Il faut t'obéir malgré moi!

Je rentrai à mon logement vers dix heures et me couchai. A onze heures, j'étais réveillé par les trompettes qui sonnaient à cheval. Une demi-heure après nous marchions sur Hambourg. Pour la première fois, la neige tombait en abondance et le froid était intense. Nous arrivâmes vers une heure du matin aux ouvrages avancés de Hambourg, et on nous laissa pénétrer sans difficulté dans la ligne formée par ces ouvrages, mais il n'en fut pas de même de la seconde enceinte où nous pouvions seulement trouver un abri. Les règlements militaires s'opposant à ce qu'on laisse entrer aucune troupe pendant la nuit dans une place en état de siége, nous furent appliqués dans toute leur rigueur, et malgré qu'on nous reconnût fort bien et que nous fussions entrés en pourparlers avec plusieurs officiers de l'état-major de la place appelés sur nos réclamations, nous ne pénétrâmes dans

la ville qu'à huit heures du matin, après en avoir passé sept à piétiner dans la neige tout en la recevant sur nous sans interruption. Cette nuit fut cruelle : Pendant trente-six heures nous n'avions eu de repos que les quelques instants dont j'ai parlé plus haut.

La promptitude des Russes à nous poursuivre venait de la conviction qu'ils avaient que nous serions forcés d'abandonner la ligne de la Steckenitz et de nous enfermer dans Hambourg. Après la bataille de Leipzig, les armées françaises, ou plutôt leurs débris, avaient repassé le Rhin, et il devenait impossible au maréchal Davoust de continuer à tenir la campagne. C'est pourquoi les Russes, prévoyant le mouvement de retraite que nous venions d'effectuer, avaient préparé tous les moyens de rendre cette retraite aussi fâcheuse que possible. Les dispositions habilement prises par le maréchal Davoust, malgré la faute partielle que j'ai signalée, firent échouer leur projet, et nous arrivâmes au point désigné sans avoir perdu un homme, ni laissé en arrière un canon, ou quoi que ce fût.

Nous nous établîmes de nouveau dans le faubourg Saint-Georges. J'avais cédé mon logement au colonel de Saint-Sauveur et je me logeai chez un cafetier nommé Beher qui, vu les circonstances, avait fermé son établissement, et nous prit en pension le colonel et moi. On établit l'ordre de service, et je fus chargé de la défense d'un bastion baigné par le lac qui, d'un côté, borne Hambourg. Nous devions, en cas d'attaque, prendre les armes à pied ainsi que cela se fait en temps opportun. Le corps de dix mille Danois, que nous avions comme auxiliaire, proposa de s'enfermer avec nous dans la place, mais cette offre généreuse ne fut pas acceptée, et ces braves gens, qui avaient toujours eu une conduite exemplaire, rentrèrent dans leur pays. Plus tard, quand le Danemark fut forcé d'entrer dans la coalition

des puissances alliées, ce même contingent de dix mille hommes préféra être envoyé sur le Rhin plutôt que d'être employé contre nous, après avoir fraternisé pendant près d'une année.

Le corps qui s'enferma dans Hambourg comptait trente mille hommes, tous Français, sauf les débris d'un régiment formé en Lithuanie pendant la campagne de Russie. Ces chasseurs lithuaniens, au nombre de cent environ, appartenaient presque tous à la noblesse. Après avoir organisé le service de la guerre, ce qui ne fut pas long, cette organisation existant d'avance sur le papier, le premier soin du maréchal Davoust fut de nommer une commission chargée d'examiner l'état des approvisionnements. J'étais un des cinq membres de cette commission, qui constata que, pour nos trente mille hommes, il y avait pour dix-huit mois de blé et de farine, pour deux ans de viande salée et une énorme quantité de vin, de rhum et d'eau-de-vie ; tout cela était d'excellente qualité et dans un état de conservation parfaite. Pour les quatre mille chevaux d'artillerie et de cavalerie, il y avait de l'avoine dans une semblable proportion, mais, malheureusement, il n'en était pas de même pour le fourrage. Le foin, mal choisi et emmagasiné sans soin, se trouvait avarié ; la plus grande partie fut jetée dans l'Elbe. Comme le temps et l'argent n'avaient pas manqué et que les ressources du pays qui entoure Hambourg sont immenses en ce genre, le maréchal, à la suite d'une enquête, fit juger par un conseil de guerre l'agent-comptable reconnu coupable de négligence et de malversation, et le fit fusiller. C'était un père de famille, et on intervint pour obtenir sa grâce ; le maréchal fut inexorable et le malheureux fut exécuté. Ce n'était que justice, mais je me trouvai heureux de n'avoir été pour rien dans l'examen des fourrages qui motiva sa condamnation.

L'abondance dans laquelle nous nous trouvions sous tous les autres rapports venait des approvisionnements que l'Empereur avait ordonné de faire à Hambourg que, dans l'éventualité de la défaite des armées alliées, il aurait probablement pris pour l'une de ses bases d'opération afin de marcher sur la Vistule en augmentant ses forces des garnisons des places de l'Oder et de Dantzig qu'il aurait ainsi délivrées. Dans ce cas, les magasins de Hambourg eussent présenté toutes les ressources possibles. Il y avait aussi des médicaments de toutes sortes et les objets de pansement nécessaires à une grande armée ; les hôpitaux étaient organisés avec un soin extrême; enfin, dans la position où nous allions nous trouver, nous étions sûrs de ne manquer de rien, ce qui n'est pas chose ordinaire dans une place assiégée, ou seulement bloquée.

Nous fûmes dans cette dernière situation peu de jours après notre rentrée. Le général Benigsen, qui disposait alors de cent mille hommes, jeta un corps sur la rive gauche de l'Elbe, et fit occuper les îles qui, en amont et en aval, flanquent celle de Willemsbourg qu'il nous fallait à tout prix conserver comme notre seul moyen de communication avec Harbourg, mise en état de défense, et pourvue d'une garnison suffisante. Je fus détaché sur l'île de Willemsbourg avec un escadron et placé sous les ordres du colonel du 30me régiment d'infanterie qui occupait la partie la plus rapprochée du pont. J'étais en avant de lui, le long du canal du Nord, et séparé des Russes par ce canal qui avait au plus cent mètres de large; cette séparation cessa d'en être une dès que la gelée consolida la glace, ce qui eut lieu presque immédiatement. J'occupais avec mes hommes deux ou trois fermes, situées au pied de la digue, et j'y trouvais du fourrage; l'avoine et les vivres m'étaient envoyés de Hambourg. Notre présence incommodait fort

les pauvres habitants, mais malgré cela, au bout de quelques jours, la connaissance fut faite et la bonne harmonie établie. Dans une position aussi en l'air que celle où je me trouvais, la surveillance et les précautions les plus minutieuses étaient indispensables pour éviter une surprise. Il ne fallait pas plus d'une minute à une colonne ennemie, embusquée derrière la digue de la rive opposée, pour arriver sur moi. Nuit et jour, et particulièrement la nuit, il fallait être sur pied, aller aux écoutes, voir si les sentinelles ne s'endormaient pas, si le nombre des chevaux débridés ne dépassait pas la proportion ordonnée, et veiller à ce que les hommes désignés pour faire telle ou telle chose, en cas d'attaque, fussent toujours prêts. De temps à autre je faisais donner l'alarme et j'avais obtenu une grande promptitude dans l'exécution.

Mes relations journalières avec le colonel du 30me régiment me mirent à même de l'apprécier. C'était un excellent homme, très-brave, connaissant bien la guerre et ayant reçu une bonne éducation. Il se nommait Pierre et était logé chez un constructeur de vaisseaux qui en avait un de huit cent tonneaux sur le chantier, dans sa cour. Dès que je pouvais, sans inconvénient, m'éloigner un peu de mon poste, j'en profitais pour aller voir le colonel, et, de son côté, il me faisait de fréquentes visites. C'était à peu près la seule diversion que j'eusse aux préoccupations inhérentes à ma position.

Un soir, après un séjour d'un mois dans l'île, mon attention fut éveillée par un bruit inaccoutumé chez les Russes. Ce bruit, allant *crescendo*, se traduisit bientôt en chants désordonnés, en hourras, enfin en un tapage infernal. Je dus considérer cela comme le signal d'une attaque, les attaques étant généralement précédées chez les Russes d'une distribution d'eau-de-vie qui les met fortement en gaieté. Je courus au galop

chez le colonel Pierre pour lui faire part de mes observations. Il était dehors, écoutant aussi et jugeant de même que la nuit ne s'achèverait pas sans que nous fussions attaqués. Après être convenus de ce que nous aurions à faire si cette prévision se réalisait, je retournai promptement à mon poste où j'avais donné l'ordre que tout fût prêt pour mon retour. Nous passâmes la nuit la bride au bras, sans toutefois qu'il nous parût probable que l'attaque eut lieu avant l'heure qui précéderait la pointe du jour.

En effet, vers six heures du matin, des fusées parties des divers points qui environnent l'île en donnèrent le signal et, sûr alors de ce qui allait arriver, je commençai, ainsi que j'en avais l'ordre, mon mouvement de retraite sur la tête du pont du côté de Hambourg. Étant resté seul en arrière pour pouvoir me rendre compte de la marche de la colonne, qui évidemment se dirigeait de ce côté, je ne tardai pas à la voir déboucher sur le canal presque en face de la ferme que je venais de quitter. Elle se dessinait sur la neige comme un long serpent! Elle traversa la digue sur laquelle j'étais, entre la ferme où se trouvait encore mon domestique et mes deux chevaux, et le point où j'étais en observation, et descendit sur le terrain, coupé de rigoles et de fossés, que présente toute la surface de l'île en dedans des digues multipliées qui la défendent contre les débordements de l'Elbe. Je crus mon domestique perdu avec mes deux chevaux; mais, après avoir laissé passer la colonne, dont pas un seul homme ne pénétra dans la ferme, il s'élança à notre poursuite et nous rejoignit.

J'avais quitté mon poste d'observation pour aller rendre compte au colonel Pierre de ce que j'avais vu. Je le rencontrai s'avançant sur le canal avec trois compagnies de voltigeurs. Le reste de son régiment avait été envoyé par lui prendre position sur un point qui devait

le mettre en présence de la colonne que je venais de voir ; mais il en rencontra une autre se dirigeant parallèlement vers la digue pour arriver au pont, et, dans la fusillade qui s'engagea, le pauvre colonel fut tué par une balle qui lui traversa la tête. L'adjudant-major qui l'accompagnait me dit que son intention avait été d'attaquer en queue, ou sur son flanc, la colonne dont je lui avais signalé la direction, ce qui probablement aurait entraîné la prompte déroute de cette colonne, une attaque de ce genre, la nuit surtout, étant faite pour démoraliser les meilleures troupes. Je regrettai sincèrement ce bon colonel dont toutes les paroles et les actions me semblaient des gages certains de loyauté et de sentiments d'honneur. La veille il m'avait parlé de sa femme et de ses deux filles avec une si vive tendresse et un si grand désir de les revoir que j'en avais été profondément ému. Ce besoin d'expansion était probablement le résultat du pressentiment qu'il allait être à jamais perdu pour celles dont le souvenir remplissait ainsi son cœur. Je pensai à la douleur de ces trois femmes quand elles apprendraient la triste et glorieuse fin du brave colonel qui paraissait être un si bon mari et un si bon père. Le temps où elles durent apprendre cette mort était encore loin, car, depuis plus de deux mois, toute communication avec la France était interrompue et il s'en écoula encore cinq avant que la paix et la restauration des Bourbons sur le trône de France vinssent les rétablir.

J'avais dirigé ma marche vers le pont où je trouvai une demi-batterie d'artillerie en position, juste au point où la digue que j'avais suivie le rejoignait, et à l'endroit où il était interrompu. Là une rampe permettait de descendre sur la courte chaussée qui séparait les deux parties du pont, lequel, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, était particulièrement construit sur les marécages de

l'île, et avait près de huit kilomètres. La batterie d'artillerie que je rejoignis était commandée par un jeune capitaine que je connaissais un peu et qui se nommait M. de Marcillac.

Je fis filer mes cuirassiers jusqu'à la hauteur d'une double digue derrière laquelle je les mis en bataille. J'avais pu les faire descendre du pont par une rampe latérale, comme il s'en trouvait à toutes les parties de ce pont pour donner accès aux terrains présentant, pour une cause quelconque, quelque chance d'utilité. Cela fait, je rejoignis M. de Marcillac dont les pièces n'étaient soutenues que par ses seuls canonniers, et je l'engageai à braquer une de ses pièces vers l'angle d'une maison qui se trouvait à une centaine de pas le long de la digue par laquelle j'étais venu, et masquait le prolongement de cette digue qui, là, faisait un coude. J'étais sûr que tout ce qui viendrait de ce côté serait ennemi.

La fusillade était engagée sur plusieurs parties de l'île, et il paraissait évident que les Russes faisaient des progrès du côté opposé à celui que j'avais occupé et où se trouvait le 4me escadron de mon régiment. Le jour n'était pas encore venu quand un bruit sourd sur la digue nous révéla l'approche d'une colonne dont la tête se dessina bientôt sur la neige à l'angle de la maison vers laquelle la pièce, chargée à mitraille, était braquée. Alors elle fit feu et son effet fut tel que la colonne recula laissant bon nombre de morts, et devant avoir beaucoup de blessés à en juger par les cris de douleur que nous entendîmes. Si cette colonne avait été conduite résolûment, elle se fût facilement emparée de la batterie; il lui suffisait pour cela de s'élancer au pas de course après avoir essuyé le feu de la pièce, et elle était si près qu'on n'aurait eu ni le temps de la recharger, ni celui de lui en substituer une autre. Quelques tirailleurs furent placés

en arrière de la maison et de la digue et firent sur nous un feu mal dirigé dont cependant une balle atteignit M. de Marcillac et, en lui enlevant un doigt de la main gauche, le força à se retirer; la demi-batterie se trouva alors commandée par un maréchal des logis, et quoique, à la rigueur, rien ne m'y obligeât, je crus dans un pareil moment devoir rester là.

Ma présence, d'ailleurs, ne fut pas inutile, car le jour commençant à poindre et ayant, à cause de la neige, permis de découvrir, à une grande portée, une ligne grise que le maréchal des logis crut être russe, il lança un boulet dans cette direction et allait continuer, quand je me rappelai que cette position devait être celle de notre 30me régiment, et je l'empêchai de recommencer. C'était, en effet, le 30me régiment, et le boulet avait atteint trois hommes, dont un sergent, et les avait, tous trois, mortellement blessés. Il arrive trop souvent, à la guerre, de pareilles méprises.

Je reçus l'ordre de rentrer dans Hambourg, et l'infanterie seule continua la lutte sur un terrain où la cavalerie ne pouvait agir; mais avant d'effectuer mon mouvement de retraite, j'eus une vive jouissance. Notre 4e escadron, qui était, comme je l'ai dit, du côté opposé à celui que j'avais occupé, avait eu sa ligne de retraite coupée par les Russes, qui s'y trouvaient en force. Le capitaine de Bousy, un Belge, qui le commandait, se jeta hardiment sur la masse qui lui disputait le passage et la traversa au milieu d'une fusillade très-vive, mais qui ne lui tua que cinq chevaux. Ceci provint de ce que l'ennemi, surpris par l'impétuosité de l'attaque, et voulant éviter le choc des chevaux sur la chaussée et les coups de sabre, se jeta à droite et à gauche sur la glace des fossés qui la bordaient, tirant alors de bas en haut, et ayant de plus la crainte de tirer les uns sur les autres, ce qui rendait le feu fort incertain. Le capitaine de

Bousy fut superbe! C'était un très-joli garçon, et l'animation produite par l'action et par le sentiment du danger donnait à sa physionomie une expression surhumaine. Il arriva au point où j'étais avec son escadron dans le plus beau désordre, et, les cuirassiers, fiers de ce premier exploit, purent, à dater de ce jour, être considérés comme aguerris. Les cinq hommes démontés qu'on croyait perdus trouvèrent le moyen de se sauver, et nous rejoignirent un quart d'heure plus tard.

A deux heures après midi, les Russes étaient repoussés sur tous les points, et l'île entièrement évacuée par eux. Leurs efforts pour s'emparer des ponts furent renouvelés plusieurs fois avec fureur, et ils parvinrent même à mettre le feu à l'un d'eux, mais il fut promptement éteint et le dommage presque nul. Au commencement de l'attaque, ils avaient mis le feu au superbe vaisseau qui était en chantier près de la maison qu'avait occupée le colonel Pierre. On ne peut se faire une idée d'un pareil incendie, quand on ne l'a pas vu; les flammes semblaient atteindre le ciel, et, au milieu des détonations de l'artillerie, elles jetaient une lueur sinistre sur le lieu du combat!

Je revins, le lendemain, visiter le théâtre de l'action! C'était un triste spectacle, mais fort intéressant en ce qu'il mettait à même de se rendre compte des moyens employés pour l'attaque et la défense. Je trouvai mes hôtes de la ferme dans un grand désespoir. Une jeune fille de seize ans, qui soignait leur enfant, âgé de quelques mois, avait été prise d'une telle peur en entendant le bruit du combat, qu'elle avait perdu la tête et s'était sauvée en emportant l'enfant, sans savoir probablement ni ce qu'elle faisait, ni où elle allait. On les trouva morts tous les deux à une centaine de pas de la ferme; une balle leur avait traversé la poitrine.

Rentrés à Hambourg, nous nous occupâmes de nou-

veau de l'instruction des hommes et des chevaux, instruction que le séjour dans l'île avait suspendue faute de terrain où l'on pût s'exercer.

On avait inondé les parties qui bornaient la place de ses côtés les plus exposés, mais la gelée les avait converties en une vaste plaine de glace, et tous les jours on cassait cette glace sur une largeur de deux mètres près des ouvrages les plus avancés. C'était un travail énorme à cause du grand développement qu'il fallait lui donner, et que le froid de chaque nuit aurait rendu inutile si on ne l'eût recommencé le lendemain. L'ennemi tenta plusieurs fois, pendant ces interminables nuits d'hiver, de s'approcher pour nous surprendre, mais il fut toujours repoussé.

Ces démonstrations forçaient à prendre les armes par un froid glacial; les hommes enlevés au repos subissaient une transition de la chaleur à une température de plus de vingt degrés au-dessous de zéro, aussi les hôpitaux furent bientôt encombrés, et la mortalité devint si grande qu'on enterra jusqu'à cent hommes par jour. C'était un triste spectacle de voir le fourgon faisant sa tournée pour enlever les morts et les porter à la fosse commune, toujours ouverte, et où les corps, jetés nus, restaient exposés aux regards. Cette fosse, creusée dans les fossés de la ville, se trouvait loin de tout passage, mais la curiosité y conduisait les soldats, et ces lugubres promenades contribuèrent à amener la nostalgie qui vint se joindre au typhus pour nous décimer. La visite des hôpitaux, à laquelle nous étions astreints par devoir et aussi par humanité, m'a donné l'occasion d'assister à bien des agonies.

J'étais toujours proposé avec instances, par le colonel et par le général Dubois, pour le grade de chef d'escadron; mais le maréchal Davoust, qui ne reculait pas devant l'exercice de son droit pour nommer aux emplois

jusqu'au grade de capitaine inclusivement, ne se souciait pas de faire des officiers supérieurs, et ma nomination restait en suspens, Je fus, sur ces entrefaites, chargé d'une expédition qui, d'après les règles du service à la guerre, aurait dû être conduite par un colonel, au moins. Entre Hambourg et le quartier général de l'armée russe, à une petite distance de ce dernier, se trouvait un village, occupé par un poste de cosaques. Le maréchal ayant été prévenu que ce village contenait une grande quantité d'excellent fourrage, je reçus l'ordre d'aller enlever ce fourrage.

La mission était difficile, car, si les Cosaques qui occupaient le village n'étaient pas un obstacle sérieux, il paraissait probable que, en se repliant sur le quartier général où se trouvait une grande agglomération de troupes, ils ne tarderaient pas à revenir avec des forces suffisantes pour forcer les fourrageurs à la retraite, et ce, dans des conditions périlleuses. On me donna les quatre escadrons de mon régiment et un plan de la localité. C'était une grande marque de confiance accordée à un officier de mon âge, car quatre escadrons enlevés dans une expédition aussi hasardeuse eussent été pour notre armée, si pauvre en cavalerie, une perte irréparable : aussi étais-je bien pénétré de la responsabilité qui allait peser sur moi.

Un brouillard, le plus épais que j'aie jamais vu, enveloppait l'atmosphère lorsque je sortis de Hambourg ; on ne se voyait pas à trois pas de distance. Après un quart d'heure de marche, je trouvai un de nos bataillons avec deux pièces de canon, établis sur le bord d'un ruisseau, assez large et fort encaissé, qu'il me fallait traverser. On ayait jeté dessus un pont provisoire fait avec des madriers et des planches. Le chef de bataillon me prévint que si j'étais ramené et poursuivi un peu vivement, le pont serait retiré et qu'il ferait feu sur moi comme

sur l'ennemi. Je lui affirmai qu'il ne mettrait pas cette menace à exécution, et je passai le pont avec deux escadrons, en laissant deux en deçà du ruisseau, avec l'ordre de me rejoindre successivement lorsqu'ils verraient revenir, chargé de fourrage, l'un de ceux que j'emmenais. Chaque cheval devait avoir une charge aussi forte qu'il la pouvait porter, et être conduit en main par son cavalier.

Le chemin que je suivis était bordé de chaque côté par des fossés profonds, et le terrain qui les avoisinait tellement coupé par d'autres fossés obstrués par les glaces et la neige que le vent y avait accumulés, qu'il était impraticable, même pour l'infanterie. Mon plan m'avait fait connaître que, au delà du village où j'avais affaire, le sol parfaitement découvert allait en montant pendant une certaine distance, et redescendait en pente douce jusqu'au quartier général russe; je n'avais donc point à craindre d'être tourné par la droite ou par la gauche pendant mon opération, et toute mon attention devait se porter du seul côté par lequel pouvait venir l'ennemi. J'eus à peine deux kilomètres à parcourir pour arriver au but qui m'avait été assigné et que mon avant-garde ne put voir qu'en arrivant aux premières maisons.

Je traversai rapidement le village, et j'allai me poster avec mon premier escadron de manière à le couvrir du côté de l'ennemi, tandis que le second, après s'être assuré qu'il ne restait plus de cosaques, dut mettre pied à terre et ficeler du fourrage pour en faire porter le plus possible aux chevaux. Je reconnus le terrain à quelques centaines de pas en avant du point que j'occupais, et je plaçai des vedettes volantes, car le brouillard ne leur aurait pas permis de voir ce qui aurait pu passer entre elles, si elles avaient été seulement à dix pas l'une de l'autre. J'avais prévenu mes hommes que si une at-

laque sérieuse était dirigée contre nous, nous chargerions à fond, sans nous inquiéter du nombre de nos ennemis, que d'ailleurs le brouillard nous dissimulerait complétement, et que nous nous arrêterions à trois cents pas, pour revenir promptement sur le village que nous mettrions entre l'ennemi et nous. J'étais sûr de l'effet que produirait ce brusque mouvement dont, à la faveur du brouillard, l'ennemi n'aurait pu, le cas échéant, calculer tout d'abord la portée; et, avant de nous poursuivre, il aurait voulu reconnaître le village pour s'assurer qu'il n'était pas occupé par de l'infanterie, ce que, prudemment, on aurait dû faire.

Les escadrons fourrageants devaient se retirer s'ils entendaient mes trompettes sonner la charge. Au bout d'une heure d'attente, il nous sembla qu'une troupe quelconque marchait sur nous, quoique la neige en atténuât le bruit. Peu après ses éclaireurs vinrent se heurter contre mes vedettes et se retirèrent lestement. Je jugeai, et les officiers qui étaient avec moi jugèrent aussi, qu'on se formait en bataille à une faible distance. Bientôt le silence qu'on avait gardé jusque-là fit place à des conversations qui, à en juger par le ton, prirent le caractère d'une discussion. Il était clair qu'on n'était pas d'accord, et j'aurais eu, je crois, bonne chance si, dans ce moment, je fusse tombé dessus, mais je ne voulais pas compromettre le succès de mon fourrage qui marchait admirablement, grâce au zèle que déployèrent officiers, sous-officiers et cuirassiers. A trois heures après midi, trois escadrons se dirigeaient vers Hambourg avec des charges de foin telles qu'on n'en avait jamais vues. La tête des chevaux était la seule partie d'eux qu'on aperçût, et le foin tressé et bottelé très-serré traînait jusqu'à terre et formait une montagne sur leur dos. Je détachai successivement les quatre pelotons de l'escadron que j'avais avec moi pour qu'ils prissent aussi leur charge,

et je restai seul avec un trompette pour donner le signal s'il survenait quelque motif d'inquiétude. Il n'en vint pas, et lorsque le dernier peloton m'eut fait prévenir qu'il était prêt, je le rejoignis, et nous rentrâmes en ville avant la nuit.

On parla beaucoup de cette expédition, et le maréchal Davoust dit au général Dubois qu'il allait me nommer chef d'escadron, et me donner le commandement des dragons, qui se composaient de trois cents et quelques hommes de divers régiments; mais cette nomination de chef d'escadron se fit encore attendre.

L'île de Willemsbourg, dans laquelle on avait renoncé à placer de la cavalerie à demeure, devint pour elle le théâtre du service le plus pénible qu'on se soit jamais avisé de lui imposer. Cette île, d'une forme irrégulière, se termine à sa partie sud par une espèce de langue entourée de trois côtés par d'autres îles qui n'en sont séparées que par d'étroits canaux, lesquels, à cette époque, étaient, comme je l'ai déjà dit, complétement gelés. L'ennemi, qui occupait ces îles, passait à volonté sur la partie de celle de Willemsbourg que je viens de décrire; j'ajouterai que cette partie était coupée de fossés profonds et que, excepté la digue de ceinture et un chemin qui conduisait de l'église à cette digue, le reste du terrain ne pouvait donner accès à un seul cheval. Il fut décidé qu'une grand'garde de cent chevaux occuperait, pendant le jour, la langue de terre, avec une réserve de cinquante chevaux près de l'église, et le reste disséminé en petits postes au bout du chemin et le long de la digue. Or, il arriva, ce qui était facile à prévoir, que le premier détachement qui prit ce service perdit un assez grand nombre de chevaux et d'hommes, les Russes ayant, en montant sur la digue, coupé la retraite à une partie des vedettes et des petits postes.

Ce fut moi qui, avec cinquante cuirassiers et cin-

quante dragons, relevai ce premier essai qui n'était pas encourageant. J'étudiai le terrain avec une minutieuse attention avant de m'arrêter à une disposition qui pût me mettre, autant que possible, à l'abri de l'échec éprouvé par le pauvre capitaine que je venais de remplacer et que j'avais trouvé dans un état de grande démoralisation. Je fis reculer les postes qui avaient été établis à portée de pistolet de ceux des Russes, et je donnai l'ordre à mes vedettes placées sur la digue de communiquer sans relâche entre elles au lieu de rester fixes, et de se retirer au galop en faisant feu dès qu'elles auraient un motif sérieux d'inquiétude. Le service de cette grand'garde durait quatre jours, pendant lesquels il n'y avait pas moyen de fermer l'œil une seule minute, ni d'ôter sa cuirasse et son casque; on ne débridait que dix chevaux à la fois. C'était une fatigue horrible qu'il fallait supporter durant quatre-vingt-seize heures. Le soir, nous abandonnions la position que l'ennemi venait occuper, et à la pointe du jour nous retournions la prendre. Au début cela donna lieu à quelques tiraillements, le soir et le matin, quand on ne trouvait pas la place évacuée assez tôt; mais on reconnut bientôt, de part et d'autre, l'abus de ces escarmouches, et, tacitement, on se donna le temps nécessaire pour opérer la retraite.

Chaque soir nous allions prendre position sous une batterie établie sous une des digues transversales dont j'ai parlé. Là, les chevaux étaient à couvert dans une espèce de bâtiment ouvert à tous les vents, mais les hommes restaient au bivouac, où on ne pouvait allumer de feu parce qu'il aurait servi de phare à l'ennemi et les tirailleurs qu'il envoyait pendant la nuit nous auraient fort incommodés s'ils avaient pu connaître positivement le point où nous nous trouvions. Il était déjà assez désagréable d'entendre siffler les balles qui pouvaient, par

hasard, venir nous frapper. Pour supporter tout cela par un froid de plus de vingt degrés, nous avions les pieds sur la neige durcie et, pour nous asseoir, des troncs de sapins qui se trouvaient là en assez grande quantité, et que nous avions nettoyés en enlevant la neige qui les couvrait; ils en conservaient néanmoins encore assez pour que la fraîcheur de ces siéges peu confortables se fît sentir. Quatre nuits consécutives passées ainsi envoyaient toujours des hommes à l'hôpital et des chevaux à l'infirmerie.

Nous demandâmes en vain que la grand'garde fût relevée tous les vingt-quatre heures. Le général Vathier de Saint-Alphonse, sous les ordres duquel était toute la cavalerie, ne voulut jamais en parler au maréchal Davoust, ni venir lui-même reconnaître ce que la position qu'on nous faisait garder avait de périlleux et de fatigant pour les hommes et pour les chevaux. Il faut avoir éprouvé cette fatigue et ce besoin de sommeil pour s'en faire une idée! Après tant d'années, le souvenir m'en est encore pénible; mais, dans un sens contraire, je me rappelle l'appartement chaud dans lequel je rentrais à Hambourg, et le lit dans lequel je pouvais m'étendre et dormir!

Le général Vathier de Saint-Alphonse, pendant les sept mois que nous fûmes renfermés à Hambourg, ne parut jamais à la tête d'aucune troupe armée, et ne mit son uniforme que pour aller chez le maréchal. On le trouvait toute la journée chez lui, en robe de chambre et en pantoufles, et le soir, il allait au spectacle en habit bourgeois. Il avait été fait prisonnier par les Russes dans la campagne d'Austerlitz, et voici comment : le 4e régiment de dragons, dont il était colonel, faisait partie du corps d'armée commandé par le maréchal Mortier qui, dans la campagne d'Austerlitz, en 1805, opérait par la rive gauche du Danube, tandis que le gros

de la grande armée marchait sur Vienne par la rive droite. Or, il arriva que le maréchal Mortier rencontra en avant de Krems, ville située sur le Danube, un corps russe beaucoup plus fort que le sien et qui le mit, pendant un moment, dans une position désespérée ; ce que voyant, le colonel Vathier gagna furtivement les bords du Danube, y abandonna son cheval, se jeta dans une barque qu'il trouva là, et poussa au large pour gagner la rive droite où il savait qu'étaient déjà les Français. Mais il avait compté sans la rapidité du fleuve et sans son inexpérience dans l'art de la navigation. Entraîné vers le pont de Krems dont les Russes étaient maîtres, il fut fait prisonnier. Pendant ce temps, le maréchal Mortier avait rétabli ses affaires à l'aide d'une division d'infanterie restée en arrière et qui arriva enfin sur le champ de bataille ; ayant aussi trouvé le moyen de faire donner sa cavalerie, plusieurs charges, dans lesquelles le 4e de dragons se distingua, achevèrent la défaite des Russes qui furent complétement battus. Le colonel Vathier, dont le cheval avait été retrouvé, passa pour mort pendant quelque temps, mais plus tard, par les Russes, on apprit la vérité. Néanmoins son régiment ayant été cité, il fut nommé général de brigade, lors de l'échange des prisonniers, à la paix de Presbourg. Je raconte ce fait, non par rancune de la mauvaise volonté qu'il a montrée à mon égard pour ma nomination de chef d'escadron, mais pour faire comprendre quels sont les hasards qui accompagnent la carrière militaire, comme toutes les autres carrières. Si le colonel Vathier de Saint-Alphonse ne se fût pas soustrait lâchement aux dangers de l'affaire de Krems, il aurait peut-être été tué à la tête de son régiment, tandis qu'il est mort général de division, et je l'ai eu, comme tel, pour inspecteur en 1821.

A Hambourg, il ne voulut donc jamais venir reconnaître l'inutilité de la position qu'on nous faisait garder

au sud de l'île, et l'espèce de barbarie qu'il y avait à exiger que la même troupe conservât ce poste pendant plus de vingt-quatre heures, chose qui ne se fait jamais. A la guerre, le renouvellement fréquent des postes en impose à l'ennemi, à cause du mouvement qui en résulte; puis la surveillance est bien plus active chez une troupe fraîche et reposée que chez celle qui se trouve harrassée par une suite de veilles. Enfin la débâcle de l'Elbe arriva vers la fin d'avril, et les défenses naturelles de l'île nous dispensèrent du pénible service dont j'ai essayé de donner une idée.

Le maréchal Davoust jugea alors à propos de faire passer toute sa cavalerie sur la rive gauche du fleuve. Avant les glaces on traversait les deux courants dans deux bacs fort grands aboutissant à des rampes en bois qui rendaient l'embarquement des hommes et des chevaux aussi facile que si l'on eût marché de plain pied, mais le moment où l'on nous fit passer ne comportait plus l'emploi de ce moyen : la fonte des neiges avait grossi les eaux, et l'Elbe charriait d'énormes glaçons qui se heurtaient et se dressaient avec un bruit formidable. En voyant le fleuve en cet état on ne pouvait croire que la cavalerie allait le traverser dans des bateaux de faible dimension, et en recevant l'ordre d'effectuer ce passage, je pensai qu'il serait marqué par plus d'une catastrophe. Chacun des bateaux qu'on nous fournit contenait quatre chevaux placés en travers, et quatre hommes debout entre les encolures des chevaux dont les jarrets touchaient à l'un des côtés du bateau, tandis que leur tête dépassait l'autre côté. Il y avait en outre trois bateliers : deux à l'avant avec de longues perches armées d'une pointe en fer, et un à l'arrière pour donner la direction ; les deux hommes de l'avant écartaient les glaçons avec leurs perches, sautaient sur ceux qui étaient d'une grande

dimension, et, tenant le bord de la barque, lui en faisaient faire le tour jusqu'à ce qu'elle retrouvât le courant libre, mais les glaçons se succédaient sans relâche, et non-seulement il fallait lutter continuellement contre eux, mais aussi contre les flots furieux qui entraînaient au-dessous du seul point de débarquement possible, c'est-à-dire de l'une des deux rampes en bois qui conduisaient sur le pont. Les chevaux s'effrayaient du bruit des glaçons et surtout de leur aspect quand ils se dressaient à peu de distance des bateaux. Enfin, après beaucoup d'efforts et de temps, mille chevaux se trouvèrent sur la rive gauche de l'Elbe sans qu'il fût arrivé un seul accident, et les bateliers de Hambourg justifièrent, en cette circonstance, leur réputation d'habileté.

Le but du maréchal Davoust était de déloger l'ennemi des villages qu'il occupait près de Harbourg, d'en enlever les fourrages et de brûler les susdits villages, ce qui fut exécuté après qu'on eût donné aux habitants le temps d'emporter leurs meubles, et surtout leurs malades, très-nombreux. Ce fut un triste spectacle auquel je n'assistai pas, ayant été détaché sur la route de Brême par laquelle un corps ennemi, dont on ne connaissait pas la force, s'avançait assez résolûment. Quelques coups de canons, et nos tirailleurs suffirent pour le tenir à distance, ce qui ne constitua pas un engagement sérieux. Ce jour-là je perdis mon domestique, soit qu'il ait été pris par un parti de Cosaques, comme il me l'a dit depuis, car je l'ai revu, soit que les bruits sinistres qui couraient dans Hambourg sur le traitement réservé, lorsque nous aurions succombé, aux Allemands qui servaient des Français, l'eussent effrayé ; il disparut sous prétexte d'aller chercher des pommes de terre dans un bois que nous avions à notre droite, et il ne revint pas, ni naturellement la jument qu'il montait

et qui était excellente. Cette perte m'attrista; il y avait cinq ans que cet homme était à mon service; il était très-intelligent, et très-fort; il m'avait suivi en Espagne, en Italie et en Autriche, et quoique ayant eu, en deux ou trois circonstances, d'assez graves reproches à lui faire, je sentais que je ne le remplacerais pas. Quand je le revis à Paris, en 1815, il était hussard dans un régiment prussien, et notre rencontre, qui eut lieu au Palais-Royal, y causa un rassemblement, car, dès qu'il m'aperçut, il se précipita vers moi, et avant que j'eusse le temps de le reconnaître, il me saisit les mains, et les baisa avec de tels transports que la foule, étonnée de l'étrangeté d'un tel spectacle, nous entoura à l'instant. Un hussard prussien baisant les mains d'un officier français en plein Palais-Royal était, en effet, une bonne aubaine pour les badauds.

Nous rentrâmes à Harbourg, sortant de temps en temps sans essuyer de grandes pertes, car l'ennemi se retirait toujours à notre approche. Nous eûmes plusieurs fourrages à faire par la digue qui se trouve sur la rive gauche de l'Elbe, en le remontant. Cette mission présentait des difficultés, l'Elbe ayant rompu cette digue, au-dessus du point où il fallait se rendre, et inondé toute la plaine à une assez grande hauteur, ce qui avait amené de déplorables catastrophes. Le fleuve roulait avec impétuosité ses eaux fangeuses au niveau de la digue. Les Russes, ayant établi, à courte distance, une batterie de quatre pièces sur une île, tiraient sur tout ce qui paraissait sur la digue.

Je fus encore chargé du commandement du régiment pour ces expéditions qui se faisaient la nuit. On ordonnait aux hommes de garder le silence, mais il était bien difficile de faire observer cette consigne d'une manière assez absolue pour dissimuler entièrement notre approche à l'ennemi; aussi nous eûmes toujours à essuyer quelques

décharges de sa part. Elles n'eurent pas de résultats graves, parce que, indépendamment de l'obscurité qui nous protégeait, on avait le soin de faire marcher les hommes un par un, avec ordre de conserver entre chacun une distance d'au moins la longueur d'un cheval, ce qui donnait la chance de voir porter les coups dans les vides faits à ce dessein. Un seul cheval fut tué et un homme eut la jambe cassée par un biscaïen.

Mais dans ces expéditions qui présentaient peu de dangers, j'en courus personnellement un dont il me sembla miraculeux de me tirer. J'ai dit que la digue était très-étroite : par la nuit la plus sombre, une petite pièce de canon, qu'on ramenait à bras d'hommes, se trouva inopinément sous le nez de mon cheval qui, surpris par cette apparition, se cabra, et voulut se jeter de côté. L'instinct du danger en apercevant l'Elbe sous lui, et probablement ce que je fis pour l'empêcher de tomber dans le fleuve, lui firent tenter un effort prodigieux pour achever son demi-tour, et reposer ses pieds de devant sur la terre, mais, pendant un instant, nous fûmes suspendus sur le vide, au-dessus de vingt pieds d'eau et d'un courant à faire tourner les moulins. Enveloppé dans mon manteau avec tout l'équipement militaire, il n'y aurait eu aucun moyen de salut si nous fussions tombés.

Je dois signaler ici un fait insignifiant en apparence, mais qui, avec d'autres du même genre, est venu me démontrer ce que valent souvent certaines réputations militaires. Derrière mon régiment venait, pour la même expédition, le 2e régiment provisoire de cuirassiers, conduit par un chef d'escadron dont on exaltait la bravoure et qui racontait volontiers, avec animation, ses propres exploits passablement fabuleux. La première fois que nous marchâmes ensemble il vint me rejoindre à la tête de mon régiment et me dit que

si je voulais me charger de la conduite des deux régiments jusqu'à destination, il allait s'arrêter pour laisser défiler tout notre monde, s'assurer qu'on marchait dans l'ordre prescrit et que, après, il nous rejoindrait. Cette proposition, à laquelle rien ne s'opposait que je consentisse, me fut faite au moment où, entrant sur la digue étroite, on commençait à être exposé au feu de la batterie russe. Je conduisis donc les deux régiments jusqu'à place, sur un terrain très-circonscrit, entouré d'eau, et où j'eus toutes les peines du monde à placer et à faire fourrager en ordre, par une nuit profonde, huit cents et quelques hommes et chevaux.

Quant au fameux chef d'escadron, il ne vint pas, mais à notre retour, un paysan, appartenant à une ferme située un peu en arrière du point où notre colloque avait eu lieu, demanda à me parler, et me dit que deux militaires qui s'étaient arrêtés à la ferme, au moment de notre premier passage, se trouvaient tellement malades que nécessité serait de les faire transporter dans une voiture ou sur des brancards. C'étaient le chef d'escadron et son ordonnance qui, étant entrés dans la ferme, s'étaient fait donner à boire, et étaient ivres morts. Je prévins le plus ancien capitaine du 2e régiment de ce qu'on venait de me dire et nous les laissâmes là.

Nous fîmes plusieurs sorties pour aller brûler des villages dans lesquels l'ennemi se logeait et trouvait des ressources. Le maréchal qui dirigeait lui-même ces expéditions haranguait les habitants pour leur exprimer ses regrets d'en venir à cette extrémité. Du reste, avant de mettre le feu, on leur laissait toujours le temps d'enlever ce que contenaient les habitations; mais tout cela était porté dans les champs, sans abri, et ces pauvres gens voyaient incendier les toits qui les avaient protégés toute leur vie contre les intempéries!

Nous continuâmes à soutenir des luttes peu sérieuses, mais presque journalières. Dès que l'Elbe fut débarrassé des glaces qu'il charria assez longtemps après la débâcle, les parties hautes de la Bohême et de la Moravie ne s'étant dégelées que plus tard, les Anglais vinrent aussi nous tourmenter. Ils remontaient le fleuve avec des chaloupes canonnières, et quand elles étaient à portée de Harbourg, elles faisaient demi-tour et feu de la grosse pièce qu'elles avaient à l'arrière ; elles continuaient ce feu en retournant vers leur point de départ, mais cette retraite était accompagnée par les boulets que leur envoyait le fort et qui, souvent, les atteignaient. Il y en eut deux de coulées sous nos yeux, car nous assistions à ce spectacle intéressant. Les chaloupes coulées ne disparaissaient pas ; elles se dirigeaient vers la terre dès qu'elles étaient blessées à mort, et là elles se penchaient sur le côté jusqu'à ce que leurs mâts et leurs vergues fussent engagés sur les digues occupées encore par les Russes. Alors on procédait au sauvetage de ce qu'elles contenaient, opération que le feu du fort obligeait à ne faire que la nuit.

Malgré l'absence de nouvelles de France, des rumeurs étranges arrivaient jusqu'à nous. Nous avions su imparfaitement qu'une grande bataille avait eu lieu au mois d'octobre précédent, et depuis lors nous étions dans l'incertitude et dans la perplexité, ne connaissant pas le résultat de cette bataille. Notre curiosité était donc vivement excitée par les bruits qui circulaient sourdement ; on parlait de l'abdication de l'Empereur et d'un gouvernement provisoire. L'ignorance dans laquelle nous étions plongés cessa enfin à la lecture de l'ordre du jour du maréchal Davoust, ordre que je me rappelle textuellement :

« L'Empereur Napoléon a abdiqué pour lui et pour « son fils. La maison de Bourbon remonte sur le trône

« de ses ancêtres. Demain le drapeau tricolore sera « remplacé, partout où il est arboré, par le drapeau « blanc aux anciennes armes de France, et salué par cent « vingt et un coups de canon. A partir d'aujourd'hui, « la place de Hambourg sera défendue au nom de Sa « Majesté Louis XVIII. »

Cet ordre fut exécuté en silence et avec des sentiments bien divers. Il paraîtra naturel que la majorité de l'armée le subit comme une nécessité, mais il mettait fin à l'anxiété à laquelle la garnison de Hambourg était en proie depuis sept mois, et il faisait présager la réouverture des communications avec la France, et par conséquent le renouvellement des relations de famille et d'affection dont la privation avait été si longue! Il faut l'avoir éprouvée pour s'en faire une juste idée. J'ai dit que l'ordre fut exécuté en silence et, en effet, les différentes manières d'envisager le grand événement qui changeait la position et les destinées de la France, et allait influer sur celles de chacun, ne donnèrent lieu à aucune manifestation.

Quant à moi, l'aspect du drapeau blanc, arboré par un temps superbe et agité par une légère brise qui faisait onduler ses fleurs de lys, réveilla mes anciens sentiments royalistes et cet amour pour la maison de Bourbon qui m'avaient été inculqués dès mon enfance et qui avaient porté ma famille à tant de sacrifices. Très-admirateur du génie et des talents de l'Empereur, je n'avais cependant jamais senti pour lui ce dévouement qu'il inspirait à beaucoup; je me serais senti fier de fixer ses regards par quelque action d'éclat, sans désirer le moins du monde qu'elle l'eût personnellement pour objet. Après sa chute, il m'inspira plus de sympathie et d'attachement sans que cela allât, bien entendu, jusqu'à me faire souhaiter son retour au pouvoir.

La nouvelle de la paix suivit immédiatement l'ordre

dont je viens de parler, et il y eut aussitôt suspension d'armes entre les Russes et nous. Un incident qui survint donna occasion aux ennemis du maréchal Davoust de l'accuser, près du nouveau gouvernement, d'une chose qui, vue avec une impartiale justice, aurait dû lui attirer plutôt des éloges qu'un blâme. Voici le fait : l'armistice une fois conclu, les Russes affichèrent la prétention de s'établir sur les glacis de la place jusqu'à ce qu'elle leur fût livrée; mais le maréchal leur répondit qu'il entendait conserver intacte sa ligne de défense et que, s'ils ne se conformaient pas à cette résolution, la place ferait feu sur eux. C'était, de la part du général qui les commandait, une simple question d'amour-propre et, pour en obtenir la satisfaction, il crut que, en s'avançant avec des drapeaux blancs, le maréchal n'oserait pas effectuer sa menace. En conséquence, par une belle matinée, une ligne de drapeaux blancs, suivie de troupes en bataille, s'avança pour prendre la position demandée. Une volée de boulets, tirée à longue portée, avertit les Russes qu'il ne fallait pas approcher plus près, et ils se le tinrent pour dit; mais le général Bénigsen ne manqua pas d'écrire à Paris que le maréchal Davoust avait tiré sur le drapeau de la France, ce dont on lui fit un grand crime. Et ceci se passait cependant plusieurs jours après que ce drapeau, arboré sur les remparts de Hambourg, y avait été salué par cent vingt et un coups de canon !

On reprocha encore au maréchal de s'être emparé des fonds déposés à la banque de Hambourg : le fait était vrai; mais cette prétendue spoliation n'avait eu lieu que pour fournir le moyen de payer la solde de l'armée et subvenir aux dépenses nécessitées par la position où nous nous trouvions, séparés de la France, et n'ayant avec elle aucune communication possible. D'ailleurs cette opération se fit, de la manière la plus légale, par

une commission composée des employés supérieurs de ladite banque, de notables commerçants de la ville, et de généraux et administrateurs appartenant à l'armée. Les valeurs saisies furent inventoriées et estimées ; l'emploi en fut religieusement justifié, et nonobstant les preuves matérielles de la loyauté la plus complète, le gouvernement ne fit rien pour démentir les calomnies qu'il avait accueillies avec une espèce d'empressement haineux. Par cette conduite injuste et maladroite, la Restauration s'aliéna un homme considérable, ayant une grande influence sur l'armée, et qui, indépendamment de ses opinions, de ses affections, l'aurait servie fidèlement parce que c'était un honnête homme.

Quelques jours plus tard, nous vîmes arriver le général Gérard, nommé pour remplacer le maréchal Davoust dans son commandement et ramener l'armée en France. C'était une insulte gratuite envers celui auquel on devait d'avoir conservé, au milieu du désastre général, vingt mille hommes bien organisés et une artillerie nombreuse.

On forma cinq colonnes, pour rentrer en France par trois routes différentes. Mon régiment fit partie de la première qui quitta Hambourg, le départ de chacune devant avoir lieu à deux jours de distance. Cette colonne se composait, outre mon régiment, de deux régiments d'infanterie et de trois batteries ; nous ramenions cent pièces d'artillerie de campagne et deux caissons chargés par pièce, le tout très-bien attelé.

Je fus désigné pour marcher un jour en avant avec un adjudant major et un adjudant sous-officier de chaque corps, plus quelques ordonnances. Ma mission consistait à établir le cantonnement de chaque jour, et ce, jusqu'à l'arrivée en France où devait se faire la dislocation, chaque corps devant alors être dirigé sur la garnison qui lui serait désignée. Je n'éprouvai aucune diffi-

culté jusqu'à Brême où nous nous trouvâmes, pour la première fois, au milieu des troupes alliées, le corps qui bloquait Hambourg ayant été réuni sur la rive droite de l'Elbe, pour nous laisser le passage libre jusqu'au Weser.

A notre arrivée à Brême, nous trouvâmes la garnison sous les armes; elle était nombreuse et faisait la haie le long des rues que nous devions suivre. Cette garnison se composait de chasseurs hanovriens à la solde de l'Angleterre, et c'était un colonel anglais qui commandait la place. Ce fut avec lui que je traitai pour l'établissement de la colonne; on me céda la partie de Brême située sur la rive gauche du Weser, et le nombre de villages nécessaires au complément du logement. Nous mîmes réciproquement des factionnaires sur le pont, pour empêcher la communication entre les troupes des deux nations. A notre entrée dans Brême, nous n'étions que vingt-cinq à trente, et on nous avait rendu tous les honneurs militaires; la musique d'un régiment marchait en avant de nous et les troupes portaient les armes à mesure que nous arrivions à leur hauteur; mais, derrière ces troupes, était agglomérée une population furieuse, ruinée par le système continental, et elle ne nous épargnait pas les manifestations de sa haine. Parmi elle figurait le tiers au moins des quinze mille habitants de Hambourg expulsés faute de vivres, et que la ville de Brême avait recueillis. On peut, d'après cela, juger de l'accueil que ce monde eût été disposé à nous faire, s'il avait été libre d'obéir à son instinct.

Tout se passa pourtant assez bien, quoiqu'il faillit y avoir une exception en ma faveur. Ayant été obligé de traverser le pont isolément, pour une affaire de service qui n'avait pas été convenablement réglée avec le colonel anglais, et forcé de me frayer un passage à travers la foule compacte de ce peuple hostile, je devins l'objet

d'une malveillance qui aurait mal tourné pour moi sans l'intervention des chasseurs hanovriens et de quelques habitants honnêtes et certainement courageux. L'émotion assez naturelle que me causait la mauvaise position dans laquelle je me trouvais fut bien vite tempérée par la colère que m'inspira la conduite d'un homme fort bien mis qui, du haut d'un perron d'où il dominait le lieu de la scène, avait l'air d'y applaudir, et me regardait avec une ironie fort insolente. Si j'avais pu arriver jusqu'à lui, au risque de ce qui m'en serait advenu, je lui aurais donné avec plaisir un soufflet!

J'eus à Brême une vive altercation avec le général Guiton qui commandait notre colonne et qui, après s'être disputé avec le maître de l'hôtel où il était logé, me fit appeler et me reprocha de ne pas avoir apporté assez de soin dans le choix de son logement : ce soin regardant exclusivement son aide de camp, qu'il gardait près de lui au lieu de le faire marcher en avant avec moi comme il l'aurait dû, je le lui fis sentir vertement, sans toutefois m'écarter des règles de la discipline, et je lui déclarai que, non-seulement je ne m'assurerais pas de la convenance de son logement, mais que désormais je ne m'en occuperais nullement. Je m'étais déjà trouvé sous les ordres de ce général lorsque, après la mort du général d'Avenay, je rejoignis le 6e régiment de cuirassiers qui, avec le 4e, formait sa brigade. Il avait fait partie, étant colonel du 1er de cuirassiers, du conseil de guerre qui avait jugé le duc d'Enghien : aussi faisait-il de tristes réflexions sur le retour au pouvoir de la maison de Bourbon. C'était un homme fort commun, sans aucune instruction et dont l'avancement avait eu lieu, jusqu'au grade de colonel, dès les premiers temps de la Révolution. A l'époque où nous nous trouvions, il était vieux et très-peu ingambe. Après notre rentrée en France, je le perdis complétement de vue.

En quittant Brême, nous marchâmes, par Osnabruck, Holern et Darstein, sur Wesel où nous passâmes le Rhin. Durant tout ce trajet, nous reçûmes des habitants, partout, un excellent accueil. Ils poussèrent la courtoisie jusqu'à ne pas vouloir qu'on fît de billets de logement, ni de distribution de vivres. Les villages où nous devions loger envoyaient des députations au lieu où se faisait la dislocation de la colonne. Là, chaque députation s'emparait de la portion de troupe désignée pour sa localité, lui servait de guide, et, à son arrivée, chaque chef de maison emmenait chez lui tout ce qu'il pouvait loger et régalait de son mieux ses hôtes : aussi, pendant toute cette marche, aucune plainte ne fut portée contre les soldats de la colonne, et ceux-ci, de leur côté, n'eurent aucune insulte à repousser. Il me paraît juste de rendre hommage à la population allemande de cette contrée qui avait eu cruellement à souffrir de son annexion à la France, tant à cause de la conscription que par les passages de troupes dont elle avait été écrasée; elle montra, dans cette circonstance, de la magnanimité, car enfin, si nous n'avions pas été personnellement vaincus, la France avait perdu là toute sa puissance, et, en s'appuyant sur les troupes alliées qui nous entouraient de tous côtés, les habitants auraient pu nous faire très-mauvaise mine sans qu'il nous fût possible de leur en demander raison.

Nous passâmes la Meuse à Venloo, et fûmes aussi très-bien reçus par les Belges qui, encore incertains sur le sort qu'on leur réservait, nous témoignèrent généralement le regret de ne plus appartenir à la France, ce qu'on s'était hâté de ne pas leur laisser ignorer. A notre arrivée à Wesel, chacun des corps qui composaient notre colonne reçut une destination différente : la nôtre fut Lille, en passant par Louvain et Gand. A notre première étape après Venloo, on me dit qu'un Belge qui avait servi dans un de nos régiments de dragons en avait déserté,

emmenant trois chevaux de son capitaine dont il était l'ordonnance, et qu'il habitait cette localité d'où il s'était éloigné à notre approche. Le lendemain, un quart d'heure après nous être mis en marche, le guide qu'on m'avait donné pour me conduire au lieu du rassemblement me dit qu'un homme que je voyais, causant avec une femme à la porte d'une auberge, était le voleur des trois chevaux. Je donnai de suite l'ordre de l'arrêter; mais, au moment où un des deux brigadiers que j'avais chargés de cette commission allait s'emparer de lui, il s'élança de côté, franchit un fossé et se jeta dans un champ de blé. Le brigadier l'y suivit, et n'ayant pu le décider à se rendre, l'abattit d'un coup de sabre sur la tête. On s'empara de lui et, après avoir bandé sa blessure qui n'était pas grave, on le garrotta et il fut confié à l'avant-garde, mon intention étant de le faire reconduire au régiment dont il avait fait partie, pour y être jugé. En traversant la Belgique au milieu des troupes alliées, la présence de cet homme enchaîné et la tête enveloppée de linge ne laissait pas de me causer quelque embarras. Le colonel de Saint-Sauveur ayant obtenu de se rendre à Paris, j'avais le commandement du régiment.

A Gand, nous trouvâmes les portes fermées, et on nous fit attendre quatre heures avant de les ouvrir; cela venait de ce que les dispositions militaires pour notre passage dans cette grande ville n'avaient pas été prises. Pendant que nous attendions, quelques-uns de mes hommes eurent une querelle avec ceux d'un poste extérieur, et les en chassèrent. J'étais assez inquiet des suites que pouvait avoir cet incident, dont je fus informé trop tard pour intervenir. Enfin on nous permit l'entrée! La garnison entière était sous les armes et faisait la haie dans tout le long trajet que nous avions à parcourir pour traverser cette immense ville! Sur les places, les canons étaient en batterie; on pouvait croire que Gand

et sa nombreuse garnison considéraient le passage de quatre escadrons comme un très-grand danger.

En arrivant à Denain, près de la frontière, à quatre lieues de Lille, nous reçûmes l'ordre de dislocation qui faisait rentrer dans leurs régiments respectifs les quatre escadrons formant celui que je ramenais. Le mien, en raison de son numéro 1er, était appelé à faire partie de la garde provisoire du nouveau souverain Louis XVIII; ce fut donc vers Paris que je me dirigeai.

Avant de quitter Denain, j'eus le déboire de perdre mon prisonnier qui, pendant la nuit, trouva le moyen de s'échapper. J'infligeai une sévère punition au brigadier qui commandait le poste auquel sa garde était confiée. Ce brigadier, qui ne fut peut-être pas étranger à l'évasion, aurait mérité plus qu'une punition disciplinaire.

CHAPITRE X

Arrivée à Paris. — Le grade de chef d'escadron conféré par le maréchal Davoust est contesté au Ministère. — Entrée dans la Garde royale. — Le général de Bruslart aide de camp du duc d'Enghien. — Promesse du grade de colonel. — Départ pour la Corse comme chef d'état-major. — Le général César Berthier. — Ajaccio et Bastia. — La flotte. — Mœurs corses. — Les Piétri. — Galloni. — Le colonel Perrin. — D'Esparbès. — De Boishulan. — Grosson de Truc. — Félix Le Harivel de Gonneville. — Le général de Bruny. — Gaffori. — Pompéi. L'île d'Elbe. — Madame Cervoni. — Napoléon rentre en France sur le brick l'*Inconstant*. — La frégate *la Fleur de Lys*. — Révolution à Bastia. — Le général Simon. — Le colonel Casabianca et les insurgés. — Trahison du colonel Figier et du 54e de ligne. — Le général de Bruslart au pouvoir de l'insurrection. — La corvette l'*Egérie*. — Otage gardé par les Corses. — Louis de Lanet. — Dévouement de Pompéi et de Serra. — Le capitaine Clément. — Le maréchal Masséna. — La ville de Marseille. — Retour à Paris.

Je trouvai Paris encombré de solliciteurs qui assiégeaient tous les ministères. Le maréchal Davoust, n'étant pas en faveur, fut recherché sur tous ses actes, et notamment sur les nominations qu'il avait faites dans son armée. La mienne, au grade de chef d'escadron, fut contestée, tandis que les grades de toutes sortes étaient prodigués à des gens qui ne présentaient que des droits illusoires; mais le maréchal Suchet intervint en ma faveur; je fus confirmé, et mis en pied dans mon régiment qui faisait, comme je l'ai dit, le service de la garde. Je ne devais pas y rester longtemps.

Je retrouvai à Paris le général de Bruslart, ancien

aide de camp du duc d'Enghien; il avait toujours suivi la fortune, ou plutôt les infortunes, de la maison de Bourbon, et lui avait donné de nombreuses preuves de dévouement. Chef d'état-major de l'armée royale de Normandie à l'époque des guerres civiles, il avait succédé au comte de Frotté dans le commandement de cette armée après que celui-ci, par suite d'une infâme trahison, eût été fusillé, à Verneuil, avec sept des chefs qui étaient sous ses ordres. Peu de temps après cet événement, l'armée royale ayant fait sa soumission au gouvernement, M. de Bruslart la signa, en s'en exceptant personnellement par une lettre des plus hautaines qu'il écrivit au premier consul, Bonaparte; il lui reprochait l'événement de Verneuil, dont, pour être juste, on doit peut-être faire tomber la responsabilité sur le général Chambarlhac qui dirigea et précipita les péripéties de ce drame dans l'espérance qu'on lui saurait gré d'avoir agi d'après ce principe : qu'il est des forfaits qu'un souverain adroit ne commande jamais, mais dont il profite et tient compte à celui qui les a commis. Ce calcul, s'il fut fait par le général Chambarlhac, ne lui réussit pas, car, à partir de cette époque, il disparut de la scène, ne fut point employé dans les armées actives des glorieuses campagnes qui suivirent, et finit obscurément sa carrière dans le commandement d'une division de l'intérieur. Il est donc probable qu'il fut blâmé pour le crime inutile dont il avait chargé sa conscience, et que, s'il ne fut pas complétement disgracié, c'était par égard pour son intention.

Mon père avait joué un rôle important dans la guerre de Normandie, et moi-même, quoique encore enfant, j'avais été chargé de missions que je pouvais remplir, mon âge me mettant en dehors de la surveillance exercée par les agents du gouvernement. J'étais donc particulièrement connu du général de Bruslart qui, nommé

gouverneur de la Corse, et nouvel arrivé dans l'armée, désirait avoir, entre lui et les troupes qui allaient se trouver sous ses ordres, un intermédiaire faisant depuis longtemps partie de cette armée; il me proposa de l'accompagner en qualité de chef d'état-major, emploi dévolu au grade de colonel; grade qu'il allait solliciter pour moi. Lors même que je n'aurais pas eu pour le général de Bruslart une aussi haute estime, la proposition était trop avantageuse pour être refusée; mais, outre l'intérêt de mon avancement, j'éprouvais une vive satisfaction à passer sous les ordres d'un homme dont le caractère loyal et chevaleresque m'avait inspiré un véritable enthousiasme à l'époque où je l'avais connu, bravant avec une héroïque gaieté les dangers dont il était entouré à toute minute, car sa tête avait été mise à prix.

Je n'étais pas fâché non plus de quitter mon régiment dont le nouveau colonel faisait de fort vilaines choses, en fait d'administration, profitant pour cela du peu de surveillance inhérent à un changement de gouvernement au milieu de circonstances aussi extraordinaires. J'acceptai donc, et le ministre de la guerre, auquel le grade de colonel fut demandé, ne se montra pas récalcitrant, mais il voulut me voir avant de se prononcer définitivement.

J'eus un rendez-vous avec lui et j'en fus très-bien traité. C'était le général Dupont au quartier général duquel j'avais été amené par le comte de Moltke en sortant du fort de Pillau, à l'époque où j'avais été prisonnier des Prussiens. Il m'invita à déjeuner, me plaça à côté de lui, et me parla beaucoup; il m'emmena ensuite dans son cabinet, et me dit que le grade de colonel me serait conféré dans deux mois au plus tard, mais qu'il préférait m'envoyer ma nomination quand je serais rendu en Corse, à cause des prétentions contre lesquelles il était forcé de lutter et qui pourraient s'armer de mon pré-

coce avancement pour en solliciter un semblable; tandis que, lorsque je serais loin, la chose n'aurait pas de retentissement. Je crus devoir m'incliner devant des paroles bienveillantes, dites avec tant de confiance, mais j'eus tort de ne pas insister, car dans la disposition d'esprit où était le ministre, il aurait cédé, surtout si je lui avais rappelé notre première entrevue au bord de la Passarge. Or, six semaines après, il n'était plus ministre; le maréchal Soult, qui le remplaçait, se montra très-récalcitrant à l'endroit des grades à accorder, et mon grade de colonel fut ajourné au temps que l'on verra.

L'état-major, dont je fus nommé le chef, était composé ainsi qu'il suit : MM. de Lamberville, colonel; d'Esparbès et de Perrin, lieutenants-colonels; de Boishulan et Galloni, chefs de bataillon; Grosson de Truc et mon frère, Félix de Gonneville, capitaines. Mon frère, qui ne servait pas sous l'Empire, venait d'être nommé au grade de capitaine en récompense des services rendus par mon père à la cause royale. Le général de Bruslart avait, en outre de ce que je viens de mentionner, deux aides de camp : de Beausac et Louis de Lanet. Jamais on n'avait vu en Corse un état-major aussi nombreux. Le général avait malheureusement encore à sa suite cinq ou six individus qui, lui ayant rendu des services personnels, s'étaient attachés à sa fortune, et qu'il défrayait. Parmi ceux-là, il y en eut plusieurs dont la conduite et les propos lui firent beaucoup de tort dans le pays.

Dès que je fus nommé chef d'état-major, je me livrai à l'étude de la Corse. Le service d'aide de camp m'avait initié déjà aux fonctions que j'allais avoir à remplir; le Manuel du chef d'état-major, par le général Thiébault, acheva mon éducation, et, après un mois de séjour à Toulon où nous retinrent les vents contraires, j'acquis à peu près la certitude que je pourrais me tirer d'affaire. J'avais eu la chance de trouver à Paris une carte de

Corse sur une grande échelle, peut-être la seule de cette dimension qui existe encore; et, de plus, par l'entremise de Boishulan qui connaissait l'un des nouveaux chefs de division au ministère de la guerre, j'eus un mémoire manuscrit sur la Corse, qui était, je crois, unique aux Archives de la guerre où ne se trouvent guère plusieurs copies du même travail. Je pus donc prendre une connaissance parfaite des localités, ce qui, d'abord, me donna un grand relief aux yeux des habitants, vains de leur pays plus qu'on ne peut se l'imaginer, et tenant grand compte de l'étude qu'on peut en faire.

Ma position vis-à-vis de la plupart des officiers de mon état-major aurait été assez fausse, puisque trois d'entre eux avaient des grades supérieurs au mien, et que deux étaient pourvus du même, si je n'avais eu sur eux l'avantage de connaître le service et l'habitude du contact avec les troupes, tandis que, nouvellement admis dans l'armée par la Restauration, ils n'avaient jamais eu, ou avaient perdu toute tradition militaire. Les aides de camp du général étant dans le même cas, cela me donna de suite une autorité que personne ne contesta, et je trouvai la même subordination dans les officiers qui m'étaient supérieurs en grade que parmi les autres. Un jeune Corse en demi-solde avait été attaché à mon prédécesseur comme secrétaire, je le conservai en la même qualité; il était parfaitement au fait du travail de bureau en ce qui concernait les états de situation à envoyer au ministère, et il m'avait été recommandé comme un homme intelligent et honnête, ce que je reconnus être vrai.

Nous avions débarqué à Ajaccio le 13 novembre 1814, après avoir eu à lutter contre une effroyable tempête. Nous fûmes reçus par le général César Berthier que le général de Bruslart venait remplacer. Il nous donna un grand dîner et fut fort aimable, tout en enrageant, car pour se débarrasser de lui, et en considération de son

frère le prince de Neufchâtel, l'Empereur lui avait fait en Corse une position magnifique sous le rapport pécuniaire. Outre ses appointements de général de division, il avait cent mille francs comme frais de représentation et résidait à Ajaccio dont la population, de six mille âmes, n'offrait pas un habitant ayant six mille francs de rente.

Ajaccio avait été jusque-là le chef-lieu de la division, mais nous avions l'ordre de le transférer à Bastia. Dans la position où étaient les choses, Bastia, outre son importance comme ville, devait, pour des raisons beaucoup plus sérieuses, être désormais la résidence du chef militaire de la Corse, chargé spécialement de surveiller l'île d'Elbe. Cette île, comme on le sait, était devenue la souveraineté et le séjour de l'Empereur Napoléon auquel on avait laissé un brick de guerre, nommé l'*Inconstant*, ayant un équipage complet et des officiers choisis par lui.

La station navale, sous les ordres du général de Bruslart, se composait des frégates la *Fleur de Lys* et la *Melpomène;* de la corvette l'*Egérie;* du brick le *Zéphir;* d'une goëlette, de la mouche n° 12, et de deux avisos. C'était une véritable flotte, mais que nous n'avions pas toujours sous la main, le port de Bastia pouvant à peine permettre au brick et aux bâtiments plus légers de venir y mouiller, et la côte Est de la Corse n'offrant de refuge aux grands vaisseaux de guerre que Porto-Vecchio, lieu tout à fait désert et sans ressources. Les frégates et la corvette étaient donc obligées de tenir continuellement la mer, ou de venir mouiller dans le golfe de Saint-Florent, à l'ouest du cap Corse, qu'il fallait traverser par terre pour leur faire parvenir des ordres; et quand elles tenaient la mer, on les leur faisait porter par des bâtiments légers qui ne les rencontraient qu'après une recherche souvent longue et après avoir poursuivi d'autres bâtiments qu'ils avaient cru reconnaître.

A peine installé à Bastia, je me mis à la besogne pour débrouiller les choses que mon prédécesseur avait laissées, en abandonnant son poste, dans un état très-arriéré; et l'intérim, malgré le bon vouloir du lieutenant Serra, le secrétaire dont j'ai déjà parlé, avait été fait avec une grande négligence par suite de l'insouciance du général Berthier, prévenu de longue main qu'il serait remplacé.

J'allais oublier de dire qu'à Bastia, plus encore qu'à Ajaccio, on nous avait préparé une entrée solennelle : nous fûmes reçus au bruit du canon et de toutes les cloches. Sur tout le chemin, depuis Ajaccio jusqu'à Bastia, les habitants s'empressaient sur notre passage, acclamant le général et y joignant le cri de : *Viva la justicia!* Cet amour de la justice, manifesté par la population corse, était une réminiscence de la domination génoise sous laquelle cette justice lui avait toujours été impitoyablement déniée, ce qui a amené dans les mœurs des Corses l'habitude de se faire justice eux-mêmes, soit pour venger une injure, ou par ressentiment, quand leurs intérêts sont lésés; et en cela, considérant toujours la chose à leur point de vue personnel, la justice ne leur paraît bonne que quand elle prononce en leur faveur : aussi l'impartialité des juges indigènes est-elle généralement soumise au plus ou moins de terreur qu'inspirent les parties entre lesquelles ils ont à prononcer.

Peu de temps avant notre arrivée à Ajaccio, un juge du tribunal civil de cette ville avait été tué en plein midi, sur la promenade publique, par un homme qui venait de perdre son procès et qui l'accusait d'en être cause. Après cet exploit, l'assassin s'était retiré tranquillement sans qu'aucun des nombreux témoins ait songé à le faire arrêter. L'instruction de cette affaire se poursuivait; mais il est probable que si cet homme n'est pas mort naturellement, ou s'il n'a pas été assassiné à son tour, il jouit

actuellement du bénéfice de la prescription, comme tant d'autres dans le même cas.

A notre passage à Ajaccio, un M. Pietri se présenta au général de Bruslart, et lui demanda un sauf-conduit pour ses deux fils réfugiés en Sardaigne. M. Pietri avait été, avant 89, colonel du régiment Royal-Corse, ce qui impliquait qu'il était un homme considérable, tant par sa famille que par lui-même. Il avait à peu près soixante-dix ans, et habitait aux environs de Sartène. Les deux hommes pour lesquels il demandait le sauf-conduit n'avaient autre chose à se reprocher que d'avoir, le jour de Pâques précédent, dans l'église de leur commune, au moment de l'Élévation, poignardé le fils du maréchal-ferrant. Ce malheureux jeune homme courut vers l'autel dès les premiers coups qu'il reçut, mais les frères Pietri l'y suivirent, et l'achevèrent aux pieds du prêtre. Après avoir accompli ce crime, au milieu d'une population de quinze cents âmes réunie dans le saint lieu, les deux frères sortirent sans être inquiétés et se rendirent en Sardaigne, refuge des assassins corses, qui ne veulent pas vivre dans les bois, comme la Corse est le refuge des assassins sardes.

Voici l'histoire de ce drame : le maréchal-ferrant, qui était riche, avait envoyé son fils en France, où il avait reçu une très-bonne éducation; il était fort joli garçon, et Mlle Piétri le trouvant supérieur aux hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'alors, encouragea les sentiments qu'elle lui avait inspirés, ce qui lui donna l'espoir, probablement manifesté, qu'il pourrait l'épouser. L'opinion publique n'accusait du reste nullement Mlle Pietri de s'être conduite de manière à laisser croire à ses frères qu'ils avaient l'honneur de leur famille à venger. Je cite ces deux faits pour donner une idée du caractère des gens auxquels nous allions avoir affaire; beaucoup d'autres du même genre sont restés dans ma mémoire.

A l'époque où nous arrivâmes en Corse, l'île était encore soumise à un régime spécial en dehors du droit commun. Le général-gouverneur était investi de tous les pouvoirs de haute police; le jury n'avait jamais été établi et on n'envoyait pas de députés au Corps législatif. L'autorité militaire, incontestablement la première, était entourée de beaucoup de prévenances et voire même de flatteries, dans l'espérance d'obtenir protection ou faveurs. Il fallait donc nous tenir dans une grande réserve vis-à-vis de ces insinuants personnages, habiles, autant que possible, à découvrir le côté faible par lequel ils peuvent gagner les bonnes grâces de ceux qu'ils ont un intérêt quelconque à circonvenir.

Malheureusement le général ne se tint pas assez en garde pour résister autant qu'il l'aurait dû aux assauts qui lui furent continuellement livrés. Ayant vécu loin de la France pendant nombre d'années, il en ignorait les lois nouvelles et ce que le temps avait apporté de modifications dans les coutumes. Il avait rencontré à Aix un avocat sans causes, d'une détestable réputation, accusé même d'avoir assassiné son beau-père et mis en liberté faute de preuves suffisantes, et il l'avait amené en Corse, sur je ne sais quelle recommandation, espérant en tirer parti dans les questions contentieuses qui pourraient lui être soumises. Cet homme avait le titre de secrétaire et il était incapable de faire une rédaction claire ni même lisible. C'était un brouillon sans intelligence et sans instruction qui cherchait à se poser en protecteur. Ses antécédents ayant été promptement connus à Bastia, on s'adressa à moi pour savoir comment le général avait pu se l'attacher. Je repoussai naturellement les interrogateurs, mais je dépeignis au général le tort que pouvait lui faire un pareil homme par la déconsidération qui l'entourait, par ses indiscrétions, peut-être même par ses trahisons, et il se décida enfin à le renvoyer. Ce ne fut

pas sans peine que j'obtins cette mesure si nécessaire.

Le général Pozzo di Borgo, aide de camp de l'empereur de Russie, et Corse, comme chacun sait, ayant sollicité le grade de chef de bataillon pour Galloni, qui était son cousin, avait demandé au général de Bruslart de l'emmener en Corse où ledit Galloni avait sa famille. Aucun choix ne pouvait être plus détestable. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ce Galloni était généralement méprisé et haï par ses compatriotes. Bas et rampant vis-à-vis de ses supérieurs, il était dur et arrogant pour tout ce qui se trouvait dans sa dépendance. Il ne présentait, sous aucun rapport, la moindre garantie, et il m'était impossible de lui confier une besogne quelconque, car, outre la méfiance qu'il m'inspirait, il ne savait pas écrire.

Le lieutenant-colonel Perrin avait été, je crois, sous-lieutenant dans sa jeunesse ; il avait passé en Angleterre tout le temps de l'émigration et n'était rentré en France qu'avec les Bourbons ramenant une Anglaise qu'il avait épousée et deux charmantes petites filles de trois et quatre ans. Je n'ai jamais su ce qui avait pu lui faire obtenir le grade dont il était pourvu. C'était ce qu'on appelle un joyeux vivant, assez occupé de sa femme et de ses enfants, ne manquant pas d'esprit, intrigant, et disposé à faire bon marché de ce qui ne lui était pas personnel ; sans instruction ni habitude d'une occupation quelconque, et ne connaissant absolument rien à ce qui se rapportait au militaire.

L'autre lieutenant-colonel, M. d'Esparbès, n'avait jamais servi ; son frère, aumônier du roi, l'ayant fait nommer sous-lieutenant dans les grenadiers royaux, cela lui donnait le grade de lieutenant-colonel. Comme, arrivé là, il fut reconnu incapable de remplir ses fonctions, on jugea convenable de s'en défaire en nous l'envoyant. C'était, dans toute la force du mot, un gredin dont il était impossible de tirer le moindre parti. Il avait cinquante

ans et traînait à sa suite une grande Albanaise de vingt ans qui lui servait de valet de chambre, et deux espèces de chevaliers d'industrie d'une trentaine d'années. Tout cela vivait mystérieusement ensemble et d'une manière peu morale, à en croire la rumeur publique.

Le colonel de Lamberville, que je connaissais depuis longtemps, avait obtenu un congé, et ne rejoignit jamais par suite des événements que je raconterai plus tard.

Boishulan, le deuxième chef d'escadron, était un homme d'action, intrépide, mais dont les missions hasardeuses étaient le seul élément; hors de là, il y avait peu de chose à attendre de lui. Plein de loyauté d'ailleurs et de discrétion, il avait servi dans l'armée royale de Normandie pendant la guerre civile, et je l'avais connu à cette époque ainsi que M. de Lamberville. Il n'avait pas la plus légère idée d'une organisation militaire régulière, et n'aurait pu rendre compte de la nature des fonctions d'aucun grade dans une situation quelconque.

Le capitaine Grosson de Truc portait un uniforme pour la première fois de sa vie, et il approchait de la soixantaine! C'était un excellent homme, mais fort embarrassé par ses épaulettes, son chapeau, et surtout son épée qui lui battait entre les jambes. Son uniforme, mi-partie bourgeois, mi-partie militaire, ainsi que celui que portait Louis XVIII, avait de grandes poches en travers, toujours béantes. Les enfants riaient en le voyant passer.

Mon frère portait aussi l'uniforme pour la première fois, mais il avait vingt-six ans, une tournure élégante, une figure sympathique et il semblait aussi à l'aise dans sa nouvelle position que s'il n'en avait jamais eu d'autre. Doué d'une rare intelligence, d'une bonne mémoire et rédigeant avec une grande facilité, il fut le seul officier

de l'état-major qui, pendant le temps que nous restâmes en Corse, rendit de véritables services.

J'ai dit qu'il était urgent de se mettre à la besogne : outre la correspondance arriérée de mon prédécesseur, j'avais à faire celle du général avec le ministre de la guerre pour tout ce qui concernait la garnison, les mouvements et opérations éventuels des troupes, tant pour la défense de l'île que pour le maintien de l'ordre intérieur. J'étais encore chargé de tous les rapports avec la gendarmerie, par la raison que voici : le colonel Charlot, qui commandait la légion de la Corse, avait, étant chef d'escadron de la même arme, arrêté le duc d'Enghien à Ettenheim. Or, le général de Bruslart l'ayant fait appeler à notre arrivée, lui signifia, en y mettant tous les égards possibles, qu'ayant été, lui, aide de camp de ce prince, il ne pouvait avoir de rapports directs avec l'homme qui, involontairement il est vrai, l'avait conduit à la mort, et que ce serait, en conséquence, au chef d'état-major qu'il aurait affaire pour tout ce qui concernait le service dont il était chargé. Ce fut pour moi un surcroît de travail dont on ne peut se faire une idée quand on ne connaît pas la Corse. Pour ce seul département, on avait jugé indispensable d'avoir une légion entière de gendarmerie, tandis que, dans l'intérieur de la France, une légion suffisait à trois ou quatre départements. Malgré cette disproportion, celle de la Corse était la plus occupée, tant les crimes et délits s'y répétaient souvent.

Le général Bruny, qui commandait à Ajaccio, m'écrivait par tous les courriers, ce qui m'obligeait à lui répondre. C'était un très-brave homme qui, avant la Révolution, avait été sergent dans la compagnie dont M. de Bruslart était capitaine, et il lui devait d'être employé en Corse à une époque où le nombre des officiers généraux étant hors de toute proportion avec les emplois à donner, on avait dû en mettre beaucoup en non-activité.

Le général de Bruslart l'avait donc demandé, et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le général de Bruny, très-versé dans tout ce qui concernait le service militaire, comprit promptement le caractère corse et la mission qui lui était confiée vis-à-vis des habitants. Si j'eus quelquefois à me plaindre de son activité épistolaire qui souvent compliqua mon travail, je dus parfois aussi à sa correspondance d'utiles et sages conseils dont je profitai.

Un autre maréchal de camp, dont le nom était, je crois, Bellanger, commandait la subdivision de Bastia. C'était un homme fort distingué de manières, mais que nous n'eûmes pas le temps de connaître à fond parce qu'il fut promptement rappelé en France.

Le capitaine Grosson de Trus était chargé des détails relatifs à la haute police. Il me devait à ce sujet un rapport journalier, et tous les matins, à neuf heures, je le voyais entrer chez moi avec des liasses de papiers qui sortaient de ses grandes poches. Dire l'énorme quantité de puérilités, de niaiseries qui furent, pendant cinq mois, le résultat de ses investigations, serait impossible. Le pauvre et excellent homme faisait cependant les choses en conscience et se donnait énormément de mal, mais son travail fut toujours moins que nul et, ne voulant pas lui faire de peine, je subissais le coup d'assommoir qu'il venait, à heure fixe, me porter chaque jour.

J'ai voulu faire connaître les éléments qui composaient le corps de l'état-major le plus nombreux qu'ait jamais eu la Corse, éléments si hétérogènes qu'il était impossible de les diriger vers un but commun ; aussi je vis de suite que toute la besogne devait retomber sur moi, secondé par mon frère et mon secrétaire Serra. Dix heures de travail assidu par jour, pendant les premiers mois, nous mirent en mesure d'aligner l'arriéré avec le présent ; pendant ce temps nous n'avions pas un

instant de relâche, mais après cela, quoique ayant toujours beaucoup à faire, nous pûmes nouer quelques relations avec les habitants les mieux posés, dont quelques-uns avaient des femmes élégantes. On faisait de la musique et mon frère, qui avait une des plus jolies voix que j'aie jamais entendues, eut là de très-grands succès.

Mais au milieu de tout cela, le caractère corse se faisait jour à chaque instant, et j'en citerai quelques exemples. Le sous-préfet de Corte nous ayant donné un grand dîner, je me trouvai à table à côté d'un homme qui avait une longue barbe, chose tout à fait étrange à cette époque où personne n'en portait. Ce Corse se nommait Gaffori et appartenait à une des meilleures familles de l'arrondissement. Quand nous fûmes sortis de table, je demandai au sous-préfet quel pouvait être le motif qui lui avait fait adopter cette barbe tellement en dehors de l'usage. « C'est, « me répondit simplement le sous-préfet, qu'il a juré, ainsi « que cela est admis dans nos mœurs, de ne pas couper « sa barbe tant qu'il n'aura pas tué celui avec qui il est « en inimitié, et qui aurait aussi dîné avec nous si je « n'avais voulu éviter de les mettre en présence. » A quelque temps de là, Gaffori parut rasé de frais, l'air fier et content, et on trouva le corps de son ennemi à la porte de la ville, percé d'une balle qu'il avait reçue dans le dos. La justice informa sans résultat, ainsi que cela avait toujours lieu, et Gaffori ne fut pas même arrêté.

Voici un autre exemple d'un genre différent : Le port des armes était sévèrement défendu, à moins d'avoir un permis, délivré par l'autorité militaire, en vertu des lois exceptionnelles qui régissaient la Corse. Cela fut donc mis dans nos attributions et annoncé par l'administration dans toutes les communes. Or, le maire de Bastia vint me prévenir qu'il lui serait impossible de refuser à qui que ce fût le certificat exigé pour obtenir le port

d'armes, parce que, en le refusant, il s'exposerait à de terribles vengeances. Pour obvier à cet inconvénient, je lui dis de mettre la date du certificat au bas de ceux que je devrais considérer comme non avenus, ce qui fut fait à mon grand ennui, puisqu'on peut se figurer la mine des porteurs de certificats datés de cette manière, en voyant qu'il n'en était tenu aucun compte. Ceci peut donner une idée de la situation des autorités locales vis-à-vis leurs administrés.

Peu de jours après mon arrivée à Bastia, j'avais vu entrer chez moi Pompei, ce chef de bataillon avec lequel je m'étais lié en venant de Valence en France. J'eus grand plaisir à le revoir, et il m'en témoigna aussi à me retrouver. Je le présentai au général qui lui fit un charmant accueil et, pendant notre séjour en Corse, nous le vîmes intimement chaque fois qu'il venait à Bastia où il ne demeurait pas, mais où notre présence l'attirait souvent. Il était très-connu et très-estimé dans le pays, et ce qu'il dit de moi, relativement à mes services à l'armée d'Aragon, contribua à me bien mettre dans l'opinion, non-seulement des habitants, mais aussi de la garnison.

Pompei était séparé de sa femme qui habitait un bourg appelé la Porta, situé à huit lieues de Bastia, et où nous avions en garnison une compagnie qu'on relevait tous les trois mois. Le capitaine qui la commandait, et qui était un charmant jeune homme, fut assassiné au moment où, à neuf heures du soir, il sortait de chez Mme Pompei, et où une femme de chambre l'éclairait pour descendre le perron. Il reçut deux balles dans la poitrine et fut tué raide. On arrêta un cousin de cette dame accusé d'avoir commis le crime, et les preuves manquant, comme toujours, il fut relâché. Quelques ennemis de Pompei, car, en Corse, tout le monde en a, cherchèrent à faire retomber sur lui la

responsabilité de cette action, mais l'opinion publique se chargea de repousser cette calomnie, dont il ne parut nullement s'occuper.

Le temps marchait et avec lui arrivaient une foule d'incidents plus ou moins intéressants qui maintenaient l'obligation d'un travail de bureau dont la moyenne, pour ce qui me concerne, ne fut jamais moindre de dix heures par jour. Le ministre de la guerre ayant ordonné la formation d'un bataillon de chasseurs corses destinés à être, dans l'île, l'auxiliaire de la gendarmerie, le général de Bruslart, chargé de l'organiser, me délégua ses pouvoirs à cet effet, ainsi que le soin d'établir le règlement du service que ce bataillon serait appelé à faire.

Cette nouvelle produisit une immense sensation en Corse où se trouvaient, rentrés dans leurs foyers, quatre cents et quelques officiers en demi-solde, jaloux d'être employés dans leur pays, et qui prirent pour point de mire ce pauvre bataillon qui n'aurait pu satisfaire la convoitise que d'une trentaine d'entre eux au plus. Aussi, pour parvenir au but de leurs vœux, parents, amis et connaissances furent mis en œuvre, avec addition de titres très-contestables d'exploits, d'actions d'éclat qui faisaient de chacun un héros tel que les temps anciens et modernes n'en avaient jamais vu. Beaucoup arguaient aussi de leur profond dévouement à la dynastie des Bourbons.

M. Deshorties, chef de bataillon, commandant à Jaca au moment où je quittais l'Espagne, arriva pour commander le bataillon ; nous renouvelâmes connaissance, et la suite me prouva que c'était un homme d'honneur, pénétré du sentiment de ses devoirs. Mais de graves événements devaient bientôt l'enlever à l'éventualité de son commandement, et moi à la formation de ce bataillon.

Nous étions à la fin de février, et le retentissement

des inquiétudes et des espérances qui se manifestaient en France arrivaient jusqu'à nous. Notre attention était, d'ailleurs, éveillée par ce qui se passait sous nos yeux. Le général, en correspondance intime avec le chancelier Dambray, venait de recevoir de lui une lettre qui, sans rien préciser, faisait pressentir de grands et tristes événements dans un avenir prochain. Tout cela porta plus que jamais notre surveillance sur l'île d'Elbe, et nous sûmes bientôt qu'une batterie de six pièces de campagne venait d'être transportée de Porto-Longone où elle était à Porto-Ferrajo, ce qui, évidemment, annonçait une intention hostile quelconque. Le général de Brusart rendit compte de cet incident à Paris et à Toulon, et me chargea de faire parvenir, aux commandants des divers bâtiments de la station, l'ordre de surveiller tout ce qui sortirait de l'île d'Elbe et particulièrement de Porto-Ferrajo. Ordre fut aussi donné de s'emparer de tout ce qui paraîtrait suspect, surtout sur le brick l'*Inconstant* si on le rencontrait. Tous les bâtiments étaient en mer, hors la *Fleur de Lys* qui venait de relâcher à Saint-Florent et dont le commandant avait invité le général et l'état-major à un dîner qu'il donnait à bord, et où il fut convenu qu'on se rendrait afin de n'avoir pas l'air de se préoccuper de ce qui pouvait paraître menaçant.

L'avant-veille, on avait fait partir pour Cervione, à dix heures de Bastia, un détachement sous les ordres de Galloni ; il avait l'ordre de s'emparer d'un certain aventurier débarqué depuis peu de jours en Corse ; nous l'avions vu à Bastia, mais, quoique soupçonné d'être un agent bonapartiste, il n'avait pas été arrêté parce qu'il était porteur de papiers fort en règle. Arrivé à Cervione où il était attendu, il revêtit un uniforme de général, sans avoir jamais été militaire, et fit une large distribution de cocardes tricolores et de proclamations, appelant la population à la révolte, et annonçant le prochain re-

tour d'un ordre de choses qu'elle avait regretté et qui devait apporter à la Corse une ère de prospérité, telle qu'elle n'en avait jamais eue.

Cet homme avait été accueilli à Cervione par la veuve du général Cervoni, espèce de virago, exerçant dans le pays une assez grande influence due au nom qu'elle portait, à une fortune relativement assez considérable et à ce que son caractère, ses habitudes et ses mœurs étaient corses dans toute l'acception du mot. Son mari avait été tué dans la campagne de 1806 contre l'Autriche, laissant une réputation des plus honorables, et l'Empereur qui l'aimait beaucoup avait ajouté une pension de six mille francs sur sa cassette à la retraite de sa veuve. Or, la cassette de l'Empereur n'étant plus en état de servir de semblables pensions, et celle du Roi ayant bien d'autres obligations à remplir et ne se trouvant pas forcée de subvenir aux engagements pris par l'Empereur, Mme Cervoni se vit privée d'une notable partie de son revenu; cette privation, jointe peut-être à l'attachement et à la reconnaissance qu'elle avait voués à celui qui avait été le bienfaiteur de son mari et le sien, la rendit ennemie acharnée du gouvernement des Bourbons. Galloni, compromis aux yeux du parti bonapartiste, et se donnant pour exercer dans le canton, dont Cervione est le chef-lieu, une influence capable de combattre celle de Mme Cervoni, connaissant d'ailleurs parfaitement le pays, avait été, à mon grand regret, choisi par le général pour diriger l'opération.

Il arriva chez moi au moment où nous allions partir pour Saint-Florent; il avait marché toute la nuit et me dit qu'il s'était retiré sans accomplir sa mission parce que des coups de fusils lui avaient été tirés de la maison de Mme Cervoni. En agissant ainsi qu'il venait de le faire, Galloni avait failli au devoir militaire, et fait subir un affront aux soldats du Roi. Je fus indigné; je le traitai

très-mal et je courus chez le général qui partagea mon indignation. Il fut décidé que je n'irais point à Saint-Florent, et je reçus pleins pouvoirs pour organiser une seconde expédition, et donner les instructions que je jugerais convenables.

Deux chemins conduisent de Bastia à Cervione : l'un longeant la mer dont le village n'est qu'à une demi-lieue, et l'autre suivant une série de collines, premiers contreforts des montagnes dont l'île est presque entièrement composée. Je combinai la marche des deux petites colonnes que je fis partir le soir, de manière que, tout en ayant marché par des routes différentes, elles arrivèrent juste à la même heure à leur destination, et au moment où le jour paraissait. Elles furent accueillies ainsi que Galloni l'avait été, mais l'ordre était formel : la maison de Mme Cervoni fut emportée sans opposer d'autre résistance que les quelques coups de feu tirés à l'approche de la troupe, et elle fut livrée au pillage le plus complet. Nous sûmes que les habitants du village de Cervione, qui est un des plus considérables de la Corse, avaient promis leur concours à Mme Cervoni, mais, intimidés par l'arrivée simultanée des deux détachements, ils n'osèrent se livrer à aucune démonstration hostile. Quant à cette dame, elle trouva le moyen de se sauver avec, ou sans l'aventurier, car nous ne sûmes pas s'il était encore chez elle au moment de l'action. On trouva dans la maison un magasin de drapeaux et de cocardes tricolores qui furent brûlés.

La veille du jour où se faisait cette expédition, le général était rentré à Bastia, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu à bord de la *Fleur de Lys*. Les matelots, montés sur les vergues, avaient répondu à la santé du roi, portée par lui, par des hourras enthousiastes auxquels la ville de Saint-Florent avait eu l'air de s'identifier. C'était un faux présage !

Le surlendemain nous apprenions le départ de Napo-

léon de l'île d'Elbe, et en même temps on envoyait de Toulon l'ordre à tous les bâtiments de la station d'y rentrer, moins la mouche et les deux avisos. Nonobstant, le général de Bruslart donna l'ordre à la *Fleur de Lys*, encore à Saint-Florent, d'appareiller en se dirigeant vers le Nord, et de capturer ou de couler le brick l'*Inconstant* s'il le rencontrait en mer ayant à son bord les troupes de la garde de Napoléon. Cette frégate arriva dans le golfe Juan quelques heures après le débarquement de Napoléon en France, et elle jeta l'ancre près de l'île Sainte-Marguerite pour y attendre les événements. M. de Garat, son capitaine, était un émigré, ayant servi dans la marine anglaise, et, malgré cela, fort aimé de ses officiers et de son équipage, qui avait reconnu en lui un vrai marin.

La *Melpomène* et le *Zéphyr* avaient reçu, en mer, l'ordre parti de Toulon, et y étaient rentrés ainsi que la goëlette. Le *Zéphyr* rencontra le brick l'*Inconstant*, le héla comme il est d'usage quand deux bâtiments se rencontrent à portée de voix, et le laissa passer, ne se doutant pas de ce qu'il portait. Si le retour de Napoléon en France eût été empêché, on sait quel en aurait été le résultat : point de nouvelle coalition; ni Waterloo, ni l'invasion qui la suivit et dont les conséquences furent ruineuses; mais, par-dessus tout, l'esprit de parti n'aurait été ni réveillé ni alimenté, et peut-être n'aurions-nous eu ni la révolution de 1830, ni celle de 1848 !

Cependant la révolution marchait aussi sur le point que nous occupions. Des émissaires, venus de l'île d'Elbe, annonçant le débarquement de Napoléon, affirmaient qu'il avait été rappelé en France par la nation entière et avec l'assentiment des puissances étrangères. En même temps, une proclamation lancée en Corse destituait le général de Bruslart, ordonnait de l'arrêter et de le conduire à Paris, et faisait un appel aux troupes et

aux habitants. Le général y répondit par une contre-proclamation rappelant aux régiments le serment qu'ils avaient prêté en recevant le drapeau que, quelques jours avant, ils avaient juré de défendre. L'entreprise de Napoléon y était représentée comme une aventure dont le succès ne pouvait être qu'éphémère, et il était démontré qu'en maintenant en Corse, pendant la tempête, l'autorité du roi, on acquérrait des droits incontestables à sa reconnaissance et à celle de la nation. Cette proclamation produisit un bon effet, et peut-être aurait-elle atteint le résultat que nous en espérions, si un certain général Simon, envoyé soi-disant comme inspecteur, n'avait eu pour principale mission de rallier les troupes à la cause napoléonienne. Arrivé à Bastia depuis peu, sa qualité d'inspecteur lui permettait de réunir les officiers, passant des revues de détail dans les casernes, et il se forma bientôt une clientèle dont les efforts altérèrent profondément l'esprit du 94e régiment qui formait la garnison de Bastia.

Les campagnes s'agitaient aussi, et la compagnie détachée à la Porta rentra à Bastia sans en avoir reçu l'ordre, sous prétexte qu'elle avait craint d'être attaquée et d'avoir sa retraite coupée. Cette première atteinte à la discipline, dans un moment comme celui-là, m'irrita fortement, et je provoquai une punition sévère contre le capitaine qui s'en était rendu coupable; mais elle ne lui fut pas infligée, le général Simon ayant invoqué son titre d'inspecteur pour l'y soustraire, au moins pendant le temps de sa prétendue inspection, et dans le but probable de le porter à se joindre à ses adhérents, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Il y avait bien en Corse un assez bon nombre de royalistes sur la coopération desquels on aurait pu compter pour résister au parti qui se levait, et qui était composé de leurs ennemis nés; mais aucune cohésion n'existait

entre ces royalistes qui, ne s'attendant pas à la lutte, et surpris par les événements, n'avaient nul moyen d'organiser la résistance, laquelle ne pouvait d'ailleurs avoir lieu qu'en l'appuyant sur sa confiance en la troupe, confiance qui lui manquait. Le général de Bruslart assembla un conseil de guerre composé du colonel du 84e régiment, du colonel directeur du génie et de celui de l'artillerie; de l'inspecteur aux revues et de l'ordonnateur qui, à eux deux, représentaient l'intendance militaire. Comme chef d'état-major j'étais de droit secrétaire de ce conseil. Les questions à poser se bornaient à celles-ci : la défense de l'île, et l'approvisionnement, en vivres, de la citadelle, qui en contenait un très-considérable en munitions de guerre. Il fallait voir ce qui allait advenir, et nous n'attendîmes pas longtemps.

Le lendemain, nous fûmes prévenus qu'une nombreuse troupe de paysans, conduite par des officiers à demi-solde, et ayant à sa tête le colonel Casabianca que je connaissais, que nous connaissions tous, marchait sur Bastia, et n'en était qu'à deux lieues. La chose me parut tellement exorbitante que je demandai au général d'aller m'en assurer moi-même. Je partis accompagné de quatre gendarmes et du chef de bataillon Deshortiès, qui demanda à venir avec moi. D'assez loin nous découvrîmes, à la distance indiquée, un bivouac avec ses feux, et, à notre approche, les avant-postes qui le couvraient se mirent sous les armes. Dès que nous fûmes à portée, celui qui se trouvait sur la route par laquelle nous arrivions, et qui se composait d'une vingtaine d'hommes, sans plus ample informé, nous coucha en joue. Je fis signe de la main de ne pas tirer et je m'avançai seul; puis, dépassant le poste, j'arrivai au milieu du bivouac où je fus bientôt entouré par ceux que je connaissais et par la curiosité générale. Je demandai d'abord au colonel Casabianca quel était le but de cette réunion et

s'il croyait que le bon moyen de l'atteindre était de se présenter en armes à la porte de la ville où résidait l'autorité militaire avec des moyens plus que suffisants pour réprimer tout mouvement insurrectionnel. Il me répondit que sa seule intention, celle de tous *les braves* qui se trouvaient avec lui, était d'enlever, de gré ou de force, l'autorité au général de Bruslart dont le projet était, ils en avaient la certitude, de livrer l'île aux Anglais; que c'était là leur seul motif, motif purement français, et exempt de tout esprit de parti. J'avais de bonnes raisons à donner pour réfuter cette infâme calomnie, et la discussion s'engagea sur ce terrain; mais je savais bien que le fond de la pensée était d'agir dans le sens de la proclamation de Napoléon. Le frère de Casabianca et plusieurs Corses que je ne connaissais pas prirent part à la discussion et me témoignèrent beaucoup d'égards.

Enfin, après avoir épuisé tous les moyens pour leur prouver qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de rentrer chez eux, je les quittai en leur exprimant mes regrets de ce que leur persistance allait nécessairement amener. — « Est-ce que vous allez nous attaquer ce soir? » me dit alors le colonel. — « Cela est probable, » lui répondis-je. — « S'il en est ainsi, reprit-il, dites au général de Bruslart que mes premiers coups seront pour lui. »

Un incident avait eu lieu pendant nos débats : au grief imaginaire du projet de livrer la Corse aux Anglais, on avait ajouté l'attaque et le pillage de la maison de Mme Cervoni, et cela était reproché au général comme un crime. L'un des ordres donnés aux commandants des deux colonnes chargées de l'expédition avait été perdu, et se trouvait entre les mains d'un des révoltés qui l'apporta au colonel en ma présence. Mais cet ordre n'étant signé que de moi, j'en assumai hautement

la responsabilité, tout en déclarant que si le général n'eût pas été absent de Bastia, il n'aurait pu se dispenser d'en donner un semblable pour venger l'affront fait au premier détachement envoyé sur Cervione et pour couper court aux menées de Mme Cervoni et de son ridicule acolyte. Il y eut un moment de vive animation pendant cette discussion à laquelle Deshorties, qui était venu me rejoindre, prit part avec fermeté. Enfin tout se calma, et je crus voir que, tout en soutenant le contraire, on avait trouvé qu'au fond nous avions raison.

J'ai gardé un souvenir très-présent du spectacle qu'offrait ce rassemblement. Les brigands de mélodrame n'en seraient qu'un pâle spécimen. Armés de longs fusils, de pistolets et de poignards, la diversité de costume des insurgés jetait sur l'ensemble un pittoresque d'une nature tout à fait sauvage et qui ne promettait pas un respect absolu du droit des gens. Ils s'agitaient beaucoup pendant que nous étions là, formant des groupes qui nous environnaient, nous serrant parfois de trop près, et les chefs parvenaient avec peine à les écarter.

J'eus une violente altercation avec un chef de bataillon corse, commandant la place de Saint-Florent, et qui avait déserté son poste pour se réunir aux révoltés. C'était un homme brutal avec lequel j'avais eu précédemment déjà une conversation vive relativement à une affaire de service. Il se crut, au milieu des siens, sur un terrain où il aurait l'avantage, et il se trompa, car je lui témoignai plus que de l'étonnement de l'infraction aux lois de la discipline et de l'honneur qui l'avait amené là où je le trouvais. J'aurais néanmoins préféré que la chose n'eût pas lieu, car elle donna le signal à un mouvement tumultueux dont, en pareille compagnie, les conséquences pouvaient devenir fâcheuses.

Après notre départ, une famille en inimitié avec une qui se trouvait là avant elle arriva suivie de sa clientèle.

Une querelle s'éleva, les deux familles firent feu l'une sur l'autre, et il y eut cinq tués.

Je trouvai le général de Bruslart en avant de Bastia et le 54e régiment en bataille. Je rendis compte au général de ma mission, ainsi que du nombre et de la position des révoltés. Je lui demandai deux compagnies de voltigeurs pour aller les attaquer par les hauteurs de droite, tandis que lui, laissant un bataillon à Bastia, marcherait sur eux, avec le reste du régiment, par la route que je venais de parcourir. Je répondais du succès de l'opération, et ce plan fut approuvé ; mais au moment où l'ordre se donnait pour l'exécution, le colonel Figier, commandant le 54e, me prit à part et me déclara qu'à son grand regret, il devait me dire que non-seulement son régiment refuserait de marcher contre les révoltés, mais que si on le mettait en contact, il ferait cause commune avec eux. La foudre, tombant à mes pieds, m'aurait à coup sûr moins ému que cette déclaration. La colère, l'indignation me rendirent muet pendant un moment. A la fin, je pus me maîtriser assez pour demander au colonel, avec tout le sang-froid qu'il me fut possible d'y mettre, s'il avait pesé les conséquences d'une pareille trahison. La pensée d'être obligé d'aller porter au général le coup que je venais de recevoir me fit employer une foule d'arguments pour essayer de détruire l'œuvre du général Simon dont nous allions recueillir les fruits amers. Le colonel auquel, pour sûr, on avait, au nom de l'Empereur, fait les plus belles promesses, me répondit qu'il y avait des circonstances plus fortes que la volonté et les calculs humains, et que son régiment était forcé d'en subir les nécessités.

J'aurais dû conseiller au général de ne tenir aucun compte de l'assertion du colonel, de former le régiment en carré et d'adresser aux officiers et aux soldats de ces paroles chaleureuses qui, au moment d'un danger à

courir, d'une action présumée, manquent rarement leur effet. La situation permettait d'ailleurs de faire vibrer d'autres cordes que celles du devoir et de l'honneur. L'incertitude où nous étions sur le résultat de l'entreprise de Napoléon pouvait faire présumer son insuccès. En supposant que l'armée se ralliât à lui, sa réorganisation, après tant de désastres, n'était pas assez avancée pour la mettre en état de tenir tête à l'Europe encore en armes, et dont les représentants, réunis en congrès à Vienne, ne pouvaient manquer de prendre instantanément les mesures propres à empêcher le retour d'une domination sous laquelle elle avait longtemps gémi, et qu'elle venait d'abattre. On pouvait peut-être parvenir à faire comprendre au régiment que *gloire* et *profit* seraient son partage s'il contribuait à maintenir, pendant l'orage, le pouvoir royal sur une province telle que la Corse ; et si on avait réussi à l'entraîner, trois heures auraient suffi pour que l'insurrection fût vaincue, car le régiment qui était à Ajaccio donnait en ce moment des preuves de fidélité, et celui qui était à Calvi aurait certainement suivi l'exemple des autres. S'il en eût été ainsi, il est probable que le Dauphin, après la capitulation de la Drôme, au lieu d'aller chercher un refuge en Espagne, serait venu en Corse et aurait ainsi continué à résider sur une terre française, entouré d'une force française, protestation vivante contre la trahison qui amena tant de malheurs sur la France, malheurs dont, en 1861, année où ces dernières lignes sont écrites, les traces sont loin d'être effacées.

L'idée de voir le général de Bruslart tomber victime d'une pactisation entre la troupe et la bande demi-sauvage que je venais de quitter exagéra peut-être, à mes yeux, l'horreur de la scène qui pouvait avoir lieu ; la pensée que mon frère allait courir des dangers auxquels il n'avait pas été habitué exerça aussi, je crois, sur moi

une fâcheuse influence. Il me fallut enfin rendre compte au général de la déclaration qui venait d'être faite. Il témoigna fièrement son indignation au colonel et à tout ce qui se trouvait autour de lui; mais, au bout du compte, nous rentrâmes à Bastia, à la grande joie des adhérents de la révolte et à la consternation du parti opposé. C'était une partie perdue, peut-être faute de détermination, ainsi que cela arrive trop souvent dans des circonstances analogues. Il m'est resté une espèce de remords de n'avoir pas, dans celle-ci, agi comme depuis j'ai pensé que j'aurais pu le faire. Le général de Bruslart, dans maintes occasions, avait fait preuve d'une si grande intrépidité, d'un si remarquable sang-froid, qu'aucun soupçon de lâcheté ne peut tomber sur sa mémoire. Il était étranger à l'armée qu'il avait même combattue, et un sentiment instinctif lui faisait croire qu'il n'avait pas les sympathies des troupes sous son commandement. J'étais le seul trait-d'union entre lui et ces troupes, puisque, dans tout son nombreux état-major, moi seul avais servi avec elles. Il le sentait et moi aussi; c'est pourquoi je dois me regarder comme coupable de ne l'avoir pas poussé alors à une initiative énergique qui, si elle avait été suivie de succès, lui eût fait le plus grand honneur, et aurait pu avoir le résultat que j'ai indiqué plus haut.

Tandis que, après notre rentrée dans Bastia, nous étions réunis chez le général, quelques officiers de l'état-major et moi, cherchant ce qu'il pouvait y avoir à faire dans la position désespérée où nous nous trouvions, on vint nous dire qu'une réunion convoquée par le général Simon, et à laquelle prenaient part les autorités civiles, administratives, judiciaires et les chefs des différentes branches de services militaires, était en délibération et devait envoyer une députation pour en faire connaître au général de Bruslart le résultat. Or, en quittant l'île d'Elbe, Napoléon avait lancé la proclamation que tout le

monde connaît et dont j'ai déjà parlé; cette proclamation contenait l'ordre d'arrêter le général de Bruslart et de le diriger sur Paris sous bonne escorte. Il y avait là de graves sujets de réflexions! Vincennes et le duc d'Enghien me revenaient à la mémoire!

Enfin, la députation s'annonça. Elle était composée des colonels, directeurs de l'artillerie et du génie, qui nous avaient toujours témoigné de la sympathie; de l'ordonnateur en chef et de l'inspecteur aux revues; du sous-préfet, le siége de la préfecture étant à Ajaccio; du maire de Bastia et du président du tribunal civil. Ils se présentèrent avec une attitude respectueuse, et le colonel d'artillerie donna d'une voix émue, et souvent entrecoupée par l'émotion, lecture de la déclaration par laquelle on signifiait au général de Bruslart que, les autorités étant persuadées que son intention était de livrer l'île aux Anglais, on cessait de le reconnaître pour chef, et qu'on lui donnait jusqu'au soir pour s'embarquer à bord de la corvette l'*Egérie* dont l'approche était signalée depuis le matin; mais que, passé ce temps, on ne répondrait plus de la sûreté de sa personne. Que quant aux officiers de son état-major, ils restaient libres de continuer leurs fonctions jusqu'à nouvel ordre, et qu'ils ne seraient nullement inquiétés.

Le général prit froidement la délibération, écrivit au bas une protestation digne et ferme par laquelle il constatait qu'il ne résiliait son commandement que sous l'empire de la force, ne tenant aucun compte des dangers dont on le menaçait. Il la rendit ensuite en demandant qu'on lui en renvoyât une copie dûment certifiée. Je déclarai alors que *tous* les officiers composant l'état-major refusaient la faveur qu'on prétendait leur faire, et qu'ils s'associaient à la fortune du général.

Le temps pressait, la corvette s'était rapprochée de terre; son grand pavillon blanc flottait toujours à l'ar-

rière, ce qui ne laissait pas que d'inquiéter les meneurs qui avaient agi dans la prévision du succès de Napoléon, succès dont ils étaient encore loin d'avoir la certitude. Nous fîmes à la hâte nos préparatifs de départ, et j'allai à la citadelle toucher une somme de vingt mille francs qu'on mit, sur mon reçu, à la disposition du général. Mais quand le moment de l'embarquement fut arrivé, on me déclara qu'on me garderait comme otage jusqu'à ce que cinq Corses, qui étaient à bord de l'*Egérie* pour être conduits à la tour de Toulon, fussent rendus. Mon frère voulait rester avec moi; je le forçai à s'embarquer en lui faisant comprendre que s'il y avait quelque danger à courir, il ne fallait pas, à cause de nos parents, y rester exposés tous les deux ; mais Louis de Lanet, le premier aide de camp du général, ne consentit jamais à me quitter. Deux officiers de l'état-major manquèrent seuls à l'appel : l'un, le lieutenant-colonel de Perrin, était en mission à Toulon; sa femme et ses deux petites filles, restées à Bastia, furent embarquées par nous et conduites à l'*Egérie;* l'autre, le lieutenant-colonel d'Esparbès, s'était tenu coi pendant la tourmente, mais nous devions le retrouver.

Nous allâmes, Lanet et moi, jusqu'au port accompagner le général, et nous le vîmes s'embarquer ainsi que mon frère, le chef de bataillon de Boishulan, le capitaine Grosson de Truc, l'aide de camp de Beausac, Mme Perrin et ses deux enfants; la chaloupe devait ramener les cinq Corses. Après l'avoir suivie des yeux autant que l'obscurité pouvait le permettre, je rentrai chez moi où une surprise assez désagréable m'attendait. La porte de mon appartement avait été forcée, et avec des moyens si puissants qu'une forte barre de fer, tenue par un bout dans la muraille et appuyant le battant qui ne s'ouvrait pas habituellement, était arrachée et avait entraîné avec elle la partie du mur dans laquelle elle était fixée; des

décombres couvraient le plancher. Du reste aucun meuble n'avait été fracturé, et mes pistolets que j'avais laissés sur la table, après les avoir chargés, n'avaient pas été touchés. Ce ne pouvait être cependant à ma personne que les envahisseurs en avaient voulu, puisque, observés comme nous l'étions, il était impossible qu'on ne sût pas qu'au moment où on commettait le délit je n'étais pas chez moi. Mon domestique, employé avec ceux du général à porter les bagages au lieu de l'embarquement, se trouvait aussi absent.

Lanet, qui était venu avec moi, me quitta après m'avoir aidé à mettre quelques papiers en ordre et à en détruire d'autres. En Corse, comme à Gênes, le haut des maisons est le mieux habité; j'étais logé au troisième étage. A peine Lanet avait-il atteint la rue, que je l'entendis pousser un cri étranglé, et se débattre au milieu d'une grande rumeur. Je sautai sur mes pistolets, je descendis quatre à quatre les escaliers de mes trois étages à travers l'obscurité, et je tombai au milieu d'un groupe composé, ce que j'appris après, d'officiers à demi-solde qui, je le savais, étaient tous en opposition ardente contre le gouvernement des Bourbons. Le premier qui me tomba sous la main fut renversé, et je criai à ses camarades qui s'avançaient pour le secourir que si un seul m'approchait j'allais le tuer. J'y étais parfaitement résolu, le tenant sous un de mes genoux et par sa cravate que je serrais assez pour l'empêcher de faire le moindre effort pour se dégager. Cette scène violente ne pouvait durer, et j'aurais infailliblement fini par en être victime si un poste d'infanterie, qui était à peu de distance, ne fut accouru au bruit. Je lui remis l'officier que j'avais si mal mené, et on en arrêta trois ou quatre autres par lesquels on apprit que Lanet, saisi par eux, avait été conduit chez le général Simon.

J'y courus sous l'influence de l'action qui venait de se

passer, et j'entrai dans son salon un pistolet à la main, l'autre passé dans mon habit, et mon sabre traînant. Cet appareil ridicule, auquel je n'avais fait aucune attention, produisit une vive sensation qui se manifesta par un air d'effroi sur les figures de Mme Simon et de sa fille, et par le ton paternel que prit le général pour chercher à me calmer. Je me plaignis avec chaleur de l'enlèvement de Lanet, de la violation de mon domicile, de l'agression des officiers à demi-solde, agression qui, sans l'intervention de la troupe, aurait, pour sûr, entraîné plus d'une mort. Il m'assura que tout cela avait eu lieu sans sa participation, et qu'une enquête serait faite. Il ajouta que Lanet, qu'effectivement on lui avait amené, et que j'avais vainement cherché des yeux, avait été reconduit chez lui avec une escorte.

Le général Simon entama alors une autre question; il me dit que j'étais dans une situation tellement exceptionnelle relativement à tout ce qui composait l'état-major général de la Corse, qu'il ne tiendrait qu'à moi de rester et de continuer mes fonctions, qu'il connaissait mes services et que je ne devais pas briser ma carrière. Après avoir essayé de la persuasion, il employa même la flatterie. Je répondis naturellement comme il était de mon devoir de le faire, et je le quittai le plus promptement possible pour rejoindre Lanet, et m'assurer qu'il n'avait été l'objet d'aucune nouvelle violence.

Lanet me raconta qu'en sortant de chez moi, il avait été saisi tellement à l'improviste, qu'il lui avait été impossible de faire la moindre résistance, et que, dès le premier moment, on lui avait mis la main sur la bouche pour l'empêcher de m'appeler, ce qui avait donné à ses cris cet accent de détresse qui m'avait tant ému. Cette crise était passée : étions-nous réservés à en subir d'autres? A cette question l'affirmative paraissait plus que probable. Nous passâmes la nuit ensemble, chez moi,

sans nous coucher. Le lendemain de bonne heure, l'aide de camp du général Simon vint me dire que les cinq Corses, qui étaient à bord de l'*Egérie*, ayant été rendus, j'étais libre de partir. Très-empressés de profiter de notre liberté, nous allions nous rendre au port pour nous embarquer, quand nous fûmes prévenus que l'*Egérie* n'était plus en vue, et qu'aucun autre bâtiment ne paraissait à l'horizon. Nous nous assurâmes nous-mêmes de cet abandon dont nous cherchions en vain à nous expliquer la cause, et nous revînmes tristement chez moi.

Nous y étions à peine rentrés quand le lieutenant-colonel d'Esparbès s'y présenta. Il avait un air fort embarrassé que j'attribuai d'abord aux reproches que pouvait lui faire sa conscience sur sa retraite pendant les événements de la veille, retraite sur laquelle je lui témoignai mon étonnement. Il balbutia d'abord, et finit enfin par me dire que, sur mon refus de conserver mon emploi, le général Simon, investi par la commission de l'autorité de gouverneur, lui avait confié les fonctions de chef d'état-major, et qu'il venait me demander la remise de tout ce qui concernait ses attributions. Je regardai le misérable ; ses jambes temblaient et il avait l'air d'un criminel qui attend son arrêt ! Il y avait longtemps que je le méprisais ; c'était un homme d'une immoralité dégoûtante, mais je ne m'attendais pas à une pareille trahison. Comme je l'ai dit, l'abbé d'Esparbès, son frère, aumônier du roi, avait obtenu pour lui le grade de lieutenant-colonel sans qu'il eût jamais servi ; il devait donc tout à la Restauration qui l'avait trouvé dans un dénument complet, suite de son inconduite. Je lui rappelai tout cela en ajoutant que, ne reconnaissant pas l'autorité qui l'avait investi de ses nouvelles fonctions, je ne lui ferais remise de rien de ce qui les concernait ; qu'après mon départ, on trouverait tout puisque j'avais l'intention de ne rien emporter.

Lanet lui ayant alors aussi témoigné son indignation de sa lâche désertion, il répondit, avec une voix empreinte de bassesse, qu'il était forcé d'agir ainsi parce qu'il était sans argent, et par conséquent hors d'état de subvenir aux frais du voyage qu'il lui faudrait faire pour se rendre à Paris. Nous restâmes un moment à le contempler avec pitié et dégoût; puis, tout à coup, Lanet, saisi d'un mouvement généreux, lui mit dans la main sa bourse qui contenait plus de mille francs en or, en lui disant avec colère : — « Tiens, malheureux, prends cela, « et ne te déshonore pas ! » Lanet n'était que capitaine et n'avait pas vingt-cinq ans ; d'Esparbès en avait plus de cinquante, et était lieutenant-colonel. Ce tutoiement adressé à un homme de cet âge, d'un grade supérieur, était un trait tellement caractéristique de la situation qu'il me semble encore entendre la voix de Louis de Lanet. D'Esparbès, loin d'en être offusqué, soupesa la bourse avec une complaisance qui ne m'échappa pas, et il allait la mettre dans sa poche; mais je la lui arrachai et je la rendis à Lanet en lui disant : « Ne voyez-vous « pas qu'il garderait votre argent et ne partirait pas? » Pas un mot ne fut répondu à ce dernier affront, et celui auquel il s'adressait, obéissant à l'injonction que je lui en fis, sortit tête basse.

Plus tard il m'envoya les deux drôles qu'il avait à sa suite, et qui se présentant avec outrecuidance, me demandèrent, au nom de leur patron, les papiers relatifs à la formation du bataillon de volontaires corses. Je les mis à la porte et n'en entendis plus parler.

Vers midi on vint nous prévenir qu'une petite voile était en vue et courait des bordées devant Bastia avec l'intention, qu'expliquait sa manœuvre, de ne pas s'en approcher. Il fut bientôt reconnu que c'était la mouche n° 12 faisant partie de la station et qu'elle nous attendait. Nous avions traité avec le patron d'un bateau du

port pour nous transporter à bord de l'*Egérie* si elle reparaissait ; nous le fîmes venir pour lui dire de se tenir prêt à nous mener à la mouche. Sous prétexte que, depuis le marché que nous avions conclu avec lui, les événements s'étaient accentués de manière à le compromettre, et à lui faire courir des dangers par suite de ceux que nous pourrions courir nous-mêmes, il prétendit que le prix qu'il nous avait demandé n'était pas une compensation suffisante, et nous posa pour son ultimatum un chiffre fabuleux qu'il nous fallut bien accepter.

Nous apprîmes que, sur le bruit de notre départ, un rassemblement hostile s'était formé sur le port, et on nous conseilla de choisir un autre lieu pour nous embarquer. A deux ou trois cents pas de mon logement se trouvait la plage où les promeneurs se rassemblaient le soir, mais, pendant le jour, elle était à peu près déserte, et nous pouvions nous y rendre sans traverser aucune partie de la ville. Ce fut à cette plage que la chaloupe vint nous prendre, et nous nous y rendîmes escortés par Pompei et par mon secrétaire Serra qui voulurent tous deux, malgré mes instances, nous accompagner. Cette marque de dévouement était d'autant plus touchante que Pompei, atteint d'une maladie très-grave, avait eu le matin un vaisseau rompu dans la poitrine, et qu'il était obligé d'avoir constamment son mouchoir devant sa bouche pour recevoir le sang qui en sortait. Quant à Serra, qui était officier en demi-solde, il allait se trouver exposé à la vindicte de ses camarades pour cette protestation contre leur conduite et leurs dispositions à mon égard, dispositions qu'ils manifestaient par des menaces en exagérant ce qui s'était passé la veille au soir. Serra était marié depuis dix-huit mois, et avait un petit enfant.

Nous fûmes assez désappointés en arrivant au lieu de

l'embarquement de voir qu'un rassemblement nombreux et compacte obstruait les abords de la barque et qu'il fallait nécessairement le traverser pour y arriver. L'avertissement que nous avions reçu sur le rassemblement formé sur le port devait naturellement nous faire considérer celui-ci comme suspect, et j'engageai de nouveau Pompei et Serra à se retirer, mais ils refusèrent, et ce, avec un ton qui me prouva qu'ils croyaient leur honneur engagé à ne pas nous abandonner dans un pareil moment, ce qui me parut une nouvelle preuve qu'ils ne le croyaient pas sans danger.

Une circonstance puérile en apparence, mais qui pouvait avoir des conséquences, augmentait encore mon anxiété : je portais à la main mes pistolets et il était à craindre que cette attitude, prise pour une disposition agressive ou défensive, n'excitât à une attaque; je ne voulais cependant pas me dessaisir d'armes dont je pouvais avoir besoin. Ce fut avec ces diverses pensées que je marchai vers le groupe, serré par Lanet, Pompei et Serra, et suivi de mon domestique, plus pâle que la mort, et tremblant comme la feuille. La foule s'ouvrit à notre approche; c'était le moment critique; nous la traversâmes; elle resta silencieuse. Arrivé au bord de la mer, j'embrassai avec effusion Pompei et Serra. La chaloupe n'avait pu approcher assez pour qu'on pût y entrer sans se mettre à l'eau : trois matelots étaient là qui nous tendaient leurs dos; je sautai sur l'un, Lanet sur l'autre, mon domestique sur le troisième, et quelques secondes après nous étions embarqués et poussions au large.

La mouche se tenait sous voile à une lieue et demie environ; elle était commandée par un mauvais drôle, nommé Clément, chassé de la marine sous l'Empire, pour une suite de bassesses; mais plus tard, il avait épousé à Avranches une femme dont le père rendit des services à la cause royale, et cette femme, qui était fort jolie,

vint trouver, à Paris, le général de Bruslart, qui fit réintégrer son mari dans son grade de lieutenant de vaisseau, et obtint pour lui un commandement dans la station de Corse, ce qui produisit le plus mauvais effet dans la marine.

L'importance de la station de Corse m'avait mis en relation suivie avec un grand nombre d'officiers de cette arme qui me parlèrent de Clément avec le plus profond mépris et ne voulurent avoir avec lui aucun rapport. Vulgaire, mal élevé, il avait le ton et les manières emphatiques d'un mauvais acteur de mélodrame. Je n'ai jamais rencontré un être plus déplaisant. J'avais eu l'occasion de le fort mal mener à Toulon, et comme il me revint qu'il avait dit que, sans la différence de nos grades, il m'en demanderait raison, je lui dis que si tel était son désir j'étais prêt à le satisfaire, et à lui signer un billet par lequel je me reconnaîtrais l'agresseur. Il simula alors l'attendrissement, vanta ma magnanimité, et me jura qu'il était à moi à la vie et à la mort. Depuis lors il fut vis-à-vis de moi d'un obséquieux dégoûtant. Dans cette affaire, je me conduisis en véritable écolier, et si je la raconte, ce n'est certes pas pour me vanter, ni pour engager à m'imiter dans une occasion analogue.

J'ai oublié de dire que le chef de bataillon Deshorties s'était lié à notre sort et que, nous ayant rejoints sur la plage, il s'était embarqué avec nous. En nous voyant approcher de la mouche, son commandant, en vrai charlatan qu'il était, fit faire branle-bas de combat, et mettre ses trente hommes d'équipage sous les armes. Lorsque, monté à bord, je lui demandai quel était le motif de ces préparatifs formidables, il me répondit que, voyant venir une chaloupe chargée de monde, il avait craint d'être surpris et pris à l'abordage par les révoltés de l'île dont il connaissait les succès. Cette chaloupe, objet bien inoffensif des soupçons du capitaine Clément, portait le

patron, quatre rameurs, Deshorties, Lanet, mon domestique et moi; en tout neuf personnes!

En mettant le pied sur le pont de la mouche, je m'étais trouvé dans les bras de mon frère. Le capitaine Clément, envoyé en reconnaissance, et rencontré par l'*Egérie*, avait reçu la mission de venir nous chercher. Mon frère, pour être certain que la mission serait fidèlement remplie, et pour être plus promptement instruit de notre sort, avait alors quitté l'*Egérie*, et était venu au-devant de moi. Nous nous embrassâmes avec bonheur.

Le lendemain, nous entrions dans le golfe Juan où nous aurions chaviré sans la prestesse avec laquelle Clément dénoua l'écoute de la grande voile, ce qui permit à la mouche, couchée sur le côté, de se relever. Il y eut à ce moment un désordre qui me donna l'idée des émotions d'un naufrage. Les physionomies exprimaient toutes une effroyable terreur. C'était dans ce même golfe Juan que, quelques jours plus tôt, Napoléon était débarqué, incertain encore sur le résultat de sa désastreuse entreprise. Nous courûmes deux bordées pour sortir du golfe où se trouvait à l'ancre une frégate française qui portait encore le pavillon blanc. Nous arrivâmes enfin à Toulon où nous rejoignîmes l'*Egérie*, à bord de laquelle le général de Bruslart nous attendait pour débarquer, ce que nous fîmes sans plus tarder.

Aussitôt à terre, nous nous rendîmes chez le maréchal Masséna, investi par le roi du commandement des provinces méridionales de la France. Il nous reçut fort bien: il paraissait déterminé à tenir tête à l'orage et nous dit, entre autres choses, que la cocarde blanche était *clouée* à son chapeau, et n'y serait jamais remplacée par une autre. Il me demanda, au moment où nous prenions congé, de lui apporter l'état de situation des troupes que nous avions laissées en Corse; et lorsque, le lendemain, je le lui remis, il me retint près d'une heure, me ques-

tionnant sur les différents points occupés par les régiments, et sur les événements qui avaient amené notre expulsion de l'île. Pendant tout le temps que je passai avec lui, je l'examinai avec toute l'attention que comportait le personnage; dans ses traits et sa physionomie il y avait, ainsi qu'on le disait, quelque chose de l'aigle : un nez extrêmement busqué et des yeux perçants.

D'après son ordre, nous nous rendîmes à Marseille où lui-même devait aller sous peu. Il arriva dans la journée quelques grenadiers, de ceux que Napoléon avait amenés de l'île d'Elbe, et qui, démoralisés par l'accueil plus que froid de la population, avaient abandonné la partie et déserté. On en tira la conséquence que la désertion allait continuer, et il est probable que si la défection d'un régiment d'infanterie et d'une compagnie du génie, envoyés à Sisteron au-devant de l'expédition pour la combattre, n'eût pas donné un funeste exemple, Napoléon, promptement abandonné par la plupart des siens, n'aurait eu de chances de salut que dans la fuite; et où serait-il allé? Mais les événements marchèrent tout autrement. Le comte d'Artois, venu à Lyon, se retira précipitamment; le Dauphin capitula au pont de la Drôme, trahi par les troupes qui étaient sous ses ordres, sauf le 9e d'infanterie dont la fidélité ne put être ébranlée; et enfin Napoléon arriva à Paris. On sait le reste.

Nous nous étions rendus à Marseille avec l'intention de rejoindre le corps à la tête duquel se trouvait Monseigneur le Dauphin. Les habitants et la garde nationale de Marseille manifestaient un dévouement absolu à la cause des Bourbons, et parlaient d'une résistance qui ferait de leur ville, si cela devenait nécessaire, une nouvelle Saragosse. Cette ardeur guerrière, qui nous avait valu un chaleureux accueil, tomba devant un léger échec subi par trois mille gardes nationaux, faiblement attaqués par deux compagnies de voltigeurs et deux pièces

de canon. Le maréchal Masséna ordonna alors de reconnaître l'Empereur, et d'arborer le drapeau et la cocarde tricolore, quoique peu de jours avant il eût juré que la cocarde blanche était *clouée* pour toujours à son chapeau.

Après la capitulation du Dauphin devant le général de Grouchy, envoyé par l'Empereur, le général de Bruslart, menacé par les proclamations, dut naturellement se soustraire aux conséquences de ces menaces. Il s'embarqua pour l'Espagne avec Beausac, son second aide de camp, et Louis de Lanet retourna en Berry, dans son vieux château de la Garde-Giron. C'était un homme dévoué et intelligent, d'un esprit chevaleresque, et, à l'heure où j'écris ceci, il est resté un de mes derniers et meilleurs amis. Deshorties, mon frère et moi, nous ne tardâmes pas à nous mettre en route pour Paris.

Mais je me permettrai ici une petite digression dans laquelle on trouvera une étude du cœur humain. Nous avions ramené au lieutenant-colonel de Perrin sa femme, ses deux enfants, et jusqu'à un très-vilain et très-méchant petit chien. Pour embarquer tout cela à l'improviste, ne laissant rien après soi, et dans les circonstances où nous nous étions trouvés, Dieu sait de quels soins et de quels embarras cette famille fut l'objet ! d'autant que Mme de Perrin était douée de la plus impassible inertie qui fût jamais. Perrin prit à Marseille la résolution de s'embarquer avec tout son monde pour aller je ne sais plus où, et il prit passage à bord d'un petit bâtiment. Au moment de partir, sa femme et ses enfants disparurent, et nous fîmes avec lui de vains efforts pour les retrouver. Le temps pressait et la nuit approchait. Enfin, à la lueur du crépuscule, nous aperçûmes dans le port, et loin du quai, une chaloupe dont la marche incertaine fixa notre attention. Il nous sembla y distinguer une femme et deux enfants. Nous nous jetâmes dans un ba-

teau qui était là, en disant au patron de faire force de rames pour joindre cette chaloupe. Perrin était à moitié fou; mais en arrivant au point indiqué, nous eûmes la grande joie de retrouver ce que nous cherchions. Mme de Perrin étant sur le port, où son mari lui avait donné rendez-vous, avait été effrayée par une rixe entre marins, s'était réfugiée dans la chaloupe en demandant qu'on l'éloignât du bord, et voguait incertaine sur ce qu'il lui fallait faire. Nous la conduisîmes au bateau sur lequel son passage était arrêté; il se dirigeait déjà vers la sortie du port, encombrée par la foule des bâtiments étrangers qui s'empressaient de se soustraire aux éventualités dont une révolution pouvait les menacer.

A peine étions-nous éloignés d'une centaine de brasses pour regagner la terre, que Perrin me rappela avec un accent désespéré. Nous accostâmes son bateau le plus promptement possible, et il me dit alors que, si nous ne venions pas à son secours, lui et les siens allaient mourir de faim. Le capitaine lui avait déclaré qu'il n'avait pas une seule bouchée de pain à donner à ses passagers, l'équipage n'ayant même pas assez de vivres pour les cinq jours que durerait au moins la traversée. Nous retournâmes à terre; je courus à l'hôtel Beauvau où nous étions logés, je fis remplir un grand panier de pain, de pâtés, de viandes et de vin; je le fis porter au bateau qui nous attendait, et nous partîmes pour retrouver notre monde. Mais le petit bâtiment que nous cherchions était sorti du port et se trouvait en rade, louvoyant, avec une quantité d'autres, pour s'élever au vent qui était contraire et qui fraîchissait beaucoup. La nuit était très-noire et la mer houleuse; il nous fallait les plus grandes précautions pour éviter l'abordage des vaisseaux qui, courant dans tous les sens, s'avertissaient par de grands cris du danger dont ils se menaçaient réciproquement, danger bien plus grand pour notre pauvre

chaloupe sur laquelle on aurait passé sans s'en apercevoir. Ces cris couvraient ceux que nous poussions nous-mêmes, en hélant par son nom le bâtiment auquel nous avions affaire, et dont la recherche nous prit un temps si long qu'un moment je désespérai du succès. Enfin, par un hasard qu'on peut appeler providentiel, vu la nuit et le désordre qui régnaient sur cette rade, nous touchâmes le but que nous voulions atteindre, et nous fûmes reçus avec une explosion de reconnaissance qui me fit presque verser des larmes.

Nous eûmes encore de grandes difficultés à vaincre pour regagner le port; je dus payer généreusement les bateliers qui nous avaient conduits, et solder, moyennant une centaine de francs, les provisions du panier. Quelques mois plus tard, je rencontrai Perrin à Paris; il eut l'air embarrassé et contrarié de cette rencontre, parut à peine me reconnaître et ne me parla ni de la scène de la rade, ni, bien entendu, de me rembourser ce que j'avais dépensé pour lui. Je lui tournai le dos, et je ne lui ai plus parlé depuis.

Le général de Grouchy, après la capitulation de Monseigneur le Dauphin, avait porté son quartier général à Aix, et, tenant compte de l'apparence de soumission de Marseille, ne s'empressait pas de faire occuper militairement cette ville, redoutant probablement les collisions qu'aurait pu amener entre la troupe et la population l'exaspération de cette dernière que l'échec subi par la garde nationale n'avait fait qu'exciter davantage.

Nous ne savions trop quel moyen de transport adopter pour retourner en Normandie : les diligences ne marchaient plus; par suite des opérations de guerre qui avaient eu lieu sur la ligne que nous devions suivre, et puis il nous répugnait de traverser la partie du pays occupée par le corps du général de Grouchy. Sur ces entrefaites, je reçus du commerce de Marseille une députation

qui me toucha vivement : on vint me faire la proposition, pour moi et les autres officiers d'état-major qui se trouvaient encore là, de rester à Marseille, et, dans la supposition où nous serions privés des ressources provenant de nos familles, ou de toute autre part, de vouloir bien accepter, à titre de prêt, telle somme que je désignerais. Après avoir reçu cette offre comme je le devais, et témoigné l'intention de nous mettre en route aussitôt que nous aurions trouvé un moyen de transport, un des négociants qui composaient la députation me parla d'un *vetturino*, honnête homme et très-royaliste, qui était sur le point de partir pour Paris et qui serait sûrement fort content d'avoir des voyageurs tels que nous. Ce moyen, très-lent, ne répondait pas à notre impatience; mais, dans les circonstances où nous nous trouvions, il avait l'avantage de nous faire voyager sans attirer l'attention.

Nous traitâmes donc avec le *vetturino*, et nous nous mîmes en route, deux jours après, dans une excellente berline attelée de deux forts chevaux, ayant nos malles sur l'impériale et, dans un magasin derrière, quatre longs barils d'huile d'Aix dont notre conducteur faisait le commerce, ce qui, avec ses voyageurs, lui procurait un joli bénéfice. Cette voiture contenait six places et nous y étions quatre : Deshorties, mon frère et moi, plus un enfant de quatorze ans que le général de Bruslart avait, sur les supplications de ses parents, emmené en Corse pour le former au métier de secrétaire. A Aix, nous prîmes une dame d'une soixantaine d'années, fort aimable. Nous fûmes rejoints par une voiture contenant six femmes venant de l'île d'Elbe, et appartenant à des officiers, ou gens de la maison de l'Empereur. Nous devînmes pour elles des objets de suspicion, et entre autres tours qu'elles cherchèrent à nous jouer, nous manquâmes, sur leur dénonciation, d'être arrêtés à Lyon.

Au moment de notre entrée en ville, leur voiture nous avait dépassés, et en arrivant nous fûmes entourés par la gendarmerie. Le maréchal-des-logis qui la commandait ayant débuté par prendre un ton inconvenant, je me fâchai, ce qui, en général, réussit mal, mais ce qui, par exception, réussit ce jour-là, au grand ébahissement de Deshorties et de mon frère qui en rirent après, mais que ma colère avait d'abord fort inquiétés. Une des femmes de l'île d'Elbe vint, à l'une de nos couchées, nous supplier, les larmes aux yeux, de la prendre dans notre voiture, attendu que ses compagnes, sous prétexte que son mari était dans une position inférieure, l'accablaient d'humiliations. Nous eûmes pitié de cette femme très-jolie, qui avait vingt ans à peine, et nous lui accordâmes de très-bonne grâce ce qu'elle demandait.

Cette manière de voyager à petites journées, sauf l'impatience que parfois elle cause, n'est pas sans agrément. Les chevaux vont au pas quand le chemin n'est pas parfaitement droit; on marche à pied tant qu'on veut, avec un abri tout prêt s'il vient de la pluie, et on a la faculté de bien voir le pays. Deshorties connaissait les noms de presque tous les propriétaires des habitations importantes que nous apercevions de la route, et il nous faisait l'historique de leur famille. Notre conducteur avait ses auberges attitrées où il était attendu à heure fixe. Nous trouvions nos repas et nos chambres préparés, et comme, depuis plus de vingt ans, il faisait le trajet, il importait que ses voyageurs fussent contents, et nous n'eûmes aucun sujet de plainte de ce côté pendant les quinze jours que dura notre voyage de Marseille à Paris.

CHAPITRE XI

Etat de la Normandie pendant les Cent jours. — Seconde Restauration. — Les cuirassiers de Condé. — Le colonel de Baillancourt. — Le général de Fleury. — Un duel. — Arras. — Colmar. — Dijon. — La campagne d'Espagne de 1823. — Entrée à Madrid. — Léganès. — Alcala. — Le colonel Patarin. — Un conseil de guerre. — Le général Roussel d'Hurbal. — Une émeute. — La jaunisse. — Carabanchel. — Le général Black. — Aranjuez. — Le champ de bataille d'Acaña. — La Manche. — Le colonel Amor. — La Guadiana. — Retour en France. — Joigny. — La Garde royale. — Le colonel de l'Épinay. — M. de Villequier. — Le marquis de Raigecourt. — Le Roi et le Dauphin. — La Dauphine. — Le 12e de chasseurs. — Verdun. — Le comte de Maillé. — Le lieutenant-colonel de Nettancourt et son procès. — Le colonel Jourdan. — Voyage de Charles X en Lorraine et en Alsace. — Bienveillance tardive de Mme la Dauphine. — Le dépôt de remonte de Saint-Maixent. — Le colonel Blin. — Le comte de Caux.

Ainsi que nous nous y attendions, nous trouvâmes Paris dans un état de trouble et d'anxiété, suite inévitable d'une révolution comme celle qui, en quelques jours, venait de s'opérer. Le congrès réuni à Vienne avait parlé : la guerre allait commencer et l'armée française était loin d'être réorganisée. L'ancienne garde impériale, que la Restauration avait eu le tort de mécontenter, rappelée à Paris, avait une attitude sombre et résignée telle que peut être l'attitude de soldats éprouvés courant au danger sans aucune chance de succès. Ils savaient que leur faible nombre allait de nouveau avoir à lutter contre toutes les forces de l'Europe! On les voyait, rassemblés par groupes, s'entretenant avec une

animation dont l'empreinte triste me frappa et me toucha. Je ne pouvais souhaiter le triomphe de la cause qu'ils allaient soutenir, et cependant, ayant pendant dix ans couru les mêmes chances qu'eux, je gémissais d'avance sur la défaite infaillible qui allait nécessairement ramener en France les armées étrangères. Le combat de ces deux sentiments contraires me déchira l'âme pendant trois mois.

Après avoir passé quelques jours à Paris à observer et à recueillir des nouvelles, nous nous rendîmes, mon frère et moi, en Normandie. J'y fus tout de suite l'objet d'une espèce de persécution qu'on ne poussa pas à l'extrême à cause de l'incertitude des nouvelles autorités sur l'issue des événements qui se préparaient. Cependant une nuit, pendant laquelle j'étais absent, l'habitation de mon père, à Maizet, près de Caen, fut entourée par une force armée assez considérable, accompagnée de gendarmes. A la pointe du jour on en força l'entrée et on demanda où j'étais. Sur la réponse que je n'étais pas présent, on fit ouvrir tous les appartements, on fouilla les armoires et jusqu'aux secrétaires dont on examina les papiers. N'ayant rien trouvé de suspect, on s'en alla, et le commissaire civil, qui avait accompagné l'expédition, dit en partant qu'on savait que j'étais à Condé-sur-Noireau pour y lever des plans et préparer une insurrection à la tête de laquelle M. de Bruslart viendrait se mettre. On me faisait plus d'honneur que je n'en méritais.

Quelques jours plus tard, un gendarme m'apporta une lettre du préfet qui me priait fort poliment de passer à la préfecture la première fois que je viendrais à Caen. Ce pouvait être un piége, mais en n'y allant pas, j'aurais eu l'air de craindre, et j'y allai. Le préfet me reçut avec une politesse cérémonieuse, et me dit, avec un certain embarras, qu'il me conseillait, dans mon intérêt et celui de ma famille, de ne faire aucune démarche qui pût être de

nature à exciter la susceptibilité du gouvernement; qu'il avait reçu à ce sujet des instructions très-sévères, et qu'il avait un sincère désir de n'être pas forcé de les mettre à exécution. Je le remerciai et me plaignis vivement de la brutalité avec laquelle s'étaient comportés les agents qui avaient dirigé la visite domiciliaire faite quelques jours avant chez mon père. Il m'en fit des excuses en me disant qu'il avait eu vent de la manière dont les choses s'étaient passées, et qu'il n'avait pas attendu ma plainte pour en témoigner son mécontentement.

Autant que je m'en souviens, ce préfet se nommait Ramel et était frère du général de ce nom qui, quelques semaines plus tard, fut lâchement massacré dans son lit, à Toulouse, ou à Montauban. La réaction, après la seconde Restauration, ne fut pas exempte de taches de ce genre. Le maréchal Brune périt de cette manière à Avignon, et d'autres encore qui, sous le voile des opinions politiques, tombèrent victimes de haines et de vengeances particulières. Ce fut un grand malheur pour la cause royale, que ses ennemis rendirent responsable d'atrocités qui n'avaient pu être prévues ni empêchées.

Le temps apporta, ce à quoi on s'attendait, une déclaration de guerre de toutes les puissances étrangères, et leurs armées s'avancèrent vers nos frontières. Au moment où se livrait la bataille de Waterloo, le duc d'Aumont débarqua sur la côte de Normandie, près de Bayeux, avec quelques officiers qui avaient été à Gand rejoindre la famille royale, réfugiée là comme on le sait. Cette expédition du duc d'Aumont n'avait aucune base solide. N'ayant point été annoncée, elle ne trouva tout d'abord aucun soutien de la part de ceux dont elle pouvait avoir les sympathies.

Dès que nous fûmes informés de cela, mon frère et moi, ainsi que quelques-uns de nos parents, nous entraînâmes des paysans et nous nous rendîmes à Livry, près de Vil-

lers-Bocage, lieu indiqué au duc d'Aumont comme propre à favoriser, pendant quelque temps, une guerre de chicane avec les pauvres éléments qu'il pourrait réunir. Ces éléments, au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer, devaient se disperser à la moindre agression. Les armes manquaient : des pistolets de poche et de mauvaises épées rouillées étaient à peu près les seuls moyens d'attaque et de défense de ceux qui figuraient dans ce rassemblement : aussi, quand notre petite troupe, armée de fusils à deux coups, parut, on la considéra comme un renfort respectable. Le duc d'Aumont, pauvre homme, n'avait aucune réputation militaire. Renfermé dans le château de Livry, il ne prenait pas même le soin d'organiser tant bien que mal les quelques centaines d'hommes arrivés de divers côtés et qui, bivouaqués dans les cours, ne savaient quelle direction on allait leur donner, ni celle qu'ils pourraient prendre d'eux-mêmes en cas de mutisme de l'autorité à laquelle ils étaient venus volontairement se soumettre.

Mais si la volonté de cette autorité s'abstenait de se faire sentir, il y avait, en revanche, une explosion de prétentions personnelles comme on n'en avait, je crois, jamais vues jusque-là. Il était curieux d'entendre chacun se faire d'avance une large part de grades et de faveurs de toutes sortes, chacun comptant sur une nouvelle Restauration que la marche des événements de la guerre rendait du reste à peu près certaine. Des gens qui n'avaient jamais rien fait et qui, pour la plupart, paraissaient incapables de rien faire, cherchaient à se persuader que, d'avoir rejoint le duc d'Aumont, dans une circonstance *aussi périlleuse*, était un acte de dévouement et d'héroïsme qui devait justifier les plus hautes prétentions. Du reste, il faut rendre cette justice, que tel qui avait rêvé l'épaulette de général, ou une préfecture, accepta sans vergogne une perception de douze

cents francs, ou un autre emploi équivalent. Le plus grand nombre n'obtint rien, et ce fut justice.

Une rencontre que je fis là mérite d'être rapportée. Eugène d'Hautefeuille, dont j'ai déjà parlé, devenu colonel par suite de l'avancement le plus rapide dont les annales du ministère de la guerre fassent mention, avait accompagné le général de Grouchy, comme sous-chef d'état-major, dans son expédition contre Monseigneur le Dauphin. Je savais qu'il se trouvait en face de nous au moment où nous nous disposions à combattre cette expédition. Qu'on juge donc de mon étonnement en le retrouvant, trois mois plus tard, débarquant sur les côtes de Normandie pour soutenir la cause contraire. Nous eûmes à ce sujet une explication qui me prouva qu'il avait agi avec une adresse dont je ne le félicitai pas. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais son caractère n'avait jamais eu mes sympathies quoique nous ayions été très-liés.

Le prompt retour du Roi à Paris m'y rappela. Je voulais faire régulariser ma position et celle de mon frère. J'étais démissionnaire et le grade qu'il avait obtenu n'avait pas été reconnu; il fallait donc nous faire réintégrer sur les contrôles du ministère de la guerre. La chose paraissait simple, et je pensais même que la promesse qui m'avait été faite avant mon départ pour la Corse, la conduite que j'y avais eue, et enfin le sacrifice que j'avais fait d'un grade obtenu par onze campagnes et mille dangers, me feraient obtenir un avancement auquel j'entendais dire de tous côtés que j'avais des droits incontestables. On ajoutait même qu'un seul grade serait probablement jugé insuffisant pour me récompenser et que, dans le remaniement de l'armée qui allait avoir lieu, on m'en conférerait deux. Sans me laisser bercer tout à fait de cette espérance, j'avoue que, si la chose avait eu lieu, je ne m'en serais pas trop étonné; mais il n'en fut pas ainsi.

Le reclassement de mon frère, que je sollicitai en même temps que le mien, ne souffrit point de difficultés; il fut nommé tout de suite à un emploi de son grade à l'état-major de la 4e division dont le chef-lieu était Nancy, et il se rendit à son nouveau poste. Quant à moi, après avoir passé deux mois à solliciter, appuyé par les chaudes recommandations du général de Bruslart et de plusieurs autres généraux sous les ordres desquels j'avais servi, j'obtins à grand'peine d'être replacé avec mon grade dans le 6e régiment de cuirassiers qui portait le nom de Condé, et qui s'organisait à Arras.

L'accueil qui m'avait été fait au ministère de la guerre, dans les bureaux de l'état-major, lorsque je m'y étais présenté pour y appuyer la demande de mon frère, la position que j'avais occupée en Corse où la confiance du général de Bruslart m'avait fait jouir d'une grande autorité, me firent considérer ce nouveau placement comme une disgrâce, et cela avec d'autant plus de raison que je voyais prodiguer les grades, les décorations et les faveurs de toutes espèces à des intrigants, à d'heureux solliciteurs dont les uns ne présentaient ni garanties, ni droits, et dont les autres ne pouvaient arguer que d'un dévouement peut-être réel, mais dont ils auraient été fort embarrassés de fournir des preuves.

Les avenues du pouvoir étaient obstruées; on faisait queue à la porte des ministères, surtout à la porte du ministère de la guerre; et quand on parvenait jusqu'à l'antichambre d'un chef de division ou même de bureau, on la trouvait encombrée de façon à ce qu'il était impossible d'obtenir un tour de réception à la première tentative; avant d'y arriver, il fallait revenir au moins dix fois, et avec la perspective, trop souvent réalisée, d'être écouté avec distraction, ennui, et de ne recevoir que des réponses évasives. En outre, il faut enregistrer l'article de la vénalité, de la corruption qui, dans des

circonstances analogues, contient malheureusement trop de tristes pages. C'était dégoûtant! Le duc d'Aumont, à son insu j'aime à le croire, servit de marche-pied à beaucoup de gens qui employèrent ce dernier moyen; il fut notoire qu'un chef de bataillon, qui avait reçu son grade de la Restauration, exploita de la manière la plus ignominieuse le nom du duc dont il était l'aide de camp. L'argent ne lui suffisait pas et il s'attaquait encore aux femmes qui venaient solliciter. Une d'elles, en butte à ses violences, poussa des cris qui attirèrent du secours : une plainte eut lieu, et ce chef de bataillon fut renvoyé. Je ne sais ce qu'il devint; il avait plus de cinquante ans, et était d'une laideur repoussante. Cette affaire fit un vilain bruit.

Je rejoignis, à Arras, le régiment de Condé, commandé par le colonel de Baillancourt, brave et digne militaire que j'avais connu, d'abord en Italie en 1805, et dans la campagne de Prusse en 1806 et 1807; il était alors capitaine au 8e régiment de cuirassiers. Il me fit un excellent accueil, et me chargea de la surveillance de l'instruction et de la théorie des officiers, fonctions que j'ai exercées pendant tout le temps de mon service dans ce régiment, c'est-à-dire depuis 1816 jusqu'en 1825. Nous restâmes trois ans à Arras où je me liai d'amitié avec le général de Fleury qui commandait le 2e régiment du génie; il avait épousé Mlle de Sèze, et ma liaison avec cette famille dure encore à l'heure où j'écris ces lignes (juin 1862); Mme de Fleury, femme admirable sous tous les rapports, est morte il y a quelques années.

Peu de temps avant notre départ d'Arras, je me battis en duel avec un ex-capitaine de chasseurs de la garde impériale, nommé Vallée, et je le blessai d'un coup d'épée. Cet homme, d'une humeur hostile envers tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions, avait été exilé pour tentative d'excitation à la révolte d'un régiment d'infan-

terie en garnison à Arras, et il venait de rentrer en vertu d'un décret d'amnistie; mais il était l'objet d'une active surveillance parce que l'exil, loin de le calmer, avait exalté ses sentiments politiques. Deux ans plus tard, étant à Marseille, il essaya de nouveau de séduire un régiment; mais, ayant été pris en flagrant délit, il fut arrêté, jugé, condamné à mort et exécuté. C'est à cause de cette dernière circonstance que je rappelle un incident peu intéressant par lui-même. Pourtant cette affaire fit grand bruit dans le pays, et je reçus force compliments parce que Vallée était redouté en raison de sa force herculéenne et de son habileté à l'escrime. A Bruxelles, où il avait passé le temps de son exil, il s'était fait la réputation d'un excellent maître d'armes. Il était dans cet art infiniment plus fort que moi, et je ne dus mon succès qu'à l'impatience qui lui prit en voyant que, ne perdant pas mon sang-froid, je ne tombais pas dans les piéges qu'il me tendait.

Nous quittâmes Arras au mois d'avril 1819, pour nous rendre d'abord à Colmar où nous restâmes jusqu'en mai 1822, et ensuite à Dijon. La guerre avec l'Espagne ayant été résolue, le régiment de Condé fut désigné pour faire partie de la division de cuirassiers attachée à l'armée d'invasion qui allait marcher sous les ordres de Monseigneur le Dauphin. Nous quittâmes Dijon, au commencement de février 1823, pour nous rendre aux environs de Pau où devait se réunir la division. Le temps fut constamment affreux pendant cette marche qui dura un mois. Notre itinéraire, tracé à la légère, nous fit passer par des chemins où, de mémoire d'homme, on ne passait jamais en hiver. Nous eûmes des chevaux embourbés; les rivières étaient débordées, et le passage des plus petits cours d'eau offrait de grandes difficultés. Nous en passâmes un sur une planche qui avait à peine deux pieds de largeur et quinze au moins d'élévation.

Nous traversâmes la Garonne, à Langon, sur des bateaux à voiles, courant des bordées sur les prairies couvertes d'eau afin de remonter au-dessus du point d'abordage, où nous n'aurions pu revenir une fois arrivés dans le lit de la rivière. Lorsqu'on changeait la voile de côté pour virer de bord, les chevaux, effrayés par cette voile qui leur frôlait le dos avec bruit, se jetaient en avant ou en arrière, les barques, qui étaient petites, penchaient d'une manière inquiétante et les bateliers criaient que, si on ne venait pas à bout de maintenir les chevaux, ils ne répondaient de rien. Enfin nous n'eûmes à déplorer aucun accident, ce qui fut vraiment miraculeux. Le passage de l'Elbe à Hambourg avait présenté beaucoup moins de difficultés et de dangers. Pour donner une juste idée de cette marche d'un mois, il faut ajouter que les hommes n'eurent presque jamais le temps ni les moyens de sécher leurs vêtements traversés journellement par la pluie ou la neige; dans plusieurs localités, entre la Dordogne et la Garonne, les moyens de chauffage manquaient tellement que les officiers supérieurs mêmes ne purent avoir de feu dans leurs logements, le peu de bois qu'on parvenait à se procurer étant exclusivement réservé pour la cuisson des aliments. Ce que nous eûmes à souffrir en pleine France, à cette époque, et par l'incurie du bureau des mouvements, était inexplicable.

Arrivés dans nos cantonnements de Pau, nous y fûmes poursuivis par le mauvais temps, et nous ne vîmes pas deux beaux jours de suite dans ce climat si renommé pour sa douceur et son soleil. Nous restâmes là un mois pour nous refaire, et guérir nos hommes, tombés malades en grand nombre à la suite des fatigues de cette longue marche exécutée dans des conditions si peu favorables.

Monseigneur le Dauphin, qui avait établi son quartier

général à Pau, adressa une fort belle proclamation au peuple espagnol, pour lui annoncer qu'il n'allait pas entrer en ennemi sur son territoire, mais seulement pour y rétablir l'ordre troublé par une minorité factieuse, et délivrer leur souverain de l'oppression sous laquelle il gémissait.

Nous entrâmes en Espagne par la route de Bayonne. Un corps d'armée sous les ordres du maréchal Molitor, entré par la route de l'Est, marcha sur Saragosse et le royaume de Valence. Le gros de l'armée suivit avec le Dauphin la route de Madrid. Un combat très-insignifiant eut lieu près de Logroño; nous n'y prîmes aucune part, et nous arrivâmes à Madrid sans rencontrer la moindre résistance. Notre entrée dans la capitale, par les portes d'Alcala et de Tolède, fut très-brillante. Les rues par lesquelles nous défilions étaient tendues de tapisseries comme pour la Fête-Dieu; tous les balcons et toutes les fenêtres étaient garnis de femmes en grande toilette qui agitaient leurs mouchoirs, criaient : « *Viva la Francia!* » et nous jetaient des fleurs. Le peuple, pressé sur nos pas, poussait aussi des clameurs; mais au milieu de celles qui étaient en notre honneur, on distinguait de nombreux cris de mort contre celui-ci ou celui-là, car, en Espagne, il n'y a pas de belle fête si le sang n'y est répandu : aussi nous aperçûmes quelques groupes à figures sinistres, bras nus et ensanglantés, qui, profitant du tumulte occasionné par notre présence, avaient probablement donné satisfaction à leurs haines personnelles.

Après avoir traversé la ville dans un sens, pendant qu'une autre colonne la traversait dans un sens contraire, nous allâmes prendre notre cantonnement à Leganès, gros village à deux lieues de Madrid, où se trouve la belle caserne occupée en temps ordinaire par les gardes Wallons; mais nous ne l'occupâmes pas à cause de l'état de délabrement dans lequel elle était. Nous fûmes logés,

ainsi que le 5e de cuirassiers, chez les habitants, et on me nomma commandant de la place, c'est-à-dire chargé de la police en ce qui concernait la discipline extérieure et les rapports avec les habitants. Pendant les quelques mois que nous passâmes là, pas une plainte ne fut portée, ni d'un côté ni de l'autre.

Je fis la remarque que, chose rare en Espagne, beaucoup d'habitants de Leganès étaient blonds, et que le sang, notamment celui du sexe féminin, est d'une beauté exceptionnelle; j'ajouterai que les gardes Wallons se recrutaient en Belgique, et on choisissait avec grand soin les plus beaux hommes.

Vers le mois de juillet, nous reçûmes l'ordre d'aller relever à Alcala de Henarès un bataillon des grenadiers de la garde, rappelé pour faire partie de l'expédition sur Cadix. Pour nous rendre à cette destination, nous eûmes onze heures de marche par une chaleur telle que quand la main nue touchait la cuirasse, on la retirait avec la même précipitation et la même douleur que si elle eût touché un fer rouge. Alcala est une jolie ville, de douze mille habitants environ à cette époque. On sait que son Université est célèbre, et que le cardinal Ximenès, qui l'affectionnait particulièrement, a un tombeau magnifique au milieu de la chapelle de cette Université.

A Alcala, je commandai encore la place. Pendant notre séjour à Leganès, le colonel de Baillancourt avait été nommé au commandement du 2e régiment des cuirassiers de la garde en garnison à Madrid. Cette faveur lui était bien due pour le moins, car, depuis plusieurs années, l'opinion unanime l'appelait au grade de maréchal de camp, et quoiqu'il me fût pénible de le voir s'éloigner, j'accueillis avec plaisir cette demie et tardive justice. Pendant les sept années que j'avais servi sous ses ordres, nos rapports avaient toujours été remplis d'une confiance

réciproque. Il fut remplacé par un monsieur Patarin, lieutenant-colonel de ce 2e cuirassiers de la garde où venait d'entrer le colonel de Baillancourt. M. Patarin, auquel je remis le commandement du 6e de cuirassiers qui m'avait été laissé, était un assez bonhomme, mais vantard et menteur pour les choses les plus puériles. Il avait émigré étant adjudant sous-officier, et, à la Restauration, après une longue interruption, on l'avait nommé lieutenant-colonel au 4e de cuirassiers d'où il ne tarda pas à être appelé dans la garde. Il m'ennuya très-fort dans les commencements, me faisant appeler à chaque instant pour des choses de peu d'importance; mais enfin il se mit au courant dans le sens où il l'entendait, et finalement nos rapports furent constamment bons pendant les quelques années que je servis avec lui.

Tandis que nous étions à Alcala, il survint un incident qui mérite d'être rapporté. Dans les derniers jours où nous étions à Leganès, un cuirassier du régiment avait été traduit devant un conseil de guerre pour voies de fait envers un brigadier et un maréchal-des-logis. Cet homme était un exécrable sujet. Ayant été attiré par le bruit de la lutte qui avait lieu à une heure assez avancée de la nuit, j'avais donné au coupable des coups de plat de sabre pour lui faire lâcher prise, car il tenait le brigadier et essayait de le terrasser. Il fut aussitôt conduit dans les prisons de Madrid. Or, peu de temps après notre arrivée à Alcala, on fut averti que trois cents officiers montés du corps espagnol que suivait le maréchal Molitor s'étaient dirigés sur Guadalaxara, ville située à douze lieues et au nord d'Alcala, sur la route de Saragosse, ligne que nous n'avions pas occupée. Nous reçûmes l'ordre de former un détachement de cent cinquante chevaux, et de le tenir prêt à marcher sur ce rassemblement d'officiers au premier avis qui nous serait donné qu'il occupait une position où il y aurait chance de le combattre. J'étais désigné

pour commander cette expédition et j'attendais avec impatience le signal du départ; malgré la disproportion du nombre, j'étais bien sûr du succès en cas de rencontre, puisque le corps que je devais chercher était composé d'officiers de toutes armes, même d'infanterie, et que, par conséquent, il ne pouvait agir avec l'ensemble et la spontanéité qui dirige une troupe habituée à obéir à un seul commandement.

Dans cet état d'attente, je fus mandé à Madrid pour paraître comme témoin dans l'affaire du cuirassier traduit devant le conseil de guerre. Je réclamai afin d'être dispensé de ce témoignage, fondant ma réclamation sur la possibilité et même la probabilité d'un ordre de départ de mon détachement. Cette raison sembla bonne et je fus exempté. Mais le colonel de Montcalm, président du conseil de guerre qui jugeait le cuirassier, conduisit si mal les débats que l'homme fut acquitté à la stupéfaction générale. Alors le lieutenant-général Roussel d'Hurbal, commandant la division de cuirassiers, écrivit au général Deschamps, qui commandait notre brigade, que l'acquittement prononcé en faveur de l'accusé me rendait moi-même passible d'un jugement entraînant ma destitution, deux ans de prison et l'incapacité d'être rappelé dans les rangs de l'armée.

En recevant cette lettre du général Roussel d'Hurbal, le général Deschamps, qui était venu s'installer avec nous à Alcala, me fit appeler et, avec l'air de la plus profonde consternation, me remit la lettre pour que j'en prisse lecture. J'aurais dû ne voir en elle qu'une preuve d'aberration dans les idées de son auteur, n'en tenir aucun compte et laisser tranquillement aller les choses; mais j'eus le tort de prendre trop vivement la froide indifférence avec laquelle on jetait aux gémonies l'honneur et la carrière d'un officier supérieur qui avait la conscience d'avoir toujours été guidé par le sentiment du devoir. D'ailleurs,

dans le cas dont il s'agissait, j'étais parfaitement dans mon droit, et j'y aurais même été encore si j'avais tué l'homme qui luttait contre son brigadier et le frappait; et le colonel qui était présent à cette action — car ce fut en revenant de Madrid, où nous étions allés ensemble passer la journée, que nous fûmes attirés par le bruit qui en résultait — approuva hautement la correction que j'avais donnée, et aurait même désiré qu'elle se prolongeât.

Indigné et irrité au dernier point, j'écrivis *ab irato* au général Roussel d'Hurbal, en lui disant que j'étais certain de m'être conduit légalement et que, loin de réclamer son indulgence, je le priais avec instance de me traduire devant un conseil de guerre et de convoquer ce conseil sous le plus bref délai possible. J'étais bien sûr qu'il n'oserait pas le faire, et, s'il l'avait fait, j'aurais été acquitté avec éclat. L'affaire en resta là, mais j'avais été profondément blessé, et, à partir de ce moment, mes pensées prirent une teinte sombre, impression à laquelle j'étais déjà prédisposé par des circonstances étrangères aux souvenirs militaires qui, seuls, doivent figurer dans ce récit [1]. Je perdis l'appétit et le sommeil et, pour m'achever, j'eus, deux jours après, à réprimer une émeute occasionnée par le passage de quelques prisonniers constitutionnels.

Le peuple s'était porté à la prison pour égorger ces prisonniers à leur sortie. J'accourus avec trois ou quatre officiers, sans avoir le temps d'aller chercher nos armes, car c'était le matin, et on vint nous prévenir à l'hôtel où nous déjeunions. Il nous fallut traverser la foule, toujours si hideuse lorsque de mauvaises passions l'agitent.

---

1. En 1816, M. de Gonneville avait perdu sa femme; en 1819, son fils; en 1821, son père; en 1822, sa fille; et enfin sa mère mourut pendant la campagne d'Espagne, en 1823.

Des cris de mort se faisaient entendre; des mains impatientes brandissaient des couteaux; tout présageait une scène sanglante dont l'issue aurait été fatale sans notre intervention. Nous arrivâmes à la porte de la prison juste au moment où le geôlier, obéissant à la peur, ou peut-être à ses propres instincts, allait livrer les prisonniers à la multitude, tout en ayant l'air de les confier à cinq ou six malheureux cavaliers de l'*armée de la foi* dont les sabres étaient attachés avec des cordes, et qui tremblaient autant que ceux auxquels ils devaient servir d'escorte. Les degrés précédant la porte de la prison n'avaient pas été envahis, et nous arrivâmes à temps pour faire rentrer les prisonniers au moment où le premier paraissait sur le seuil avec l'apparence d'un homme qu'on conduit au supplice. J'attendis alors avec impatience le piquet de quinze cuirassiers qui était toujours prêt à monter à cheval; il arriva bientôt au galop et balaya les approches de la prison, ce qui me permit de faire sortir les prisonniers que je fis escorter, jusqu'à deux lieues d'Alcala, par le détachement venu à leur secours.

Dans la disposition où je me trouvais, cette scène m'émut fortement, et le malaise que j'éprouvais depuis quelques jours augmenta; j'avais la fièvre sans que notre chirurgien-major pût en déterminer le caractère. Nous quittâmes Alcala pour nous rendre à Carabanchel, à une lieue de Madrid. Nous n'avions qu'une journée de marche, mais pendant laquelle j'eus beaucoup à souffrir de la chaleur; il y avait huit jours que je n'avais pris pour toute nourriture que de l'eau fraîche, et la fatigue fut plus grande pour moi que pour ceux qui étaient dans un état normal; je me mis au lit en arrivant, et le lendemain la jaunisse se déclara, mais une jaunisse tellement intense que le médecin n'en avait jamais vu une semblable.

Pendant que je subissais cette épreuve, mon régiment

reçut l'ordre de se joindre à une expédition qu'on dirigeait sur la rive gauche du Tage où on croyait pouvoir rencontrer un parti ennemi qui, disait-on, s'y était montré. Cet ordre de départ me rendit encore un peu plus jaune. Dans le cours de toutes mes campagnes, aucunes causes ne m'avaient jamais éloigné de la partie active des corps auxquels j'avais appartenu, et par conséquent j'avais assisté à toutes les affaires auxquelles ils avaient pris part; je pouvais même en compter en dehors de celles-là qui m'avaient été personnelles. Donc, la pensée que le régiment de Condé pouvait se battre sans que j'y fusse me causa une telle contrariété que, lorsque le corps d'officiers vint me témoigner ses regrets de partir sans moi, j'eus grande peine à ne pas m'attendrir. Je restai seul à Carabanchel où je soignai si bien ma jaunisse, en mangeant quatre à cinq livres de raisin par jour, que lorsque mon régiment rentra, après trois semaines d'absence, j'étais sinon guéri, au moins sur pied et sentant revenir mes forces.

Pendant cette maladie, je fis une connaissance fort intéressante. J'étais logé chez la marquise de Hanos, qui se trouvait à Madrid, et j'occupais le premier étage de sa maison de campagne; quelques jours après que j'y fus installé, un bruit inaccoutumé se fit au rez-de-chaussée, et je pensai que la marquise avait quitté Madrid pour venir à Carabanchel; le concierge me dit que la marquise n'était pas arrivée, mais qu'elle avait autorisé un général, dont elle était l'amie, à occuper avec sa famille la partie de sa maison qui se trouvait disponible.

Or, ce personnage était le général Black; dans la guerre de l'Indépendance, il avait été président de la junte qui gouverna l'Espagne pendant la captivité du roi Ferdinand, généralissime de toutes les forces levées contre nous, et avait notamment commandé l'armée contre laquelle nous avions eu à lutter lors de la con-

quête du royaume de Valence. Dans ces derniers temps, il présidait la junte insurrectionnelle siégeant à Cadix où elle avait entraîné le roi; et, après la capitulation qui remit le roi et la ville entre nos mains, il avait abandonné toute participation aux affaires, et s'était dirigé vers Madrid où le roi et le dauphin n'étaient pas encore rentrés. Il avait avec lui sa femme, ses deux filles, le mari de l'aînée, et deux jeunes enfants de cette dernière. Ils arrivaient dans un dénûment complet, ayant été dévalisés par une bande de brigands dans la Sierra-Morena. Je leur fis une visite, tout jaune que j'étais encore, et j'en fus si bien accueilli que, pendant les trois semaines que je passai près d'eux, je les vis tous les jours, et à toutes les heures.

Le général était un homme simple, modeste et fort instruit; il parlait peu, mais avec un air bienveillant qui ne prouvait pas le désir d'éviter une plus longue conversation. Comme nous l'avions toujours battu, je ne pris pas l'initiative pour lui parler de la conquête de Valence; quand il me demanda dans quel corps d'armée j'avais servi pendant cette guerre, force fut pourtant de lui dire que c'était précisément dans celui qu'il avait eu à combattre, et qui avait causé tous ses désastres, puisque lui et le reste de son armée étaient tombés entre nos mains par suite de la chute de Valence. Il ne recula pas sur un terrain qui lui rappelait de si tristes souvenirs, et il se plut même à me questionner sur des détails qui y avaient trait, et à me donner, sur les mêmes sujets, ou sur d'autres qui s'y rapportaient, des explications d'un haut intérêt. Il me dit que, à la bataille de Sagonte, il s'était cru d'abord sûr du succès, et que probablement il l'aurait obtenu sans la déroute de sa cavalerie. Il n'avait pas compris cette déroute, dont j'ai donné le récit en racontant cette bataille, et que je n'ai jamais comprise moi-même. Il avait une haute estime

pour le 13e régiment de cuirassiers qui, me dit-il, lui avait fait subir de grandes pertes. Nous parlions souvent aussi de l'état où se trouvait l'Espagne par suite de notre intervention, et les événements qui se sont déroulés depuis m'ont prouvé qu'il le jugeait bien et n'ont que trop justifié la résolution qu'il avait prise, et qu'il a tenue, de disparaître entièrement de la scène politique. Depuis 1823, je ne crois pas que son nom, qui avait eu un grand éclat, ait paru sur une feuille publique; je n'y ai pas même vu sa mort qui, en raison de l'âge qu'il avait alors, doit infailliblement avoir eu lieu. Nous nous séparâmes avec des protestations réciproques de ne pas nous oublier; je ne sais si cette promesse a été tenue de son côté; quant à moi, j'ai souvent pensé à lui et à sa famille.

Mon régiment revint à Carabanchel sans avoir trouvé l'occasion de tirer le sabre du fourreau, sans avoir même entrevu l'ombre d'un ennemi. Je fus charmé qu'il en eût été ainsi, et je profitai du repos qu'on lui donna pour faire rétablir et mettre en ordre ce que trois semaines de marche avaient détérioré. Depuis notre départ de Dijon, je remplissais les fonctions de lieutenant-colonel par suite de l'absence du titulaire qui se trouvait en mission au moment de ce départ, et qui nous rejoignit seulement à notre rentrée en France. Nous reçûmes l'ordre de marcher assez rapidement sur Mançanarès, à l'extrémité sud de la Manche, au pied de la Sierra-Morena, mais cet ordre fut modifié, et nous nous arrêtâmes quelques jours à Aranjuez, que nous eûmes le temps d'explorer à notre aise.

La Casa Labrador tombait en ruines faute de réparations urgentes, et les millions que Charles IV a enfouis dans cet objet de son caprice nous parurent terriblement compromis. L'or massif, les peintures les plus exquises sont prodigués dans l'intérieur, et la pluie, qui pénétrait déjà dans les combles, menaçait les magnifiques plafonds

et tous les ornements qui font de cette demeure l'une des plus splendides qui aient jamais existé. Le véritable palais est très-ordinaire, et l'intérieur en était tellement sale qu'un particulier, tant soit peu délicat, eût regardé à deux fois à recevoir ses amis dans les appartements d'apparat. Mais là se sont accomplis de graves événements historiques, ce qui donne un grand intérêt à cette résidence.

J'en trouvai un plus grand encore à visiter le champ de bataille d'Acaña où, avec vingt mille hommes, le maréchal Soult défit quatre-vingt mille Espagnols et leur fit vingt-deux mille prisonniers. Je connaissais la manœuvre du maréchal, et la vue du terrain me fit comprendre cet immense et magnifique succès dont voici l'esquisse : la vallée du Tage est bornée, au sud et à deux lieues d'Aranjuez, par un escarpement d'une hauteur moyenne au sommet duquel se trouve la ville d'Acaña, sur la route d'Andalousie. L'armée espagnole, marchant sur Madrid dont elle regardait la conquête comme assurée, campa sur la hauteur; le maréchal Soult, accouru de Madrid à la nouvelle de cette marche aggressive, passa intrépidement le Tage et vint se mettre en bataille dans la plaine où l'ennemi, de sa position dominante, pouvait compter le nombre relativement faible des adversaires qu'il croyait écraser le lendemain. Mais, pendant la nuit, le maréchal Soult, après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, gravit par des pentes abruptes, un peu au delà de la droite des Espagnols, l'escarpement qui protégeait leur campement, et attaqua cette droite avec la vigueur que déploient toujours les soldats français quand ils se sentent bien commandés.

Pour résister à cette attaque, il fallait faire un changement de front en ordre inverse, le terrain ne permettant pas d'en faire un autre; Ballesteros, qui commandait les Espagnols, le tenta probablement, mais ses

troupes, peu manœuvrières et conduites par de mauvais officiers, vinrent, avec hésitation et en désordre, se heurter contre la discipline et la valeur françaises. Il en résulta bientôt pour eux une effroyable déroute qui entraîna la perte de toute leur artillerie, de vingt-deux mille prisonniers et d'un grand nombre de morts et de blessés. Ainsi cette armée qui, quelques heures avant, voyait en expectative une victoire assurée et une entrée triomphale à Madrid, se trouva tellement battue et dispersée qu'on ne put rallier ses débris et qu'on n'en entendit plus parler. Les habitants de Madrid, qui avaient considéré la petite armée du maréchal Soult comme une proie envoyée à leurs libérateurs, faisaient sourdement, au bruit du canon, les préparatifs d'une éclatante ovation aux vainqueurs. Les premières nouvelles de leur défaite les trouvèrent incrédules, mais enfin il fallut bien se rendre à l'évidence et accueillir comme un fait incontestable le retour de l'armée du maréchal Soult avec ses vingt-deux mille prisonniers.

Notre séjour à Aranjuez ne fut pas long et nous marchâmes sur la Sierra-Morena en traversant, du nord au sud, la province de la Manche, pays riche en culture, mais où on n'aperçoit pas un arbre. Les villages sont des espèces de villes tant leur population est nombreuse; ils sont à des distances énormes les uns des autres et, dans les intervalles, on ne trouve pas une seule habitation, ce qui tient à ce que la police n'a jamais pu, en Espagne, protéger contre le brigandage celles qui, par une rare exception, étaient isolées : aussi tous ces gros villages, solidement bâtis, présentent une espèce de système de défense; les issues, peu nombreuses, peuvent facilement être barricadées; les maisons, reliées entre elles, n'ont point d'ouvertures sur la campagne; les croisées sont presque toutes garnies de fortes grilles en fer, et les portes assez épaisses pour résister longtemps à de violents

efforts. L'aspect intérieur annonce l'aisance et on y trouve de la propreté, ce qui, à l'exception du royaume de Valence, ne se voit pas en Espagne.

Nous nous arrêtâmes à Mançanarès, où nous fûmes rejoints par le 4e régiment de cuirassiers, et nous y reçûmes la capitulation des chasseurs à cheval de Lithuanie. Le colonel Amar, qui les commandait, avait acquis une certaine célébrité en battant un corps de partisans à notre solde, lequel, contrairement à l'ordre, avait voulu pénétrer dans Madrid la veille du jour où nous y fîmes notre entrée. Le colonel Amar, sous le prétexte, d'ailleurs très-plausible, que la convention de l'occupation se trouvait violée, tomba dessus, entre le Prado et la porte d'Alcala, et le traita d'autant plus mal qu'il avait une haine personnelle contre l'aventurier qui en était le chef; d'ailleurs ces partisans étant Espagnols, cette rencontre prit naturellement le cachet qu'elles ont dans les guerres civiles.

Nous donnâmes à dîner au colonel Amar et à son état-major; j'étais à côté de lui à table, et quoiqu'il fût d'un naturel sombre et silencieux, je finis cependant par lier conversation avec lui; nous parlâmes de la guerre de l'Indépendance qu'il avait faite aussi, et il me dit que sa mère et sa sœur, je ne me rappelle plus dans quelle circonstance, avaient péri de la main des Français. Son régiment me parut mieux tenu que la plupart des régiments espagnols que j'avais vus.

De Mançanarès, je conduisis, avec un escadron, une colonne de prisonniers faits en Andalousie jusqu'à Madrid-Lejos — moitié chemin d'Aranjuez — et je la remis à un escadron du 5e de cuirassiers venu au-devant pour l'escorter jusqu'à Madrid; il y avait cent officiers, quatre cents soldats et sous-officiers, et une quarantaine de femmes et d'enfants. Cette mission me donna assez de mal par suite de l'incurie des officiers à l'égard de leurs

hommes, qui seraient morts de faim, si je ne m'étais pas occupé d'eux moi-même.

Je trouvai parmi ces prisonniers un colonel du génie qui était de Valence, et avait fait partie de l'armée qui capitula lors de la prise de cette ville. En causant avec lui des événements de cette époque, je lui racontai l'épisode de ce jeune lieutenant-colonel que j'avais, à mon grand regret, laissé gisant sur le terrain de Sagonte, et j'appris avec un véritable plaisir qu'il n'était pas mort. Après notre départ du champ de bataille, quelques-uns de ceux qui l'avaient vu tomber étaient revenus la nuit et l'avaient emporté. Ce colonel me donna aussi des nouvelles satisfaisantes de la famille Muños, chez laquelle j'avais eu un logement à Valence, et qui m'avait traité en ami.

A peine étais-je de retour à Mançanarès que mon régiment reçut l'ordre de revenir sur Madrid. Il nous fallut traverser de nouveau cette interminable plaine de la Manche qui ne présente pas un seul accident de terrain, mais où on rencontre, à quelques lieues de Mançanarès, un phénomène assez curieux. La Guadiana, qui prend sa source dans les montagnes d'Alcaraz, après un cours déjà assez long, disparaît tout à coup, sans laisser aucune trace indiquant qu'elle a, dans des temps antérieurs, coulé sur le sol, puis elle reparaît à une certaine distance sur un point bordant la route que nous avions suivie, et que nous allions reprendre; elle sort là de trois petits lacs situés au milieu d'une immense lagune de roseaux, formant une barrière qui serait infranchissable si des pêcheurs n'y taillaient de petites coulées pour faire passer leurs barques et arriver jusqu'aux lacs dont on n'a pu sonder la profondeur et qui jettent une telle quantité d'eau que, en sortant de là, la Guadiana est déjà un fleuve considérable; ces lacs se nomment *ojos de la Guadiana* — yeux de la Guadiana.

Nous reprîmes, près de Madrid, notre cantonnement de Carabanchel où je ne retrouvai plus le général Black; nous reçûmes l'ordre de rentrer en France pour aller tenir garnison à Joigny, et nous y arrivâmes à la fin de novembre 1823. Une fois la frontière passée, la route ne fut pour nous qu'une longue et ennuyeuse ovation. Les autorités des villes où nous logions venaient au-devant de nous avec ce qu'elles pouvaient réunir de gardes nationaux et de musique. Il nous fallait subir de longues harangues où l'on exaltait nos exploits, notre valeur, et nos victoires. On peut juger que, ayant conscience de ce que nous avions fait pendant cette campagne, et le grand désir d'aller nous débotter après une journée de marche, nous trouvions ces réceptions quotidiennes assez fastidieuses. Encore, là, tout n'était pas fini : un banquet nous attendait; c'était alors le tour des poëtes de l'endroit de nous célébrer, en accolant au nom de Condé que portait le régiment les mots de gloire et de victoire. Enfin, nous arrivâmes à Joigny qui couronna dignement l'œuvre, et ce fut fini.

La vie de garnison recommença dans toute son uniformité. Après avoir réparé ce que nos marches avaient détérioré, il fallut instruire les recrues et les chevaux qui nous furent envoyés. Dix-huit mois se passèrent ainsi, durant lesquels notre lieutenant-colonel avait été nommé colonel, et remplacé par un vieux chef d'escadron assez brave homme, mais manquant totalement de formes et d'éducation. Depuis dix ans, à toutes les inspections, j'avais été proposé pour ce grade, et je m'étais bercé de l'espoir que nul autre que moi ne remplirait cet emploi à mon régiment quand il viendrait à vaquer. Je fus donc tristement désappointé par cette nouvelle déconvenue; mais j'étais habitué aux mécomptes et je fis, dans cette circonstance, comme dans d'autres, contre fortune bon cœur.

Probablement pour me faire prendre patience, on m'avait, pendant le cours de ces dix années, nommé officier de la Légion d'honneur et donné les croix de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand d'Espagne.

Enfin, dix-huit mois après notre retour à Joigny, je reçus ma nomination de chef d'escadron dans le 1er régiment de cuirassiers de la garde royale, ce qui me donnait le rang de lieutenant-colonel, tout en me laissant les fonctions que j'exerçais depuis onze ans. Je reçus de la part des officiers du régiment de Condé des marques d'attachement et de regrets, qui me touchèrent vivement, et je quittai Joigny au commencement de l'année 1825.

Le régiment dans lequel j'entrais était commandé par le colonel de Lépinay, esprit étroit et vaniteux. Il me reçut fort bien, et me chargea immédiatement de tout ce qui avait rapport à l'instruction, y compris la théorie des officiers. Je n'en connaissais pas un seul; il y avait parmi eux des gens de très-bonnes, voire même de très-hautes maisons; d'autres avaient été pris dans la classe des sous-officiers. Nonobstant il y régnait un esprit d'union, et le régiment avait une belle et bonne apparence. Il tenait garnison à Meaux quand j'y arrivai, et, sur huit mois, en passait deux à Paris pour faire le service du Roi, service qui consistait, pour la grosse cavalerie, à escorter le Roi dans Paris seulement, et à coopérer avec les autres troupes à la garde du château des Tuileries. Le chef d'escadron de service commandait les escortes et se tenait à la portière gauche de la voiture; ce poste n'était pas sans péril, car cette voiture, toujours menée à fond de train, quels que fussent l'état du pavé et la largeur des rues, forçait le chef d'escadron et l'officier des gardes, qui était à l'autre portière, à faire des évolutions qui amenèrent souvent des accidents graves.

Il ne m'en arriva aucun pendant les trois ans que je

passai dans la garde, et je fis plus d'escortes qu'aucun des autres chefs d'escadron, qui tous furent successivement malades; pendant un des services, nous ne fûmes que deux, et comme le Roi sortait tous les jours, nous n'en avions qu'un de repos. Nous passions vingt-quatre heures au poste de la rue de Rivoli, en face du pavillon de Marsan, et nous avions sous nos ordres, outre la cavalerie qui comptait cent chevaux, trois compagnies d'infanterie de piquet, plus les postes extérieurs de cette arme. L'escorte ordinaire du Roi se composait de quatorze gardes du corps, commandés par un maréchal-des-logis; de quatorze cuirassiers, ou grenadiers à cheval, commandés aussi par un maréchal-des-logis. L'officier des gardes et le chef d'escadron n'y figuraient que pour l'étiquette; un écuyer du Roi, presque toujours officier général, marchait en tête de la voiture; la grosse cavalerie n'escortait le Roi que jusqu'aux barrières, où elle était relevée par la cavalerie légère qui attendait là; pour le retour, le détachement de la première et le chef d'escadron de service revenaient attendre à la barrière, et ramenaient aux Tuileries le Roi qui, comme je l'ai dit, sortait tous les jours; aux époques de la chasse, surtout, Charles X aurait cru sa journée perdue s'il l'eût passée sans chasser.

Dans la mauvaise saison, le service d'escorte avait cela de pénible qu'il se faisait en grande tenue, par tous les temps, au grand galop, et que, outre la pluie, on recevait la boue que lançaient les roues et les chevaux. En rentrant au poste, il fallait changer de tout à la hâte pour se rendre au déjeuner ou au dîner des officiers de service, car c'était précisément aux heures de retour de la barrière que ces repas avaient lieu; ils étaient présidés par un maître d'hôtel du Roi — charge de la Cour — et servis par la livrée royale.

Pendant les trois ans que je passai dans la garde, il

ne m'arriva rien de particulier, si ce n'est de commander le régiment à l'époque d'une inspection, ce qui me valut beaucoup de compliments, et je crois aussi le mauvais vouloir du colonel de Lépinay. Les officiers, qui ne l'aimaient pas, proclamèrent très-haut qu'à aucune époque antérieure le régiment n'avait paru d'une manière aussi avantageuse et avec si peu d'embarras. Comme le colonel avait, ainsi que je l'ai dit, l'esprit étroit, ceci le blessa probablement, car lorsqu'il fut de retour, et jusqu'à mon départ du régiment, il me marqua beaucoup de froideur, ce qui n'avait pas lieu avant.

Je peux dire cependant que je n'avais jamais tenu ni écouté de mauvais propos sur son compte et que j'en avais même réprimé lorsque, en faisant la théorie aux officiers, j'en avais entendu quelques-uns faire allusion à ses ridicules.

Nous étions trois chefs d'escadron : de Mons, de Plœür et moi. Un jour où j'étais chez de Mons, nous vîmes entrer de Plœür d'un air soucieux et mécontent. Après nous avoir dit bonjour, au lieu de s'asseoir ainsi que de Mons l'y conviait, il se mit à arpenter l'appartement à pas pressés. Enfin nous lui demandâmes ce qu'il avait. Alors il s'arrêta, et nous dit d'une voix sombre : « — Il n'y a plus moyen pour nous d'aller au café des Célestins. J'en viens; les officiers y étaient réunis et s'exprimaient sur le compte du colonel d'une manière qu'il est impossible de tolérer... et moi, j'ai fait comme eux! »

Un tour assez original fut joué par les gardes du corps à M. de Villequier, président à la cour de Rouen. Il était venu à Paris pour gourmander son fils qui faisait des dettes; tous les camarades de ce fils vinrent en corps faire une visite à M. de Villequier, et le prièrent de leur faire l'honneur d'accepter un dîner à leur table. Le président, ravi de ces marques de déférence, se rendit avec empressement à cette invitation. Les gardes du corps

portèrent sa santé d'abord, puis bien d'autres après, unissant dans leurs toasts la robe et l'épée! M. de Villequier buvait avec eux, les trouvant charmants et pleins de respect pour lui. Il chanta même, pour faire comme eux, et enfin il se laissa attacher au côté un sabre et une sabretache. Le lendemain matin, le pauvre président, se souvenant de ce qui s'était passé la veille, paya, sans souffler mot, les dettes de son fils, et repartit bien vite pour Rouen.

Plusieurs mois après, il se présentait devant madame la Dauphine qui lui dit : « — Je m'étonne, monsieur le président, que, pour venir à la Cour, vous n'ayiez pas votre costume complet. » M. de Villequier, consterné, passa d'un coup d'œil rapide l'inspection de ses vêtements et ne découvrit aucune omission. « — Vous avez oublié votre sabretache, » ajouta madame la Dauphine; puis elle salua le président qui ne s'est probablement jamais consolé de cette aventure.

Tous les dimanches, le Roi, en sortant de la chapelle, adressait quelques mots aux courtisans qui se trouvaient sur son passage. Le vieux marquis de Raigecourt était un des plus assidus, et comme il souffrait d'un catarrhe chronique, Charles X lui disait habituellement : « Eh bien, monsieur le marquis, comment va la toux? » Un jour pourtant, il lui demanda des nouvelles de la marquise. M. de Raigecourt, qui était sourd, ne se doutant pas que le Roi changeait sa formule ordinaire, lui répondit : « Sire, le jour, cela va encore, mais la nuit, elle me fatigue beaucoup! »

Au mois de mai 1828, je fus nommé lieutenant-colonel au 12e régiment de chasseurs. Pendant les trois ans que je venais de passer dans la garde, j'avais eu le temps d'être connu du Roi et de Monseigneur le Dauphin, qui tenaient essentiellement à avoir des renseignements sur tous les officiers de la garde, et particulièrement sur les

officiers supérieurs. Je les avais souvent accompagnés à la chasse et j'en avais été traité avec cette bienveillance qu'ils témoignaient en général à tout ce qui les approchait. Madame la Dauphine seule fut toujours pour moi d'une froideur des plus marquées et, pendant ces trois années, elle ne m'avait pas adressé une seule parole, ce qui était une exception dont je ressentais d'autant plus l'amertume que j'avais pour elle, depuis ma première jeunesse, un véritable culte. Cette orpheline du Temple, objet de l'intérêt du monde entier, tenait, dans mon imagination, la place d'une divinité. Les plus légers détails de sa douloureuse histoire étaient gravés dans ma mémoire, et je ne la voyais jamais sans me la représenter dans les circonstances les plus terribles de son existence. J'aurais voulu pouvoir lui donner quelque preuve de grand dévouement, et en quittant la garde, ce que j'avais pourtant demandé, je pensai avec regret que peut-être, par là, j'en perdrais l'occasion. Les événements ne prouvèrent que trop que ma bonne volonté ne devait jamais trouver le moyen de s'exercer.

Je rejoignis le 12e de chasseurs à Verdun, et le lieutenant-colonel de Nettancourt, nommé dans la garde, m'en remit le commandement. Le colonel, comte de Maillé, mis en disponibilité sur sa demande, était parti depuis quinze jours. Le colonel Blin, mon ami, chef des bureaux de la cavalerie, m'avait communiqué les notes des inspecteurs sur tous les officiers du régiment; j'en avais pris copie, et je les avais étudiées de façon à connaître d'avance les gens avec lesquels j'allais me trouver. Le colonel Jourdan, nommé en remplacement de M. de Maillé, ayant obtenu un congé, ne devait rejoindre que trois mois plus tard, à Lunéville, les quatre escadrons que j'avais l'ordre d'y envoyer pour les exercices du camp. J'avais été prévenu, au ministère de la guerre, que ce régiment était depuis longtemps forte-

ment négligé par le colonel de Maillé, dont la conduite peu régulière et une malheureuse passion pour la musique avaient totalement distrait l'esprit de ses devoirs militaires. Quant au lieutenant-colonel de Nettancourt, absorbé par un immense procès qu'il soutenait contre la maison de Rohan, il ne s'occupait pas d'autre chose. Dans l'appartement où il me reçut, les meubles étaient chargés de dossiers, et il me fut impossible de l'amener sur un autre terrain que celui de ce procès dont il me raconta toutes les phases, et dont l'origine datait du règne de Louis XIV.

Je me mis promptement à l'œuvre pour que le régiment parût sans trop de désavantage au camp de Lunéville où trois autres régiments de cavalerie légère étaient déjà réunis. Dans la visite que me fit le corps d'officiers à mon arrivée, je lui avais tenu le langage que je croyais le plus propre à stimuler le zèle de chacun ; mais j'étais prévenu que l'habitude était prise, par les capitaines particulièrement, de tenir peu compte des ordres qu'ils recevaient. Je ne tardai pas à en avoir la preuve par moi-même dans une question de tenue; je mis les six capitaines commandants aux arrêts, et je n'eus plus l'occasion, sauf une seule fois, d'employer des moyens de rigueur.

Quand le moment en fut venu, les quatre escadrons désignés pour le camp se mirent en marche, et j'eus la satisfaction d'apprendre que, à leur arrivée, ils avaient été trouvés bien. Je restai à Verdun avec les deux derniers escadrons et, vers le mois d'octobre, ceux qui étaient à Lunéville rentrèrent avec le colonel. L'hiver se passa dans les occupations ordinaires de garnison; vers le mois de juin suivant, les quatre escadrons retournèrent avec le colonel au camp de Lunéville et, comme l'année précédente, je restai à Verdun.

Le célèbre voyage de Charles X en Lorraine et en

Alsace eut lieu peu de jours après ; ce voyage, marqué à chaque étape par l'enthousiasme frénétique des populations, donnait des espérances de stabilité qui devaient être bientôt cruellement déçues. Le Roi, accompagné de Monseigneur le Dauphin, entendit la messe à Verdun, y dîna et y coucha. J'avais été au-devant de lui avec tout ce que j'avais de cavalerie, à deux kilomètres, ainsi que le prescrivent les ordonnances, et je l'escortai à son départ jusqu'à la même distance. Le Roi et le Dauphin me traitèrent fort bien et comme une ancienne connaissance.

Madame la Dauphine arriva aussi à Verdun la semaine suivante. Elle venait de Metz, et avait demandé qu'on ne lui fît aucune réception ; mais le sous-préfet, par un excès de zèle qui ne partait pas du cœur, plaça la garde nationale sur les glacis, et en fit entourer la calèche découverte dans laquelle la princesse faisait son entrée ; les tambours marchaient en tête. Or, cette garde nationale portait le même uniforme que celle qui, en 1791, avait escorté Louis XVI, Marie-Antoinette, et les enfants de France dans le trajet de Versailles à Paris, et il était impossible que la malheureuse pensée du sous-préfet ne lui rappelât pas cette époque désastreuse ; aussi elle était furieuse et le laissait trop voir? Quel fut donc mon étonnement, et je puis dire mon attendrissement, lorsque, à la visite que nous lui fîmes, elle me combla de marques de bienveillance, et ne parla guère qu'à moi.

Mêmes faveurs se renouvelèrent pendant le déjeuner. Le général Vathier, commandant le département de la Meuse et résidant à Verdun, s'étant rendu à Bar pour y attendre le retour du Roi, madame la Dauphine me fit placer près d'elle à table ; mais ce qui marqua le plus, ce fut l'honneur qu'elle me fit, à la face de tous, au moment où les troupes de la garnison défilèrent devant elle, honneur dont je conserve un religieux et reconnaissant sou-

venir : ces troupes se composaient du 50e régiment d'infanterie et des deux escadrons dont j'avais laissé le commandement au chef d'escadron de Schaüenbourg; pour le défilé, toutes les autorités s'étaient rangées en arrière à quinze pas de madame la Dauphine, et au moment où les troupes allaient se mettre en mouvement, elle se retourna, me chercha des yeux dans le groupe, et m'appela par mon nom. Je courus, croyant qu'elle avait quelques ordres à donner, et lorsque je m'approchai, elle me dit, avec une expression de bonté et presque d'affection que je n'oublierai de ma vie : « — Monsieur de Gonneville, restez près de moi. »

Cette princesse à laquelle, depuis mon enfance, mon cœur avait rendu, peut-être plus qu'aucun autre, le culte que l'univers entier devait à ses malheurs et à son royal caractère, cette princesse se souvenait de moi, et m'appelait près d'elle dans une circonstance où pareille distinction n'avait peut-être jamais été accordée! J'en fus profondément heureux! Pendant le défilé, elle m'adressa plusieurs fois la parole, me demandant mon opinion sur le 50e régiment, qu'elle ne trouvait pas bien; je lui répondais qu'elle devait avoir de l'indulgence pour des gens trop occupés d'elle, pour penser à conserver l'alignement et la distance. Mais quelques femmes d'officiers s'étant, pour la mieux voir, précipitées dans la colonne à côté de leurs maris, et marchant au pas comme eux : « — Ah! vous conviendrez, me dit-elle, que ceci est un peu trop fort! »

Après la revue, madame la Dauphine monta en voiture et m'adressa en partant un signe qui me parut d'autant plus gracieux qu'elle ne m'avait pas habitué à des faveurs pendant mon séjour dans la garde. Quelle fut la cause de ce revirement? C'est ce que je ne saurai jamais. Depuis je ne l'ai pas revue! Sa mort me causa une peine profonde; j'avais conservé un vague espoir

que le temps des épreuves finirait pour elle, et que la justice divine lui réservait une couronne en ce monde, en attendant celle qui lui était assurée dans le ciel.

Au mois d'août 1829, je reçus l'ordre d'aller prendre le commandement du dépôt de remonte de Saint-Maixent. Le colonel Blin, chef des bureaux de cavalerie, m'avait conseillé d'accepter cette mission qui, m'écrivait-il, devait, au bout de deux ans au plus, me faire obtenir le grade de colonel. Je partis donc pour Saint-Maixent et je vis, en passant à Paris, le comte de Caux, alors ministre de la guerre; je reçus de lui les meilleures paroles et des renseignements pour la réorganisation et les opérations futures du dépôt qui, me dit-il, allait de mal en pis.

Peu de jours après, le major Méan de Saint-Prix m'en remettait le commandement. Je passai près d'une année à parcourir le pays dans l'étendue de la circonscription qui était donnée au dépôt et je pus faire d'assez bons achats; enfin je me donnai toute la peine possible pour me conformer aux instructions que j'avais reçues.

CHAPITRE XII

La Révolution de 1830. — Tours. — Poitiers. — M. de Beaumont, préfet des Deux-Sèvres. — Émeutes à Saint-Maixent. — Le général de Marchangy. — Le gouvernement de juillet proclamé. — Départ pour Alençon. — Nomination au grade de colonel. — Le 4e de Hussards. — Encombrement des Ministères. — Le 13e de Chasseurs. — M. de Brack. — Le général Sémelé. — Le général Morand. — Madame Morand. — La remonte de Haguenau. — Les marchands de chevaux. — Aaron. — Le maréchal Soult. — Alençon. — Le préfet et le procureur du Roi. — Casimir Périer, le député des Deux-Sèvres et *la Quotidienne*. — Demande de retraite. — Fin.

Au mois de mai 1830, j'obtins un congé pour aller chercher à Paris ma femme et ma fille[1]. A cette époque, un orage politique grondait sourdement ; l'expédition d'Alger qui se préparait pouvait faire diversion à la mise en œuvre des projets révolutionnaires ; mais les fautes du gouvernement, à la tête duquel le Roi avait eu le tort immense d'appeler le duc de Polignac, l'absence de toute précaution contre le danger, l'éloignement de plusieurs régiments de la garde, et la méfiance non méritée envers ceux de la ligne, tout cela amena la révo-

1. En 1825, M. de Gonneville avait épousé, en secondes noces, mademoiselle de Bacourt, sœur de M. de Bacourt, ambassadeur sous le règne du roi Louis-Philippe, et légataire des mémoires du prince de Talleyrand.

lution de Juillet qui fit perdre le trône à la branche aînée des Bourbons et où tout ce qui l'entourait, sauf le maréchal Marmont et les généraux Vincent et de Saint-Chaman, lutta d'ineptie, de lâcheté ou de trahison. Je n'ai pas l'intention de raconter l'histoire, si bien connue, de cette catastrophe; mais je veux répéter ce que tous les vrais militaires n'ont cessé de dire, c'est que, dans le moment où Charles X abdiquait tous ses droits pour lui et les siens, et consentait à quitter le sol de la France, un homme de cœur, s'il s'en fût trouvé là un seul, aurait pu, avec deux pièces de canon et un escadron, ramener victorieusement le Roi dans sa capitale.

Je quittai Paris au moment où de vagues et sombres pressentiments agitaient la partie de la population attachée à la royauté légitime symbole d'ordre dans l'État et dans les familles. A peine étais-je en Normandie, où je devais passer la fin de mon congé, que les fameuses ordonnances qui suspendaient la Constitution furent lancées. Je me trouvais alors chez un de mes plus anciens et meilleurs amis, M. de Dampierre, qui m'engagea à attendre chez lui que la lumière se fît; mais l'idée de ne pas être à mon poste dans un moment qui pouvait devenir difficile m'empêcha d'accepter cette proposition, et le lendemain du jour où la nouvelle de la promulgation des ordonnances nous était parvenue, je me mis en route pour Saint-Maixent, emmenant avec moi ma femme et ma fille.

Je remarquai jusqu'à Tours une certaine agitation dans les lieux où nous passions, et, là, elle prit un caractère bien plus apparent. Quand nous y arrivâmes il faisait nuit; la population entière encombrait la rue Royale, par laquelle nous entrions; ma voiture fut à l'instant arrêtée et entourée par cette foule avide de nouvelles, qui déjà avait vent de la lutte engagée à Paris et dont, avec des sentiments divers, chacun attendait avec

anxiété l'issue. J'eus assez de peine à faire comprendre aux interrogateurs que je ne savais rien. Nous pûmes enfin entrer à l'hôtel du Faisan, et le lendemain je reçus la visite du comte Borgarelli d'Ison que je connaissais beaucoup, et qui commandait le 16e régiment d'infanterie en garnison à Tours. Il ne me parut pas aussi inquiet que la circonstance paraissait le comporter; il était Italien et, quoique naturalisé Français, il ne pouvait avoir dans le cœur ce sentiment de la patrie implanté par une tradition de plusieurs générations. De là naturellement un peu d'indifférence pour les destinées du pays, et pour les dynasties qui tombent ou surgissent.

Nous quittâmes Tours vers neuf heures du matin pour nous rendre à Poitiers, où aucune nouvelle positive n'était encore arrivée; on savait seulement qu'on se battait à Paris. A Châtelleraut, pendant que, arrêté devant la maison d'un charron, je faisais faire à ma voiture une légère réparation, je vis arriver par la route que nous venions de suivre, et à bride abattue, un homme dans le plus grand désarroi : ses vêtements étaient déchirés; son pantalon de nankin, remontant jusqu'aux genoux, laissait voir des jambes nues dont le sang paraissait prêt à s'échapper par suite du frottement des étrivières et des quartiers de la selle. Son visage, pourpre et gonflé, faisait craindre une attaque d'apoplexie. A peine l'eut-on descendu de cheval, chose qu'il n'aurait pu faire sans aide, qu'il vint à moi, en chancelant, et me supplia de lui donner une place dans ma voiture pour continuer sa route ; il me dit qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps l'exercice du cheval dont il n'avait pas l'habitude, et que, d'un autre côté, il avait hâte d'arriver à Bordeaux pour rassurer sa famille qui, en apprenant ce qui se passait à Paris, pouvait le croire au nombre des milliers de victimes neutres tombées sous les balles des deux partis.

Il me montra un bulletin imprimé; ce bulletin, signé des principaux révolutionnaires sans rien dire de positif, me donna à penser que la défense de l'ordre n'avait pas eu le succès que, dans mon for intérieur, j'aimais à lui attribuer d'une manière indubitable; il était clair que, au moment où le bulletin avait été lancé, deux directions opposées étaient en présence à Paris, et que la victoire ne s'était point encore prononcée. Je démontrai à mon pauvre monsieur que, ayant dans ma voiture ma femme, ma fille couchée dans son berceau, et deux domestiques sur le siége, il m'était matériellement impossible de lui donner une place, mais qu'il trouverait à la poste un cabriolet qui le conduirait au moins jusqu'à Poitiers. Il suivit ce conseil, et avant de partir, j'eus la satisfaction de voir atteler le cabriolet que je lui avais indiqué. Le malheureux, qui, je crois, n'avait jamais monté à cheval, venait de faire, sans s'arrêter, soixante-quinze lieues à franc étrier et à toutes selles, et ce en pantalon de nankin, sans sous-de-pied et avec des souliers!

Nous arrivâmes à Poitiers le soir de ce même jour, et, là encore, je fus en butte aux questions anxieuses de tout ce qui m'approchait. Je vis le préfet et le général de Marchangy qui commandait la subdivision. Je leur donnai connaissance du bulletin de quatre lignes que m'avait montré le négociant de Bordeaux, car c'était un négociant, et ils en tirèrent la conséquence que j'en avais tirée.

Le lendemain, entre Lusignan et Niort, je rencontrai madame de Beaumont et cinq de ses enfants; son mari, préfet des Deux-Sèvres, prévoyant les périls de la situation où il pouvait se trouver, l'envoyait dans sa famille aux environs de Vendôme. Pendant que nous échangions nos postillons, elle me fit part de ses inquiétudes à l'égard de son mari, et comme j'espérais encore que la crise

aurait une fin conforme à mes vœux, je remontai un peu son courage. Elle me pria d'écrire au préfet dans ce sens, dès que je serais rendu à Saint-Maixent, et je le lui promis. Je connaissais beaucoup M. et Mme de Beaumont qui m'avaient parfaitement accueilli à Niort, dès mon arrivée dans le pays.

Tout était fort tranquille à Saint-Maixent. Pendant les dix mois que j'avais passés dans cette petite ville, les habitants m'avaient paru d'une nature si pacifique, que la pensée qu'ils pourraient prendre part à un mouvement révolutionnaire ne me vint même pas. Je n'y avais rencontré que des visages placides et bienveillants. Je fus donc fort étonné le lendemain de mon arrivée, au moment où le capitaine Schaff, attaché au dépôt de remonte, me rendait compte de détails relatifs au service, de voir entrer précipitamment mon secrétaire, fort ému; il venait me prévenir qu'une foule ameutée se portait à l'Hôtel de ville pour y arborer le drapeau tricolore. J'y courus sur-le-champ, suivi du capitaine Schaff : le maire et le conseil municipal réunis paraissaient atterrés. Aux reproches que je leur adressai d'avoir laissé arborer ce signe de rébellion, ils me répondirent, en me montrant la foule assemblée devant l'entrée de la mairie et que j'avais traversée pour y arriver, qu'ils n'avaient cédé qu'à la force.

Il y avait là un individu dont l'attitude hautaine m'avait frappé. Il prit la parole pour justifier ce qui se passait; mais, dès que je pus comprendre ce qu'il allait dire, j'ouvris la porte qui donnait sur le perron, et je m'adressai à cette multitude pour essayer de la ramener à de meilleurs sentiments. Je fus accueilli par des vociférations et des cris menaçants; on excitait les gens armés à faire feu sur moi. A ces menaces, plusieurs de ceux que j'avais laissés dans l'intérieur de l'Hôtel de ville vinrent me demander de rentrer, et essayèrent même de m'y contraindre; mais je me déga-

geai de leurs mains, et descendant, ou plutôt sautant les degrés qui me séparaient de la populace, j'entrai tranquillement au milieu d'elle. Le cœur me battait avec violence et la colère m'étouffait, car rien ne m'a jamais paru aussi hideux qu'une émeute populaire; les plus mauvaises passions se peignent d'une manière repoussante sur des physionomies dont l'aspect ordinaire est bonasse; et si j'étais chargé, avec des moyens suffisants, de réprimer un semblable mouvement, je serais sans pitié.

Pourtant, dès que je fus descendu dans cette ignoble arène, les vociférations cessèrent; on m'écouta, et même un homme ayant essayé de s'approcher de moi, l'insulte à la bouche, fut repoussé par les autres. Après avoir péroré le mieux que je pus sans obtenir que le drapeau fût abattu, je partis en déclarant que le drapeau blanc et la cocarde blanche resteraient les insignes du dépôt de remonte, et que toute tentative pour qu'il en fût autrement serait repoussée par la force. *La force!* et je n'avais pas une cartouche, ni même une pierre à feu; les trente et quelques carabines qui armaient les hommes du dépôt n'avaient que des pierres de bois, et une vingtaine de lanciers de la garde, qui attendaient les chevaux qu'on devait leur donner, n'avaient même pas de sabres.

En quittant le terrain où j'avais eu si peu de succès, je me rendis au quartier : je fis rassembler mes hommes, et après leur avoir rappelé leurs devoirs, je leur dis que j'avais la confiance qu'ils les rempliraient. Ils me le promirent et tinrent parole, sauf deux lanciers de la garde qui désertèrent. Je rendis compte immédiatement au général de Marchangy de ce qui venait de se passer, en lui demandant des ordres, car la position dans laquelle je me trouvais ne pouvait être tenue longtemps. Niort en ébullition menaçait de marcher sur Saint-Maixent

pour mettre, disaient les meneurs, le commandant du dépôt à la raison. Le préfet ayant fait imprimer et afficher la lettre que je lui avais écrite à mon arrivée, cette lettre avait occasionné un léger temps d'arrêt au mouvement révolutionnaire et causé quelque inquiétude à ceux qui le poussaient. Or, cette inquiétude, les émeutiers ne me la pardonnaient pas. Parmi eux figurait en première ligne un certain Leclerc La Salle, rédacteur d'un journal de l'opposition, qui avait eu plusieurs fois maille à partir avec les autorités.

J'attendis vainement la réponse du général : à la nouvelle de la révolution, redoutant ce que pourrait faire la population de Poitiers qui pourtant ne fit rien, il avait abandonné son poste sans songer à ce qu'il laissait derrière lui.

Pendant les huit jours qui suivirent, le nouveau gouvernement s'établit, remplaça les autorités qui ne l'avaient pas acclamé, et envoya des commissaires dans les départements pour faire des enquêtes et recevoir des adhésions, ou des démissions. Une grande perplexité s'empara alors de mon esprit : le nouvel ordre de choses, les gens qui l'avaient fomenté, la tourbe qui se précipitait en foule pour le soutenir m'inspiraient un profond dégoût; mais j'hésitais à abandonner une carrière que j'avais embrassée avec enthousiasme; à perdre vingt-cinq ans de services, et le fruit de mes nombreuses campagnes; j'éprouvais aussi de la répugnance à laisser volontairement la place à cette masse avide que soulèvent les révolutions ! Tout cela se réunissait pour m'engager à attendre. Je me disais encore que, s'il restait quelque chance à la branche aînée des Bourbons de reprendre sa place, elle devrait approuver ses plus dévoués serviteurs d'être restés dans les rangs d'une armée sur laquelle elle n'avait malheureusement pas assez compté.

Je me rendis donc à Niort près du général qui venait d'y

être envoyé et que je savais déjà prévenu contre moi. Nonobstant il me reçut très-bien et parut satisfait quand, sans lui dissimuler en rien mes opinions et ce que je venais de faire, je lui fis connaître ma résolution de rester au service.

Il fallut après cela arborer à Saint-Maixent le drapeau tricolore. Ce drapeau, je l'avais suivi dans toutes les guerres auxquelles javais pris part, mais, depuis seize ans il n'était plus celui de la France, et je sentis un grand serrement de cœur en donnant l'ordre de le rétablir.

Pendant les quelques jours qui avaient précédé, on m'avait plusieurs fois fait parvenir des avis menaçants : tantôt ma maison devait être attaquée de nuit; tantôt on devait se porter envers moi, quand je sortais, à des insultes et à des voies de fait. Rien de cela n'eut lieu; je fis des préparatifs de défense pour l'éventualité d'une attaque contre ma maison, parce qu'elle abritait ma femme et ma fille; mais je n'en continuai pas moins de sortir à toutes les heures, comme à l'ordinaire.

Mon frère, qui était à l'état-major de la garde royale, avait été pour moi l'objet de vives inquiétudes, une lettre de lui me rassura enfin. Il avait été blessé par une chute de son cheval sur la place du Carrousel au moment de l'action, et il avait couru de grands dangers, mais il était alors chez lui en sûreté et en convalescence.

Quelques jours se passèrent encore pour moi dans l'attente et l'inquiétude, puis je reçus une lettre du ministre qui me donnait l'ordre d'aller prendre le commandement du dépôt de remonte d'Alençon. Je m'attendais à être mis en non-activité, ce qui m'aurait assez convenu, l'activité devant nécessairement me mettre en contact avec ces nouvelles autorités dont les opinions et l'attitude me causaient une vive répulsion. J'obéis cependant, mais mon voyage de Saint-Maixent à Alençon fut triste moralement parlant. Le spectacle sans cesse renaissant de cette émo-

tion populaire, qui remue et fait remonter à la surface ce qu'il y a de plus abject dans la société, venait me frapper péniblement à chaque relais, où, pendant les quelques minutes que comportait le changement de chevaux, nous étions en butte à la curiosité malveillante qui caractérise cette classe.

Alençon avait eu aussi son mouvement réactionnaire : le préfet, M. de Kersain, avait été obligé de fuir, et le maire, M. de Chambray, avait été menacé de mort. Le général envoyé à Alençon par le nouveau gouvernement était un très-brave homme qui commandait précédemment une brigade de ce camp de Saint-Omer appelé trop tard au secours de la Royauté. Je sus par lui que les troupes composant ce camp avaient marché sur Paris animées d'un excellent esprit contre lequel étaient venues se briser les suggestions des villes qu'elles avaient traversées. On avait même eu à retenir l'élan avec lequel elles voulaient enlever les obstacles que dans plusieurs localités on avait élevés pour arrêter leur marche, et leur désir de faire feu sur les malles-postes, décorées du drapeau tricolore. La cavalerie, partie de Lunéville sous les ordres du général de Bourbon-Busset, avait marché sur Paris dans les mêmes dispositions; mais, appelée trop tard, elle fut arrêtée en route par l'accomplissement des événements de Rambouillet.

Le lendemain de mon arrivée à Alençon, je reçus ma nomination au grade de colonel, et l'ordre d'aller prendre le commandement du 4me régiment de hussards qui était à Pontivy; on peut juger de mon étonnement en apprenant cette nomination puisque je m'attendais à être au moins envoyé en disponibilité. J'avais depuis quelques jours un mal au pied qui augmentait, et je ne pouvais me rendre au poste qui m'était assigné. Le chirurgien que je fis venir reconnut la formation d'un dépôt sous la plante du pied, et la nécessité d'un repos de plusieurs

semaines. Je demandai un congé qui me fut accordé, et je me rendis, dans le Calvados, au château de Bray, chez mon ami de Dampierre d'où j'étais parti un mois auparavant; ce temps avait suffi pour que la France changeât d'aspect, et pour que des milliers d'existences fussent bouleversées!

Les Ministères furent bientôt assiégés par une foule à laquelle la révolution enlevait son pain; mais cette foule était peu de chose en comparaison de celle qui se ruait sur les places : en peu de jours le ministère de l'intérieur recevait trois mille demandes de préfectures et quarante mille de sous-préfectures. Partout c'était la même chose; des régiments chassaient leurs officiers, et le maréchal Gérard, nouveau ministre de la guerre, au lieu de sévir contre ces actes d'indiscipline, remplaçait ces officiers par les sous-officiers instigateurs des révoltes. L'armée s'en allait en dissolution, car il était impossible que de pareils exemples, tout en étant des exceptions, n'entraînassent pas à la fin la masse toujours avide de la nouveauté, surtout quand elle ouvre la porte à l'ambition.

Sur ces entrefaites et pendant que je me guérissais, le ministre me prévint qu'il avait changé ma destination et que je devrais, dès que je le pourrais, me rendre à Dôle et y prendre le commandement du 13me régiment de chasseurs. Peu de temps après avoir reçu cet ordre, je me mis en route, et, en passant par Paris, j'allai au ministère de la guerre. Le nouveau chef des bureaux de la cavalerie, fils de l'actrice Branchu, me fit une espèce d'admonestation basée sur mon aventure de Saint-Maixent; je trouvai la chose inconvenante, et je le lui fis sentir vivement. Rentré chez moi, j'écrivis au ministre et je lui dis que si les paroles du chef de bureau avaient eu pour but de provoquer sur ma conduite à Saint-Maixent des explications tendant à m'excuser d'un fait blâmable,

elles avaient complétement manqué leur effet parce que j'avais la conscience d'avoir rempli mon devoir et que, en pareille circonstance, j'agirais encore de même; j'ajoutais que, si cette franche déclaration me faisait paraître en opposition avec les idées du gouvernement, j'étais prêt à en subir les conséquences; je déclarais en terminant que, ayant appris que le 13me de chasseurs avait forcé plusieurs officiers à se retirer et notamment le colonel, mon premier soin, en y arrivant, serait de découvrir les fauteurs d'un pareil acte d'indiscipline, et que, tant que je commanderais le régiment, ils seraient mis de côté pour toute faveur et avancement. Je ne reçus point de réponse, et je me rendis à Dôle.

J'y fus reçu par le lieutenant-colonel de Brack, rappelé au service, après seize ans d'interruption; on lui avait donné le grade dont il était titulaire quoique, avant, il ne fût que capitaine. De Brack avait une certaine célébrité, due particulièrement à ses amours avec Mlle Mars, du Théâtre Français. Depuis la chute de l'empire, il s'était attaché à quelques personnes de la famille de Napoléon, notamment à la reine Hortense, et avait accompagné au Brésil, comme chevalier d'honneur, la fille du prince Eugène de Beauharnais que l'empereur don Pedro avait épousée. Il venait de se marier; sa femme, fille du général Farine, était charmante; lui avait été l'un des plus jolis hommes que l'on puisse voir, et, à l'âge de quarante ans qu'il avait alors, il était encore très-bien. Il avait de l'esprit, et il écrivait dans les journaux; mais c'était un faiseur passablement intrigant et cherchant à jeter de la poudre aux yeux. Il me reçut fort bien et me présenta le soir, chez lui, le major et deux chefs d'escadron du régiment; le troisième était en Afrique avec deux escadrons qui avaient l'ordre de rentrer en France. Je fus assez content de ces trois figures qui me parurent celles de braves gens; quant au lieutenant-colonel, je lui trou-

vais, au milieu de ses politesses, quelque chose de contraint qui n'annonçait pas la franchise.

Il fut convenu que je recevrais le corps d'officiers le lendemain à midi; on m'avait parlé, pendant la soirée, d'une revue passée par le général Sémelé qui avait quitté Dôle l'avant-veille de mon arrivée, et relativement à cette revue il n'avait été rien dit de particulier. Je reçus, le lendemain à midi, une lettre du général Sémelé qui m'enjoignait d'aller attendre à Besançon la décision du ministre de la guerre, auquel il avait mandé qu'il croyait inopportun, dans les circonstances présentes, de me confier le commandement d'un régiment.

Au reçu de cet ordre, je courus chez le lieutenant-colonel, et je lui demandai sévèrement s'il avait connaissance du contenu de la lettre qu'il venait de m'envoyer. A son attitude, je jugeai qu'il savait à quoi s'en tenir; mais il me jura ses grands dieux qu'il ne savait rien, ce qui me mit en mesure de lui faire connaître la manière dont j'aurais jugé sa dissimulation de la veille, si le général Sémelé l'avait mis dans sa confidence. Il dut alors entendre des choses fort dures, car je lui parlai dans le sens où j'avais pleine confiance en son assertion, tandis que c'était sur ses observations et sur le compte rendu par lui de ma conduite à Saint-Maixent, que le général Sémelé, ennemi déclaré de la Restauration, avait pris la détermination qui me concernait.

Je fus donc forcé de me rendre à Besançon près du général Morand qui commandait la division, et qui avait été prévenu de mon arrivée. Je le trouvai très-bienveillant, et pourtant il avait été complétement négligé pendant le règne de seize ans de la branche aînée des Bourbons. Il avait passé tout ce temps dans la retraite la plus profonde ; c'était un homme d'un mérite éminent, sur la ligne des généraux de l'Empire, que l'opinion désignait pour devenir maréchaux de France, et

il avait commandé avec distinction un corps d'armée dans les dernières campagnes. Je m'aperçus bien qu'il n'approuvait pas la manière passionnée dont le général Sémelé accomplissait sa mission; il m'invita à dîner et à venir souvent chez lui pendant mon séjour à Besançon : nous parlâmes guerre, et je fus bien aise de lui montrer que j'avais étudié la matière aux bonnes sources, et que je la comprenais sur une échelle assez élevée.

Sa femme, polonaise d'une grande beauté, était, comme ses compatriotes le sont en général, fort amateur du monde, de ses pompes et de ses plaisirs ; elle ne pardonnait pas à la Restauration la retraite à laquelle elle avait été condamnée pendant les plus belles années de sa vie; aussi, en fait d'opinion politique, c'était une énergumène! Elle était chamarrée de rubans tricolores, ainsi que sa fille âgée de quinze ans; son fils, qui en avait à peine cinq, portait l'uniforme des gardes nationales urbaines. J'eus de suite en elle une ennemie ; mais son influence sur le général avait baissé en proportion de l'augmentation des années et de certains reproches qu'il était, disait-on, en droit de lui faire, et au sujet desquels il lui lança, en ma présence à table, un lardon assez amer. Je continuai à être sur un très-bon pied avec lui, et elle finit par s'apprivoiser un peu à mon endroit.

J'étais dans l'attente de la décision ministérielle que le général Sémelé avait provoquée, lorsque je reçus un paquet volumineux du ministère. Il contenait l'ordre de me rendre à Haguenau pour y présider une commission chargée de la réception de trois mille chevaux de remonte pour la cavalerie. A cet ordre étaient jointes des instructions sur la manière de présider à cette réception et la copie du marché passé avec des fournisseurs juifs. Je devais, seul, prononcer sur l'admission ou le rejet des chevaux présentés. Le paquet m'était adressé comme colonel du 13me régiment de chasseurs, et rien

n'y faisant mention de la décision du général Sémelé, je crus qu'elle n'avait pas été prise en considération; il me paraissait d'ailleurs peu probable qu'une mission d'une aussi haute importance, impliquant une grande confiance, et au moment où la guerre paraissait imminente, fût confiée à un officier dont on avait l'intention de se débarrasser. En conséquence, j'écrivis au lieutenant-colonel de Brack pour le prévenir de la destination temporaire qui m'était donnée, lui enjoignant de m'adresser, à Haguenau, toutes les semaines, un rapport détaillé sur toutes les parties du service du régiment; j'insistais surtout sur celles qui devaient le préparer à entrer bientôt en campagne.

Je précédai à Haguenau les autres membres de la commission, et j'y trouvai le 7me régiment de cuirassiers qui avait reçu l'ordre de partir pour laisser libre le quartier où seraient placés les chevaux de remonte. Ce régiment, commandé par M. de Mornay, quitta Haguenau trois jours après mon arrivée. Les membres de la commission me rejoignirent promptement; ils étaient au nombre de trois : un chef d'escadron, un lieutenant, et un vétérinaire.

J'ai dit qu'ils n'avaient que voix consultative, et je dois ajouter que, pendant le cours de la remonte, pas un ne m'adressa la moindre observation sur les chevaux que je recevais. Avant leur arrivée, j'avais reçu la visite d'un juif de Strasbourg, chargé, comme actionnaire de la fourniture des chevaux, de me les présenter. C'était un homme fort poli, richement vêtu, et qui, à Strasbourg, parmi ceux de sa race, avait une haute position; il se nommait Afft. En me quittant, il mit trente francs dans la main de mon domestique qui le reconduisait; celui-ci, tout étonné de cette générosité, vint me raconter la chose. Je pensai que c'était un ballon d'essai, et j'envoyai de suite reporter les trente francs, ce qui,

probablement, coupa court à toute autre tentative du même genre.

Les réceptions commencèrent enfin et donnèrent lieu à un si grand nombre de rejets que Aaron, le célèbre marchand de chevaux de Paris, et l'un des principaux entrepreneurs de la remonte, accourut à Haguenau pour voir si son intervention ne me rendrait pas plus coulant. J'avais établi que je n'admettrais aucune observation de la part des fournisseurs sur les chevaux que je ne recevrais pas. A la première réception, Aaron voulut, sur un ton un peu trop péremptoire, me prouver qu'un mauvais cheval était bon, et je lui signifiai que, s'il ajoutait un seul mot, je suspendrais la réception : or, cette suspension leur aurait infligé une forte dépense, tous les chevaux amenés d'Allemagne restant alors à leur charge. Il assista à une seconde réception, et garda le silence, puis retourna à Paris, laissant son fils dont je n'eus qu'à me louer. J'ai rappelé ce petit détail parce que l'expérience m'a prouvé qu'il est impossible, en fait de remonte, d'opérer convenablement si on entre en discussion avec les intéressés. A Haguenau, je recevais, ou je refusais, par un seul signe du doigt, et c'était admis sans conteste. Malheureusement ce principe n'est pas suivi par tous les chefs de remonte.

La remonte de Haguenau, commencée au mois de janvier 1831, ne fut terminée qu'au mois de mai, tant à cause des temps trop mauvais qui interrompaient parfois les réceptions que par les retards que cette même cause apportait à l'arrivée des convois de chevaux. L'hiver avait été très-pluvieux; les réceptions étaient toujours faites dehors, l'allure des chevaux devant être jugée d'après l'épreuve sur le pavé: elles commençaient à onze heures et duraient jusqu'à quatre heures. Je n'ai jamais pu en recevoir plus de soixante par jour. Ils venaient du Mecklembourg, du Jutland, du Hanovre et de l'Oldem-

bourg; quelques bons chevaux du Wurtemberg m'ayant été présentés à titre d'essai, j'obtins du ministre l'autorisation d'en recevoir aussi de cette contrée.

Pendant toute la durée de la remonte, j'avais reçu les rapports hebdomadaires de mon régiment et entretenu une correspondance active avec le lieutenant-colonel; je m'apprêtais donc à retourner au 13me de chasseurs, quand le ministre de la guerre m'écrivit que le Roi le chargeait de me témoigner sa satisfaction pour la manière dont je m'étais acquitté de la mission qui m'avait été confiée; il ajoutait que Sa Majesté se proposait d'utiliser plus tard mes services, mais que, *forcée* pour le moment de s'en priver, Elle avait décidé que je me retirerais dans mes foyers, où je jouirais du traitement de demi-solde.

Je ne fis à ce sujet aucune réclamation : seulement en répondant au ministre pour lui faire connaître le lieu où j'allais me retirer, je lui dis qu'il me paraissait dur d'avoir l'air d'être frappé d'une disgrâce après l'accomplissement d'une opération entraînant une grande responsabilité morale, et pour laquelle j'avais reçu la marque d'une aussi haute satisfaction que celle qui m'avait été transmise.

Le ministre m'adressa alors une seconde lettre plus laudative encore que la première, et par laquelle il m'assurait de tout son bon vouloir pour un avenir prochain. Peu de jours après, j'en reçus une du général Wolf qui me mandait que le ministre désirait me voir à mon passage à Paris, et que le général Préval, alors sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre, l'avait chargé de me dire qu'il voulait m'accompagner chez le ministre, ce qui eut lieu. Nous fûmes invités tous les deux à déjeuner; en sortant de table, le maréchal m'emmena dans son cabinet, et me dit qu'il était désolé de la mesure prise à mon égard d'après une influence qu'on était au regret d'avoir subie, mais qu'il me donnait sa parole que

le premier régiment vacant serait pour moi. Ceci fut entremêlé de paroles très-bienveillantes, et j'en ai conservé un souvenir d'autant plus reconnaissant qu'il était de notoriété que le maréchal Soult ne prodiguait pas les manifestations de ce genre.

Par goût, ce qui m'aurait le mieux convenu eût certainement été le commandement d'un régiment; mais dans l'état où se trouvait l'esprit de l'armée et avec le retentissement qu'avait eu l'affaire de Saint-Maixent et celle de ma mise en non-activité, j'aurais éprouvé dans ce commandement de grandes difficultés. Je sentais en moi une telle irritation contre tout ce qui avait profité du mouvement révolutionnaire pour envahir des grades, que je me reconnaissais incapable de cette impartialité qui est le premier devoir d'un chef. Ces réflexions, je les fis franchement au ministre qui comprit leur justesse, et nous nous quittâmes, lui me promettant que dans l'occasion il ne m'oublierait pas, et moi, l'assurant que j'étais fort touché de l'accueil qu'il m'avait fait.

Six semaines plus tard, je reçus ma nomination au commandement du dépôt de remonte d'Alençon. Pendant deux ans j'en dirigeai les opérations, et j'aurais peut-être attendu là le grade de général de brigade, ou ma retraite; mais les remontes ayant été distraites des bureaux de la cavalerie, et le chef qu'on mit à la tête de cette branche importante du service n'y entendant rien, et donnant des ordres qui tendaient à le désorganiser, je pris la mouche, peut-être à tort, et je demandai ma disponibilité en attendant ma retraite.

J'avais aussi à lutter contre le mauvais vouloir des autorités d'Alençon dont j'excepte cependant le général Cavalier, commandant le département, avec lequel mes relations furent toujours très-bonnes. Le préfet m'avait dénoncé, et j'avais eu avec le procureur du roi une querelle épistolaire des plus violentes; il déféra ma lettre

au procureur général dont il reçut un blâme sévère.

Peu de temps après mon arrivée à Alençon, j'avais été également dénoncé à la Chambre des députés par un député des Deux-Sèvres, nommé Le Clerc. Casimir Périer, alors président du conseil des ministres, et le maréchal Soult lui répondirent vertement, et le réduisirent au silence; la *Quotidienne,* journal légitimiste, s'empara de cet incident pour faire mon éloge, et tout ceci, comme on peut le penser, contribua à exalter les mauvaises dispositions que les radicaux du jour nourrissaient contre moi. Je ne rencontrais à Alençon de regards sympathiques que dans la maison du comte de Chambray, où l'aristocratie se réunissait pour vivre totalement en dehors des autorités.

Je reçus l'autorisation de quitter le commandement du dépôt d'Alençon et je me retirai à Caen où mon frère était déjà fixé.

Ici se terminent mes *Souvenirs militaires;* le plaisir que j'ai éprouvé à retrouver parfois les traces de ce qu'ont fait mes ancêtres m'a porté à écrire ceci. Cette impression, vivement sentie, m'a fait penser que, peut-être, le modeste rôle que j'ai joué, au milieu des événements mémorables de la grande époque où j'ai vécu, pourra présenter quelque intérêt à ceux qui me suivront. Et puis, j'ai été engagé par M. de Bacourt, mon beau-frère, à raconter ainsi ce que j'ai vu; en me donnant ce conseil, dicté par l'amitié, il a eu probablement la pensée que ce travail serait une diversion à l'inutilité dans laquelle m'avait fait tomber la retraite. Je dois dire pourtant que le repos ne m'a jamais pesé, et la preuve, c'est que ce récit a été commencé il y a douze ans et que de longs intervalles l'ont interrompu, ce qui expliquera le décousu et les négligences qui s'y trouvent. Quant au style, qui laisse beaucoup à désirer, je ne m'en excuse point, rejetant son incorrection sur ma qualité de soldat

peu lettré, et sur le peu de prétention que j'ai apporté à la rédaction.

J'ai eu pour but aussi, en écrivant ce manuscrit, de peindre une carrière militaire, en joignant à ce qu'elle a d'entraînant pour les jeunes imaginations, le tableau des misères qui en sont inséparables. Si j'ai passé sous silence les distractions que les rares temps de repos dont j'ai pu jouir pendant cette période orageuse ont apporté dans mon existence, c'est qu'en en faisant mention, ainsi que des événements de famille, qui pourtant ont été mon premier intérêt dans le cours de ma vie, j'aurais écrit mon histoire, ce dont je voulais bien me garder, et menti au titre de ces *Souvenirs*. Si quelques-uns de ceux qui viendront après moi et qui suivront la carrière des armes y trouvent matière à des réflexions utiles, je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps, ni mon beau-frère le fruit de son conseil.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Portrait militaire du colonel de Gonneville..... I-LXX

CHAPITRE PREMIER

Entrée au service. — Le 20e régiment de chasseurs. — Le colonel de Marigny. — Lodi. — Le 6e régiment de cuirassiers. — Le colonel d'Avenay. — Le pont de Vérone et les voltigeurs. — La bataille de Caldiero et les archiducs. — Le maréchal Masséna. — Passage du Tagliamento. — Retraite des Autrichiens. — Le prince de Rohan. — Marche sur la Hongrie. — Traité de Presbourg. — Retour en Italie. — L'aubergiste de Fontana Freda. — Eugène de Beauharnais et la princesse de Bavière. — Un soldat..... 1

CHAPITRE II

Marche sur la Prusse. — Berlin. — Passage de la Vistule. — Les châtelaines de Thorn. — Vingt-cinq Français contre cent cinquante Prussiens. — Les dragons de Haors. — Le comte de Moltke. — Blessés et prisonniers. — Détails sur la captivité et le trajet de Culmsée à Pillau. — Une dame polonaise. — Le baron de Werther. — Les Hussards de la Mort. — Le fils du carrossier de Louis XVI. — La fille du meunier. — La bataille d'Eylau. — Koënigsberg et les Russes..... 21

CHAPITRE III

Le fort de Pillau. — Bernadotte et le comte Kuminski. — Échange de prisonniers. — Retour au camp français. — Le comte de Moltke chez le général Dupont. — Accueil hospitalier de Bernadotte. — Le général Espagne. — Retour au 6e cuirassiers. — Une revue de l'Empe-

reur. — Murat. — Les Russes. — La journée de Heilsberg. — Morts et blessés. — Le général Roussel. — Le général Renault. — Le général de France. — Le général de Nansouty. — Le prince Borghèse. — La famine. — L'Empereur mécontent et Murat gourmandé..... 48

CHAPITRE IV

Souffrances de l'armée. — Marche sur Tilsitt. — Passage du Prégel. — Paix de Tilsitt. — Description du pays ravagé. — Le colonel d'Avenay nommé général. — Maladie. — Les colonels des 18e et 19e de dragons. — Le baron de Collas et sa maison. — Le château de Rohnstok. — Le comte et la comtesse Hochberg. — La baronne de Richthoffen, princesse de Holstein, et ses enfants. — Départ de la Silésie et marche sur l'Espagne. — Revue passée à Cassel par l'Empereur. — Grade de capitaine donné par l'Empereur. — Le prince de Neufchâtel. — Saint-Victor. — L'Empereur à Ruffec et le colonel *Mauvaise tête*. — Eugène d'Hautefeuille..... 78

CHAPITRE V

Entrée en Espagne. — Bataille de Burgos. — Cruautés des Espagnols. — Passage de Somo Sierra. — L'Empereur. — Le colonel de Piré. — Les lanciers polonais. — M. de Ségur. — Le général La Houssaye. — Madrid. — L'Escurial. — Les moines. — Passage du Guadarama. — L'Empereur et la division Lapisse. — L'Empereur et les moines de Castille. — Les Anglais en retraite. — Le général Lefebvre Desnouettes. — Les chasseurs de la garde et les Mamelucks. — Benavente. — Passage de la Helza. — Prise de Toro. — Le colonel Van House. — Batterie de la garde reprise par le général d'Avenay. — Six voyages périlleux. — Missions à Valladolid. — Le prince de Neufchâtel et le quartier impérial. — Pénilla brûlé. — Le maréchal Bessières. — Tordésillas. — Le postillon Manuel condamné à être pendu. — Le général d'Avenay commande trois provinces. — Anglais et Portugais. — Zamora. — Le bal. — Fausse alerte. — Assassinats, supplices, férocités. — Fanatisme des Espagnols. — Adrien de Villaunay. — Le général Kellermann. — Départ pour l'Italie..... 96

CHAPITRE VI

Passage du mont Cenis. — Accueil du vice-roi. — Incapacité et entêtement du général Sahuc. — Combat sur les rives de la Piave. — Le

général d'Avenay mortellement blessé. — Les grenadiers du 62e. — Mort du général d'Avenay. — Son testament. — Le général Caffarelli. — Le général Savary. — Le colonel d'Haugeranville. — La parade de Schoenbrunn. — Audiences de l'Empereur. — Rentrée au 6e cuirassiers. — L'abbaye d'Eiglewerth, l'abbé et sa cousine. — Partie de plaisir en traîneau. — Un trompette français et une noble autrichienne. — Mariage de l'Empereur. — Grande revue à Paris. — Ordre de départ pour l'Espagne..... 145

CHAPITRE VII

Entrée en Espagne. — Défense héroïque de quarante gendarmes. — Le commandant de place de Tolosa. — Mina. — Pampelune. — Tudella. — Le chef d'état-major du général Reille et sa maîtresse. — Saragosse. — Le 13e de cuirassiers. — Le maréchal Suchet. — Siége de Tortose. — Lerida. — Mora. — Le colonel d'Aigremont. — Scarampi. — Uldecona. — Prise de Tortose. — Dacora et la *Mort de César*. — Le commandant Robichon. — Siége de Tarragone. — Hurlaux. — Prise de Tarragone. — La fontaine de Cello et la comète de 1811. — Le royaume de Valence. — Le siége de Sagonte. — Ineptie du général Boussard. — L'assaut. — Saint-Hilaire, ses amours, et son enfant. — Reconnaissance sur la Guadalaviar. — Le général Block. — Bataille de Sagonte. — Charge du 13e de cuirassiers. — Caro. — Le beau lieutenant-colonel espagnol. — Un grand coup de sabre. — Capitulation de Sagonte. — La vieille tour des Maures et la maréchale Suchet..... 176

CHAPITRE VIII

Expédition et combat. — Le général Harispe. — Lâche cruauté du général Boussard. — Mort d'un lieutenant-colonel espagnol et du commandant Bordenave. — Reconnaissances. — Deux solliciteuses. — Infamie du général Boussard. — Marque de confiance du maréchal Suchet. — Combat devant Torrente. — Déjeuner du colonel Lamotte Guéry. — Les femmes espagnoles au bivouac français. — Bombardement et capitulation de Valence. — Encore des femmes. — Entrée triomphale dans Valence. — Le colonel Estève. — Le général d'Armagnac. — Le chanoine Muños et ses nièces. — Marche sur Alzira. — Pasqual Mora. — Départ pour la France. — Le général Montmarie. — Nouvelle preuve de confiance du maréchal Suchet. — Déceptions militaires. — Squelettes des Polonais. — Le poisson du corrégidor de Jaca. — Le Corse Pompei et son sac d'argent. — Les

Pyrénées. — Changement de corps. — Départ pour Metz. — Les recrues et deux Belges. — Voyage de Metz à Hambourg..... 215

CHAPITRE IX

Hambourg. — Le maréchal Davoust. — Le général Dubois. — Formation du 15e cuirassiers. — Le colonel de Saint-Sauveur. — Le général Vathier. — L'armée russe et le général Bénigsen. — Les Danois. — Le siége. — Approvisionnement de l'armée. — L'île de Willemsbourg. — Attaque des Russes. — Le colonel Pierre. — Le capitaine de Bousy. — Fourrages enlevés à l'ennemi. — Service de la cavalerie sur les digues. — Luttes continuelles. — Incendies des villages. — Louis XVIII monte sur le trône de France. — Accusations injustes contre le maréchal Davoust. — Le général Gérard. — Retour en France. — Le général Guiton. — Populations allemandes et populations belges..... 251

CHAPITRE X

Arrivée à Paris. — Le grade de chef d'escadron conféré par le maréchal Davoust est contesté au Ministère. — Entrée dans la Garde royale. — Le général de Bruslart aide de camp du duc d'Enghien. — Promesse du grade de colonel. — Départ pour la Corse comme chef d'état-major. — Le général César Berthier. — Ajaccio et Bastia. — La flotte. — Mœurs corses. — Les Piétri. — Galloni. — Le colonel Perrin. — D'Esparbès. — De Boishulan. — Grosson de Truc. — Félix Le Harivel de Gonneville. — Le général de Bruny. — Gaffori. — Pompéi. L'île d'Elbe. — Madame Cervoni. — Napoléon rentre en France sur le brick *l'Inconstant*. — La frégate *la Fleur de Lys*. — Révolution à Bastia. — Le général Simon. — Le colonel Casabianca et les insurgés. — Trahison du colonel Figier et du 54e de ligne. — Le général de Bruslart au pouvoir de l'insurrection. — La corvette *l'Égérie*. — Otage gardé par les Corses. — Louis de Lanet. — Dévouement de Pompéi et de Serra. — Le capitaine Clément. — Le maréchal Masséna. — La ville de Marseille. — Retour à Paris..... 294

CHAPITRE XI

État de la Normandie pendant les Cent-Jours. — Seconde Restauration. — Les cuirassiers de Condé. — Le colonel de Baillancourt. — Le général de Fleury. — Un duel. — Arras. — Colmar. — Dijon. — La

campagne d'Espagne de 1823. — Entrée à Madrid. — Léganès. — Alcala. — Le colonel Patarin. — Un conseil de guerre. — Le général Roussel d'Hurbal. — Une émeute. — La jaunisse. — Carabanchel. — Le général Black. — Aranjuez. — Le champ de bataille d'Acaña. — La Manche. — Le colonel Amor. — La Guadiana. — Retour en France. — Joigny. — La Garde royale. — Le colonel de l'Épinay. — M. de Villequier. — Le marquis de Raigecourt. — Le Roi et le Dauphin. — La Dauphine. — Le 12e de chasseurs. — Verdun. — Le comte de Maillé. — Le lieutenant-colonel de Nettancourt et son procès. — Le colonel Jourdan. — Voyage de Charles X en Lorraine et en Alsace. — Bienveillance tardive de Mme la Dauphine. — Le dépôt de remonte de Saint-Maixent. — Le colonel Blin. — Le comte de Caux..... 337

CHAPITRE XII

La Révolution de 1830. — Tours. — Poitiers. — M. de Beaumont, préfet des Deux-Sèvres. — Émeutes à Saint-Maixent. — Le général de Marchangy. — Le gouvernement de juillet proclamé. — Départ pour Alençon. — Nomination au grade de colonel. — Le 4e de Hussards. — Encombrement des Ministères. — Le 13e de Chasseurs. — M. de Brack. — Le général Sémelé. — Le général Morand. — Madame Morand. — La remonte de Haguenau. — Les marchands de chevaux. — Aaron. — Le maréchal Soult. — Alençon. — Le préfet et le procureur du Roi. — Casimir Périer, le député des Deux-Sèvres et *la Quotidienne*. — Demande de retraite. — Fin..... 369

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. VIÉVILLE ET CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.